

NOTE TO USERS

The original manuscript received by UMI contains pages with print exceeding margin guidelines. Pages were microfilmed as received.

This reproduction is the best copy available

UMI

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

LA CONSTRUCTION DU MOI ET LES RITUELS
(Autobiographie et récits)

par

GINETTE BUREAU

MAÎTRE ÈS ARTS M.A.
de l'Université de Sherbrooke

I - 565

THÈSE PRÉSENTÉE

Pour obtenir

Le DOCTORAT en Études françaises

Sherbrooke

AVRIL 1998



**National Library
of Canada**

**Acquisitions and
Bibliographic Services**

**395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

**Bibliothèque nationale
du Canada**

**Acquisitions et
services bibliographiques**

**395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-35762-7

Faculté des lettres et sciences humaines

**LA CONSTRUCTION DU MOI ET LES RITUELS
(autobiographie et récits)**

Ginette Bureau

Composition du jury

M. Pierre Hébert, codirecteur

M. André Marquis, codirecteur

M. Antoine Sirois, lecteur

Mme Diane Parisien, lectrice externe

M. Bruno Roy, lecteur externe

TITRE GÉNÉRAL : La construction du Moi et les rituels (autobiographie et récits)

Description sommaire de l'orientation des travaux : Comme auteure de récits autobiographiques, j'ai développé une perception de la réalité basée sur les théories du constructivisme (Heinz van Foerster et Paul Watzlawick). Or, à l'instar de Georges Gusdorf et de Gaston Pineau, je considère que l'autobiographie joue un rôle dans la projection du Moi, ce qui m'amène à poser l'hypothèse de la socialisation du Moi par les rituels (Carl Jung et Joseph Campbell). La société socialise ses membres par des rassemblements, des moments où les individus sont appelés à se sentir comme appartenant à un groupe. Je désire me pencher sur ce pont qui unit les individus à la communauté, sur les événements qui regroupent particulièrement les humains et qui marquent les phases de la vie.

Le volet récits sera construit de rituels (mariages, baptêmes, enterrements, divorces et re-mariages) de différentes époques avec diverses voix qui témoigneront d'une perte de signification des symboles et de la recherche à la fois individuelle et collective d'un nouveau sens du sacré.

Sommaire

	Pages
Introduction	4
 PREMIÈRE PARTIE :	
L'histoire de la personnalité et l'histoire de l'âme.....	17
Chapitre 1 : Histoire personnelle.....	18
Chapitre 2 : La découverte du Moi.....	43
Chapitre 3 : Le Soi et les Rituels.....	77
 DEUXIÈME PARTIE : RÉCITS.....	
Introduction	126
Du perron de l'église à l'Internet.....	134
Conclusion	367

Introduction

Depuis plusieurs années, je pratique l'autobiographie. J'ai publié quatre récits, et un film a été tiré de mon histoire. Cette présente recherche s'inscrit dans le prolongement de mes écrits antérieurs. *Mona*, paru en 1979, racontait la guérison "miraculeuse" de ma petite fille et le changement dans ma façon de vivre. La suite, *Je t'aime la vie*, relatait la lutte de Mona devenue adolescente et de toute la famille qui s'unit pour la sauver. Le téléfilm *Le Jardin d'Anna*, présenté aux Beaux-Dimanches en 1995, est inspiré de mes deux premiers récits. *Des lendemains pour Francis*, publié en 1988, fait part des difficultés d'un couple à vivre la mort d'un enfant. Après mon divorce, j'ai entrepris, dans le cadre d'une maîtrise en Études françaises, une recherche sur la création de la réalité, accompagnée d'un récit démontrant comment j'avais construit la mienne. Ce livre a été publié sous le titre de *Femme... enfin!* Après avoir sondé l'histoire de ma personnalité (le Moi) dans mes récits autobiographiques, je m'intéresse maintenant au Soi (l'Âme). Ma motivation s'alimente d'un grand désir de retrouver ce Soi en dépit et à cause des pertes éprouvantes qui ont suivi régulièrement chacune de mes publications; en effet, j'ai perdu Mona, le mari m'a quittée, le conjoint de fait s'est envolé...

Ma pratique d'écriture quotidienne a toujours répondu à un besoin de connexion à une force intérieure, un guide vers l'essentiel, spécialement dans les moments critiques de ma vie, lorsque la religion et la science ne m'offraient plus aucun secours. Mon expérience me prouvait que la réponse est en Soi. Grâce à cet exercice exécuté avec recueillement, comme une méditation, j'atteignais à mon insu un coin sacré de l'Être qu'il faisait bon retrouver et auquel il faisait bon s'allier et se

relier. Atteindre ce centre de données, c'était comme toucher à une source de savoir pleine d'images mentales et de voix intérieures. Ce geste était devenu un rituel qui me réconciliait avec moi-même et avec la vie.

L'état obtenu pendant les séances d'écriture brisait ma solitude et m'unissait à l'humanité beaucoup plus que les rituels proposés par la société. Au contraire, ceux-ci m'aliénaient, me séparaient, me divisaient, tandis que l'écriture me recentrait et m'aidait à retrouver mon Soi.

Mon intérêt pour les rituels vient donc de la déception ressentie en les vivant, d'absence d'effets spéciaux, de promesses jamais comblées, comme si les signes ou les symboles utilisés dans les rites ne détenaient plus leur pouvoir et par le fait même perdaient leur sens sacré.

Lors des rituels, ces rassemblements que la société propose, les individus sont appelés à se sentir comme appartenant à un groupe. Il m'apparaît important de regarder de près ce pont qui unit les individus à une communauté, d'examiner ces événements qui regroupent particulièrement les humains et qui marquent les phases de la vie. En me remémorant les rites religieux de mon enfance, je ferai ressortir les principales valeurs qu'on cherchait à me transmettre. Je me souviens de la préparation du corps et du cœur qui précédait une célébration à laquelle nous étions conviés de participer. Pendant cette "fête" religieuse, on nous présentait un héros-modèle que l'on faisait revivre et parler afin de nous livrer la bonne nouvelle.

Or, depuis quelques décennies, les rituels semblent avoir perdu de leur efficacité, les messages passent de moins en moins. Personnellement, les rituels ne

répondent plus à mes besoins intérieurs, je ne ressens plus l'effet de communion. Dans mon cas, la recherche du Soi dans l'écriture autobiographique s'est présentée comme une compensation et m'a sauvée.

Jusqu'ici les auteurs qui ont traité des écrits autobiographiques l'ont fait en analysant les textes des autres. Ils ont raconté l'évolution de ce genre, les différentes sortes d'écriture intime, du récit de vie aux mémoires, en passant par les témoignages et le journal. Les chercheurs se sont penchés sur le rôle sociologique de chacune de ces catégories et les femmes, qu'on accuse d'être trop personnelles dans leurs écrits, ont défendu, entre autres, "the mapping of the self".

Je me propose d'aborder l'écriture autobiographique sur une base essentiellement personnelle, en analysant les effets positifs et les conséquences de mes écrits sur moi-même et mon entourage. Ensuite, pour connaître plus que par intuition le rôle que jouait l'écriture dans ma vie, j'aborderai la recherche du Soi, ce côté "éternel" de l'Être.

La première partie de cette thèse consistera en une réflexion théorique à deux volets. Le premier portera sur l'évolution de l'autobiographie à la fois dans la production littéraire et dans ma démarche d'écrivaine. Dans le deuxième volet, j'analyserai le rôle des rituels, celui qu'ils avaient et qu'ils ont perdu. Le lien entre les deux sera la perte du sens du sacré. En ce qui me concerne, l'écriture a compensé cette lacune.

La deuxième partie, la plus importante, sera une création construite de récits de rituels (mariages, baptêmes, enterrements, divorces et re-mariages) de

différentes époques, avec diverses voix. Au fil du temps, les personnages apprennent à vivre chacun pour soi. Ils omettent de marquer les étapes de la vie afin d'éviter de penser à la vieillesse et à la mort perçue comme un échec. On ne sait plus comment célébrer la vie et encore moins quand fêter l'amour. Ainsi, on se retrouve en "party" aux funérailles et on pleure aux mariages.

Chaque récit témoignera d'une perte de signification des symboles et de la recherche à la fois individuelle et collective d'un nouveau sens du sacré. Je ferai le point dans une courte réflexion après chaque étape importante des récits. Je m'inspirerai de ma propre démarche de femme et d'écrivaine, tout en réfléchissant aux héros-modèles des traditions religieuses et au héros au coeur de Soi.

Branché sur le Soi, je redécouvre le sens du sacré et émerge à nouveau le goût de partager avec la collectivité.

L'autobiographie

Récemment, plusieurs auteurs ont étudié l'autobiographie de différentes façons. Le collectif sur les *Discours et pratiques de l'intime*, par exemple, analyse les secrets d'alcôve et l'intimité des gens. De son côté, *La tentation autobiographique* regroupe des auteurs qui confessent puiser dans leur propre vie et leurs sentiments pour écrire. Parmi la faible minorité qui s'y oppose se trouvent ceux qui avouent avoir peur ou avoir honte de se dévoiler. Quant à l'étude sur *Le journal intime au Québec*, on y analyse l'évolution du Moi chez les Québécois, tandis que, dans *Je est un autre* et *Le pacte autobiographique*, Philippe Lejeune rend le Je universel. Helen M. Buss, pour sa part, examine, dans *Mapping Our Selves*, la théorie de la subjectivité et les diverses façons qui ont permis aux femmes d'exprimer leur identité. Ces ouvrages, si intéressants soient-ils, demeurent assez loin de mes préoccupations. Je travaillerai davantage avec les trois auteurs suivants qui se rapprochent le plus de mes objectifs.

Selon Louis Dudek¹, l'histoire de l'autobiographie à travers les temps ressemble à l'histoire du développement de la personnalité chez les humains. Pour lui, il est évident que, si un peuple n'a pas émergé des mythes et des enseignements traditionnels, s'il n'a pas pris son histoire en main, les individus qui le composent ne sont pas assez "libérés" pour dire JE. Ce phénomène autobiographique s'est produit seulement lorsque l'homme s'est rendu compte qu'il pouvait être un agent responsable dans la création de son histoire.

¹ L. DUDEK, *The First Person Literature*, Toronto, CBC Publications, The Hunter Rose Company, 1967, 70 p.

Gaston Pineau², dans son étude sur les récits de vie, nous apprend que cette prise de savoir est bel et bien une prise de pouvoir sur sa vie. La recherche de ses origines, ainsi que la prise de paroles favorisent également la projection de son existence. Une conscience historique se fabrique. Malgré la différence entre les mémoires des personnages importants et les souvenirs des gens modestes qui racontent leur vie pour leurs descendants, Pineau considère qu'on construit son histoire en l'écrivant, qu'on se l'approprie et qu'on y donne un sens.

Georges Gusdorf³ va plus loin et démontre que la connaissance de soi est une démarche essentielle à l'amour de soi. La quête de soi, c'est aussi la conquête de soi. Il s'agit non seulement de connaître ses forces et ses faiblesses pour savoir ce que l'on peut accomplir, mais surtout pour savoir qui l'on est. Cette prise de conscience sur notre Être, d'après Gusdorf, ressemblerait à l'intuition, ce guide intérieur qui intervient dans notre devenir.

L'écriture serait un moyen parmi d'autres pour arriver à cette sphère intime de l'Être. Dans les moments où les structures de la société éclatent, l'auteur, par cet exercice, tenterait de mettre de l'ordre dans le désordre, de lutter contre l'éclatement. Bien que la psychologie moderne ait désacralisé l'espace du dedans, Gusdorf trouve le moyen de sacraliser les écritures du Moi en démontrant que, en bout de ligne, l'esprit parle à l'esprit. Que l'on s'explique le mythe ou les écritures saintes, il s'agit toujours, d'après lui, d'intuition sacrée. L'écriture n'est pas une copie de la pensée, mais une "nativité de la pensée".

² G. PINEAU, *Les histoires de vie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993, 126 p.

³ G. GUSDORF, *Les écritures du Moi*, Paris, Les Éditions Odile Jacob, 1991, 520 p.

Les écritures du Moi, toujours d'après Gusdorf, exposent les éléments d'une histoire naturelle et surnaturelle de l'âme humaine. La recherche du centre sera couronnée de succès si elle donne accès à ce foyer imaginaire où l'être humain se réconcilie avec Soi-même. Alors la valeur des écrits du moi tiendrait à la profondeur de cette plongée dans la personnalité. Et grâce à cette plongée, le Soi (l'âme) est atteint.

Recherche du Soi

P.D. Ouspensky⁴ s'est intéressé à la différence entre le Moi et le Soi. D'après lui, il y a, d'un côté, le Moi appris, le Moi ego, bref la personnalité et, de l'autre, le Moi essence de l'Être. Carl Jung⁵ appelle ce centre l'intuition, une deuxième voix ou l'inconscient. Il le décrit comme un "endroit" contenant toutes les informations, la richesse de l'être, la magie, le centre imaginaire de l'homme. L'âme, selon Jung, est beaucoup plus compliquée et inaccessible que le corps. Tous ces chercheurs parlent du côté spirituel de l'Être.

À sa manière, Gusdorf⁶ explique ce côté spirituel en définissant le mot auto-bio-graphie. L'AUTOS est le principe d'identité incarné dans une existence concrète : le BIOS. L'AUTOS serait comme la partie éternelle de l'être (son âme?). Selon ces chercheurs, il nous est possible d'écrire l'histoire du Moi personnalité (le Bios), de l'influencer et même de le projeter. Je me préoccupe du Moi essence (l'Autos), et des manières de l'atteindre.

⁴ P.D. OUSPENSKY, *Fragments d'un enseignement inconnu*, Paris, Les Éditions Stock, traduction française, 1974, 538 p.

⁵ C. JUNG, *Ma vie*, Paris, Gallimard, 1966, 468 p.

⁶ G. GUSDORF, *L'auto-bio-graphie*, Paris, Les Éditions Odile Jacob, 1991, 520 p.

Joseph Campbell⁷ expliquait, dans une série télévisée, que le rituel était un des moyens les plus puissants que la société utilisait pour atteindre cette partie de l'Être. Le but premier du rituel serait d'unir le conscient et l'inconscient (la tête et le coeur). Pendant un moment privilégié, court et intense, la dualité semble dépassée, comme dans un état de grâce. La grâce, selon Gusdorf, est la solution naissant de la confrontation et de la lutte des contraires et est, le plus souvent, constituée par un mélange inextricable de données conscientes et inconscientes. Dans les moments de grâce, les contraires s'unifient et donnent à la vie tout son sens. Le rituel nous amènerait au bord de cette rencontre, d'après Campbell, mais le pas décisif appartient à l'individu. Ouspensky abonde dans le même sens en parlant de rites d'initiation et de rites de passage. Selon lui, une croissance intérieure et un changement d'être dépendent entièrement du travail qu'il faut faire sur soi. Et Gusdorf d'aller plus loin en affirmant que les rituels religieux ne sauraient assurer le salut du croyant s'il ne découvre pas, au coeur de sa vie, la preuve et l'épreuve de la présence divine.

Joseph Campbell⁸ a étudié les héros aux mille visages qui se trouvent au coeur des rites et des mythes. Il explique les différentes épreuves à traverser lors d'une crise. Toujours il y a retour au monde intérieur, aux sources, à cette partie inconsciente de l'Être qui conduit le héros à une dimension spirituelle plus élevée. Le héros vit une mort psychologique s'il refuse l'appel ou encore s'il refuse de partager ses connaissances. Il écrit : «[...] the failure to cope with a life situation must be laid, in the end, to a restriction of consciousness [...]»⁹. Il s'agit toujours de triomphes psychologiques, non physiques. Le champ de bataille du héros représente

⁷ J. CAMPBELL, *The Power of Myth* with Bill Moyers, New York, Doubleday, 1968, 231 p.

⁸ J. CAMPBELL, *The Hero with a Thousand Faces*, Princeton University Press, 1973, 416 p.

⁹ *Ibid*, p. 120.

la vraie vie où chaque créature vit de la mort d'une autre. La culpabilité devient inévitable. Or le but des mythes est de réconcilier la conscience individuelle avec la volonté universelle. Cette vie impérissable en nous peut s'appeler énergie, shakti ou le pouvoir de Dieu. D'après Campbell, le héros des rituels ne doit pas être imité mais servir de modèle et nous amener à découvrir le héros en nous.

Les héros des mythes se sont transformés en héros de légendes. Ils sont de moins en moins fabuleux, ils ne sont plus que personnages de biographie. Tout s'individualise. D'après Campbell, l'héritage ancien des rituels, de la moralité et des arts est en pleine décadence. On appelle maintenant les mythes des mensonges. Les lignes de la communication entre les zones du conscient et de l'inconscient de la psyché humaine ont été rompues. Selon Campbell, l'ego doit être crucifié. Il écrit : «Man not understood however as "I" but as "Thou"». ¹⁰ Campbell, que je traduis librement, conclut : «Ce n'est pas la société qui doit guider et sauver le héros créateur mais précisément l'inverse. Et en bout de ligne, chacun de nous se partage l'épreuve suprême - porter la croix du rédempteur- non dans des moments éclatants de victoires triomphantes de notre tribu, mais dans le silence de notre désespoir personnel». ¹¹ Le partage d'un dépassement raconté dans une écriture autobiographique m'a aidée à "re-sentir" le sens du sacré.

Sens du Sacré

Karlfried G. Durkheim¹² parle de l'expérience de la méditation qui détruit les murs protecteurs du Moi naturel et permet la rencontre avec le Moi spirituel. Le

¹⁰ *Ibid* p. 390.

¹¹ *Ibid*, p. 391.

¹² K.G. DURKHEIM, *L'expérience de la transcendance*, Paris, Les Éditions du CERF, 1987, 184 p.

contact avec l'Être essentiel unit l'individu au Cosmos. Pendant cette expérience, l'homme dépasse subitement l'opposition des contraires et se remplit d'amour et de sollicitude envers l'humanité. L'homme ne regarde plus le monde de l'extérieur, mais de l'intérieur et recherche la transparence. Il détruit l'opacité des murs et des masques pour aboutir à l'expérience du numineux. Le numineux, ce sentiment qui émeut l'âme humaine, selon Rudolf Otto, s'apparente à un profond recueillement.

Mircea Éliade,¹³ dans sa réflexion sur le profane et le sacré, explique le symbolisme cosmique et démontre que l'univers se développe toujours à partir d'un point central. Qu'il s'agisse du village à la croisée de deux chemins, ou de la cathédrale au coeur d'une grande ville, ou encore de la cabane sacrée chez les tribus où ont lieu les initiations, on retrouve toujours une représentation cosmogonique. Pour Éliade, l'homme a perdu ses valeurs sacrées avec la venue de la société industrielle. Le travail des hommes et des femmes se mesure maintenant aux gains et à leur capacité de consommation.

D'après Éliade, le temps sacré est non historique, c'est un temps mythique. L'homme religieux débouche périodiquement dans le temps mythique et sacré, et il retrouve le temps de l'origine. Ce temps est constitué par un éternel présent indéfiniment récupérable. Dans la fête religieuse, on tente de retrouver pleinement la dimension sacrée de la vie en s'approchant des modèles divins. Le temps de la création serait aussi un temps mythique, un temps d'origine, un temps propre aux rituels.

¹³ M. ÉLIADE, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, 181 p.

Pour Rudolf Otto, le sacré n'est pas exclusivement du "religieux" ni du non-rationnel, mais un sentiment propre, isolable, spécifique, qui permet la manifestation de forces psychiques inconscientes où se mêlent, dans une alchimie particulière, le divin et l'humain, le rationnel et le non-rationnel. Plus qu'un état d'âme subjectif, c'est un moyen de connaissance qui vibre au contact des réalités éternelles. Cette connaissance, ce sentiment fascinant et troublant à la fois, s'apparente à l'intuition qui saisit l'éternel dans le temporel. Otto termine sa réflexion sur le sacré en disant : «Le "saint" n'enseigne pas la sainteté, il la fait éprouver. Et ce qui révèle le "sacré" devient le moyen auquel on a recours pour s'en approprier.»¹⁴

Pour ma part, j'ai retrouvé le sens du sacré par le difficile chemin de l'écriture autobiographique.

Ma quête

Je veux comprendre pourquoi les rituels que je vivais ne me rapprochaient plus de mon Être éternel. Je désire arriver à l'efficacité symbolique perdue dans les rites. Regarder de plus près l'effet qu'ils n'ont plus sur mon comportement et ce par quoi, moi, je cherchais à les remplacer. Avec la perte de confiance dans les rituels, j'ai perdu, et bien d'autres avec moi, le côté "magique" et la force de la suggestion collective, dans la mesure où tous les participants n'y croient plus.

Les chercheurs en autobiographie et ceux qui ont analysé le sens du sacré s'accordent sur un point : la conscience de Soi débouche sur la confiance en Soi qui, à son tour, amène l'ouverture vers les autres. Ainsi le Moi ego perd de l'importance

¹⁴ R. OTTO, *Le Sacré*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 1995 (1949-1969), p. 226.

et est oublié au profit du Moi essence. L'individu apprend ainsi à vivre dans l'acceptation de l'interdépendance dans un monde toujours en devenir et redécouvre l'unité avec l'univers, avec le cosmos.

Grâce à l'écriture autobiographique, j'ai retrouvé cette union, ce centre. Le rituel d'écriture, que je pratiquais comme une méditation quotidienne, me permettait de me recentrer, de m'unir à cette volonté intérieure, à cet appel à Être qui influençait mon devenir.

J'aimerais savoir jusqu'à quel point on peut gérer sa mémoire et choisir ce que l'on y enregistre. Est-ce qu'en plus de l'histoire de la personnalité (le Moi), nous aurions aussi une histoire du Soi (l'âme)? Mon objectif est de comprendre ma propre recherche du centre, du temps de grâce, de la fusion du conscient et de l'inconscient. Ce temps pendant lequel la conscience personnelle se sent branchée à la conscience universelle comme on le souhaitait dans les rituels religieux.

Les messages passés à mon inconscient pendant les rituels de mon enfance expliquent le désenchantement, le manque de sens et enfin le blocage que j'ai vécus. Je m'intéresse aux rituels de la vie amoureuse entrant en contradiction avec la conception du corps enseignée aux petites filles. Comment composer par la suite avec la culpabilité et la liberté de vivre et celle de s'exprimer? Je démontrerai le rapport entre la recherche du Soi dans mes écrits autobiographiques et la perte du sens du sacré ressentie dans les rituels qui ont marqué les étapes de ma vie.

Je retracerai les grandes lignes de ma vie personnelle et les éléments biographiques capitaux qui ont été à l'origine de mes livres. Comme nous l'avons vu

précédemment, chaque récit publié apportait une crise post-publication dont Didier Anzieu ne fait pas mention dans son analyse des phases de la création. En plus, ce qui ne soulage en rien ma culpabilité, Anzieu affirme que nous tuons toujours quelqu'un lorsque nous écrivons. Je devais savoir qui je tuais? Ce retour sur mes publications me paraît incontournable.

Ma première réflexion portera sur les écritures du Moi. Je démontrerai l'évolution de ce genre et les diverses manières de le pratiquer. À l'instar de Georges Gusdorf, ma principale source d'information, je tenterai de situer mon écriture. J'insisterai sur les écrits du Moi qui décrivent l'auteur vu du "dedans".

Après avoir défini les concepts du Moi et du Soi au fur et à mesure de mon étude, j'élaborerai une deuxième réflexion théorique sur les rituels et le Sacré. À l'aide, entre autres, d'Éliade et d'Otto, je démontrerai la perte de sens dans nos rituels et le désenchantement qui s'en est suivi. Avec Campbell, j'établirai un lien entre le héros-modèle des rituels et le héros de l'autobiographie.

Enfin, une dizaine de récits composés de divers rituels seront racontés à la première personne par des personnages de différentes époques et témoigneront d'une perte de signification des symboles utilisés dans nos rites de passage et d'une recherche d'un nouveau sens. Chaque récit fera l'objet d'un retour, d'une relecture. Je mettrai en perspective l'histoire de mes rituels après avoir retracé ma propre quête du sacré dans l'écriture

PREMIÈRE PARTIE

L'histoire de la personnalité et l'histoire de l'âme

Chapitre 1

Histoire personnelle

L.1 Motivation à la recherche du Moi

Il y a quatre ans, je commençais cette recherche sur l'autobiographie et je m'intéressais aux rituels et à la perte du sens du sacré. Cela a transformé ma vie. Grâce à une attitude renouvelée, je mène maintenant une vie plus satisfaisante. Voilà l'état d'esprit dans lequel je me trouve pour rédiger le résultat de cette longue démarche, on ne peut plus personnelle, motivée par un désir de justification, de compréhension de ma propre expérience d'écriture.

Réfléchir sur son cheminement dans l'écriture autobiographique, c'est explorer encore plus les avenues de sa conscience. Examiner son processus d'écriture, sa propre mise en oeuvre, permet de clarifier ses intentions et de savoir si on est malade ou sain, si on doit continuer ou s'arrêter. J'avoue que je me prête à cette réflexion comme on s'adonne à un luxe hors de son budget.

J'ai toujours écrit comme une voleuse. Je chipais du temps à mon travail, à ma famille, à mon mari et à mes enfants. La raison devait toujours être essentielle, vitale. Pour moi, écrire exige un tel coup de coeur, tant de détermination, une raison si importante que réfléchir à mes intentions me paraît quelque peu futile. Écrire reste si poignant, si déchirant et si libérant à la fois que mettre des mots sur les enjeux esthétiques et éthiques me semble impossible. Lorsque ce geste est une question de survie, on ne pense pas aux apparences, à ce qui est beau de dire, mais à ce qui est bon. En dedans, on sent que c'est bon. J'ai écrit bravement pour avouer mes convictions et pour changer des choses dans la société. Sinon à quoi bon? J'ai commencé à écrire sans groupe d'appartenance, sans idéologie préconçue, à "contre-mode" féministe, une parole franche de mère sans projet de carrière autre que celui

de canaliser cette source qui grondait en elle. J'ai écrit pour sauver ma fille sans le filet protecteur de la fiction. Peut-être aussi pour laisser des traces au "féminin", qui ne me survivra pas. J'ai dévoilé la philosophie de vie et les valeurs essentielles motivant les moindres actions d'une mère face à son enfant qui va mourir. Pourquoi aller travailler? Pourquoi rester à la maison? À quoi croire? Pour qui vivre? Voilà autant de questions qui resurgissent. La vraie vie devient une histoire vraie. Sans détours, ni camouflage, ni transposition. Urgence oblige.

Après une première publication, l'écriture est restée mon moyen de communication. Je le fais toujours à mon corps défendant. Je dis JE avec l'impression de transgresser des tabous. Je me tiens toujours à la limite de la décence. Je me torture à nommer sans dénoncer, à verbaliser sans dénigrer, à prendre ma place sans voler celle de l'autre. Je le fais, avec amour, jamais pour me lamenter. D'ailleurs j'ai déjà dépassé la situation, lorsque je me permets d'écrire pour l'autre. Je tiens la solution, je la sens qui se dessine comme une porte sur l'espérance. En écrivant, je désire allumer des feux, accrocher des rêves, faire briller des yeux et ouvrir des coeurs. Ce sont mes intentions. Ce n'est pas nécessairement ainsi que l'on me perçoit.

À chaque livre, ma mère s'écrie : «Encore!» Ma belle-mère américaine supplie : «How about a make believe story.» Tandis que mon amie historienne me conseille : «Cinette, transpose donc!» Ma belle-soeur, pour sa part, s'inquiète des conséquences de mes écrits : «Pourquoi te mets-tu constamment la tête sur le billot?» De leur côté, les hommes de ma vie se sont tus ou m'ont quittée. Par contre, d'autres m'ont dit : «Qu'est-ce que ça donne, tu gagnes moins que si tu vendais des souliers chez Yellow?», ou encore : «T'es fatigante avec tes Cr... de questionnements! Va

falloir que ça arrête!» Et mes fils déclarent : «Mom, your books are kind of disturbing.»

En dépit de tous ces avertissements, malgré tout ce qui devrait m'empêcher, la vie me tire et m'attire vers l'écriture. Cela prend toute une poussée intérieure pour persévérer! D'une part, des chaînes me retiennent et, d'autre part, des taloches me propulsent. Lorsque j'ai entrepris cette réflexion sur l'écriture autobiographique, le départ d'un conjoint m'y poussait. J'en avais assez des abandons après chaque livre publié. Il me fallait savoir pourquoi je m'adonnais à ce genre littéraire.

1.1.1 Écrire, c'est créer

Peu importe le type d'écriture, Didier Anzieu, dans *Le corps de l'oeuvre*, explique le processus de création ainsi : «Devenir créateur, c'est laisser se produire, au moment opportun d'une crise intérieure...une régression du Moi... c'est l'état de saisissement...¹⁵ » J'ai pu le constater à maintes reprises, les crises ne manquent pas à ma vie et, comme tout le monde, je tente de les résoudre. Puisqu'elles sont inévitables, je profite des situations difficiles pour apprendre et comprendre. «La crise peut être l'aboutissement d'un intense travail préparatoire, une sorte d'incubation »¹⁶, écrit Anzieu. Je sais, je sens. Il explique également que le créateur, pendant la prise de conscience, saisit les images refoulées d'une pulsion jugée dangereuse par le Moi. Il lève donc la censure entre le préconscient et la conscience pour pouvoir créer. Créer, selon Anzieu, c'est dépasser ses jugements négatifs pour s'ouvrir à un ami et partager son secret. Créer, c'est établir une continuité entre ce

¹⁵ D. ANZIEU, *Le corps de l'oeuvre*, Paris, Gallimard, 1981, p. 93.

¹⁶ *Ibid.*, p. 94.

que l'on reçoit et ce que l'on rejette. Le Moi idéal et le Surmoi entrent en conflit durant la composition de l'oeuvre, tout particulièrement pour ceux qui pratiquent l'autobiographie. Je me souviens m'être fait croire, pour calmer ma conscience, pendant le geste de l'écriture, que je ne publierais jamais le texte qui prenait forme sous mes yeux. Plus je devenais lucide, plus ma culpabilité gonflait comme les rivières au printemps. Je me trouvais trop avancée dans le corridor de la conscience pour reculer. Impossible de rester sans mouvement, si on veut rester vivant. Il me fallait trouver davantage, cela pressait.

Je me suis donc jetée à corps et esprit perdus dans des recherches sur les écritures du Moi. Cette écriture perturbe l'entourage. S'agit-il d'indécence ou d'innocence? Qui a le droit de se coucher sur une page blanche, l'âme de travers, le sexe à peine voilé, les taches de sang et les bleus sur le coeur à la vue de tous? Je connaissais le déclencheur de chacun de mes projets, mais je me soupçonnais d'être aveugle à quelques objectifs occultes puisque l'on me punissait, pour ainsi dire, en me quittant après publication. Écrire, c'est mieux vivre ou moins vivre?

J'ai trouvé dans les livres qui traitent de ce genre d'écriture de quoi apaiser ma conscience. «Notre moi le meilleur ne nous appartient pas»¹⁷, écrit Georges Gusdorf. Cette phrase me soulageait, mais comment sait-on qu'il s'agit de notre meilleur "moi" puisque les gens autour nous abandonnent et nous jugent. Didier Anzieu, de son côté, justifie les réactions des lecteurs de cette façon : «C'est l'inconscient de l'auteur, réalité vivante et individuelle, qui donne à un texte sa vie et sa singularité. C'est l'inconscient du lecteur non pas qui retrouve cette vie et cette singularité, mais plutôt qui lui apporte une nouvelle vie, une autre originalité. Coupé

¹⁷ G. GUSDORF, *L'auto-bio-graphie*, Paris, Les Éditions Odile Jacob, 1991, p. 254.

de ses deux inconcients, le texte est un simple corps inanimé et anonyme, un corpus de lettres mortes¹⁸. Ce serait la fusion de deux inconscients, le mien et celui du lecteur, qui donnerait la vie à un texte. Je partage donc la responsabilité du texte avec le lecteur. J'ai, grâce à Didier Anzieu, compris que je sers humblement de miroir quand les lecteurs se reconnaissent. J'utilise ainsi mes crises personnelles pour aller au fond de mes ressources, trouver une nouvelle stabilité et décrire mon cheminement. Quatre livres précédés par quatre crises majeures (maladie d'un enfant, mort d'un enfant, difficultés de communication dans le couple, relation mère-fille tendue) et suivies de quatre abandons. Aurait-il mieux valu que je garde secrètes mes réactions? Je l'ai déjà fait avec des manuscrits dans mes tiroirs. Ils restent là, sans vie, comme des étapes non révolues ou non résolues de l'existence. Comment se fait-il que le bien ressenti à écouter mon coeur, à tenir une esquisse de pensée, à dire me torture presque autant que le mal étouffant du repliement? Je m'exerce continuellement à surmonter mes sentiments de honte ou de culpabilité pour affronter les jugements des éditeurs, les rejets ou, pire, l'indifférence. Et à la fin de l'épreuve, oser braver la publication comme un cadeau à soi et aux autres. Pour moi, la traversée du pont vers les autres s'avère l'étape cruciale. L'effort suprême fourni, je reste tourmentée entre la satisfaction d'avoir été publiée et le déchirement d'avoir dévoilé le non-dit. Ce paradoxe me hante en dépit et à cause du succès.

Au premier livre, j'étais très innocente face à l'écriture. Dans *Mona*, je désirais simplement dire la vérité, ma vérité. L'éditeur, à cette époque, prévoyait commencer une nouvelle collection avec des histoires vécues. Il anticipait l'impact social d'une telle mise à nu. Il m'a demandé de tout ré-écrire au Je. Comme je voulais changer rapidement les comportements sociaux, j'ai repris mon manuscrit

¹⁸ D. ANZIEU, *Le corps de l'oeuvre*, Paris, Gallimard, 1981, p. 12.

pour le transcrire à la première personne avec la ferme intention de ne conserver que l'aspect positif de cette histoire. J'ai vite constaté qu'il n'en résulterait qu'un paquet de mensonges. Alors je suis revenue au projet de départ, en camouflant à peine les références aux personnes réelles. L'important n'était pas qu'elles se reconnaissent, mais que le message d'espoir passe en force. Avec la permission de mes proches, j'ai confié mon histoire à l'éditeur québécois Héritage. Avec cette histoire, la nouvelle collection «*vis-à-vis* » voyait le jour, sous la direction de Monsieur René Bonenfant. Le livre a été publié également en France, aux Éditions Fleurus, dans la collection «*vivre autrement* ». Le récit a été traduit en anglais par Clarke & Irwin. Il est paru aussi en format poche et, grâce au club du livre, il continue à circuler 17 ans après sa publication originale. Maintenant la version cinématographique circule en Afrique, en Belgique, en France, en Suisse, etc.

Ce livre racontait l'histoire d'un miracle. Une manière de penser qui transformait la réalité. Malgré les pronostics de mort, j'avais réussi à traiter Mona comme si elle allait grandir, à aimer mes enfants également et à bien profiter de chaque journée. Mona grandissait et devenait une belle jeune fille. Son médecin m'avait suggéré d'aider les autres parents en racontant cette histoire. J'avais eu l'impression qu'il avait fouillé dans mon tiroir secret, car j'écrivais "en cachette" depuis un certain temps. Mais voilà, avant même que le récit sorte sous presse, j'ai dû ajouter une dernière page annonçant une rechute. La maladie de Mona était revenue après une longue rémission de huit ans. Devinant que j'aurais besoin des autres, j'ai osé dire ce qui fait mal dans une telle situation. Mon enfant a pu bénéficier de la transformation des gens à notre égard, qui nous remettaient au centuple le message d'espoir transmis dans le livre. En dépit de ce succès moral inespéré et des bienfaits financiers qui sont venus adoucir la dernière année de

Mona, je me suis morfondu bien longtemps après sa mort. Avais-je attiré de nouveau le malheur en le racontant? Je m'étais juré de ne plus jamais prendre ce risque.

J'ai mis six ans avant d'écrire autre chose que mon journal intime. Ma foi restaurée, j'ai osé la publication d'une histoire intitulée *Je t'aime la vie*. Cependant, pour que je "m'autorise" ce deuxième témoignage, il me fallait une raison généreuse à mes yeux. Cette fois, le déclencheur fut une jeune fille aux idées suicidaires. D'abord, j'ai voulu l'aider en la prenant chez moi. Comme j'avais lutté pendant onze ans avec ma fille malade, j'étais convaincue que, dans un rien de temps, j'allais donner le goût de vivre à une belle grande fille en santé. J'ai manqué mon coup. Après son départ, cherchant comment contrer les tendances suicidaires chez les jeunes, j'ai osé ressasser mes souvenirs douloureux afin de transposer dans un livre l'incalculable soif de vivre de ma fille. Dans ce récit, Mona me renvoyait mon espoir. «Mom, t'as pas besoin d'avoir peur que je meure. Quand j'étais petite, on t'a dit que je n'avais aucune chance de vivre et maintenant, avec les nouveaux traitements, on me donne une chance sur deux. Tu sais bien que je suis chanceuse. C'est moi qui vais gagner.» Mona adorait la vie et sa lutte est racontée sans tristesse.

En même temps, dans *Je t'aime la vie*, j'ai relaté les bons côtés, si on peut dire, d'un couple, d'une famille entourée d'amis qui s'unissent pour sauver un enfant. C'est comme si je me voyais de l'autre côté d'un immense précipice et que je regardais en arrière, tout étonnée d'avoir réussi à le franchir. Dans cet état d'esprit, je dévoilais le merveilleux potentiel humain, toutes les ressources dont on dispose pour passer à travers les pires expériences. Je racontais aussi comment il était bon de se donner la main. Le partage devient curatif. Il n'y a que l'amour qui donne un sens à la douleur, à la mort.

Le nouvel éditeur, à qui je proposais mes projets d'écriture, s'intéressait beaucoup à une suite de *Mona*. La publication, ce mouvement vers les autres où on risque sa vie en même temps qu'on risque d'être comprise et peut-être d'être aimée, est bien difficile à refuser. J'ai osé une fois de plus parler de mes tentatives pour sauver *Mona*, de mes heures passées à son chevet, de ma peine de négliger les autres membres de ma famille, en leur jurant que n'importe lequel d'entre eux aurait droit au même dévouement de ma part. Mes efforts ont touché les jeunes. Quand je les rencontrais dans les écoles, ils me disaient : «On ne savait pas que des mères pouvaient aimer leurs enfants comme ça.» Certains couples m'avouaient, dans les salons du livre, discuter davantage entre eux grâce à mes écrits. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il était déjà question d'un film. Si le premier récit avait été suivi du retour de la maladie, cette fois, la crise post-natale s'est présentée sournoisement sous la forme d'une espèce de honte à réussir. Un malaise proportionnel au succès grandissait en moi. Je n'avais pas le droit d'en jouir. Comme si, en tant que femme, un interdit profond m'en empêchait.

De son côté, mon mari écrivait et publiait, dans des revues spécialisées, américaines et canadiennes, des centaines de poèmes très hermétiques et en anglais de surcroît. Il s'assurait que personne de notre entourage ne le comprenne, tandis que, moi, je m'efforçais d'être lue par le plus grand nombre possible. Lorsque l'on nous demandait : «Ça va les écrivains?», au début, il répondait à la blague : «À nous deux, nous avons vendu 12012. Elle en a vendu 12000, moi, 12.» En dernier, ce n'était plus drôle. Pourtant, malgré le malaise dissimulé, la publication favorisait la communication. Les gens nous parlaient plus ouvertement de ce que nous avions vécu comme couple. Et en dépit de notre pseudo-compétition, nous finissions par discuter des sujets les plus difficiles avec tous les membres de notre famille.

Dans mon troisième récit, *Des lendemains pour Francis*, j'aborde le plus gros défi qu'un couple doit relever : la mort d'un enfant, la fin d'un rêve. Personnellement, j'ai vécu la perte de mon enfant comme une grossesse à rebours. Plus j'avançais dans mon projet, plus je réalisais que les hommes de mon entourage ne vivaient pas la mort de la même façon. Eux faisaient semblant que tout était comme avant. Moi, j'avais eu la "chance", grâce à l'enfant qui restait à la maison, de me reconnecter à mes sentiments, à mes émotions. Mon fils avait besoin de moi pour survivre, je n'avais pas le droit de le négliger. J'ai pu écrire et renaître. Je voulais, par cette publication, tendre la main à l'homme et l'aider à se ressourcer à même ses émotions fortes dans les moments graves de la vie. Erreur. Je l'ai perdu. Mon mari m'a quittée le soir du lancement en disant : "I can't take this any more".

Seule, à cause de l'écriture. Divorce, thérapie. Je cherchais un refuge. Je me suis retrouvée à l'université, en littérature, avec une obsession en tête : comprendre les relations entre les hommes et les femmes depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours. J'analysais romans, essais, poésies sous cet angle. J'ai étudié les couples d'écrivains américains, européens. Pourquoi le symbolisme chez les hommes, tandis que les femmes parlent avec émotions directement de leurs sentiments? Après avoir examiné le passé de la femme à partir du Moyen-Âge, j'ai constaté que ce qui m'arrivait était bien minime par rapport à la lente évolution humaine. Je me suis située, comme femme et comme écrivaine; j'ai réussi à me pardonner d'avoir pris la parole, d'avoir écrit avec le cœur, d'avoir gagné et perdu.

Mon diplôme en main, accompagnée d'un nouveau conjoint qui acceptait mes écrits, mes enfants, mon chien et mes succès, j'abordais avec enthousiasme mon

mémoire de maîtrise. Ma recherche portait sur la construction de la réalité. Je voulais savoir pourquoi je m'attirais ces événements tragiques, pourquoi ma fille a vécu une rémission de huit ans avant de mourir à quinze ans sans avoir connu l'amour. Mon écriture avait-elle joué un rôle dans ce retour de la maladie?

J'ai retrouvé comment j'avais construit ma réalité. Notre réalité est intimement liée à notre perception. Mes recherches sous hypnose m'ont éclairée sur certaines particularités de ma perception du monde. J'ai remonté à ma voix d'enfant, celle d'avant les blocages imposés par l'éducation et la religion. Par la suite, à l'aide de mon génogramme familial, j'ai connu le code génétique, affectif et cognitif que j'ai reçu. Ces prises de conscience m'ont aidée à reconnaître ma part de responsabilités dans la reproduction de certains "patterns" de ma vie. Mieux connaître ses mécanismes de fonctionnement, c'est s'approprier le pouvoir de mieux les utiliser. Prendre conscience également de ses mécanismes de défense permet de s'en libérer. Ce livre terminé et accepté par l'éditeur, le conjoint me quitte. ENCORE! Toute la joie de la naissance a été gâchée. Il m'avait pourtant approuvée, soutenue pendant tout ce projet.

Pourquoi tous ces abandons? Lorsque j'ai lu cette fameuse phrase de Didier Anzieu : «On tue toujours quelqu'un quand on écrit», j'ai senti un coup de poignard dans la conscience. En effet, chaque fois que je découvre quelque chose et que je le traduis en mots, quelqu'un m'abandonne. Pour comble, ma mère, de qui j'ai hérité des "patterns" décrits dans le dernier récit et qui, elle-même, les tenait de sa mère, s'est cassé une hanche. On découvre un cancer des os à la publication de cette chaîne de malaises féminins. Comme si en jouant dans les structures de ma personnalité, j'avais atteint la charpente osseuse de celle qui m'avait portée. Elle m'a

accusée ouvertement en condamnant mon écriture : «Ton premier livre, c'était bien, mais les autres, ils ont fait du tort. La preuve, ton mari t'a quittée. Puis ce dernier Hum! Gratter à ce point dans son enfance pour trouver de la merde. Tout le monde fait son possible. Voyons donc!» Je ployais sous le poids des accusations. Ma petite voix intérieure s'étouffait. Le travail de toute une vie était condamné du revers de la main maternelle. J'avais beau la supplier : «Mais maman, je ne veux pas vieillir... comme toi, incapable de vivre l'amour.»

Je me devais de trouver un lien entre toutes ces pertes. Ma recherche sur les écritures autobiographiques a atténué ma solitude. GUSDORF m'a démontré que les personnages que nous avons été ne sont plus que des fantômes... Il écrit : «La tentation de l'immobilisme est dénoncée comme suicidaire. Le JE qui tient la plume [...] est un acte de l'esprit, quelque chose entre l'avant geste de l'écriture et après la production. En effet, au début d'un texte, on est dans le ici et maintenant, mais le dire c'est déjà ne plus y être»¹⁷. J'ai compris. Personne ne peut rester figé physiquement et psychologiquement. Ainsi, à chaque livre, j'ai enterré une étape de ma vie et ceci a provoqué un deuil, une crise. Quelle délivrance j'ai éprouvée à découvrir tous ces hommes et ces femmes qui ont risqué de dire JE effrontément et avec plus ou moins de succès! Ces auteurs et ceux qui les ont analysés ont mis des mots sur mes questionnements. Ils m'ont même aidée à m'auto-absoudre de mes péchés, à me redonner une meilleure opinion de moi. Je n'étais plus la dernière des dernières qui s'inspirait de sa vie pour écrire. J'ai constaté que tous les humains sont dans le même bain, qu'ils cherchent tous la même chose : l'unité. Lutter contre l'éclatement. À travers les siècles, plus l'homme se sentait menacé et sans cadre spirituel solide, plus il cherchait en lui les réponses à l'éclatement des valeurs

¹⁷ G. GUSDORF, *L'auto-bio-graphie* Paris, Les Éditions Ofile Jacob, 1991, p. 345.

extérieures. Les écritures du moi, selon Gusdorf, exposent les éléments d'une histoire naturelle et surnaturelle de l'âme humaine. En portant notre regard vers l'intérieur de soi, nous retrouvons un certain apaisement. D'après Gusdorf, il se produit parfois un mariage entre le moi-conscience et le moi-acteur propice à la réconciliation.

1.1.2 La défense de l'autobiographie

Gusdorf a écrit le mot magique : **réconciliation**. Pour cette seule raison, il valait la peine d'analyser ma situation d'écrivaine et de défendre l'autobiographie. Dans ma démarche d'auteure, j'ai constaté que j'étais partie doublement perdante, d'abord comme femme et ensuite à cause du genre autobiographique. J'en avais assez du dénigrement des écritures du Moi. En voulant plaider ma cause et celle de mon écriture, j'ai découvert ma propre définition de la littéranité d'un texte. Pour moi, le coeur de l'oeuvre, la poussée, la force qui motive, le rythme qui propulse vers l'avant, le fil qui tire l'auteur et son lecteur se trouvent entre les mots, entre les lignes. Cet univers invisible fait battre le coeur, tendre les nerfs, renifler, pleurer, vibrer et sourire. C'est l'âme du texte. Il est impossible de copier ou d'imiter l'esprit d'un texte. C'est là, ou ça ne l'est pas, comme en amour.

Pour comprendre davantage ma motivation à la création, et pourquoi j'ai persisté dans le genre autobiographique, j'ai analysé mon processus d'écriture à partir des cinq étapes du modèle proposé par Didier Anzieu. D'abord, la crise dans la vie qui provoque la régression du Moi et oblige le créateur à plonger dans ses ressources, ensuite la lutte entre le Surmoi et le Moi, par la suite, la décision de saisir

le code et d'y donner corps pour enfin polir l'oeuvre et oser la présenter aux jugements d'autrui.

1.1.3 Créer, c'est tuer... mais qui?

Par un curieux effet post-natal, mes publications ont toutes été suivies d'une crise, d'un prix cher à payer. Comme si la vie venait toujours de la mort, d'un deuil. À force de réflexion, j'ai enfin trouvé qui je tue dans mes textes. Un professeur, lecteur de mes travaux, m'a fourni la réponse. «Quand on écrit, dit-il, c'est notre ancien moi qui meurt, et les personnes qui existaient par cet ancien moi nous quittent». Comme il avait raison! Je me transformais par mes prises de conscience provoquées par l'écriture. Ainsi, le sauveteur qui cherchait quelqu'un à sauver m'a quittée quand je n'ai plus eu besoin de son aide. Mon mari, après mes prises de conscience dérangeantes, s'est enfui vers une autre... Ainsi, j'ai accepté un après l'autre mes abandons. Tous. Même Mona qui m'a montré la fragilité et la force de la vie ainsi que sa splendeur dans un quotidien bien vécu. J'avais, grâce à elle, été mise en présence de valeurs éternelles.

1.2 Motivation à la recherche du Soi

1.2.1 Le temps de la création

Toutes ces démarches constituaient ma réflexion sur les écritures du moi et me fournissaient la preuve et les mots pour affirmer que l'on s'auto-construit dans l'autobiographie. Il n'y a plus de doute possible : lorsque l'on relate sa vie, que l'on raconte son passé, on projette aussi son avenir et, par le fait même, on y donne une trajectoire, une signification, une finalité. J'avais joué à ce jeu risqué toute ma vie, sans le savoir, en me faisant l'héroïne de mes histoires. Le moi personnalité est en constante évolution et se transforme au rythme des prises de conscience. En se nommant, il n'est déjà plus ce qu'il était.

L'analyse du temps dans la création a favorisé la compréhension de ma motivation à l'écriture et m'a fait voir mon geste comme un rituel qui me rebranchait bel et bien à une source en moi. J'ai constaté que l'on est totalement dans le présent lorsque l'on crée. Même si l'on relate le passé, celui-ci est raconté avec la perception du présent et, de plus, il est teinté d'un souhait d'avenir. Chaque fois que j'écrivais un livre, le regard que je portais sur le passé était mon regard au moment de l'écriture. Par exemple, lorsque j'ai écrit *Mona*, j'avais un jeune bébé qui dormait tous les matins après une grande promenade. Je consacrais ces heures matinales à mettre sur papier une histoire passée, racontée dans un présent rempli de foi dans l'avenir. En écrivant *Je t'aime la vie*, je projetais le partage, je le rêvais. Dans *Des lendemains pour Francis*, je désirais rejoindre l'affectivité de l'homme, celle de mon fils et de son père qui n'avaient jamais exprimé leur peine et se révélaient incapables de la communiquer. Le dénominateur commun de tous ces récits, le moteur qui

propulse, reste le même. Oui, l'histoire est relatée avec la perception du présent, mais l'essentiel du message (l'amour) se trouve hors temps et hors espace (entre les lignes), comme une goutte d'éternité. L'esprit du livre est sans époque et fait partie de l'évolution humaine depuis toujours et pour toujours.

1.2.2 Contacter l'esprit

Mon dernier récit, *Ferruns...enfin!*, remonte aux événements de mon enfance, ceux qui ont influencé ma vie. J'ai cherché à découvrir mon code génétique, affectif, cognitif. Notre code affectif reste difficile à connaître. Pourtant, à notre insu, il est celui qui influence le plus nos choix de vie. En mettant des mots sur des sentiments ressentis par l'enfant, les parents lui transmettent un code. Ils lui montrent, par exemple, ce que c'est l'amour. J'ai voulu savoir ce que j'avais transmis à ma fille en faisant des expériences sous hypnose pour déloger les douleurs que je me cachais à moi-même. Pour survivre, nous enfouissons nos peines et nous développons une protection opaque afin de ne plus jamais ressentir une telle douleur. L'hypnose concentre notre attention vers l'intérieur. L'hypnotiseur donne un os au chien de garde qui surveille nos ressources intérieures. Les barrières sont levées, les murailles protectrices tombent et la culpabilité n'intervient plus devant l'aveu. Les "ne dis pas ça, ce n'est pas beau" deviennent silencieux. Et l'on découvre pourquoi nous avons telle ou telle perception; notre réalité individuelle résulte bel et bien d'un apprentissage.

L'enfant apprend d'abord du premier système auquel il appartient, la famille, par la suite, l'individu évolue dans la société. En analysant l'influence de l'écriture dans la construction et la projection du Moi, je constatais clairement qu'un

individu se définit toujours en rapport à la société qui l'entoure. J'utilise les mots, les codes, les symboles fournis par la société pour communiquer avec les autres.

Si notre réalité est créée par notre perception, notre perception, de son côté, est très influencée par nos croyances. Et nos croyances nous viennent de la religion, de ses valeurs, de ses rituels. Dans la société aussi nous marquons les saisons et les étapes de la vie par des rites. Qu'ils soient sacrés ou non, les rituels jouent un grand rôle dans la création du Moi. Ils confirment ou confrontent les valeurs déjà transmises par la famille. Ils contribuent à installer une pluralité de références qui changent la perception originelle. Je voulais, dans un premier temps, comprendre les enjeux des rituels et leur influence dans l'évolution de notre perception. Dans un deuxième temps, je désirais savoir pourquoi les rituels n'ont plus le pouvoir de me brancher sur les forces divines en moi et de me mettre en communion avec la communauté des vivants et...des morts.

À propos de sa première communion, Carl Jung écrit que «Dieu n'était pas au rendez-vous.»¹⁸ Cette phrase m'a frappée en plein coeur. J'avais connu ce genre de désappointement dans tous mes rituels religieux. Un malaise, une nostalgie indescriptible m'atteignait pendant les cérémonies marquant les étapes de mon enfance : de la première confession traumatisante à me chercher quelques péchés, à la confirmation avec la gifle humiliante sur la joue, jusqu'aux retraites dites fermées où on nous initiait maladroitement aux péchés sexuels. Je pleurais pendant les mariages et pas une larme ne coulait aux enterrements. Je détestais le maquillage épais avec lequel on masquait la mort, tout comme je haïssais les robes immaculées de première communion avec les petits gants en dentelle et les souliers vernis. Ce

¹⁸ C. JUNG, *Ma vie : souvenirs, rêves et pensées*, Paris, Gallimard, 1966, p. 25.

n'était pas les beaux vêtements qui me chagrinaient, mais le fait qu'ils récoltaient plus d'importance que ce qui se passait en moi. Un rituel me faisait sentir seule, terriblement seule. Comme s'il fallait m'inventer un Dieu qui saurait me combler et m'aimer telle que je suis, parce que personne sur la terre ne le pouvait. Plus tard, en jeans, il m'arrivait de vivre la communion totale avec un groupe dans des instants euphoriques avec l'aide du vin et de la musique. Des moments pendant lesquels je faisais un avec le monde et son père; cela prenait plus de sens pour moi que la goutte d'eau dans le vin de la Messe du dimanche. Pourquoi?

Un jour -quelle audace!- à l'endos d'un livre, j'ai affirmé avoir rencontré Dieu. Je n'avais aucun doute. Ma chair et mon sang avaient été transformés en profondeur par ma pensée. Cette rencontre s'est produite dans un moment condamné par l'Église, à tout le moins peu glorifié (dans mon temps) par l'institution religieuse. Imaginez, j'ai rencontré Dieu en faisant l'amour. Je me suis mise à croire en l'amour de toutes mes forces. Depuis ce jour, je suis une espèce de putain mystique. Un mélange équilibré entre Marie-Madeleine et la Vierge Marie. Le corps amoureux de Marie-Madeleine avec un cœur de vierge. Une putain vierge ou une vierge de putain. À mes yeux, le fruit de mes entrailles est béni, même si j'éprouve de la joie remplie de plaisir ou du plaisir joyeux.

Cette rencontre se passait à une époque terrible de mon existence, où je devais accepter la mort imminente de ma petite fille. Par mon geste d'abandon dans l'amour (physique - psychologique - spirituel), j'avais tout saisi : la nécessité de croire pour parvenir à accepter la vie à la fois si cruelle et si splendide. C'était tout ça et rien que ça. Croire en la vie, en sa force génératrice. Croire qu'on possède des ressources insoupçonnées. Ne serait-ce que celle de continuer de croire malgré

tout. Espérer aimer de toutes ses forces. Si j'étais une fille de Dieu, je n'avais pas le droit de baisser les bras, encore moins les yeux.

J'ai cependant apporté des modifications au code spirituel reçu. J'ai remplacé, à cause de leur connotation négative, les termes religieux de mon enfance -foi, espérance et charité- que je rejetais par FAITH, HOPE AND LOVE. J'avais épousé un Américain, et ces mots, appris à vingt ans, éveillaient d'autres images. Dans ma tendre enfance, la foi se résumait à «tu crois tout ce que l'on te dit, même si cela n'a pas de bon sens». Je trouvais cela tellement stupide. Pourquoi Dieu m'aurait-il alors donné une intelligence? L'espérance, de son côté, se traduisait dans mon esprit par «tu espères un ciel après ta mort.» Or je voulais, pour ma petite fille malade, le bonheur et la paix immédiatement. Accepter la misère en pensant à la joie que l'on va expérimenter après la mort, cela me révoltait. Charité était le terme que je refusais le plus féroceement. Ce mot me donnait des haut-le-coeur. Comme lorsque j'ai entendu une mère dire de son enfant "pris à la crèche" : «Faut bien faire la charité dans cette vie». Cette bonne femme allait à la messe et préparait son ciel. Elle me scandalisait. Le mot charité évoquait des sacrifices non consentis de tout coeur, de l'amour forcé. J'ai donc pris les trois vertus proposées par mon éducation religieuse, je leur ai donné une autre signification et je les ai mises en pratique avec vigueur pour réussir à me connecter avec les forces "divines" en moi. Alors, "Faith gave me hope and hope helped me to love". J'allais rencontrer Dieu dans les hommes, les aimer et créer l'harmonie sur la terre. J'allais célébrer l'amour, corps et esprit, comme femme. Dans un cloître que je visitais, j'ai lu le "trip" mystique d'une petite religieuse et je me suis sentie branchée à la même source qu'elle.

1.2.3 Rencontre avec le divin

Bien des années plus tard, j'ai sursauté quand j'ai vu un livre titré *Dieu existe, je l'ai rencontré*, d'André Frossard, un ancien athée. Tiens! Un autre qui affirme avoir rencontré Dieu. Il raconte son rendez-vous avec la divinité, qui a eu lieu, par hasard, dans une église qu'il ne fréquentait et ne connaissait pas. En attendant un copain, il a aperçu une lumière éblouissante et ce moment a changé sa vie. Petit garçon, il était gardé par sa bonne grand-mère, car sa mère travaillait avec son père au Parti communiste. Ses parents se consacraient à bâtir un monde équitable et juste selon la bible de Marx. Frossard raconte que Jésus aurait pu être marxiste tellement son message est égalitaire. Par contre, pour lutter contre les pouvoirs dominants (État et Religion), dans sa famille, on célébrait, à Noël, une fête laïque, sans souvenir religieux, un Noël amnésique qui n'était la fête de personne.

Jeune, il avait connu une relation très significative, l'amour inconditionnel de sa grand-mère. Elle vaquait en silence aux travaux de la ferme toute la journée, mais le soir, à la pénombre, elle vivait avec cet enfant un rituel. Elle prenait son petit-fils sur ses genoux et le berçait tendrement au coucher du soleil. Dans un élan de bonheur, elle se mettait à chanter une berceuse de sa composition qui disait inlassablement : tout là-bas, tout là-bas. Pas d'autres paroles que cette répétition de "tout là-bas" chantés sur tous les tons selon qu'elle était heureuse, satisfaite, triste, nostalgique, mais confiante sûrement tout le temps. On ne tient pas un enfant sur son cœur en chantant, le regard braqué sur le soleil couchant, sans confiance. On le tient comme si on allait au bout du monde avec lui. Et sa mémoire a enregistré ce sentiment. Sans discours mais avec des sons remplis d'émotions, sa grand-mère le faisait accéder à un autre niveau de conscience. Elle parlait sans doute à son inconscient.

Dans la vingtaine, le jeune homme travaillait à un journal, sans passion ni orientation spécifique. Sa vie n'avait pas de sens. Son copain lui avait donné rendez-vous en face d'une petite église en fin d'après-midi. Comme l'ami tardait à sortir, il est entré. Dans cette atmosphère de piété, les bancs remplis de religieuses qui chantaient des litanies (des mots incompréhensibles), les lampions, la confiance paisible, les vitraux brillants en cette fin de journée, l'accueil chaleureux dans ce lieu de recueillement, il a expérimenté la présence divine, la force de l'amour. Tout contribuait à re-créeer ce moment d'enfance sacré, cet instant de plénitude. Il a été atteint dans ses ressources, re-connecté à sa source. L'espace n'existait plus, ni le temps. Il a été transporté, transformé, comme par miracle. Je crois que, dans un rituel "réussi", il y a un moment où espace et temps ne comptent plus.

Ses parents l'ont fait examiner par un psychiatre tellement il était changé. Le docteur leur a dit de ne pas prendre sa crise de foi au sérieux, qu'elle lui passerait. Cela n'a jamais passé. Il avait été touché ou "retouché" dans cette mémoire qui n'a rien à voir avec l'intellect. Il est devenu journaliste "engagé" au *Figaro*. Ce n'est que vers la fin de sa carrière qu'il osa raconter sa rencontre avec Dieu. Il se trouvait à contre-courant d'alors, dans cette société qui, à l'instar des existentialistes, prônait la mort de Dieu pour une meilleure gestion de l'État.

Un athée qui fêtait Noël sans référent religieux a rencontré Dieu dans une église qu'il ne fréquentait pas. Moi, j'ai été élevée dans des rites religieux bouleversants qui m'empêchaient de rencontrer Dieu. Mes rites religieux me déconnectaient-ils de la divinité?

1.2.4 L'écriture comme rituel

Mon intérêt pour les rituels et leurs significations a commencé quand j'ai senti le manque. Je me voyais compenser, créer des traditions, chercher dans les églises, les musées, les monastères, les universités, inventer des prières tout en faisant du yoga pour ne plus mettre mon corps de côté, rechercher des rites pour m'éclater et d'autres pour m'unifier. Tout pour vivre intensément. Donner du sens. D'ailleurs, c'était le rôle premier de mon écriture. Mon rituel sacré du matin, réfléchir à ma vie dans un journal-confident. M'exorciser seule avec des mots sur du papier. Briser la solitude avec la pointe de ma plume et l'encre noire. Le malaise persistait. Je crois que je cherchais un sentiment d'appartenance à l'humanité. Comment allais-je faire pour sentir, ailleurs que dans les livres, la vie de l'Esprit? Pas seule. Plus seule. Mon âme insiste pour être en harmonie avec mon corps et mon cœur. Je cherche l'union dans mon être et l'union avec les autres.

Poussée par ce besoin de connaissance, j'ai suivi des cours qui traitaient de mythologie, de symboles, de rites religieux, de croyances. J'ai lu de nombreux auteurs. Un jour, j'ai assisté à un colloque sur la mort et sur le processus de guérison par le deuil. Dans différents ateliers, on expliquait les étapes à suivre pour revivre après une perte. Selon les spécialistes qui ont analysé les survivants de l'holocauste, la logique de la souffrance se transmettrait à travers les générations et les cultures. Je constate à ce colloque que, pour le groupe, le problème est solutionné de la même manière que pour l'individu, c'est-à-dire par les prises de conscience. Nommer, c'est dépasser. Quelle serait notre responsabilité collective?

Les invités de marque cherchent le chaînon manquant entre corps et esprit. Les psys et les médecins évitent le mot âme, qui, à leurs yeux, n'a plus de sens. On parle de croyances. Des chercheurs américains ont dessiné le profil psychologique du malade apte à surmonter une greffe osseuse. (Même transplantation que Mona. Je suis sur le bout de ma chaise.) La guérison, concluent-ils, reposerait en grande partie sur les croyances du malade et la foi de ceux qui l'entourent. Leurs prédictions s'avèreraient justes à 90%. À chaque atelier auquel j'assiste, un mot ressort continuellement, un manque commun à tous : rituels.

Un grand spécialiste nous démontre par une anecdote la nécessité des rituels. Il raconte avoir enterré dernièrement sa voisine qu'il aimait bien. À sa grande surprise, pendant la cérémonie, il a pleuré énormément. Plus tard, tentant de s'expliquer ses larmes, il a compris qu'il avait pleuré la mort de sa propre mère, survenue l'année précédente. Comme il était responsable du déroulement des obsèques, il n'avait pas exprimé ses émotions.

Aux plénières de ce congrès, un millier de professionnels de la santé du corps et de l'esprit ont fait le point entre la souffrance et la joie, le passé et le présent, la philosophie des Indiens et celles des Blancs, entre la magie et la raison. J'ai appris que les Indiens croient que la Mort et la Vie font partie du même cycle. Les Bouddhistes raisonnent d'une manière similaire avec le bien et le mal. Ils apprennent autant de l'un que de l'autre. Ils professent le laisser-vivre, le lâcher-prise, le "go with the flow". L'acceptation. Cependant, lorsque le discours frôlait la résignation, je prenais mes distances. Je hais toujours autant les victimes, les couche-la-tête. J'oscillais continuellement entre les croyances de l'Est et celles de l'Ouest. Le laisser-aller et le prendre charge. L'abandon et l'autonomie.

Il me semblait important d'examiner de près les croyances. Pour démêler les différentes convictions des uns et des autres, j'ai pris connaissance de l'oeuvre de Joseph Campbell.¹⁹ Campbell a consacré sa vie à l'analyse des héros dans les mythes, ces histoires que l'on nomme maintenant mensonges. Tous ces héros ont des points communs. Ils ont écouté l'appel vers le dépassement. Ils ont vaincu les monstres qui s'opposaient à leur évolution et sont revenus partager le fruit de leurs aventures. Chaque religion possède son héros-modèle. Les rites religieux font revivre ces héros. Ces rituels véhiculent des certitudes par l'intermédiaire de symboles. Aujourd'hui, les médias nous rendent conscients de la multiplicité des croyances. A-t-on trop mélangé ou dilué les rituels? Les symboles perdent-ils leur sens? Les référents sont-ils dépassés? Les rites aussi? Pourquoi? À quoi devrait ressembler le héros moderne?

1.2.5 La nécessité des rituels

«Les gens sans rituels vivent comme des machines. Ils "opèrent"», dit l'anthropologue Luce Des Aulniers, qui a consacré toutes ses recherches à la mort et aux rites qui l'entourent. «Leur agenda ressemble à un vidéo clip, dit-elle. Ils négocient leur investissement personnel d'après ce qu'ils en retirent. Ça paye, j'embarque. Il n'y a plus d'âme. Tout est mécanique dans leur vie. Pas de temps d'arrêt, pas de rites qui marquent la course, qui préparent les étapes, qui les soulignent.» Comme son discours m'intéressait, je l'ai rencontrée. Un jour, dans son bureau, j'ai cerné ce que je cherchais lorsqu'elle a dit : «Le monde meurt tout croche parce qu'il vit tout de travers.» Les rituels sur la mort sont censés nous aider à mieux vivre. On dirait que les symboles ne suivent plus. Les jeunes disent c'est

¹⁹ J. CAMPBELL, *The Hero with a Thousand Faces*, Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1973, 416 p.

"écoeurant" quand c'est bon, c'est "dégueulasse" quand c'est beau. On change la signification des mots et le sens des gestes. On donne des becs à tout le monde et on n'embrasse personne. Ou on embrasse tout le monde et on n'étreint personne. On évite de se dire "Je t'aime". Par contre, les Américains nous envoient des "Love you" sans portée comme on lance des "Fuck you" sans signification. On sacre, sans jamais penser au sacré. D'où provient cette perte de sens? Pourquoi les rituels me chamboulaient tant? Étais-je accrochée aux anciennes significations ou en cherchais-je des nouvelles? Paradoxalement, je les rejetais et les manquais en même temps!

Depuis quelques mois, mon corps m'imposait un rituel de force. Il souffrait et m'immobilisait une fois par mois. Je me suis finalement penchée sur les causes de mon malaise. J'ai cru bon me faire aider, non seulement physiquement mais aussi psychologiquement. Si mes "coupures" n'étaient pas toutes réglées, il fallait y voir. Je voulais savoir ce que mon corps avait à rouspéter comme ça. Quel rituel avais-je escamoté? Après quelques rencontres, mon thérapeute me prêta *La découverte de soi*, un livre qui traite des tensions spirituelles qui forcent l'être à évoluer. Auparavant, ces tensions étaient soulagées par les rituels religieux, acceptés par la société. De nos jours, ces tensions sont souvent perçues comme des maladies mentales tellement elles deviennent fortes. Rien dans la société ne nous permet d'exprimer ou d'extérioriser ces pressions internes et elles se frayent un chemin par l'apparition d'une maladie nerveuse. Ce que les créateurs évitent en exprimant le non-dicible. Jung lui-même y a recours : «C'est par nécessité que j'écris mes premiers souvenirs. Si je m'abstiens un seul jour, des malaises physiques surviennent. Dès que j'y travaille, ils disparaissent et mon esprit devient lucide.»²⁰ Pour moi, l'écriture possède aussi une valeur thérapeutique.

²⁰ C. JUNG, *Ma vie : souvenirs, rêves et pensées*, Paris, Gallimard, 1966, p. 10.

CHAPITRE 2

La découverte du Moi

2.1 Écrire au Je

Qu'est-ce que l'autobiographie? Parmi les nombreuses définitions qui circulent, celle de Georges Gusdorf me rejoint le plus : «Tout texte rédigé par un individu s'exprimant en son nom pour évoquer des incidents, sentiments, événements qui le concernent personnellement. De tels documents ont le caractère de témoignages engageant leur auteur à propos de faits qui mettent en cause sa vie privée et même sa vie publique et sociale, pour autant qu'elle est envisagée du dedans par le sujet de l'aventure»¹.

Quelles raisons m'ont amenée à accepter la proposition de l'éditeur qui demandait de recourir au Je et d'annoncer "histoire vraie" sur la jaquette de mon livre? Le texte à la première personne favorisait mon écriture. En effet, une sorte d'intimité s'installe entre l'auteur et le lecteur. En énonçant du vrai, on passe à l'essentiel et on s'interdit l'éclatement romanesque. Chaque mot engage l'auteure à fond. Personnellement, je vise le coeur et souhaite que l'esprit du projet soit clair dès le départ : faire profiter quelqu'un de mon expérience sans pour autant dicter de ligne de conduite.

Avec mes bonnes intentions, quatre livres autobiographiques plus tard, je me retrouve abandonnée, condamnée, avec la nette impression d'être entrée par la porte de service de l'édition. Jamais les analystes ne se penchent sur les écrits autobiographiques que l'on juge dégradants. Lorsque l'on aborde l'intime, la ligne est très fine entre l'exhibitionnisme gratuit et l'expression de l'essentiel. Dans mon cas, on s'est beaucoup intéressé à ce que la maman de Mona a dit, non comment elle l'a dit. La littérature hum! connais pas. La reconnaissance littéraire encore moins.

¹ G. GUSDORF, *Les écrivains du Moi*, Les Éditions Odile Jacob, Paris, 1991, p.145.

Qui mérite vraiment le titre d'écrivain? De toutes manières, je n'ai jamais daigné m'appeler ainsi, même si j'utilisais cette voie pour exprimer ma pensée. Pour moi, écrire était sacré, peu importe le genre littéraire. Je trouvais qu'il y avait beaucoup d'appelés et peu d'élus. Dans mon cas, pas question de l'art pour l'art, ni de beauté des mots, je m'exprimais ou j'éclatais. C'était vital. J'y mettais le meilleur de moi-même et du meilleur de mes connaissances avec le plus de transparence possible. Or une double question se pose : qu'est-ce qui vaut la peine d'être dit et à quel prix? Pour y répondre, je jetterai un regard sur les diverses catégories d'écritures autobiographiques et j'en retracerai l'évolution. Je m'intéresse particulièrement au contexte favorisant l'émergence de ces écrits ainsi qu'à la motivation personnelle des autobiographes.

Parmi les études récentes, un ouvrage collectif s'impose, *Discours et pratiques de l'intime*, (1993), sous la direction de Manon Brunet et de Serge Gagnon. Afin de cerner l'intime et son discours, les auteurs se penchent sur différentes pratiques de l'intime au Québec des années 40 aux années 80. Le "charivari", par exemple, était un moyen pour imposer des balises dans la vie intime, entendre "sexuelle", des gens. Jusque dans les années cinquante, cette façon de faire dans les milieux ruraux (comme brûler un bordel, ou faire honte en groupe au vieux boucher parce qu'il avait épousé une jeune femme) était une forme de justice populaire, imposée par les gardiens des valeurs collectives. À ce moment, l'intimité était réglementée par les courriers du cœur, qui ont moussé la révolution sexuelle. Ce changement n'a pas donné lieu à une authentique révolution sentimentale. On y discutait plutôt des croyances, de la peur de l'enfer ou de l'espoir de gagner son ciel. Les courriers du cœur laissaient cependant entrevoir de grands changements moraux. Avec la révolution sexuelle, nous avons constaté que la sphère de l'intime dépassait largement la nudité des corps. L'intime est lié au registre des émotions intenses, à la

fragilité et à la vulnérabilité. C'est le fond de l'âme authentique où se dévoilent nos contradictions, nos souffrances, nos élans et nos rêves les plus fous. Cette sorte d'intimité s'épanouissait, il n'y a pas si longtemps, avec son directeur de conscience.

L'intime est une construction sociale qui varie selon les époques et les contextes. Denise Lemieux constate la tendance de nos sociétés à publiciser ce qui jadis relevait du privé et elle se questionne sur les transformations sociales d'un tel engouement. Maintenant, l'étalage du vécu et de la vie quotidienne se fait parfois au détriment du fonctionnement de la vie sociale. D'après elle, l'entrée des femmes sur le marché du travail et la participation à la vie publique demeurent les outils majeurs de l'accession des femmes au discours biographique.

De son côté, Helen M. Buss, dans *Canadian Autobiography, Mapping our Selves*², explique que les femmes s'inscrivaient d'abord dans la famille, dans un monde privé. Dans leurs écrits, elles continueraient de raconter leur "devenir dans le monde" mais sans "être au monde".

Au fil des correspondances, on a l'impression de se promener dans les coulisses de la vie des gens célèbres. Néanmoins, Yvan Lamonde³ affirme que, au Québec, l'autobiographie fut l'entreprise d'écrivains ou d'individus divers partageant une même expérience de marginalité pionnière. L'autobiographie a connu un essor fulgurant dans les années soixante-dix. Ma production est un exemple parmi les quelques centaines de témoignages, d'histoires de vie et de souvenirs publiés durant cette période.

² H.M. BUSS, *Mapping our selves*, Montréal & Kingston, London, Buffalo, McGill-Queen's University Press, 1993, 230 p.

³ Y. LALONDE, *Je me souviens. La littérature personnelle au Québec. (1860-1980)*, Collection : instruments de travail n° 9, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, 255 p.

Jusqu'à présent, je comprends que les femmes aient eu le désir d'écrire sur l'intimité. Depuis toujours, elles colportaient les nouvelles dans les familles. Les hommes, lorsqu'ils parlaient de leur carrière, abordaient peu le registre des émotions et du quotidien. Ils écrivaient leurs mémoires avec "dignité".

En 1986, des écrivains de langue française ont réfléchi, lors d'un colloque, à la tentation autobiographique. Leurs textes ont été publiés à l'Hexagone. Les Francoeur, Gagnon, Brossard et autres donnent leurs opinions sur cette tendance moderne. À ma grande surprise, nos écrivains s'avouent bien tentés par l'autobiographie ou encore incapables de faire autrement. Voici en condensé les jugements qu'ils portent sur *La tentation autobiographique*.

Selon Lucien Francoeur, aucune oeuvre ne se soustrait à la tentation autobiographique. Quelqu'un, quelque part désire toujours nous transmettre une information sur son vécu, son savoir, sa manière d'être au monde. Certains réussissent à dissimuler le jeu dans le titre ou la fibre de l'oeuvre... D'après Francoeur, il n'y aurait pas moyen d'échapper à l'omniprésence de l'inconscient collectif en soi.

Cette affirmation ne fait pas l'unanimité. Leïla Sebbar, une Algérienne, affirme que, dans son pays, le récit autobiographique est impossible, à moins qu'il ne glorifie l'homme. Elle raconte : «Les petites filles à qui on apprend la pudeur, on les laisse tout entendre, mais dedans et que le secret soit bien gardé. Celle qui aura la langue trop vive et trop bavarde au-dehors sera punie, exclue.»⁴ Elle ajoute : «Les paroles des femmes ne s'écrivent pas et les femmes ne font pas l'histoire. Elles

⁴ COLLECTIF, *La tentation autobiographique*, L'Hexagone, Montréal, 1986, p. 87.

se racontent des histoires de maison, de corps, de vie et de mort, en confidence, de femme à femme, de mère à fille et l'histoire des femmes, on doit la recueillir sur les lèvres, pas dans les livres.»⁵ En lisant le texte de Sebbar, je me disais qu'elle aurait pu être Québécoise. Ici, on ne risque pas la mort physique mais psychologique.

Pour Madeleine Gagnon, toute écriture est aussi autobiographique, mais elle précise que cette écriture n'est pas une exposition simpliste de sa vie. Une sorte de transposition pour créer une "autobiographie poétique" est nécessaire. Selon Gagnon, il y a l'autobiographie fictive (l'auteur ne sait pas jusqu'à quel point ses sources sont autobiographiques) et l'autobiographie poétique, caractérisée par la conscience, dans le cœur même de l'écriture, des sources biographiques. Madeleine Ouellette-Michalska, de son côté, affirme que «...toute écriture est autobiographique en dépit ou en raison de ses protestations.»⁶ Vassilis Alexakis pense également de la sorte. Il dit raconter des histoires si proches de la sienne qu'il ne pouvait pas décemment la narrer à la première personne. Il emprunte la voix d'une jeune fille et lui prête ses souvenirs. Elle raconte son histoire à lui - l'homme qu'elle aime. Il a passé par elle pour parler de lui, comme pour mettre sa vie au service d'un roman. Quant à Jean-Claude Pinotte de la Belgique, il succombe à la tentation autobiographique parce qu'il n'a pas le choix. Il exprime désespérément «...non la tentation, mais la tentative de me trouver là où je n'ai pas le droit d'ignorer que je ne suis pas.»⁷ Il en est de même pour les auteurs de science-fiction. Elizabeth Vonarburg le reconnaît pleinement : «La question n'est pas de savoir si et comment on parle de soi, la question est de comment on peut ne pas parler de soi, comment on peut prétendre ne pas en parler! La question ne se pose même pas pour moi: on

⁵ *Ibid.*, p. 88.

⁶ *Ibid.*, p. 26.

⁷ *Ibid.* p. 53.

ne peut pas ne pas parler de soi, avec soi, à partir de soi, même lorsqu'on a recours aux techniques d'écriture les plus "extérieures".»⁸

Tous affichent plus ou moins avec fermeté leur prédisposition à écrire à partir d'eux. Selon Micheline LaFrance, depuis Freud, "Je" est le discours dominant. Par contre, elle se moque de façon condescendante des vedettes qui vendent plus de livres en trois mois qu'un auteur en 15 ans. Les gens veulent des recettes, comment réussir son omelette ou son divorce. Elle situe son écriture dans le territoire naturel de l'âme qu'elle nomme l'espace de l'imaginaire. Lieu où la raison ne se sent pas à l'aise. Pour Sun Anelson, de Suède, le Je était spécialement interdit aux femmes. Mais pour celles qui osent le prononcer, elles se procurent un passeport pour des mondes prohibés. Comme si elles s'autorisaient à renaitre dans des conditions plus égales et plus justes. Encore faut-il le dire de la bonne manière. Susan Ludvigson, une Américaine du Wisconsin, décrit ainsi la littérature à la première personne : «Quand ces réalités dépassent le monde clos de l'écrivain et rejoignent le sentiment d'innombrables personnes, et quand elles sont transmises dans un langage qui élève et intensifie ces réalités, nous parlons alors de littérature.»⁹

Marguerite Andersen avoue que l'autobiographie n'est pas une tentation mais une nécessité. Quand Frédéric-Jacques Temple cite ce que pense Henry Miller sur le sujet («L'autobiographie c'est que du plus pur roman»), il démontre qu'il ne résiste pas du tout à l'autobiographie. Pour lui, le "Je" nouveau est enfin arrivé, il est accepté et il était temps de le sortir de sa prison.

⁸ *Ibid* p. 70.

⁹ *Ibid* p. 123.

Qu'il s'agisse de "Je" nouveau ou de "Je" ancien, il est toujours question d'intimité et de la gêne - de la modestie plutôt - inévitable qui en découle. Je m'intéresse particulièrement à l'autobiographie qui raconte l'intérieur de ceux qui écrivent. Georges Gusdorf a traité en profondeur de l'autobiographie à partir de ce centre de soi.

2.2 À quoi bon se connaître?

Gusdorf écrit : «...aussi longtemps qu'il n'est pas possible à l'homme de se connaître lui-même, aussi longtemps c'est impossible pour lui de s'aimer...»¹⁰ Le but ultime de l'écriture autobiographique serait-il d'arriver à s'accepter?

Personnellement, l'écriture m'a permis de me révéler des conflits que je ne soupçonnais même pas, d'écouter mon cœur et de le mettre en accord avec ma raison. Tous ces efforts pour me connaître, savoir ce que je veux, m'ont aidée à trouver une règle de vie tenant compte de mes désirs. Les auteurs intéressés aux écritures du Moi s'accordent à dire que ce contact direct d'une personne avec elle-même est une prise de conscience sur sa propre existence. D'après eux, ce savoir sur ce qui se passe dans le sein de son Moi permet non seulement de mieux "s'employer", mais aussi de se donner efficacement. Mettre bout à bout toutes ses ressources démontre ce que l'on peut accomplir, non ce que l'on est. C'est trouver qui l'on est qui prime. L'exercice doit donc être poussé plus loin et dépasser la connaissance de soi pour atteindre la conscience du Soi.

Il y a autant de façons de parler du Moi qu'il y a de genres dans l'autobiographie. Puisque ma démarche se veut une étude des différents genres

¹⁰ G. GUSDORF, *Les Écritures du Moi*, Paris, Les Éditions Odiles Jacob, 1991, p. 231.

autobiographiques et une recherche entre le Moi et le Soi, je ne peux adopter, à ce stade-ci, une position claire et une définition précise entre le Moi personnalité, l'ego, le Moi temporel et le Moi Être ou le Soi. Comme chaque spécialiste utilise ces mots à sa manière et à ses fins, ces concepts se préciseront au fur et à mesure de ma réflexion.

2.3 La conscience du Soi = l'âme?

Je commencerai par le Soi. Ce qui importe, disent de différentes façons les auteurs, c'est une conscience totale à soi. Le Soi serait-il l'âme? Comme le mot âme a été vidé de son sens à travers les siècles, on ne connaît plus son référent. La conscience de Soi équivaldrait-elle à connaître son intuition comme l'appelle Jung? Cette intuition nous guiderait-elle vers notre devenir en tant qu'individu? Et l'écriture serait-elle un rituel, un moyen parmi d'autres pour l'atteindre. Weche Schelling -cité par Gusdorf- explique l'intuition en ces mots : «Nous avons un pouvoir mystérieux et extraordinaire de nous retirer des modifications du temps, dans notre moi intime, dépouillé de tout ce qui lui vient du dehors et là, d'avoir en nous l'intuition de l'éternité sous la forme qui ne change pas»¹¹ . Ce moment serait comme la concentration de la vie spirituelle, où l'être se rejoint lui-même et s'étreint. Schelling ajoute : «Cette intuition intellectuelle apparaît quand nous cessons d'être objet pour nous-mêmes et quand, replié sur soi, le MOI qui perçoit est identique avec le MOI perçu.»¹² Je comprends, à tort ou à raison, qu'il s'agit d'un Moi-personnalité en accord avec un Soi-âme. Dans ces moments privilégiés, il y aurait un déclic.

¹¹ G. GUSDORF, Paris, *La découverte de soi*, P.U.F., 1948, p. 207.

¹² *Ibid* p. 213.

Quoi qu'il en soit, j'avais l'impression, en séances d'écriture, de vivre de tels moments et d'obtenir une telle harmonie dans mon être. Quand je me sentais en quelque sorte à l'extérieur de ma propre vie, que je ne me possédais plus, l'écriture me permettait de réintégrer ma personne et de retourner au coeur même de mon existence. Pour bien réussir cette connexion intérieure, je devais ne jamais me voir de l'extérieur, comme objet de ma propre quête. D'ailleurs, Gusdorf nous met en garde contre cette tendance, parce qu'elle engendre une infidélité à soi-même au lieu d'ouvrir le chemin de la connaissance de soi. Pour découvrir ses attitudes, ses détours, ses incertitudes dans une vie que l'on ne réussit jamais à dompter, on veillera à se départir du jugement "social". Notre coeur ne doit se sentir observé que par nous-même, avec sincérité. Moi, j'écrivais d'abord pour mon tiroir secret, non pour être lue. Je me contentais d'aligner mes pensées, mes motivations intérieures, de mettre des mots sur les sentiments qui m'habitaient. Étais-je un monstre ou un ange? En écrivant et en décrivant, je tentais de mettre de l'ordre, de m'expliquer ma vie, de justifier mes choix. J'essayais de rester fidèle à moi-même, sans jamais être certaine d'avoir raison.

Gusdorf, qui appelle cet exercice de repliement sur soi de l'égotisme, croit que nous le pratiquons pour apaiser les angoisses suscitées par une civilisation qui menace les uns et les autres de dépersonnalisation. C'est une tentative de rentrer en possession de soi-même. L'autobiographie s'est développée particulièrement dans notre siècle, explique-t-il, en réaction à l'anonymat du monde médiatique. Il y a un retour à la singularité de l'individu.

À mes débuts dans l'écriture, je luttais contre l'invasion des croyances des autres. D'un côté, il y avait le monde de la science et de la raison et, de l'autre, le cri du coeur. Je voulais avoir le droit d'écouter ma voix non sensée, et le choix de

croire à ce que, moi, je trouvais bon. Pour cela, il me fallait voir en dedans. Je suis donc partie à la recherche de mes propres croyances, de mes motivations et j'ai tenté de mettre des mots sur ces images que m'envoyait mon esprit. Comme l'explique Gusdorf, l'autobiographie est une conquête, non pas simplement un inventaire des aspects divers d'une existence. La récapitulation que l'on fait de sa vie en écrivant tend à élucider les obscurités, à unifier les diversités. Cet exercice donne une cohésion, une cohérence profonde, des points de repères. On évite l'absurdité. L'homme de l'autobiographie, d'après Gusdorf, se découvre comme un problème auquel lui seul peut trouver la solution. Pour ma part, non seulement j'évitais l'absurdité mais aussi, ce que je découvrirai plus tard, la folie.

2.4 Contre l'allénation

Gusdorf résume ainsi la lutte contre l'éparpillement : «L'entreprise autobiographique dénonce cette aliénation de l'homme quotidien; elle amorce un repli sur l'espace du dedans, elle professe un nouvel ordre des priorités... Il ne s'agit pas seulement de se raconter, mais de se ressaisir et même de se constituer»¹³. L'univers extérieur est souvent le royaume des ténèbres, renchérit Novalis. Plus le monde extérieur est disloqué, plus l'homme recherche dans l'espace du dedans une compensation. Il veut retrouver ce centre, ce lieu propre à fonder l'équilibre d'un univers personnel. Sans copier de recette, mais trouver la sienne propre. Plus le monde extérieur est fouillis, plus on cherche à y mettre de l'ordre par le travail, l'organisation. On essaie de ramener la réalité à un certain réel. L'écriture autobiographique permet de rassembler ses énergies et de recomposer sa vie. Les auteurs veulent remonter au commencement, relever les événements signifiants, retrouver des forces, fouiller le passé pour comprendre le présent. L'unité du sens

13 G. GUSDORF, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1975, no 6, p. 35.

n'est pas donnée, affirme Gusdorf, elle doit être conquise. D'où l'importance du recueillement, de la paix, de la contemplation. En s'expliquant ses choix, l'autobiographe affirme ses valeurs et ses motivations pour se réconcilier avec lui-même. Et c'est, à mon humble avis, la plus grande récompense des écritures du moi.

2.5 Réconciliation

En effet, l'autobiographie repose sur une réconciliation de l'auteur avec les événements racontés; cette démarche mène à son tour à une conversion. Gusdorf tient un discours presque religieux là-dessus. La littérature intime deviendrait un moyen de perfection spirituelle. La recherche de Dieu équivaldrait ainsi à la recherche de Soi, puisque la fidélité religieuse exige une adhésion de l'être tout entier. Lorsque la religion ne contribue plus à cette unification de l'être, l'intensité du besoin fait tourner le regard vers le dedans. Ce phénomène a existé à travers les siècles. Ainsi, chaque fois que la conscience religieuse subissait de grands changements et que l'appareil ecclésiastique de l'heure ne suivait pas, les hommes recherchaient un dialogue direct avec Dieu. Par exemple, saint Augustin a détourné son attention vers l'espace du dedans et a écrit la première autobiographie sacrée. On remarque à travers l'histoire que plus il y a insécurité religieuse, plus les écritures du moi se développent. De nos jours, la psychologie a hérité de ce domaine qui échappe de plus en plus au contrôle chrétien.

Quand je me suis jetée dans l'écriture, je ne pouvais nullement blâmer Dieu pour tout ce qui m'arrivait, et la religion ne m'offrait d'autre soulagement que celui d'implorer le ciel. (Ce qui est bien si on le fait avec foi et confiance, non par peur.) Quant à la psychologie, elle se préoccupait de me faire accepter la situation, de m'y

résigner. Les deux modèles me révoltaient. Même si l'autobiographie moderne a désacralisé l'espace du dedans, pour moi, l'exercice ressemblait à une méditation. J'atteignais une paix d'esprit qui me montrait mon seul vrai pouvoir, celui de choisir l'**attitude** que je voulais conserver face aux difficultés. J'ai opté de croire en la vie. J'avais fait un choix que personne ne pouvait m'enlever. Pour moi, écrire s'avérait le chemin de la liberté.

2.6 Liberté moderne

La publication des écritures autobiographiques est un phénomène relativement moderne et pas du tout universel. L'autobiographie n'existe évidemment pas dans une culture où la conscience du moi n'existe pas. Gusdorf explique son évolution ainsi : « Si un peuple n'est pas émergé des mythes et des enseignements traditionnels et s'il n'a pas encore pris son histoire en main, les individus qui le composent ne sont pas assez libérés pour dire Je. L'apparition de ce genre implique donc une révolution spirituelle et la réalisation par l'homme qu'il est un agent responsable dans la création de son histoire». ¹⁴

Les écritures du moi auraient pris naissance au Moyen Âge. La vieille religion qui encadrait la chrétienté dans sa tradition millénaire est alors mise en doute par d'audacieux novateurs, qui déchirent la robe sans couture de l'Église universelle. Gusdorf, dont je résume la pensée, explique que les bouleversements de l'espace du dehors se répercutaient dans l'espace du dedans. À cette époque, à cause des progrès de la science, la nécessité d'une remise en question du rapport de l'homme à Dieu s'impose. La découverte de l'Amérique en 1492 et la révolte de Luther en 1517 font en sorte que le rapport de l'homme à lui-même est changé.

¹⁴ G. GUSDORF *Les Écritures du Moi*, Paris, Les Éditions Odiles Jacob, 1991, p. 214.

Tous ces chambardements, en même temps que l'apparition de l'imprimerie, ont amené l'homme à s'interroger sur sa propre réalité, ce qui transforme son rapport à Dieu. De plus en plus, l'intimité tend à occuper la place que la spiritualité réservait à Dieu. L'Allemagne connaît la guerre de Trente ans, l'Angleterre, des révolutions religieuses qui la divisent. Tous ces grands changements favorisent la méditation, le retour sur soi-même, en particulier chez ceux qui ont eu à souffrir des circonstances, qui ont éprouvé au plus profond d'eux-mêmes, dans un camp comme dans l'autre, un retentissement intime des événements publics.

Durant la période médiévale, certains représentants religieux se croient tributaires de visions divines et de paroles prophétiques et agissent comme les élus de Dieu, annonciateurs d'une bonne nouvelle. Le médium doit parler de Soi pour parler de Dieu. Saint Augustin prétend servir d'exemple; il veut engager le lecteur sur le chemin difficile qui mène au salut. En général, à cette époque, le témoignage personnel ne se substitue pas à l'enseignement de la doctrine, mais lui confère une figure humaine. Toujours selon la pensée de Gusdorf, l'origine première de la connaissance de soi se situe à l'intérieur même de la relation entre la créature et le Créateur. Le chemin qui mène de soi à soi passe par la confrontation entre l'âme et Dieu, à l'exemple de Thérèse D'Avila (1515-1582). On observe, au Moyen Âge, une conversion à l'intériorité, une fidélité aux intuitions du dedans plutôt qu'aux déterminismes exercés par l'ordre des choses extérieures.

2.7 L'Esprit parle à l'esprit

Pourquoi écrire? Gusdorf dit :

Écrire, c'est dessiner. C'est comme une peinture qui engendre un effet par voie indirecte, qui entraîne un délai. Écrire, c'est

faire oeuvre de pensée. Écrire, c'est dessiner sa pensée. L'écriture suppose une remise en cause de la réalité, une refonte de la conscience de la pensée... Écrire serait donc une mémoire artificielle plus fiable que la mémoire réelle. L'écriture requiert un projet global, une mobilisation de l'être personnel en vue d'ouvrir à l'être humain un nouveau champ de présence au monde et à soi-même.¹⁵

L'histoire de l'écriture, d'après Gusdorf, remonte au deuxième millénaire avant Jésus-Christ. Le scribe, l'homme d'écriture, investi de la toute-puissance politique et administrative, possède alors un prestige religieux qui l'apparente au prêtre. L'écriture a changé la face de la terre. En effet, l'écriture permet de passer du règne de la Tradition selon l'ordre de la parole et du mythe, à l'ordre de la Loi écrite, d'inspiration divine ou humaine. L'écriture et la lecture donnent accès au premier degré de l'esprit critique et de la liberté de penser. Si bien que, pendant des siècles d'esclavagisme en Amérique, il était interdit d'initier les hommes de couleur aux rudiments du savoir, pour les maintenir le plus près possible de la condition animale.

J'ai l'impression, en tant que femme, d'avoir été maintenue dans une certaine condition, non parce que je ne pouvais pas lire, mais parce qu'écrire était sacré. Malgré moi, toucher à un médium réservé à une caste auréolée me semblait impossible, indécent. J'en étais indigne. Face à l'écriture, je traînais un complexe qui remontait au début des temps. Mariée à un poète, mère d'un enfant malade, non diplômée, j'éprouvais un tel sentiment de culpabilité en disant l'indicible et, davantage, en osant publier. Par contre, l'écrit véhicule tous les messages, les meilleurs et les pires, et offre un support à toutes les propagandes. Il n'en tenait

¹⁵ *Ibid* p. 56.

qu'à moi de déterminer si ce que j'avais à dire en valait la peine. Si je voulais que d'autres m'endossent, il fallait que j'ose. Est-ce que l'Esprit pouvait s'exprimer à travers moi?

Gusdorf possède une vision très sacrée de l'écriture, qui ne contribue en rien à me libérer de cette grande responsabilité que j'éprouve toujours en écrivant. Je n'utilise pas ce moyen d'expression à la légère. Gusdorf écrit :

Toute littérature, y compris les écritures du moi, descendent du ciel sur la terre. Au commencement du commencement était le mythe. L'homme s'expliquait la vie par des mythes. Les premières écritures furent des écritures Saintes. Dieu fut le premier servi par la Bible. Les écritures évoquaient avec autorité l'oeuvre des dieux et des héros. Il s'agissait de révélations des intuitions sacrées.¹⁶

Là-dessus, Gusdorf rejoint la pensée de Carl Jung : «[...]il existe dans l'âme des choses qui ne sont pas faites par le moi, mais qui se font d'elles-mêmes et qui ont leur vie propre[...]».¹⁷

Louis Dudek¹⁸ explique l'histoire des écritures du Moi de façon semblable. Lui aussi affirme que la première personne qui a dit Je était Dieu. En effet, dans la Bible, au premier chapitre de la Genèse, Dieu dit Je. Plus tard, les prophètes parlaient au nom de Dieu. Ensuite, les Demi-dieux, les héros ou les rois pouvaient dire Je. La naissance de l'individu est associée au temps de la Renaissance. Dudek remarque qu'il y a également un lien entre la science et l'individualisation. La science a été perçue comme une révolte contre Dieu tel qu'on le concevait dans l'ancienne tradition. À la Renaissance, l'individu a été encouragé à s'épanouir avec

¹⁶ *Ibid* p. 77.

¹⁷ C. JUNG, *Ma vie : souvenirs, rêves et pensées*, Paris, Gallimard, 1963, p. 208.

¹⁸ DUDEK, Louis, *The First Person in Literature*, Toronto, CBC Publications, 1967, 70 p.

la nature comme modèle. Selon Dudek, les dieux des religions seraient les personnages les plus dramatiques de tous et aussi les plus universels.

Écrire à la troisième personne, pour Dudek, est une technique de détachement, une tentative d'universaliser ses introspections. Par contre, il affirme qu'il n'y a pas de vraie objectivité dans l'art. Il écrit (et je le traduis librement) : «Tout art est de la subjectivité déguisée ou avouée et est toujours une conception individuelle de sa vérité.»¹⁹ Il conseille cependant de garder l'ego au service de l'artiste, car les génies tendent à devenir autodestructeurs. Le poète, qui s'imagine tout-puissant, qui se prend pour Dieu, se détruit souvent (Rimbaud, par exemple.)

Gusdorf explique que la conscience occidentale s'est constituée à partir de Platon, d'Aristote, de saint Augustin, de Descartes, etc., et que le témoignage écrit est l'attestation directe de l'identité. L'esprit parle à l'esprit. Pour lui, l'écriture n'est pas une copie de la pensée, mais une "nativité" de la pensée. Gusdorf conseille «...de trouver le lieu de son pèlerinage, ce centre se trouve d'où l'on est parti...»²⁰ Il réussit à unir le sacré et le profane en concluant : « Les écritures du moi exposent les éléments d'une histoire naturelle et surnaturelle de l'âme humaine. »²¹

2.8 Le Moi privé et le Moi public

Non seulement il existe un Moi personnalité et un Soi éternel, qui se réunissent et se réconcilient à l'intérieur de certaines autobiographies, mais se développe également l'histoire du Moi privé et du Moi public. Pour mieux saisir le Moi privé par rapport au Moi public, pour différencier le Moi vu de l'intérieur et

¹⁹ *Ibid* p. 16.

²⁰ G. GUSDORF, *Les écritures du Moi*, Paris, Les Éditions Odile Jacob, 1991, p. 112.

²¹ *Ibid* p. 143.

celui aperçu par les autres, je fais un détour par les histoires de vie. Car pour éviter le repli sur soi et l'analyse pour l'analyse, le Moi privé doit rentrer finalement dans le rang de la communauté humaine. Les Mémoires tentent de marier vie privée et vie publique. Gaston Pineau écrit : «Les Mémoires se situent donc à l'intersection de l'Histoire collective officielle des hauts faits et de l'histoire de vie individuelle. Elle est celle-là vue ou vécue par un acteur qui se juge important. On utilise le terme "souvenirs" avec plus de modestie par des personnes qui se jugent moins importantes historiquement.»²² Les Mémoires sont donc une parole historique reliée à des faits personnels, et non des faits personnels fixés dans l'histoire, quoique les Mémoires puissent aussi, à un certain degré, être une revanche sur l'histoire. Réussir à reconstruire l'unité de sa vie à travers les temps serait une façon d'éternaliser sa vérité. Gusdorf écrit à ce sujet :

Ce qui caractérise les Mémoires comme tels, c'est qu'ils se soumettent à la discipline chronologique de l'histoire générale et universelle. L'individu situe les événements de sa carrière dans le droit fil du devenir historique préoccupé par le devenir du monde extérieur plutôt que par le sien propre... Sa destinée est présentée comme une carrière réglée par les nécessités extrinsèques plutôt que par les exigences du dedans.²³

Dans l'écriture du Moi perçu comme sujet (ce qui m'intéresse particulièrement), la priorité est accordée à l'intime, la logique du sens intérieur prenant le pas sur l'apparent enchaînement des événements. «Il y aurait donc, explique Gusdorf, dans le sens de la vie, une logique interne, régie par un principe d'involution, logique en profondeur plutôt qu'en extension.»²⁴ Dans l'écriture autobiographique, on se raconte après coup. Il s'agit d'une deuxième lecture d'une

²² G. PINEAU, *Les histoires de vie*, Coll. "Que sais-je", Paris, Presses Universitaires de France, 1993, p. 27.

²³ G. GUSDORF *Les écritures du Moi*, Paris, Les Éditions Odile Jacob, 1991, p. 182.

²⁴ *Ibid* p. 185.

expérience qui, par le fait même, toujours selon Gusdorf, est plus vraie que la première parce que l'écrire intensifie la conscience de l'expérience. Dans le moment immédiat de l'action, l'agitation des choses empêche d'en percevoir la totalité. La reconstruction en esprit de la vie passée permet de retrouver les valeurs profondes qui ont déterminé nos choix les plus importants, nos réactions spontanées. Ainsi nous expliquons notre propre vie avec une distance temporelle et psychologique qui transcende l'ensemble de nos efforts et de nos intentions.

2.9 Vérité personnelle

Hegel proclame : "The consciousness of self is the birthplace of truth". La vérité que l'autobiographe trouve est une vérité privée. La véracité des faits est subordonnée à la fidélité de l'auteur envers lui-même. Il s'agit d'une conscience à la recherche de sa propre vérité. Goethe exprimait déjà en 1831 : «Un fait de notre vie ne vaut pas en tant qu'il est vrai, mais en tant qu'il signifie quelque chose.» L'autobiographe montre son moi profond, d'après Gusdorf, non comme il était, non comme il est, mais comme il souhaite être. Ce qu'il y a de vrai et d'authentique dans l'autobiographie se trouve dans la démarche elle-même.

L'autobiographie ne se situe pas uniquement dans le passé, repris et honnêtement récapitulé, car, dans la quête du sens, il y a aussi une tentative d'unir le passé au futur. La reprise du sens, selon Gusdorf, se réalise dans l'actualité du présent. Le temps propre de l'autobiographie serait le présent avec une recherche de permanence dans le temps, une ouverture sur l'intemporalité visée dans la constance des valeurs. L'auteur, en confessant son passé, fait un travail au présent et, en même temps, il se crée un avenir. Comme s'il le prophétisait en quelque sorte. Gusdorf affirme que, dans l'autobiographie, on tente de découvrir "la vision

prophétique²⁵ de ce que nous sommes. Ainsi la tâche de l'autobiographe est d'abord un salut personnel.

Je ne peux m'empêcher de faire un retour autobiographique. Dans *Mona*, il est question d'une scène d'amour dans laquelle je suis transportée, branchée à une force qui me pousse à avoir une foi folle dans les pouvoirs de l'amour. Dès cet instant, je transforme toute ma pensée et, par conséquent, ma réalité. Je passe la nuit à me projeter un avenir rempli d'espoir et à imaginer comment transmettre cet amour, tandis que mon mari dort à mes côtés. Après avoir lu ce passage, il relève une phrase incriminante à ses yeux : "C'était tellement fort que je ne me souviens pas du plaisir que j'ai eu." Il n'avait pas compris l'aspect mystique de mon expérience. J'avais été seule au-delà. Et j'ai brisé la solitude en racontant à mots très couverts ce moment divin. Grâce à cette confession, j'ai pu au moins mettre des mots sur l'espace intime d'un corps de femme qui insiste pour vibrer en harmonie avec son cœur.

Le salut personnel par les écritures pourrait-il devenir le salut de l'humanité? Nietzsche a exprimé ainsi ce désir de l'homme : "Little by little it has become clear to me that every great philosophy has been the confession of its maker, as it were his involuntary and unconscious autobiography". De toute façon, d'après Jung, les faits publics et privés se mélangent. Il écrit : « Il est d'ailleurs difficile de savoir si ces problèmes sont plutôt de nature personnelle ou collective... Tant qu'il n'est pas reconnu comme tel, un problème collectif prend toujours la forme personnelle et éveille, le cas échéant, l'illusion d'un certain désordre dans le domaine de la psyché personnelle. »²⁵

²⁵ C. JUNG, *Ma vie : souvenirs, rêves et pensées*, Paris, Gallimard, 1963, p. 271.

En ce qui concerne les confessions, les recherches en psychologie ont démontré que, en devenant conscient du passé, l'être humain altère automatiquement le présent. Les religions avaient compris ce phénomène et elles ont encouragé l'homme à faire maison nette par la confession. Gusdorf écrit : «After self examination a man is no longer the man he was before.»²⁶ Une fois la prise de conscience complétée, la page est tournée et le passé ne reviendra jamais tel quel. La fille que j'étais avant d'écrire n'est plus. La peur de me livrer, je l'ai vaincue. J'ai tenté d'exprimer ce qui blesse les êtres condamnés. Et l'auteur ainsi que son entourage doivent vivre avec ce changement. Je l'ai constaté après un match de tennis, que je venais de gagner. Mona était morte depuis quelques mois, mais je la portais encore dans mon cœur. Je lui parlais comme si j'avais été enceinte d'elle. Son histoire avait été publiée deux ans auparavant. C'était la fin de la saison, les membres célébraient allègrement. Entre deux verres, une joueuse me dit : «T'es pas juste forte dehors; maintenant, on sait que tu l'es en dedans.» Je crois sincèrement que tout le monde possède les mêmes ressources, sauf que, moi, j'avais été forcée d'y faire appel.

2.10 Recherche du centre

Pourtant Gusdorf écrit :

La recherche du centre sera couronnée de succès si elle donne accès à ce foyer imaginaire où l'être humain atteint à la réconciliation avec soi-même. Un tel accomplissement, exercice spirituel, implique une ascèse dont la majeure partie des individus ne sont pas capables. Ce remembrement de la personnalité équivaut à une conversion, une détermination dans l'unité de l'être personnel.²⁷

²⁶ G. GUSDORF, article : *Conditions and Limits of Autobiography*, p. 22.

²⁷ G. GUSDORF, *Les écrivains du Moi*, Paris, Les Éditions Odile Jacob, 1991, p. 211.

Comme on l'a vu plus haut, au cours de l'histoire, la rigidité des principes et des lois ainsi que l'excessive intellectualité des dogmes entraînent un dessèchement du dedans. Lorsque toute opinion particulière devient trop rigide, l'effet du balancier ne tarde pas à se faire sentir. L'homme cherche à nouveau un dialogue direct avec Dieu. La quête de Dieu devient la quête de Soi. **Les rituels religieux ne sauraient assurer le salut du croyant si celui-ci ne découvre pas, au coeur de sa vie, la preuve et l'épreuve de la présence divine.** Cette distanciation avec le Moi a toujours, d'après Gusdorf, provoqué une crise qui forçait l'homme à retourner à l'intérieur de lui-même. Et sur ce point, la pensée de Gusdorf me rejoint beaucoup. Elle me permet de nommer et d'appriivoiser le malaise que je ressentais depuis trop longtemps.

Pour compenser le démembrement du monde extérieur, les hommes se tournent spontanément vers eux-mêmes. Les auteurs de journaux intimes scrutent leur conscience, s'intéressent aux sentiments qui les animent et analysent leurs émotions et leurs intentions. Malgré la laïcisation et la sécularisation, puis le transfert du domaine de l'expérience religieuse à celui de l'expérience intime, les auteurs fouillent encore les recoins intimes de leur âme. Le but est de poursuivre un voyage vers le centre de l'identité personnelle, à travers les multiples couches accumulées au fil des ans comme autant de vêtements empruntés. Gusdorf insiste sur l'importance de cette recherche :

Certaines interprétations contemporaines de la culture font de l'homme un voyageur sans bagages, abandonnant continuellement derrière lui le patrimoine de l'historicité qui conditionne pourtant sa présence au présent. L'amnésie est une maladie mentale. Un être humain qui, sous prétexte de s'arroger une liberté plénière, ferait voeu d'abolir en soi la mémoire se condamnerait à l'une des pires aliénations.²⁸

²⁸ *Ibid* p. 238.

2.11 La richesse spirituelle

Lorsque l'on écrit sa vie, on revendique son patrimoine personnel, son espace vital. Si on examine une tranche de sa vie, à la suite d'un événement marquant, on exprime le voeu d'une remise en jeu de l'existence. On peut être motivé par la nécessité de regrouper la matière éparpillée de son être ou par le désir latent de justification. Cet exercice est censé nous mener vers notre propre vérité. Mais à quoi peuvent servir les lectures de toutes ces réflexions intimes? Gusdorf dit que l'étude des écritures du moi doit s'appuyer en premier lieu sur des documents exemplaires. Il conseille une sélection fondée sur la qualité des textes, c'est-à-dire sur la richesse spirituelle de leurs auteurs. «La valeur d'une autobiographie, écrit-il, est en fonction de la plongée compréhensive qu'elle autorise dans les profondeurs de la personnalité. Le témoignage d'un seul, doué du génie de la recherche, de l'exigence interrogative et de la perspicacité dans l'interprétation des signes du dedans, vaut davantage que ceux d'un millier d'illettrés satisfaits des évidences usuelles.»²⁹ Ce critère vaut pour toutes les oeuvres de création.

Il faut alors se méfier des écritures du moi dogmatiques, comme le fait le mémorialiste qui ne cherche pas à s'isoler pour revenir à soi. Il prend sa part du mouvement du monde auquel il contribue de son mieux. Toujours selon Gusdorf, qu'il s'agisse de saints ou de mémorialistes, si les questions sont superficielles et si les réponses sont fournies à l'avance, à quoi bon? Ce genre d'écrits éloigne l'auteur de son centre et, par conséquent, ne réalise pas le but premier des écritures du moi.

²⁹ *Ibid*, p. 248.

J'ai raconté ce qui m'avait aidée, soit écouter ma voix intérieure, dans l'espoir que chacun puisse retrouver la richesse de sa propre intuition. Car, dans le domaine de la recherche du centre, il n'y aura jamais de "One size fits all".

«On ne peut raconter l'histoire du monde sans raconter l'histoire de l'homme» affirme Gusdorf.³⁰ D'après lui, l'individu qui s'adonne aux écritures du moi n'utilise pas l'écriture comme un instrument de création. Son intention est d'entreprendre une conquête dont il est lui-même l'objet et l'auto-discipline : passer de l'inconnaissance à la connaissance de soi-même, pour mieux assumer sa vie et la rectifier au contact de la transcendance dont il reconnaît l'autorité. Gusdorf écrit : «L'écriture fixe l'état de la conscience : elle transfigure la conscience en connaissance; un exercice mental s'abolit dans l'instant; sans doute peut-il laisser des traces dans l'esprit, mais sans contrôle ni vérification possible. Tandis que la permanence de l'inscription commémore le contact de soi à soi. C'est comme transcrire son état de grâce.»³¹

L'écriture du moi, parce qu'elle prétend entrer dans le vif du sujet, est une écriture au péril de la vie. Gusdorf écrit :

Le plein emploi du journal intime ou de l'autobiographie évoque une vigilance vitale, bien au-delà de la simple curiosité; l'écriture à vif met en question celui qui écrit, elle se met en question elle-même, écriture en pleine chair et non pas à fleur de peau. Les écritures du moi ont une fonction spécifique au sein même de l'être humain dont elles exposent certains effleurements, chair à vif de l'esprit incarné dans la lettre.³²

³⁰ *Ibid* p. 269.

³¹ *Ibid* p. 288. (C'est moi qui insiste)

³² *Ibid* p. 220.

L'innocence première de celui qui se laissait aller au fil de sa vie est perdue. Cette perte d'innocence fait mal et soulage à la fois, comme si on se trouvait devant l'arbre de la Connaissance. Écrire, illustre Gusdorf, ce serait se tenir haut et droit et tendre les mains vers le fruit défendu.

Cette perte d'innocence nous responsabilise grandement. «Je croyais que le monde allait de soi; je sais désormais qu'il va de moi...», a affirmé Carl Jung vers la fin de sa vie.

2.12 La manifestation du sens

De quelle manière les écritures du moi s'acquittent-elles de cette plongée? Quelle différence y a-t-il entre quelqu'un qui résume son enfance et sa vie d'adulte en dix pages et celui qui écrit ses états d'âme au jour le jour et semble porté à la complaisance?

D'abord, il faudrait procéder par éliminations. Gusdorf suggère ce modèle: «Une existence qui ne cesse de s'interroger, de se démentir, de se chercher, de se trouver, de se perdre, sur l'accomplissement toujours refusé d'un sens de la vie, espérance jamais abandonnée... Telle serait la vie digne d'être racontée. Le vécu de gens qui posent les questions maîtresses de l'existence.» Plus loin, il ajoute «Ces écritures disent le colloque singulier d'une grande âme avec elle-même, à travers les péripéties de la vie, dans le secret du cœur et de la pensée. Le tout serait orchestré avec les ressources d'un artiste maître de ses moyens, respectant son propre mystère sans jamais prétendre le percer à jour.»³³ Une vie personnelle qui se cherche au péril de l'écriture.

³³ *Ibid* p. 294.

Ce paramètre d'authenticité et d'intensité, avertit Gusdorf, ne devrait jamais être perdu de vue. Alors il ne s'agit pas seulement de qualité d'écriture, mais de qualité de l'approche. L'intention de l'auteur doit être de participer à la manifestation du sens. Car, selon Gusdorf :

L'exigence qui anime du dedans une vie, qui sous-tend son destin, ne parvient que rarement à se libérer; la recherche de soi veut être une participation à la constitution de soi. L'identité d'un homme n'est pas un être, mais un devoir être donné à l'individu en forme de tâche, comme si l'existence proposée à chacun lui était fournie à l'état brut, l'oeuvre du vivant étant de faire de ce matériau un produit fini.³⁴

La qualité de cette écriture serait proportionnelle au génie propre à chacun. L'autobiographie expose un dialogue entre le moi superficiel et le moi profond où se décident les valeurs et les constantes de l'être personnel. Ce discours, explique Gusdorf, a pour objet la recherche de la vérité propre d'une existence qui a fait le voeu de s'accomplir.

En recherchant cette vérité, l'autobiographe scrute souvent le meilleur de lui-même. Cette aventure a quelque chose de sacré, car elle se situe dans le devoir être plutôt que dans l'être. Jean-Paul Sartre, dans son journal, tient à rester à l'écart de ses préjugés moraux et religieux. Il prend ses distances par rapport au patrimoine spirituel qu'il renie, mais, néanmoins, il avoue dans une lettre au Castor: «Mon journal est une remise en question de moi-même.» La présence ou l'absence des références théologiques ne sont pas significatives. Les écritures du moi sont une mise en question de soi... qui je fus, qui je suis, qui je serai ne font qu'un. Même si

³⁴ *Ibid* p. 295.

Sartre est partisan d'une morale autre, cette autre morale est encore une morale. Gusdorf écrit : «L'élucidation du sens va de pair avec l'imposition du sens; l'enquête n'est pas séparable d'une conquête. Dans les écritures du moi, l'individu se regroupe, se reconstitue selon les valeurs de son être authentique un peu comme les fidèles se rendaient à la chapelle à heure fixe se recueillir et méditer sur leur devenir.»³⁵ Cette profondeur est absente du genre à la mode où l'auteur se contente de raconter certains épisodes de sa vie de façon fantaisiste. L'authenticité se trouve absente d'une telle démarche, tout comme elle serait absente du poète qui tend à idéaliser sa propre existence.

Les écritures du moi, selon Gusdorf, permettent de découvrir la richesse de la personnalité, la densité de présence originale qui s'affirme dans le texte, le caractère non ordinaire de l'être qui s'annonce, la finesse du sentiment qu'il exprime. On peut constater la profondeur de la perspective vitale de l'auteur et son enracinement dans le monde.

2.13 Le droit de dire

George Sand parle de «l'obligation de porter témoignage des événements... obligation de raconter la vie intérieure, l'histoire de la vie de l'âme, de son propre esprit et de son propre cœur, en vue d'un enseignement fraternel.» Les souffrances des uns peuvent contribuer au salut des autres, si l'auteur sait juger ce qui l'a fait souffrir et connaître ce qui l'a sauvé.

La vérité de la vie n'est pas donnée une fois pour toutes dans une signification définitive. La perspective change avec l'âge. L'individu n'a pas accès à

³⁵ *Ibid* p. 305.

la plénitude de sa propre vérité, qui demeure pour lui-même un mystère. Gusdorf écrit encore : «Les grandes autobiographies sont celles qui expriment le mieux ces rythmes de la vie, syncrétismes et alternances, indicatifs d'une vérité qui s'annonce et s'énonce et se dénonce sans jamais se laisser réduire aux dimensions d'un discours écrit, si génial soit-il, selon l'ordre d'une vérité massive et monolithique.»³⁶ Dans l'autobiographie, on veut saisir sa vie à bras-le-corps, dans l'intention de dégager sa signification d'ensemble, ou plutôt de lui conférer une signification d'ensemble. Ce genre d'engagement profond n'est pas présent dans le journal intime. Comme l'explique Gusdorf, le rédacteur d'un journal intime ne connaît pas le mot de la fin comme l'autobiographe. Dans l'autobiographie, on a dépouillé la réalité humaine de ses contradictions où se dissimule le mystère d'un être. Tandis que, dans le journal, les questions comptent plus que les réponses. Gusdorf exprime les espérances et les inquiétudes du rédacteur de journal. Le journal est rempli de pressentiments, gonflé d'instances contradictoires, les conflits n'y sont pas résolus. Le journal intime montre la personne à l'état de conflit. Au lieu d'une reprise du sens de la vie, il s'agit de conserver des détails qu'on souhaite ne pas oublier. Le journal note la vie à l'état brut, il s'accorde des piétinements et des répétitions. Il éternise les instants. Il expose aux lecteurs une pensée dans le désordre. Selon Gusdorf, le journal présente une vérité en pièces détachées, comme une recherche égrenée de la vérité.

Plus qu'un miroir positif, la conscience serait une surface de rebond. Car la conscience, explique Gusdorf, avant la prise de conscience, n'existe qu'à l'état larvaire. Une fois exprimée dans le texte, la réalité mentale antérieure a été dissipée à jamais. L'écriture du moi se lance dans la vaine poursuite d'une réalité impossible à atteindre... la présence de l'esprit ne se laisse fixer qu'au passé... Dire quelque chose de cette conscience à l'état naissant, c'est déjà en dire trop, car elle n'existe

³⁶ *Ibid* p. 315.

pas sur le mode du résolu et du révolu. Elle fait sa demeure dans une préhistoire, une archéologie du mental et du spirituel. Gusdorf écrit :

Il n'est pas possible de prendre au mot la réalité humaine, car elle ne possède pas un statut d'intemporalité; elle se découvre donnée à elle-même sous la forme d'un devenir en voie de constante évolution. [...] Le JE qui tient la plume [...] est un acte de l'esprit quelque chose entre l'avant-geste de l'écriture et après la production [...] On ne fixe pas le MOI dans lequel on pourrait capitaliser tous les énoncés concernant la réalité personnelle passée, présente et future.³⁷

Les écritures du moi n'ont pas pour effet de manifester une entité préexistante, mais bien de créer une identité à partir de cette situation confuse où se trouve une conscience lorsqu'elle vient au monde, dans le désordre de ses aspirations positives et négatives. L'écriture consacre un redoublement de la conscience première, consolide la parole.

2.14 Mise en garde

Gusdorf nous met en garde contre l'aliénation dans la recherche de soi. Il raconte qu'Amiel s'est fait une vie en dehors de sa vie, dans son journal... Il a traversé le miroir pour aller vivre de l'autre côté... Écrire était sa raison de vivre. Il a écrit jusqu'à ce que mort s'ensuive. Même si les écritures du moi ont souvent une fonction de libération tout en jouant un rôle actif dans le devenir personnel, il semble y avoir une ligne à ne pas dépasser. Nietzsche suggère de son côté de nous faire connaître par nos actions, car la contemplation peut paralyser. Nos actions doivent se produire de manière inconsciente, c'est-à-dire en nous fiant davantage à nos instincts. Les mots instinct et pulsion m'indisposent à cause de leur connotation

³⁷ *Ibid.*, p. 345.

animale. J'ai sans doute tort de préférer le mot "intuition" pour désigner cette confiance en soi proposée par Nietzsche.

Or la manie d'écrire peut prendre le dessus sur le désir légitime de se connaître ou encore sur l'agir. Ce souci de la notation totale de l'actualité mentale risque d'aboutir à la paralysie de la main et à l'asphyxie de la pensée... Kafka estime que l'un des avantages à tenir un journal est de prendre conscience avec une clarté rassurante des changements auxquels on est continuellement soumis (Journal, 23 déc. 1914). Il ajoute que le journal permet de résister au désespoir. Rilke ne voulait pas se guérir de lui-même, car il avait peur que, parvenu en possession de son propre secret, il soit victime d'une autodestruction, d'une dissolution dans la transparence, qui viderait sa vie de tout contenu réel. Or le sens de la vie se trouve peut-être dans la recherche du sens. L'exigence de la quête de soi assure le maintien de la tension existentielle. Cependant une idée ne doit jamais être fixe, à trop la contempler, on risque la crise. Même s'il est très satisfaisant de mettre des mots sur un secret, il faut voir à conserver le lien avec les autres. Gusdorf a développé une intéressante théorie à cet égard :

La connaissance de soi est l'instrument de la conquête de soi, elle doit permettre l'établissement d'une discipline qui réduit les erreurs et les écrits, sous le contrôle de l'intellect. Il ne s'agit pas de goûter les charmes de l'individualité, mais de faire prédominer les normes de l'universalité . La première personne ne se prend à témoin que pour permettre le triomphe de la troisième personne, dans le nivellement général des esprits et des coeurs.³⁸

Le mouvement vers les autres est essentiel et continu. De plus, la connaissance de soi n'est ni figée, ni immobile. Il ne s'agit pas d'un secret à

³⁸ *Ibid* p. 359.

déchiffrer, mais d'un effort pour donner forme à l'informe, d'une tentative pour mettre de l'ordre dans la continuité du courant de sa conscience. Gusdorf écrit: «Un dédoublement de personnalité, au moins en puissance, se trouve réalisé chez la plupart des auteurs de journaux intimes... Les écritures du moi donnent la parole à **la seconde voix refoulée** dans l'ordinaire des jours, en laquelle se libère une mauvaise conscience, le voeu de l'impossible et de l'irréel, de la plénitude refusée.»³⁹ Si, dans sa carrière professionnelle, l'autobiographe n'a pas su exploiter toutes ses ressources, il profite de son récit de vie pour donner la pleine mesure de ce qu'il aurait pu être. L'écrit, selon Gusdorf, serait le décalque du vécu. Le vécu n'a pas la consistance d'une matière à forme fixe. L'inscription a valeur de transsubstantiation; elle prétend matérialiser l'être impalpable de la conscience antérieure à l'écrit, explique Gusdorf. Or la parole n'est jamais adéquate au vécu et on ne peut considérer l'autobiographie comme l'énoncé littéral de la vie dont il porte témoignage. La réalité humaine est inidentifiable, transcendante à toutes les approches. D'ailleurs Gusdorf cite Green pour démontrer cette incapacité : «Je voudrais dire la vérité sur moi-même, un jour, une heure, ou seulement quelques minutes...Je ne vois guère d'autre moyen de m'en tirer que d'écrire un roman.» Par ailleurs, Carl Jung, qui a tenté de déchiffrer son âme dans ses pensées tardives, note : «Il est important que nous ayons un secret [...] l'homme doit sentir qu'il vit dans un monde mystérieux.»⁴⁰

Tout témoignage doit être considéré comme une interprétation. La reprise du passé dans l'écriture implique donc une dénaturation de la réalité originare. Le résultat se substitue au souvenir immédiat et établit une mémoire artificielle. Il s'agit d'une création de ce que l'événement relaté commémore, d'une sélection de la mémoire.

³⁹ *Ibid* p. 373.

⁴⁰ C. JUNG, *Ma vie : souvenirs, rêves et pensées*, Paris, Gallimard, 1963, p. 405.

2.15 La transparence est-elle réelle?

La transparence réelle n'existerait donc pas. Il y a filtrage, convention, censure dans un journal. GUSDORF se demande si un esprit suffisamment résolu pourrait arbitrer ses conflits, dominer ses défauts et se donner le courage de l'intégrale vérité? Il répond que le rédacteur du journal se trompe souvent dans ses interprétations. Il passe à côté de l'essentiel. D'après GUSDORF :

La présence au monde n'est pas en fonction d'une perception, elle se nourrit de souvenirs, d'espérances, de regrets. L'auteur se souvient de lui-même, dans la perspective d'un passé immémorial. L'auteur des écritures du moi n'est pas le témoin objectif de ce qui lui arrive, il est animé par le désir de vivre selon son vœu. La vérité humaine est moins celle des faits que celle des intentions. L'homme est un animal symbolique et il incorpore ses symboles à son identité.⁴¹

Voilà pourquoi je me préoccupe de la symbolique, des mythes, des religions, des rituels et de tout ce qui influence les choix de la mémoire, les vœux du devenir chez les humains.

L'acceptation de soi consacre le premier moment de la fidélité à soi-même, vertu majeure dans l'ordre moral et social. Cette prise de conscience devrait aider à assumer la gestion de sa vie. Les écritures du moi affirment une ouverture implorante, en quête de l'accord parfait, toujours refusé. Le destinataire du journal demeure cette âme soeur que l'on attend même en désespoir de cause. Les écritures du moi sont adressées au destinataire inconnu qui saura se montrer digne de la révélation authentique. **Le Moi, une fois retrouvé, ne recherche qu'une**

⁴¹ G. GUSDORF, *Les écritures du Moi*, Paris, Les Éditions Otilie Jacob, 1991, p. 380. (Je souligne)

chose : se brancher à quelqu'un qui le reçoit, qui le comprend à son tour. Pour y arriver, le Moi doit être socialisé. Quels sont les chemins qui permettent au Moi d'appartenir à une communauté et de pouvoir ainsi rencontrer un autre Moi? Gusdorf expose le paradoxe de Schiller : «Le désir de communication implore la présence d'autrui... mais cette présence (même en puissance) fait obstacle à l'authenticité de la communication. Rompre le silence, prendre ses distances par rapport à soi-même, c'est déjà se trahir, en dire trop ou en dire trop peu, cela revient au même, c'est toujours briser le secret. Quand l'âme parle, hélas! ce n'est déjà plus l'âme qui parle.»⁴²

Georges May, dans *L'autobiographie*, souligne un effet régulier des écritures du moi :

L'intime est une plus sûre voie vers l'universel que le général.

Plus un autobiographe entre dans le menu détail de ses réminiscences, plus il multiplie les souvenirs concrets et, selon toute apparence, futiles, et plus son émotion nous semble familière, plus nous y reconnaissons la nôtre. Quand l'autobiographe nous attire dans les profondeurs de sa mémoire pour y rechercher l'unicité de ses propres souvenirs, plus il nous facilite l'accès aux nôtres.⁴³

Il cite Michel Butor qui disait : «En grattant l'écorce de son moi, c'est un "NOUS" qu'il découvre au-delà de sa solitude» Et il fait référence également à la "fraternité des esprits", concept développé par Levin.

Je m'inscris à mon tour dans cette recherche du centre, spécialement dans les moments critiques de l'existence. Sans aucun doute, la réponse est en Soi et n'appartient qu'à Soi. Cependant, je ne puis certifier que nous exposons le meilleur de nous-même.

⁴² *Ibid*, p. 403.

⁴³ G. MAY, *L'autobiographie* Paris, Presses Universitaires de France, 1979, p. 109.

Écrire au quotidien, se confier au papier, dessiner sa pensée au lieu de la partager avec un être cher comportent une part de danger. N'y a-t-il pas des mystères que l'on doit garder pour soi? Même si l'entreprise s'avère périlleuse, voire impossible, j'opte pour le maximum de transparence.

L'autobiographie a pour vocation, en partie du moins, d'être un reflet assez fidèle de son auteur pour révéler l'unicité irréductible de son individualité. Le biographe tend un miroir assez limpide et fascinant pour que le lecteur soit entraîné profondément dans le secret de son intimité, là où réside le Soi. L'autobiographie serait ainsi une aide à la découverte de Soi.

L'autobiographie a facilité l'émergence du sens et a donné de la cohérence à ma vie. Si grâce à l'écriture j'ai pu trouver une certaine unité dans mon être, je désire maintenant me pencher sur les rituels, ces moments privilégiés qui sont sensés jouer ce rôle dans la société; c'est-à-dire favoriser à la fois notre union avec nous-même et avec les autres.

CHAPITRE 3

Le Soi et les Rituels

Après avoir réfléchi, à l'évolution des diverses écritures du Moi, après avoir décrit l'histoire du Moi-personnalité, j'ai compris que la quête de soi, c'est aussi la conquête de soi. En effet, dans cette reconnaissance de nos forces et nos faiblesses, nous découvrons non seulement ce que nous pouvons accomplir, mais aussi ce que nous sommes. Cette conscience d'Être est un guide intérieur qui intervient dans notre devenir. L'écriture serait un moyen parmi d'autres pour arriver à cette sphère intime de l'Être. Ainsi, d'après Gusdorf, les écritures du Moi exposent les éléments d'une histoire naturelle et surnaturelle de l'âme humaine et peuvent donner accès à ce foyer imaginaire où l'être humain se réconcilie avec lui-même. J'en conclus que nous évoluons avec deux Moi : le Moi naturel (la personnalité, l'ego) et le Moi surnaturel (le Soi).

Dans ce troisième chapitre, j'aborde plus spécifiquement la recherche du Soi. Je tente, avec l'aide de différents auteurs, de définir le sens du mot âme et de renommer ce concept perdu avec l'évolution de la science. Je démontrerai que la socialisation du Moi (la personnalité) dans les rituels, en plus de faire d'un individu un être social, lui fournit le code pour atteindre cette mémoire en lui à la fois individuelle et collective.

Ensuite, je pose l'hypothèse du caractère historique de notre mémoire interne (l'âme) et je compare le système de croyances basé sur la pensée dualiste des chrétiens avec la philosophie bouddhiste qui, elle, favorise l'unification des contraires.

Par la suite, j'examine les héros-modèles au coeur des rituels pour établir le profil du héros-moderne, simple personnage de biographie. Enfin, je me pencherai sur les fonctions des rituels, sur l'effet symbolique et l'expérience de la transcendance pour en arriver au temps sacré, au temps mythique, ce temps propre aux rituels. Avec Otto, j'essaierai de comprendre pourquoi les forces psychiques inconscientes ne sont plus atteintes dans les rituels modernes. Avons-nous perdu le sens du sacré ou sommes-nous en train d'en découvrir un nouveau?

3.1 Le Soi

«J'ai toujours présent l'absolu de mon être durable.» (Biron)

Schelling, au 19^e siècle, dans *Lettres sur le dogmatisme et le criticisme*, parle «d'un moi contemplé qui s'identifie à ce qu'il contemple.» «Pendant ces instants de contemplation, ajoute-t-il, le temps et la durée disparaissent pour nous : ce n'est plus nous qui sommes alors dans le temps, mais c'est le temps, ou plutôt la pure éternité absolue, qui est en nous.»¹ L'être durable de Biron, l'éternité en nous de Schelling, seraient-ils des équivalents de l'âme?

Je voudrais re-nommer ce coin mystérieux de mon être, ce fournisseur d'images, non seulement pour démêler les concepts mais aussi pour comprendre pourquoi de certains êtres surgissent des images vivifiantes, tandis que d'autres baignent dans les ténèbres. S'agit-il de la foi perdue ou du Soi perdu? Ouspensky, dans *Fragments d'un enseignement inconnu*, parle, tout comme Gusdorf, de deux Moi. L'un serait la personnalité formée et l'autre, le Moi réel; ce Moi que l'on peut atteindre en passant par la conscience objective de soi; ce Moi qui va au delà de ce que les autres pensent de nous; ce Moi essence, l'objet de ma recherche.

Dans certaines autobiographies, par chance ou acharnement, l'auteur parvient parfois à scruter des profondeurs ou à examiner des hauteurs excessives. Il sent des voies. Il entend des voix. Quelque chose en lui voit clair. Décidément, cette expérience se situe dans la région de l'inexprimable. Elle transcende les émotions, même si on doit passer par les émotions pour l'atteindre. Carl Jung, dans *Ma vie*, appelait ce phénomène de l'inconscient entendre sa deuxième voix.

¹ G.GUSDORF, *L'auto-bio-graphie*, Paris, Les Éditions Otilie Jacob, 1991, p. 260 .

Je me souviens d'avoir entendu cette voix intérieure, puis de l'avoir écoutée. Je n'ai aucun mérite, c'était une question de survie. Mais je sais que c'est là, en chacun de nous. S'agit-il de l'âme ou de l'esprit? Je l'ignore. Je suis cependant parvenue à ce centre de données dont parlent certains auteurs. Le déclencheur semble lié aux crises de la vie, celles qui provoquent des re-naissances, celles qui font grandir, celles qui forcent la créature à se dépasser, à briser les barrières, à casser les habitudes, à ouvrir de nouvelles portes pour élever ou approfondir le niveau de conscience. Qu'il s'agisse de hauteur ou de profondeur, le mouvement est là. Le besoin devient très pressant et exige une réaction immédiate, sinon, c'est la mort physique ou psychologique. La pulsion de vie se met en branle. Nous fouillons alors dans nos ressources anciennes afin d'inventer une solution moderne, nous utilisons de vieux symboles pour créer un référent nouveau. Ou encore nous imaginons des symboles nouveaux qui changent les référents pour en bout de ligne rejoindre un code en nous vieux comme la terre. Une chose est certaine : dans ces moments périlleux, nous retournons à nos racines pour mieux nous rebrancher sur l'origine, le commencement du commencement, le recommencement. C'est ce qu'accomplissait mon rituel d'écriture.

Aujourd'hui, nous ne savons plus ce que veut dire le mot âme. Est-il synonyme d'intuition? Je sais que l'âme d'un texte existe. Ce ne sont pas les mots, les signes, mais tout ce qui propulse, fait avancer, tient ensemble, touche là, où toute âme humaine se reconnaît dans une certaine splendeur. Et cette "âme" semble être à l'origine de toute autobiographie "réussie" - je devrais dire de toute "oeuvre d'art".

L'éternel en nous (l'âme), Gusdorf l'explique en décomposant le mot AUTO-BIO-GRAPHIE. L'AUTOS, le principe d'identité, est incarné dans une existence le BIOS. Un BIOS sans AUTOS serait une vie sans conscience de Soi. On constate que l'homme des temps modernes, emprisonné dans le contexte social, devient une proie facile pour les propagandistes, car il est comme engourdi par l'inconscience sociale. Tandis que chez les mystiques, l'AUTOS domine le BIOS. Chez eux, l'éternité "visite" le temps. Gusdorf affirme que l'AUTOS ne peut acquérir la plénitude de sa signification que s'il renferme en lui la promesse du BIOS, tandis que le BIOS abandonné à lui-même est biodégradable. Le BIOS est donc au service de l'épanouissement de l'AUTOS.

Louis Pauwels, dans *Comment devient-on ce que l'on est*, écrit : «Chez Gusdorf, j'ai appris que l'âme est un effet de l'énergie mentale qui parvient à faire l'unité et le silence dans le tourbillon du moi illusoire[...]L'éternité, c'est l'instant où vous vous établissez dans le parfait silence et la parfaite unité.»²

Quel rôle joue l'AUTOS? Cette conscience de Soi intervient, selon Gusdorf, comme un rappel à l'ordre entretenant une tension régulatrice du devenir... Le sens intime d'une vie répond à un phénomène d'auto-estimation. Ceci expliquerait la fonction de l'écriture (GRAPHIE) dans l'imbrication du BIOS et de l'AUTOS. Lors de la description d'une expérience de vie, satisfactions, insatisfactions, remords, espérance apparaissent et teintent le récit. Une auto-estimation est avouée et alors transparait la réconciliation avec la personnalité de l'auteur.

² L.PAWELS, *Comment devient-on ce que l'on est*, Paris, Éditions Stock, 1978, p.51-52.

Depuis les progrès de la génétique, on est en droit de se demander si l'âme ne fait pas partie de la mémoire. La mémoire, selon Gusdorf, est un témoignage que l'humain se rend à lui-même et dont la démarche ne procède pas du passé au présent mais du présent au passé. La vie serait colorée par ce qu'il choisit de se rappeler. On peut ne pas garder en mémoire des détails non compatibles avec sa ligne de vie et avec ses valeurs. «L'homme sage, écrit Gusdorf, est en mesure de gérer sa mémoire, non par la suppression du souvenir, mais par un contrôle capable de protéger l'actualité du temps vécu contre les empiétements du révolu.»³ D'après Gusdorf, la conscience habite un autre espace-temps que celui du présent... Ainsi ma jeunesse et mon enfance ne sont pas inscrites en moi une fois pour toutes, elles vivent avec moi. Les éléments de la remémoration sont en résonance avec les dispositions du moment présent. Aussi longtemps que se poursuit l'histoire d'un être humain, explique Gusdorf, celui-ci garde le droit de reconstituer à son image le passé de son avenir.

Toujours selon Gusdorf, à notre identité matérielle, point d'ancrage de notre présence au monde, s'ajoute la présence invisible d'un organisme spirituel (notre âme?). Les déterminismes corporels, les mécanismes biologiques s'imposent, bien entendu, à l'usage que je fais de ma vie... Mais l'univers de la conscience et de la mémoire surcharge de ses interprétations les données immédiates des équilibres et des déséquilibres de la vie organique. En ce qui a trait à l'histoire personnelle et à l'autobiographie, **l'individu reste le maître du sens** qu'il peut utiliser, transfigurer en fonction de sa créativité. Cette envergure créatrice serait-elle égale à sa capacité à imaginer la vie? S'agit-il de la foi,

³ G. GUSDORF, *L'auto-bio-graphie*, Paris, Les Éditions Jacob, 1991, p. 260.

d'espoir dans la vie? Si oui, comment est orienté le regard que l'individu portera sur son passé?

3.2 L'influence de la société

Qu'est-ce qui influence le sens que je donne à ma vie? Écrire la vie permet d'intervenir sur la vie et d'y trouver un sens. L'autobiographie, on l'a vu, en plus d'être la quête de soi, est aussi la conquête de soi, de son identité. Mais toute identité personnelle ne peut s'affirmer que dans un contexte social. Le Moi individuel devient un être social. Très tôt, l'enfant apprend des parents les bases de la communication. Il entend des mots mis sur des gestes d'amour, de sollicitude. Il sent les réactions aux cris et aux pleurs. Il apprend les gestes de la communication. Tranquillement, on initie l'enfant aux histoires. Il voit ses personnages préférés exprimer la joie ou la tristesse, vaincre les monstres et les peurs. Il reconnaît les symboles de paix ou de guerre. Il emmagasine et pratique ces codes avec son entourage. Vient ensuite le temps de lui enseigner à utiliser des signes pour transcrire des messages, dessiner des images. Tous ces symboles évocateurs d'images, transmetteurs de sentiments, conteurs de mythes ont été légués de génération en génération jusqu'à la société dans laquelle on évolue.

La société fournit aussi un code de comportements pour des moments importants de la vie, les rites de passages (naissance, puberté, mariage, mort). On nous transmet culturellement une manière de fonctionner avec un code symbolique, des paroles, des manières "civilisées". Pour la plupart des Québécois des années cinquante et soixante, les rites de passages se vivaient dans la pratique

religieuse, et leur manière de vivre le mariage ou la mort était dictée par la religion et la foi. La religion se vivait à l'intérieur de rites et de rituels. Dans un rituel, on rejoue un drame. Il y a donc une mise en scène, un commencement, un déroulement et une fin. En plus de nous aider à régulariser l'interaction entre humains dans des moments souvent touchants et de faciliter la communication de sentiments intenses, les rituels transmettaient aux participants une série de valeurs et une vision du monde homogènes.

3.3 Contacter l'inconscient

Habituellement, le rituel est préparé longtemps d'avance par tout un groupe. Une joie habite ceux qui s'affairent à la célébration et chatouille le coeur des invités. Il y a une intensité d'émotions, une projection du happening fabriquée de souvenirs des rituels passés, généralement rejoués avec très peu de variantes de génération en génération. On s'attend à ce que quelque chose arrive et que l'énergie soit stimulée. Un rituel, en plus de faire d'un individu participant un être social, peut aussi fournir une porte privilégiée pour atteindre l'éternel en soi.

Nous pouvons conclure par raccourci radical, que la société fournit aussi à l'individu le code pour exprimer l'histoire de l'éternel en lui. Et ce code s'inscrirait avec beaucoup d'efficacité pendant les rituels vécus avec la communauté. À ce moment, l'individu devrait entrer en contact avec son inconscient.

Un problème se pose puisque, dès que l'on prend conscience de quelque chose, la notion d'inconscient s'estompe. Carl Jung a découvert très jeune le

pouvoir de la volonté sur l'inconscient. Il raconte que, à douze ans, il détestait les mathématiques. Un jour, il est tombé et s'est blessé à la tête. Il se souvient d'avoir pensé : enfin, je n'aurai plus besoin d'aller au collège. Chaque fois que ses parents mentionnaient le retour aux études, il tombait en syncope. Un soir, il entend son père raconter à un ami son inquiétude pour l'avenir de son fils malade. Le jeune Carl a compris alors qu'il ne pouvait demeurer malade indéfiniment. Et il s'est auto-guéri à force de volonté et de lutte. Il s'est dépassé ainsi petit à petit jusqu'à sa victoire complète sur la maladie. Face à cette histoire, il a éprouvé une certaine rage. Jung écrit : «Le honteux déserteur, c'était moi.»⁴

Jung se rappelle également avoir été couvert d'eczéma dans sa jeune enfance. D'obscures allusions à des difficultés dans le ménage de ses parents planaient autour de lui. Sa mère l'avait abandonné petit à cause de la maladie. Ses parents n'étaient pas heureux. Son père ne couchait plus avec sa mère et elle faisait des crises d'angoisse la nuit. Carl a développé une peur de tout ce qui s'appelait amour.

Il a découvert les deux voix en lui (consciente et inconsciente) tout comme il entendait les deux voix de sa mère. Elle pouvait à la fois le chicaner et lui donner raison. (J'imagine une femme en crise dire tout ce qui lui passe par la tête.) Il racontait que sa mère donnait dans le mille quand elle utilisait ses "yeux d'arrière plan", même si elle ne savait pas ce qu'elle disait. Jung croit aux connaissances de l'intuition et au hasard; c'est-à-dire qu'il s'oppose à l'idée d'un Dieu qui régit tout dans le Bien de l'humanité. Pour lui : «Dieu voulait non seulement le côté lumineux et positif de l'homme, mais aussi son obscurité et son opposition à Dieu.»

⁴ C.JUNG, *Ma vie : souvenirs, rêves et pensées*, Paris, Gallimard, 1966, p.54.

Jung, issu d'un père religieux et dogmatique (il était ministre), n'a pu rencontrer Dieu dans les rituels chrétiens ; Dieu n'était pas au rendez-vous, dit-il. Par contre, Jung a expérimenté un moment "divin", pendant lequel il a fait un avec l'Univers, un soir qu'il était ivre : «Il n'y avait plus d'intérieur, ni d'extérieur, plus de moi, ni d'autrui; plus de numéro un, ni de numéro deux; plus de prudence, ni d'anxiété. Ivre, j'étais rempli de honte et d'un bonheur triomphant»⁵. Enfin les deux voix de Jung ne faisaient qu'une. Il avait pendant quelques instants aboli la dualité entre le conscient et l'inconscient. C'est comme une expérience mystique, mais non religieuse. Par contre, «...il est aussi possible, dit Ouspensky,...de vivre de tels contacts par des expériences mystiques, des états extatiques qui sont causés par des émotions religieuses ou bien encore par des narcotiques.»⁶ Les deux auteurs s'accordent pour dire qu'un contact s'effectue au niveau de l'inconscient.

Ce phénomène d'unification du conscient et de l'inconscient ne peut pas être imposé par des lois et encore moins par des dogmes. En effet, le père de Jung, ministre de Dieu, résistait à tous les questionnements et ne vivait que par les dogmes. Cela le rendait hypocondriaque et lui causait des maux physiques. Il voulait se contenter de la foi... au sacrifice de l'intellect, explique son fils. Une acceptation aveugle conduit tout au plus à un arrêt, à une stagnation et remet à la génération suivante la charge de les solutionner. Jung a hérité des questionnements de son père comme nous avons hérité des croyances de nos parents.

⁵ Ibid, p. 99.

⁶ P.D. OUSPENSKY, *Fragments d'un enseignement inconnu*, Paris, Les Éditions Stock, 1949, p.280.

3.4 L'histoire de l'âme

«L'âme est beaucoup plus compliquée et inaccessible que le corps, dit Jung. Elle est, pourrait-on dire, cette moitié du monde qui n'existe que dans la mesure ou l'on en prend conscience. Aussi l'âme est-elle non seulement un problème personnel, mais un problème du monde entier. Le danger vient des hommes, de l'âme de l'individu et celle de tous.»⁷ Et Jung explique l'inconscient collectif de cette manière :

Tandis que je travaillais à mon arbre généalogique, j'ai compris l'étrange communauté du destin qui me rattache à mes ancêtres. J'ai très fortement le sentiment d'être sous l'influence de choses et de problèmes qui furent laissés sans réponse. Un karma se transmet. Notre âme, comme notre corps, est composé d'éléments qui tous ont déjà existé dans la lignée des ancêtres. Ainsi corps et âme ont-ils un caractère éminemment historique. ⁸

D'après Jung, il est difficile de savoir si ces problèmes sont de nature personnelle ou collective. Tant qu'il n'est pas reconnu comme tel, un problème collectif prend toujours la forme personnelle et éveille, le cas échéant, l'illusion d'un certain désordre dans le domaine de la psyché personnelle. C'est pourquoi, lorsque l'on arrive à trouver un certain ordre et à mettre un sens dans sa propre vie, le partage devient obligatoire. Jung conclut : «L'avenir se prépare à long terme dans l'inconscient.»⁹ Pour lui, l'inconscient joue un rôle primordial dans le développement de l'être humain : «Je compris que depuis les tout premiers

⁷ C. JUNG, *Ma vie : souvenirs, rêves et pensées*, Paris, Gallimard, 1966, p. 158.

⁸ *Ibid*, p. 271.

⁹ *Ibid*, p. 272.

commencements une nostalgie de lumière et un désir inépuisable de sortir des ténèbres originelles habitent l'âme.»¹⁰

L'âme, l'inconscient, l'intuition, le côté éternel de l'Être, le Soi ou encore l'esprit, je n'arrive pas à fixer l'appellation. Cependant, je me rappelle avoir lu dans un livre de science moderne que l'esprit est de l'énergie non utilisée. Je suis née grâce à la rencontre de deux cellules. Tout le potentiel est là depuis le commencement. L'histoire de ce potentiel, l'histoire de la personnalité (les dons reçus à la naissance, les faiblesses et les forces de la lignée, les connaissances, etc.) et l'histoire de cet "esprit" qui a pris forme m'interpellent et me fascinent.

3.5 L'âme chrétienne

Si notre âme possède son histoire tout comme notre corps, je retracerai le code spirituel reçu de la lignée chrétienne dont je suis issue afin de brosser un portrait rapide de mes croyances et de démontrer le rôle joué par celles-ci dans ma perception et ma vision du monde. J'ai été conscientisée au Bien et au Mal, présentés sous la forme d'un arbre avec des feuilles foncées d'un côté et des feuilles pâles de l'autre, dans un petit catéchisme noir et blanc. Il y avait une femme devant l'arbre, elle était nue et recouverte de ses longs cheveux. Elle tendait une pomme à un homme nu lui aussi, mais dont une feuille d'olivier cachait le pénis. Ils venaient d'être chassés du Paradis terrestre pour avoir goûté au fruit défendu. Puis on m'a appris qu'un Dieu rédempteur avait envoyé son fils bien-aimé sur terre enfin de sauver le monde. Comme l'inconscient collectif de l'époque n'était pas prêt à recevoir son message, on a crucifié Jésus. Et depuis ce temps, on

¹⁰ Ibid, p. 309.

rejoue sa mort pour donner la vie. On boit son sang et on mange sa chair dans l'espoir d'obtenir la vie éternelle. Le chrétien aspire continuellement au bien et succombe tout le temps au mal, d'où le sentiment de culpabilité qui en découle.

Gusdorf avance que «le monde chrétien est maintenant confronté avec le principe du mal, c'est-à-dire ouvertement avec l'injustice, la tyrannie, les mensonges, l'oppression des consciences.» Il conclut : «L'homme ne doit succomber ni au mal ni au bien. Car un prétendu bien auquel on succombe perd son caractère moral. La conséquence devient mauvaise simplement parce qu'on a succombé. On ne doit plus se laisser séduire par les contraires.»¹¹ Je suis bien d'accord. Je ne veux plus construire ma philosophie de vie sur les opposés. Je tends de toute mon âme, à dépasser la dualité, mais je crois, en même temps, qu'il est impossible de nier cette dualité.

Gusdorf voit dans la grâce le moyen d'atteindre cet objectif : «La grâce est la solution naissant de la confrontation et de la lutte des contraires et est le plus souvent constituée par un mélange inextricable de données conscientes et inconscientes... Dans les moments de grâce, les contraires peuvent s'unifier et tendre à se compléter réciproquement et à donner à la vie une forme pleine de sens.»¹²

¹¹ G. GUSDORF, *L'auto-bio-graphie*, Paris, Les Éditions Ofile Jacob, 1991, p. 371.

¹² *Ibid* p. 381, 384.

3.6 Les polarités dépassées

Érik H. Érikson a exploré ce phénomène de la dualité et il a conçu un modèle de développement entre le Self et le monde social. Renée Houde¹³ se sert de son étude pour démontrer les enjeux des phases du développement qui s'effectuent à travers certaines **polarités**. Comme beaucoup de chercheurs sur la formation du corps, de l'âme et des coutumes, Érikson a divisé la vie d'un individu en étapes. Dans chacune des étapes du développement de la personne, les polarités s'affrontent. Par exemple pendant la petite enfance, il y a confrontation entre la confiance de base et la méfiance de base. L'enfant développe l'espoir pour passer à l'étape de l'enfance. Dans cette autre phase, il expérimentera une nouvelle lutte entre l'autonomie et la honte. Il devra développer la volonté pour concilier ses polarités. Pendant l'unification des contraires, dans un moment de grâce, il vainc ses doutes et se hisse vers une autre étape. Chaque phase fournit un apprentissage qui le fait tendre vers la suivante. Ainsi, devenu jeune adulte, l'individu se voit attiré par un besoin d'intimité tout en ayant aussi un besoin d'isolement et d'indépendance. Il se rabattra sur l'amour pour arriver à concilier ses polarités. Adulte, il sera également tenté par la générosité de se dépenser pour une famille et le désir de prendre ses aises dans la stagnation; attirer à la fois par un besoin de laisser sa marque et de participer à bâtir un monde meilleur et la recherche de son propre confort. Encore une fois, aux prises avec cette dualité, il développera le souci des autres. Ainsi, il évoluera jusqu'à la vieillesse. Rendu à ce stade, il luttera entre le désespoir et l'intégrité. Il misera sur la sagesse et s'abandonnera à la poussée naturelle de l'être. Il connaîtra ce cheminement jusqu'à la mort où il entrera dans la lumière et aura dépassé la dualité une fois pour toutes. Cet attrait

¹³ R. HOUDE, *Les temps de la vie. Le développement psychosocial de l'adulte selon la perspective du cycle de vie.* Chicoutimi, Gaétan Morin Éditeur, 1986, 308 p.

irrésistible pour le dépassement, nous le ressentons dans les mythes, les religions ou les histoires sacrées. Et nous constatons, dans la vie moderne, le désir des humains de marquer chaque étape de la vie par des fêtes, des célébrations qui soulignent et scandent les âges de la vie. Ces marques, religieuses ou non, se révèlent toujours capitales pour celui ou celle qui les vit.

3.7 L'âme bouddhiste

Pour les chrétiens, l'unité se réalisera seulement après la mort, dans un autre monde. Le juste y trouvera alors le bonheur tant convoité. En attendant, les chrétiens se promènent entre l'enfer et le ciel, le bien et le mal, la douleur et la joie, les pulsions de vie et de mort, tandis que les bouddhistes recherchent constamment l'unification des contraires, même vivants. Pour eux, la souffrance inclut également la joie. L'idée de vivre en cultivant la douleur, le sacrifice et l'abnégation comme les chrétiens me dérange énormément. Mais l'idée de vivre sans joie ni peine comme les bouddhistes me fige. Je suis confrontée à un Christ crucifié, massacré, qu'on tuait chaque Vendredi saint et dont on mangeait la chair et buvait le sang à chaque messe, et à un Bouddha dans une impassibilité indifférente, élevé au-dessus de toutes joies et de toutes peines.

Dans la pensée bouddhiste, les difficultés sont-elles joyeuses? Embrasse-t-on tout défi avec joie? Le mal fait-il du bien et le bien finit-il par faire du mal? Les contraires s'unissent-ils pour que nous recevions avec générosité et que nous donnions en nous faisant plaisir? J'aime croire que oui.

Lors d'un congrès international sur Le travail de deuil comme processus de guérison, les chercheurs se sont intéressés au chaînon manquant pour faire le lien entre le corps et l'esprit. Dans plusieurs ateliers, on déplorait le manque flagrant de rituels. Après les témoignages de médecins et des hommes de sciences, qui se sont penchés sur les étapes de la guérison humaine, après les analyses scientifiques, la distribution des statistiques et les compilations savantes, un moine bouddhiste, Sogyal Rinpoche, nous a expliqué le principe d'unité suggéré par la pensée bouddhiste. Ses mots préférés : interdépendance, unité, vie et mort. Il a distingué la conscience de la totalité de la conscience. Sa philosophie se résumait à ceci : ne pas retenir la douleur ou ce qui cause la douleur mais laisser-aller, s'abandonner. Il répétait : la perception cause la douleur. La perception d'une situation varie selon ce que l'individu choisit d'enregistrer. S'il n'inscrit dans sa mémoire que le mauvais, il détruit tout le positif. La perception négative attire la souffrance comme un champ magnétique. Et la victime continue de blâmer les circonstances extérieures pour ses malheurs. Nos douleurs, ce sont nos croyances, disait-il, tout en ponctuant ses données par des exemples. Voici une de ses paraboles.

Un père adore son fils. Celui-ci est enlevé par des bandits et le père le croit mort. Or le fils revient, après plusieurs années, portant une barbe blanche. Le père ne le reconnaît pas et continue de le croire mort. Pour lui, son fils est mort depuis longtemps. Il vit comme si son fils était mort. Sa croyance est plus importante que la réalité. Il crée sa réalité d'après ses croyances.

Voici une autre histoire significative entendue à ce congrès. Une jeune femme juive a été donnée à une famille étrangère pendant son enfance. À quarante ans, à cause de difficultés matrimoniales, elle requiert les services d'un

psychologue. Dans sa réalité de fille abandonnée, elle s'est toujours sentie victime du rejet. Sous la suggestion du thérapeute et après de longues démarches, elle a retrouvé un frère. Celui-ci lui raconta que, toutes les semaines, sa mère pleurait et écrivait de longues lettres à sa petite fille expliquant pourquoi elle l'avait donnée. C'était pour la sauver et lui permettre de vivre. Elle n'a jamais osé poster ses lettres, parce qu'elle risquait la mort pour elle et sa fille. La mère est finalement décédée et le secret a été gardé. En découvrant cela, cette femme a dû changer ses croyances et apprendre à vivre avec les grandes souffrances de sa mère. L'histoire ne dit pas si elle a réussi à changer ses **croyances** et à développer une personnalité de gagnante. Elle laisse cependant entrevoir cette possibilité.

Comment nous défendre de nos croyances? Comment briser le système? Rinpoche propose de se connaître ou de se reconnaître et de faire face à la vérité. Car la perception est une illusion. Reconnaître nos illusions. L'illumination se produit lorsque nous nous rendons compte du moment exact où **notre perception est devenue maulvaise**. Si la perception crée l'illusion, changer la perception est la clé et trouver les croyances, la serrure. Apprendre l'histoire de nos croyances personnelles s'avère donc essentielle.

D'après Rinpoche, se connaître voudrait dire avoir un bon sens de soi (a good sense of self), ce qui donne la confiance et la maîtrise de sa vie. Plus le niveau de confiance est élevé, plus l'individu est heureux. Car la confiance mène à la compassion. Mieux se posséder pour mieux se donner. Parce que retenir, c'est souffrir. Même les croyances ne doivent pas être retenues. Quand le centre du Soi est trouvé, il n'y a plus d'ego. Le Soi est branché avec l'univers et, à ce moment, il y a réalisation de l'interdépendance entre tous les éléments de l'univers... et

acceptation de cette interdépendance... Jusqu'à la sensation que la vie est la mort et que la mort est la vie. Ce serait l'état de liberté auquel le Bouddhiste aspire.

3.8 L'inconscient, une banque de données

Les orientaux et les chrétiens s'accordent sur un point : la raison est néfaste pour l'accomplissement de l'âme. Cette notion reste nébuleuse; on parle de destin, de ligne de vie à laquelle on doit se brancher. Si le moi reste fidèle à cette voix / voie intérieure, le moi ne flanche pas quand surgit l'incompréhensible. Le moi tient bon... Par conséquent, une défaite peut être en même temps une victoire. Encore là, on s'assure que la raison reste éloignée. Gusdorf renchérit : «Plus la raison critique prédomine, plus la vie s'appauvrit; mais plus nous sommes aptes à rendre conscient ce qui est inconscient et ce qui est mythe, plus est grande la quantité de vie que nous intégrons. La surestimation de la raison a ceci de commun avec un pouvoir absolu : sous sa domination, l'individu dépérit.»¹⁴ L'inconscient, paraît-il, possède un savoir bien plus important que le conscient, mais ne tient aucun compte du langage que parle notre intellect. L'inconscient ne serait pas intelligent, mais serait une gigantesque banque de données.

Si ce que je vois, ressens, perçois, n'est pas un reflet fidèle de la réalité objective mais une simple reconstruction subjective de mon cerveau, «**notre existence inconsciente est l'existence réelle**, comme dit Gusdorf, et notre monde conscient est une espèce d'illusion ou une réalité apparente fabriquée en vue d'un certain **but**.»¹⁵

¹⁴ G. GUSDORF, *L'auto-bio-graphie*, Paris, Les Éditions Odile Jacob, 1991, p. 344.

¹⁵ *Ibid.*, p. 369.

Pour mieux me brancher sur la banque de données qu'est l'inconscient, je me penche sur les mythes qui l'ont formé. Les mythes mettent en scène des personnages-héros qui nous transmettent depuis le début des temps le fruit de leur conquête. Or «aucun mythe ne pourra naître d'aucune science, affirmait Jung, car, ce n'est pas nous qui inventons le mythe, c'est lui qui nous parle comme "Verbe de Dieu".»¹⁶

3.9 Les héros mythiques

"All things are changing; nothing dies" (Bhagavad, Gita)

L'histoire de ce centre en nous serait-elle l'histoire des mythes transmis de génération en génération, la représentation de tous les dieux, ces personnages universels? Qu'il s'agisse de Bouddha, du Christ ou de Mohammed, ces personnages véhiculent une instruction morale et métaphysique provenant d'une source qui change de nom selon la mythologie. Aujourd'hui, on appelle cette source l'énergie créatrice. Ces "personnages divins" que l'on utilise pendant les rituels, avertit Campbell, ne sont que des symboles pour éveiller l'esprit. Ils sont là pour nous pour faciliter "the jump - by analogy".

Campbell, ce grand spécialiste de la mythologie, racontait, dans une série d'interviews réalisées pour la Public Broadcasting Society (P.B.S.), sa vision de l'esprit en des mots accessibles à tous. Il disait que l'esprit dans un corps est comme la lumière dans une ampoule. L'ampoule, cette enveloppe qui couvre les petits filets lumineux, n'est pas la lumière. Il comparait également le corps à une vieille automobile. À la longue, on perd le pare-chocs, les ailes; les pneus se

¹⁶ *Ibid.*, p. 370.

dégonflent; telles sont les propriétés du corps. Mais l'esprit demeure tout comme l'électricité illumine l'ampoule. L'important serait donc de rester "branché".

Lorsque les curés de mon enfance me proposaient de prendre soin de mon âme, la femme rebelle en moi rouspétait, car on exigeait en même temps que je nie mon corps. Joseph Campbell me rabâche des idées à peine différentes et je les endosse, sans doute parce qu'elles ne contiennent aucun élément dominateur pour mon esprit libre. Au contraire, ses paroles m'invitent à puiser dans les mythes tout ce qui pourrait m'inspirer une plus grande libération.

Je ne suis pas la seule à avoir perdu la signification des mythes religieux et à ne plus percevoir leur vérité. Comment pouvons-nous retrouver le sens de la communauté? D'après Campbell, l'individu refusant les rites se coupe d'une unité plus grande et apprend à contrôler par la force. Il vit alors en compétition. Campbell suggère de trouver un modèle de héros capable de dépasser les divisions entre les humains modernes. Parce que les grandes religions de la terre contribuent à diviser, plus qu'à unir, Campbell, en étudiant leurs différents héros, a tenté d'établir des liens communs.

3.10 La crise du héros

D'abord, Campbell définit le héros comme un individu vivant une crise qui provoque une élévation spirituelle. Dans la première phase de la crise, il y a détachement et retraite ainsi qu'un transfert du monde extérieur vers le monde intérieur. Ce royaume intérieur, c'est l'inconscient infantile, explique Campbell. Les secrets, les monstres, la magie de l'enfance sont là. Nous pénétrons ce

royaume dans notre sommeil. (Et nous espérons l'atteindre dans l'écriture, pendant nos phases de création.) Tout le potentiel de la vie que nous ne réussissons pas à concrétiser se retrouve là à jamais. Campbell croit que, si seulement une portion de cette totalité pouvait être apportée à la conscience, nous expérimenterions un pouvoir renforcé et un regain de vitalité. Nous deviendrions le héros du jour à l'échelle planétaire. En d'autres mots : le premier devoir du héros est de se retirer des effets secondaires du monde et de visiter les zones de la psyché où les difficultés résident, puis de les clarifier pour en arriver à dépasser ce que C. Jung appelle les archétypes.

Campbell écrit : «Dream is the personalized myth, myth the depersonalized dream.»¹⁷ Dans le rêve, les formes sont dessinées par les problèmes propres au dormeur, tandis que, dans les mythes, les difficultés et les solutions apportées deviennent efficaces pour tous. Le héros est un homme ou une femme qui a été capable de combattre au-delà de ses limites historiques, personnelles et locales, et de devenir un modèle généralement **valide pour l'humanité**. Le héros est universel; il est mort et éternel. Il a vécu une renaissance et est transfiguré. Il revient enseigner ce qu'il a appris. L'humain a besoin d'un guide pour lui montrer le chemin de la liberté. Et Campbell donne l'exemple du héros dans le mythe du labyrinthe, qui a eu la vie sauve grâce à un simple rouleau de corde. Parfois, nous n'avons besoin que de très peu de choses pour nous guider, mais sans la corde, l'aventure dans le labyrinthe de la vie est sans espoir. Cette corde est sortie de l'imagination humaine. Des siècles de travail ont été nécessaires pour créer et filer le cordage. Ainsi en est-il des héros de tous les temps. Ils nous ont précédés dans plusieurs domaines. Nous n'avons qu'à suivre leurs traces. Nous ne sommes pas

¹⁷ J. CAMPBELL, *The Hero with a Thousand Faces*, Princeton, Princeton University Press, 1973, p. 257.

seuls. Ceux qui cherchent peuvent être sauvés par les vertus de l'aide symbolique héritée de la société, tels les rites de passage, ou avec la grâce des sacrements léguée à l'humanité par des rédempteurs depuis des millénaires.

Les incidents dans les mythes sont **irréels** et représentent des triomphes psychologiques et non physiques. Même si les épreuves du héros mythique se déroulent dans une certaine réalité, fondamentalement, ses luttes sont intérieures, dans des profondeurs où d'obscures résistances sont dépassées et où des pouvoirs longtemps oubliés sont revivifiés pour devenir disponibles dans la transfiguration du monde. Or l'illumination ne peut être communiquée, seul le chemin y menant peut l'être. Tandis que les vérités des sciences peuvent être démontrées par des faits observables, rituels, mythologie et métaphysique ne sont que des guides au seuil de l'illumination transcendante. Par la suite chacun doit faire son pas seul.

Les héros suivent habituellement le même scénario : une séparation du monde, une pénétration dans quelque source de pouvoir et un retour à la vie renchérie (Moïse et Bouddha, par exemple). Peu importe la sphère d'intérêt (personnelle, politique ou religieuse), les actions vraiment créatrices sont représentées comme une sorte de mort au monde suivie d'une renaissance. Pour justifier sa longue retraite, le héros doit réintégrer la société et faire circuler

l'énergie spirituelle. Il doit faire part de son expérience "of the unity in multiplicity", moment privilégié durant lequel la dualité s'estompe.

3.11 Refus de l'appel

L'appel à l'aventure signifie que le héros a été sommé de transférer son centre de gravité spirituelle à une zone inconnue. Le refus de l'appel signifie que le sujet s'enferme dans les murs de l'ennui; il peut se noyer dans le travail ou la culture. Le sujet perd le pouvoir d'une action significative et devient une victime à sauver. Sa vie n'a plus de sens même s'il semble se bâtir un empire. Au contraire, l'aventure consentie et réussie du héros libère toujours un flot de vie retransmise au monde. Cependant pour celui qui refuse, l'avenir ne se présente pas comme une série de morts et de résurrections, mais tend à se figer dans une fausse sécurité. Campbell écrit : «...the failure to cope with a life situation must be laid, in the end, to a restriction of consciousness...»¹⁸ Au contraire, s'il accepte, quelque chose se passera dans son inconscient, grâce à une aide "surnaturelle", et sa destinée commencera à se réaliser.

Campbell parle de mort et de résurrection, donc de dualité. Lui aussi conçoit la polarité et l'élévation découlant de cette polarité. Il explique que Dieu créa le premier homme androgyne. Par la suite la distinction de la forme féminine a marqué le commencement de la chute de la perfection et le début de la dualité. Ce fait fut suivi par la découverte de la dualité dans le bien et le mal, la fuite du Jardin d'Éden, puis la rédemption.

La première merveille du Bodhisattva serait le sens de la présence androgyne. Ainsi les deux aventures mythiques apparemment opposées : l'expiation avec le Père et la rencontre avec la déesse ne font qu'un. Dans la

¹⁸ *Ibid* p. 120.

rencontre avec la déesse, il s'agit d'une espèce de mariage mystique, le test ultime du héros qui gagne en retour le don de l'amour «which is life itself enjoyed as the encasement of eternity»¹⁹, écrit Campbell. L'initié apprend que le mâle et la femelle sont deux demies d'un même pois, tout comme le temps et l'éternité, les deux sont le même et chacun est deux. Comme la forme yin et yang est un effet d'illusion. Cette capacité d'union dans la division ressemble à l'illumination.

Le Dieu "punisseur" des chrétiens fait grandir la culpabilité du pécheur comme un barrage trop rempli d'eau. Plus les fautes augmentent, plus la punition sera forte. Chez les chrétiens, il est recommandé de rechercher l'attitude de Job, qui croit que tout ce qui lui arrive a une justification. S'il l'accepte, il est récompensé par une longue vie, une descendance, une maison... J'ai expérimenté ce phénomène d'abandon à la vie et d'attrance des bienfaits, même si toute ma raison s'y opposait. Voilà pourquoi, dans l'adversité, je lutte avec confiance, jamais résignée, tout en sachant, dans mon for intérieur, que le bien gagnera. Lutter, croire au meilleur et s'abandonner aux résultats. Il s'agit, comme dans la philosophie bouddhiste, de "laisser-aller".

3.12 Le trophée transmetteur de vie

Le héros-aventurier qui a accompli sa tâche doit retourner avec son trophée transmetteur de vie et travailler à la restauration de la société. S'il accepte, il est béni des dieux. Pendant l'étape finale de son aventure, il est soutenu par les pouvoirs de protecteurs surnaturels.

¹⁹ *Ibid* p. 118.

La recherche de l'immortalité physique vient d'un malentendu de l'enseignement traditionnel, explique Campbell. L'immortalité devrait être expérimentée comme un fait présent. : «It is here! it is here!»²⁰ écrit Campbell. Car toute vie pousse et retourne aux racines. Retourner aux racines, c'est comme rechercher la tranquillité. Rechercher la tranquillité, c'est se diriger vers sa destinée. Rechercher sa destinée, c'est connaître l'éternité. Connaître l'éternité, c'est l'illumination et ne pas la reconnaître apporte désordre et mal.

Dans le milieu de l'action, l'homme, explique Campbell, perd le centre du principe de l'éternité surtout s'il s'inquiète des résultats de ses gestes... Il explique : «Do without attachment the work you have to do... free yourself from longing and selfishness... the hero is the conscious vehicle of the terrible, wonderful LAW.»²¹ Dans les mythes, le champ de bataille du héros symbolise la vraie vie, où chaque créature vit de la mort d'une autre. La culpabilité inévitable peut rendre un coeur malade. Alors pour se protéger, l'individu peut refuser d'aller plus loin en s'inventant une fausse image de lui-même, comme un personnage sans peur et sans reproche, parce qu'il croit représenter le bien absolu. Ce genre de dogmatisme mène à une incompréhension de la nature et du cosmos. Campbell écrit : «The goal of the myth is to dispel the need for such life ignorance by affecting a **reconciliation of the individual consciousness with the universal will.** And this is effected through a realization of the true relationship of the passing phenomena of time to the **imperishable life** that lives and dies in all.»²²

²⁰ *Ibid* p. 189.

²¹ *Ibid* p. 239.

²² *Ibid*, p. 238.

Il n'est pas difficile pour un intellectuel moderne, selon Campbell, d'octroyer au symbolisme de la mythologie une signification psychologique. Les mythes sont de même nature que le rêve et ils partent de la même source. Cependant, dans les mythes, les structures récurrentes sont contrôlées consciemment.

Pour saisir la pleine valeur des figures mythologiques parvenues jusqu'à nous, explique Campbell, nous devons comprendre qu'elles ne sont pas seulement des phénomènes de l'inconscient (comme le sont d'ailleurs toutes les pensées et actions humaines), mais qu'elles contrôlent et professent certains **principes spirituels**. Par exemple, les doctrines universelles enseignent que toutes les structures visibles du monde - toutes choses et êtres - sont les effets d'un pouvoir omniprésent qui les met au monde et les nourrit, et dans lequel, en bout de ligne, elles doivent se dissoudre. Ce pouvoir, la science l'appelle l'énergie; les Mélanésiens, la manne; et les Indiens Sioux, le walonda; les Hindous, le shakti et les Chrétiens, le pouvoir de Dieu. Dans tous les cas, les symboles nous racontent des métaphores sur l'homme, sa destinée, ses mystères, ses espoirs et sa foi.

3.13 Imitation ou contemplation du héros?

Toujours selon la pensée de Campbell, le cycle cosmogonique doit être mené plus loin, par des héros aux caractéristiques plus ou moins humaines, à travers lesquels la destinée du monde se réalise. C'est la ligne de transformation des mythes en légendes. Les héros sont de moins en moins fabuleux et ils surgissent encore de nos jours dans les traditions locales. Avant, on connaissait la vie prédestinée du héros, sa vie remplie d'une panoplie d'aventures à la fois

dangereuses et merveilleuses. Aujourd'hui, il n'est plus qu'un personnage de biographie.

Néanmoins, Campbell avertit que tous les mythes doivent être lus symboliquement. Surtout, ne pas se laisser entraîner hors de soi par des sentiments éprouvés à la surface de ce qui est raconté, mais répondre courageusement à la dynamique du mythe selon sa propre nature. Comme pour le mythe d'Oedipe, qui a appris que la femme qu'il avait épousée était également sa mère. Les freudiens déclarent que, dans chacun de nous, il y a un père que l'on veut tuer et une mère que l'on désire épouser...

Que doivent nous montrer les héros? Est-ce que l'on essaie d'imiter la vie de Jésus sous le signe de l'austérité et du dévouement, ou si on contemple sa vie comme un symbole afin de nous en inspirer? Joseph Campbell affirme que la contemplation de la vie de Jésus devrait mener au divin en nous. Quelle interprétation audacieuse! Campbell s'empresse d'ajouter que ce n'est pas la vision de l'Église et qu'il reprend seulement les mots de Jésus : "Le Royaume de Dieu est en vous". Bien sûr, le scientifique nomme ce royaume l'énergie créatrice.

Qu'il s'agisse du héros amant ou du héros sauveur, nous devons toujours lire les histoires comme **des symboles qui nous instruisent sur le miracle de la destinée humaine**. L'incarnation du héros libère l'ego-conscience... sur une échelle grandiose, l'individu rejoue les performances du héros, il re-tue le monstre, se re-bat, mais c'est un travail fait librement, seulement pour rendre évident à l'oeil ce qui aurait pu être accompli dans une simple pensée.

Le récit du Sauveur décrit une période de désolation humaine causée par une faute morale de la part d'Adam. Mais du point de vue du cycle cosmogonique, une alternance régulière de justice et d'injustice est la caractéristique du spectacle des temps. Tout comme dans l'histoire de l'univers, l'émanation mène à la dissolution, la jeunesse à l'âge, la naissance à la mort, la créativité à l'inertie. Finalement, les dieux créateurs deviennent des dieux destructeurs.

Le travail du héros est de tuer l'aspect tenace du père et de délivrer de ses interdits l'énergie vitale qui nourrira l'univers. Ceci peut être accompli en accord avec la volonté du Père ou contre son gré. Le héros d'aujourd'hui deviendra le tyran de demain, à moins qu'il se crucifie lui-même maintenant. Ce serait cela être un sauveur, savoir se crucifier!

D'après Campbell, le saint a passé le paradoxe de la dualité, son ego a disparu, son âme est dissoute dans un océan de joies... même si son corps continue de se mouvoir sur la terre. Saint Thomas d'Aquin, par exemple, décide de ne plus écrire après une révélation et meurt à 49 ans. Le héros ne serait pas un héros si, pour lui, la mort était terrifiante. La première condition pour devenir un héros, selon Campbell, c'est de se réconcilier avec la mort. Car le super-héros aux pouvoirs extraordinaires doit être libre de toute attache.

3.14 Fonction du mythe, du culte, des rituels

L'individu dans sa vie n'est qu'une fraction de l'image totale de l'homme. Il est limité, circonscrit comme femme, enfant, servante, prêtre, artisan... Ainsi la totalité, la plénitude de l'homme, n'est pas inscrite dans chacun des individus, croit

Campbell, mais dans l'ensemble de la société. S'il prétend se couper lui-même, soit en actions, en pensées ou en émotions, l'humain brise sa connexion avec la source de son existence.

Dans la tribu, les cérémonies des naissances, les initiations, les mariages, les enterrements, etc., servent à traduire les crises individuelles de la vie, traduire les actions transitoires de la vie dans des formes classiques et impersonnelles. Ces cérémonies aident l'individu à se découvrir comme prêtre, épouse, veuve... Tout le monde assiste à la cérémonie selon son rang et sa fonction sociale. Toute la société apparaît à ses membres comme une unité impérissable. Les générations d'individus passent, comme des cellules anonymes d'un corps en vie... Chacun se découvre rehaussé, enrichi, supporté et magnifié. Son rôle, même insignifiant, devient intrinsèque à une belle image de l'homme.

Les rites d'initiation enseignent la leçon d'union au groupe essentielle à l'individu, dont la vie n'est qu'une phase dans le supra-organisme du cosmos. Seul ce regroupement compte. Campbell n'a jamais trouvé de rite qui tente d'empêcher le cycle des saisons. Ainsi les rites préparent la communauté à endurer, avec le reste de la nature, la saison des froids terribles. Et au printemps, les rites ne veulent pas forcer la nature à fournir immédiatement ses fruits et légumes, mais invitent les peuples à travailler en harmonie avec la saison. Tous les cycles de l'année, avec les moments difficiles et les périodes de joie, sont célébrés par les humains. Se savoir unique et différent revêt peu d'importance face à la fusion avec le groupe. L'essence de soi et l'essence du monde ne font qu'un. Il n'y a plus de séparation. Ainsi, selon Campbell, chez un individu bien centré (non éparpillé et

en harmonie avec son entourage), la question de l'égoïsme et de l'altruisme disparaît.

3.15 Le héros d'aujourd'hui

"Les dieux sont tous morts." (Nietzsche)

Le charme du passé et l'attachement aux traditions ont été détruits. L'union sociale repose désormais, non pas sur une structure religieuse, mais sur une organisation politique et économique. Ce qui amène les individus à rechercher de plus en plus de pouvoir. L'héritage ancien des rituels, de la moralité et des arts est en pleine décadence, selon Campbell. Le problème de l'humanité aujourd'hui est à l'opposé de celui des hommes mythiques. Jadis, la signification reposait sur le groupe, non dans l'expression de l'individu. Aujourd'hui, il n'y a plus de signification dans un groupe... tout est individualisé. Ici, la signification est absolument inconsciente. On ne sait plus où l'on va. Les lignes de la communication entre les zones du conscient et de l'inconscient de la psyché humaine ont été rompues, nous avons été coupés en deux d'après Campbell.

Comment alors rendre le monde moderne signifiant spirituellement parlant? Comment rendre possible la pleine maturité des hommes et des femmes avec les conditions de vie actuelles? Au fait, ces conditions sont les raisons pour lesquelles les anciennes formules sont devenues inefficaces, trompeuses et même pernicieuses. Parce que la communauté d'aujourd'hui a la dimension de la planète, on ne peut plus la morceler en nations. Les leaders avec leurs drapeaux ne fabriquent que des icônes officielles. Voilà le premier problème que le héros moderne doit dépasser, affirme Campbell.

Les grandes religions ne peuvent plus unir, car elles contribuent à fractionner le monde et à favoriser la propagande. De toutes manières, l'État a pris le contrôle (appuyé par les grands financiers) et les religions jouent maintenant un rôle très secondaire. On va peut-être à la messe le dimanche, mais, durant la semaine, l'éthique des affaires et le patriotisme prévalent. Campbell suggère fortement de dépasser cette "monkey-holiness". À son avis, le monde a besoin d'une transmutation de l'ordre social de sorte que, par chaque détail et action de la vie séculière, l'image vivifiante de l'homme-dieu universel, qui est actuellement immanente et efficace dans chacun de nous, puisse de quelque manière être reconnue par la conscience. Ce n'est pas le travail de la conscience elle-même... tout comme on ne peut contrôler les rêves qui nous viennent la nuit. Un long processus doit s'accomplir dans la psyché de tous les humains. Ils devront reconnaître les différents **symboles** des différentes races de la terre et se rendre compte qu'ils révèlent tous la même **rédemption**.

Quelle est donc la tâche du héros moderne? Les rites de plantation ont été identifiés aux rites de la procréation, de la naissance. Tous ces mystères ont perdu de leur force; leurs symboles ne rejoignent plus notre psyché. La notion de la loi cosmique est dépassée. Le centre de gravité a changé de place. Ce n'est plus le monde animal, ni végétal, ni le miracle de la sphère, mais **l'homme** qui est devenu lui-même un mystère pour l'homme. Les forces de l'égoïsme doivent s'éteindre, l'ego doit être crucifié et ressuscité et ainsi l'image de la société sera réformée. Campbell écrit : «Man understood however not as "I" but as "Thou"; for the ideals and temporal institutions of no tribe, race, continent, social class, or

century, can be the measure of the inexhaustible and multifariously wonderful divine existence that is the life in all of us. »²³

Le héros moderne, l'individu moderne qui ose répondre à l'appel spirituel ne peut pas, et ne doit pas, attendre que sa communauté le choisisse par fierté ou par crainte ou encore par avarice rationnelle. "Live" Nietzsche says, "as though the day were here". Joseph Campbell termine son étude sur les rites par une mise en garde puissante : «Ce n'est pas la société qui doit guider et sauver le héros créateur, mais précisément l'inverse. Et en bout de ligne, chacun de nous se partage l'épreuve suprême - porter la croix du rédempteur - non dans des moments éclatants de victoires triomphantes de notre tribu, mais dans le silence de notre désespoir personnel. »²⁴

3.16 La transcendance

Tous les auteurs semblent dire que le noyau de l'homme est ce qui en lui dépasse sa nature, c'est-à-dire ce qui va au delà de sa personnalité conditionnée par le monde qui l'entoure. Je cherche des mots pour décrire le côté "numineux" dont parle Jung. Ce Moi spirituel qui influencerait ce que je choisis de retenir pour reconstruire mon passé et bâtir mon avenir. Ce côté de l'Être serait l'histoire de l'éternel en nous. Dans les rituels, ce contact avec le Moi éternel serait favorisé. La méditation aussi a cette propriété de détruire les murs qui limitent et protègent le Moi naturel pour permettre la rencontre du Moi spirituel. Durkheim nomme ces parties le moi existentiel et l'Être essentiel.

²³ *Ibid* p. 391.

²⁴ *Ibid* p. 391.

D'après Durkheim, le côté inconditionné de l'homme, d'origine "céleste" et qui s'est incarné en lui, ne peut être réduit à celui de l'inconscient personnel et être ramené à un objet d'études évaluable par la psychologie traditionnelle. Il écrit: «La connaissance et l'intégration de la tension entre le moi profane et l'Être essentiel constituent le thème fondamental de l'existence humaine.»²⁵ Pendant la méditation, le contact avec l'Être essentiel rend l'individu transparent et en union avec le Cosmos. Il expérimente alors la transcendance. Cette connexion avec sa source ne le remplit pas seulement d'amour et de sollicitude pour l'humanité, mais transforme aussi son **regard** sur le monde.

En effet, tout est dans le regard. Durkheim cite un maître oriental qui explique les grandes différences entre les philosophies de l'Orient et l'Occident. Il écrit: «La sagesse orientale regarde vers l'intérieur, celle de l'Occident considère l'extérieur. Mais si l'on regarde vers l'intérieur comme on regarde vers l'extérieur, c'est-à-dire objectivement, on fait alors de l'intérieur un extérieur.»²⁶ Il faudrait donc arriver à regarder l'extérieur des autres comme on regarde l'intérieur, de façon non objective, en ayant en vue leur Être supra-matériel.

Encore une fois, il s'agit de moments privilégiés pendant lesquels les dualités sont dépassées. Durkheim écrit: «Ce sont des expériences majeures de l'Être, au cours desquelles l'homme dépasse subitement l'opposition des contraires qui dominent sa vie naturelle, qui sont les plus impressionnantes.»²⁷ Il explique que le penchant au suicide, la totale apathie ou l'incapacité irrémédiable à établir des relations peuvent être dus au mur qui s'est élevé entre le Moi dirigé vers le

²⁵ K.G. DURKHEIM, *L'expérience de la transcendance*, Paris, Les Éditions du CERF, 1987, p. 37.

²⁶ *Ibid* p. 50.

²⁷ *Ibid* p. 109.

monde et l'Être véritable. Quelqu'un peut provoquer l'effondrement de ce "mur" s'il écoute sa voix intérieure et celle de l'autre.

Ainsi le corps n'est pas à considérer comme celui que l'on a, mais comme celui que l'on est, c'est-à-dire comme l'ensemble des gestes par lesquels on s'exprime, on se réalise, on est présent au monde. Cette attitude peut être juste ou fausse, dit Durkheim. Elle sera juste seulement lorsqu'elle révélera le troisième niveau de conscience du corps; le premier étant orienté vers la santé, le second vers la beauté, le troisième vers la transparence... Pour arriver à cette transparence, il importe de dénoncer impitoyablement les masques, de détruire les fausses structures solidement établies, de mettre en pièces les modèles traditionnels, conseille fortement Durkheim. Il conclut : «Toute religion s'appuie sur l'une ou l'autre forme de la Transcendance Immanente et la prise de conscience de celle-ci est nécessairement liée à l'expérience du numineux.»²⁸

3.17 Le corps dans l'expérience spirituelle

Il n'est pas question de mettre de côté le corps dans l'expérience spirituelle, car l'humain ne veut plus de dualisme néfaste entre le corps et l'âme. «Quand je jouis, c'est mon esprit qui jouit de mon corps...» (Emmanuelle Arsan).

Il y a chez les Occidentaux, victimes depuis des siècles d'une malencontreuse séparation du corps et de l'esprit, un profond désir d'intégrer le corps à la recherche spirituelle et de retrouver ainsi l'unité de l'être. Le Yoga, qui n'est pas une religion, peut servir de lien pour relier l'homme à lui-même. C'est un moyen

²⁸ *Ibid* p. 163.

pour récupérer son corps dans sa marche vers les autres, ses semblables. «Ce n'est qu'après notre réconciliation avec soi, les autres et Dieu, que nous cherchons à connaître ce qu'il y a au delà du corps, du psychisme et du mental. En cherchant notre place dans le cosmos, nous rencontrons Dieu.»²⁹

Aujourd'hui, de nombreux sociologues et anthropologues croient qu'un courant contre-modernité se manifeste de façon variée et parfois irrationnelle, notamment dans la prolifération de religions nouvelles. Cette réaction contre la rationalité et la planification pourrait bien être le symptôme d'un profond malaise, celui d'une civilisation moderne qui ne respecte plus les archétypes fondamentaux de l'homme et de la société... tandis que les sociétés dites primitives, structurées par ces archétypes, permettent à l'humain de vivre en étant respecté dans son corps et son âme.

Durkheim, à propos du corps et de sa préparation à l'état second, écrit : «Tout culte religieux comporte dans ses débuts des chants et des danses qui consistent en répétitions inlassables de mouvements rythmiques et de séquences mélodiques identiques. De tels exercices permettent d'abolir les formes spécifiques de conscience propres à l'homme naturel - formes qui tendent à "prendre position" - et le transportent hors de lui, le mettent dans un état particulier d'extase.»³⁰ Durkheim se demande également si une telle expérience n'est accessible qu'à l'homme primitif.

²⁹ CENTRE Théologique de Meylan, *Le corps dans l'expérience spirituelle*, Paris, Les Éditions du CERF, 1983, p. 22.

³⁰ K.G. DURKHEIM, *L'expérience de la transcendance*, Paris, Les Éditions du CERF, 1987, p. 45.

Dans *Le corps dans l'expérience spirituelle*, le philosophe raconte l'histoire d'un Noir américain qui n'avait jamais mis les pieds sur la terre africaine. Lorsqu'il a entendu le rythme des tambours dans le pays de ses ancêtres, c'est comme si tout son sang africain était remonté en lui, avait repris possession de lui. On voit par cette anecdote la place que tient le rythme (et le corps) dans la mémoire, la mémoire collective, et même, dans un cas comme celui-là, la mémoire individuelle. Où est localisée la mémoire? Dans le corps, le rythme? les sens? l'âme? Tout ce qui semble vrai, c'est que le rythme, la musique et le son représentent des moyens pour atteindre la "divinité" en soi, cette partie de la mémoire qui dépasse de beaucoup les souvenirs d'une seule vie. Notre âme a toujours recherché sa Source. La musique est un délice pour l'âme, car elle transmet souvenirs et sentiments. Mais voilà, toute musique n'est pas sacrée, et tout rythme non plus.

3.18 Sacré ou profane?

Le corps aurait-il un côté lumineux et un côté ténébreux? Mircea Eliade, dans sa réflexion sur *Le sacré et le profane*, écrit : «On ne peut pas vivre sans une ouverture vers le transcendant; en d'autres termes, on ne peut pas vivre dans le "Chaos".»³¹ L'univers prend naissance de son Centre, se développe à partir d'un noyau, d'un point central (le nombril du monde.) La tradition juive est encore plus explicite : "Le Très-Saint a créé le monde comme un embryon." Mais qui est saint et qu'est devenu le sacré? Mircea Eliade³² explique l'histoire de la lente désacralisation de la demeure humaine par la société industrielle sous l'action de la pensée scientifique. Mircea ajoute que l'homme religieux des sociétés primitives

³¹ M. ÉLIADÉ, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, p. 36.

³² *Ibid*, p. 50, 83.

assumait courageusement d'énormes responsabilités : par exemple, celle de collaborer à la création du Cosmos, de créer son propre monde, d'assurer la vie des plantes et des animaux. Il s'agit d'une responsabilité sur le plan cosmique, à la différence des responsabilités d'ordre moral, social ou historique, seules connues des civilisations modernes. Dans la perspective de l'existence profane, l'homme ne se reconnaît de responsabilités qu'envers lui-même et envers la société. Pour lui, l'univers ne constitue pas une unité vivante et articulée, c'est purement la somme des réserves matérielles et des énergies physiques de la planète. Tandis que l'homme primitif se situe toujours dans un contexte cosmique. Son expérience personnelle ne manque ni d'authenticité ni de profondeur, mais, s'exprimant dans un langage qui ne nous est pas familier, elle semble aux yeux des modernes inauthentique ou enfantine. Par exemple, le travail agricole est devenu un acte profane, justifié uniquement par le profit. Le geste est dénué de symbolisme religieux et devient à la fois opaque (non transparent) et exténuant. Il ne révèle aucune signification, ne ménage aucune **ouverture vers l'universel**, vers le monde de l'esprit.

3.19 Le temps sacré, non historique

Comment atteindre le monde de l'esprit? Le temps pour l'homme non religieux a un commencement et une fin, comme sa vie terrestre. Le temps sacré est non historique, c'est un temps mythique. L'homme religieux débouche périodiquement dans le temps mythique et sacré, et il retrouve le temps de l'origine. Ce temps est constitué par un éternel présent, indéfiniment récupérable. Pour lui, le temps sacré rend possible l'autre temps, la durée profane dans laquelle se déroule toute existence humaine. Pour l'homme religieux et la femme religieuse

(dans le sens mythique du terme), l'union sexuelle humaine se passe dans un instant atemporel, dans un éternel présent. Dans la fête, on retrouve pleinement la dimension sacrée de la Vie, on expérimente la sainteté de l'existence humaine en tant que création divine. Il n'y a plus de bons et de méchants, de bien et de mal. Les dualités de l'univers unissent leurs forces, on fait la paix avec toutes ces luttes, on crée un moment d'union comme dans l'origine des temps, comme l'être androgyne du commencement de l'humanité. Le pois a retrouvé son autre moitié. L'union dans le temps hors temps a lieu, c'est la fête dans les cieux, le Cosmos se réjouit, les dieux de toutes les époques s'embrassent, l'espace d'un instant où les dualités, le conscient et l'inconscient, sont unies dans un hymne à la VIE. Mais cela ne peut pas durer, sinon dans la mort. Et ce ne serait pas normal de tenter d'obtenir cette union continuellement. C'est sans doute ce qui manque à notre civilisation. On veut exploiter la terre tout le temps. On crée le soleil artificiel, on ne vit plus l'hiver, on n'expérimente plus les saisons, on veut les fruits à longueur d'année, on exige le bonheur tout le temps. Un rituel n'est pas continu. Il est un moment d'arrêt, une marque dans la vie... Que s'est-il passé pour que ces marques soient devenues douloureuses et non créatrices d'union entre le conscient et l'inconscient?

Je crois que lorsque l'on crée on est totalement dans le présent. On voit notre passé à la lumière de notre présent. On recrée dans notre esprit un temps qui n'en est plus un. Car le passé est coloré par le présent et oriente l'avenir. Donc, le temps de la création serait un temps mythique. Un temps propre aux rituels. Un temps d'origine. Un recommencement du commencement. Un temps spécialement sacré.

Les mythes créés par l'homme ont donc servi à révéler la sacralité absolue. En narrant comment les choses sont venues à l'existence, on les explique et on répond indirectement à une autre question : pourquoi sont-elles venues à l'existence? La fonction maîtresse du mythe est donc de fixer les modèles exemplaires de tous les rites et de toutes les activités humaines significatives : alimentation, sexualité, travail, éducation, etc.

Éliade conclut : «L'homme religieux n'est pas donné : il se fait lui-même, en s'approchant des modèles divins. L'homme religieux voulait et croyait imiter ses dieux même lorsqu'il se laissait entraîner dans des actions qui frôlaient la folie, la turpitude et le crime.»³³

3.20 Rite et efficacité symbolique

Les humains de tous les temps et de toutes les religions ont tenté d'expliquer le monde. Les sacrements dans la religion chrétienne ont d'abord un aspect célébratif et ils sont souvent liés à des rites de passage, à des actes essentiels de la vie humaine (naître, établir une relation conjugale, se nourrir, mourir...).

Selon François Isambert, la magie, cette force plus ou moins déterminée et mystérieuse, était davantage mêlée à la religion dans les civilisations primitives. On s'appropriait ainsi les forces collectives à des fins privées. On forçait les dieux pour avoir une influence sur les événements par des techniques surnaturelles qui ne sont plus approuvées. Pendant longtemps, ce que l'Église a repoussé, sous le nom de magie, c'est le recours aux forces diaboliques, tout occultisme tombant

³³ *Ibid.*, p. 89.

nécessairement dans le péché. C'est à la fin du XIX^e siècle et surtout au XX^e que l'on voit se préciser une opposition entre magie et religion. Isambert écrit : « Si l'Église s'est opposée à la magie, c'est qu'elle prenait la magie au sérieux, ou tout au moins cette **efficacité symbolique mystérieuse** que l'on pouvait voir à l'oeuvre aussi bien dans le corps à corps du chaman avec la maladie, que dans la cure psychanalytique et même dans certains actes de parole, débouchant sur l'efficacité naturelle du sacrement.»³⁴

Isambert raconte que le chaman, ce mi-prêtre mi-magicien, apprendait son métier comme un art et possédait des dons. Il guérissait, chassait les démons de toutes sortes en entretenant un commerce avec les esprits. Cela fonctionnait parce que les gens y croyaient. Comme en psychanalyse, des résistances inconscientes sont élucidées et levées, et une sorte de transfert se produit. Non seulement le malade y croit, mais tous y croient dans une sorte de suggestion collective. **L'effet symbolique est un effet social.** Jésus l'a démontré en disant : "Lève-toi et marche ou va, ta foi t'a sauvé". Selon Isambert, l'extrême-onction pourrait avoir un effet bienfaisant plus psychique que corporel, allant d'une suppression de l'angoisse à une diminution des douleurs. Les paroles sacramentelles seraient performatives, comme dans les contes, où les souhaits deviennent réalités.

Lacan, comme Lévi-Strauss, fait de la cure psychanalytique un cas d'efficacité symbolique. François Isambert va dans le même sens : «On peut deviner qu'il existe une relation entre l'organisation symbolique et le fonctionnement du moi...»³⁵ Le symptôme serait donc symbole... par manque culturel de signifiant adéquat... ou par le caractère socialement inadmissible de ce

³⁴ F. ISAMBERT, *Rite et efficacité symbolique*, Paris, Les Éditions du CERF, 1979, p. 202.

³⁵ *Ibid.*, p. 79.

qui est à symboliser... Les mots auraient ainsi un pouvoir réel sur le corps. Notre Moi serait aussi un corps, influencé par une personnalité qui possède une manière de penser et de s'exprimer et un esprit, un côté éternel de l'Être, qui chapeaute l'évolution de l'individu.

3.21 La perte de Soi

Joan Borysenko, dans *Guilt is the Teacher, Love is the Lesson*, unit l'Être en le divisant en trois parties : corps, "mind" et âme. Cette vision de l'individu m'a permis de mieux comprendre la différence entre "the spirit and the mind". "The mind" serait la personnalité, le self. "The spirit" serait l'âme, le côté éternel de l'être. Si l'effet de la "pensée", de la "raison" ("the mind") se conçoit bien sur le corps (un être seul, par exemple, ne guérit pas aussi vite que s'il est entouré et aimé), qu'en est-il de l'âme, de cette conscience qui soutient le devenir de l'individu, de la connexion avec l'Esprit, le Dieu, la force suprême, la Lumière éternelle, les forces surnaturelles, selon le nom que l'on donne à l'énergie créatrice? Borysenko fait une distinction plus précise entre la religion et la spiritualité. Certaines religions favoriseraient davantage la rencontre du "divin intérieur", tandis que d'autres contrôlèrent les individus par la peur et engendrèrent ainsi une culpabilité exagérée, d'où les maladies de l'âme.

La spiritualité serait une connexion ou plus précisément un souvenir de notre connexion avec une force de vie ou un pouvoir beaucoup plus grand auquel nous appartenons. Et l'histoire du paradis terrestre expliquerait la brisure de cette connexion avec la force de vie. Ce mythe raconte la honte, la tentation symbolisée par le serpent. Chassés du paradis, l'homme doit payer toute sa vie par le travail

incessant et la femme, par les douleurs à l'enfantement. La perte de l'innocence est démontrée. Les choses deviennent bonnes ou mauvaises, l'humain s'incarne homme ou femme, la dualité s'installe. D'où le désir de retrouver la connexion perdue, de s'abandonner à la Vie, de faire un avec la SOURCE.

Nous recherchons cette union constamment. Ce désir, tout comme le désir d'amour, de paix, de beauté, de sagesse, n'est pas nécessairement reconnu comme un besoin spirituel. Même la dépendance à la réussite, au pouvoir, à la reconnaissance est motivée par ce besoin d'amour. Cette recherche de l'union nous motive spirituellement, physiquement, émotivement.

Pour plaire et être aimé, certains vont jusqu'à développer un faux Soi. Quelqu'un qui souffre de culpabilité chronique se sent tellement honteux qu'il évite de reconnaître son vrai SOI. Plus nous réprimons nos émotions, plus nous les nions, moins nous nous acceptons. Si le blocage a eu lieu à cinq ans, affirme Borysenko, la femme de trente-cinq ans peut comprendre avec sa tête, mais c'est à la petite fille qu'il faut adresser les moyens de guérison. **Les rituels, justement, auraient le pouvoir de s'adresser à tous les groupes d'âges.**

Habituellement, lorsque nous sommes malades, une partie importante est laissée en dehors de la guérison, la dimension spirituelle. D'après Borysenko ³⁶, que je traduis librement, nous devons cheminer pour redécouvrir à la fois notre Soi et notre nature éternelle. L'esprit et la personnalité expérimentent les joies et les peines d'une vie. C'est en réunissant **ces deux parties** que nous pouvons

³⁶ J. BORYSENKO, *Guilt is the Teacher, Love is the Lesson*, Warner Books, Inc., New York, 1990, p.79.

concilier la sagesse et la créativité qui sont l'expression du potentiel unique de notre âme.

Quant à la culpabilité, cette maladie de l'âme, la honte qu'elle fait éprouver est une émotion tellement puissante qu'elle détermine toutes les autres émotions que l'individu honteux se "permettra" de ressentir. Le drame de l'enfant qui n'a reçu que de l'amour conditionnel est à la fois psychologique et spirituel, puisque le faux Soi forme un voile protecteur autour de l'âme et l'empêche de bien voir ce qui se cache dessous. Néanmoins, la sagesse de l'âme continue de nous guider de la même manière que le soleil continue de nous éclairer derrière les nuages.

Jung a parlé de cette connaissance au delà des mots, de ces histoires dans nos os, comme des archétypes ou des patterns fabriqués d'expériences humaines, inscrustés dans notre conscience dès notre naissance. Ils sont l'héritage d'une sagesse universelle qui réside dans notre Soi, un instinct qui nous révèle le chemin du retour, la voie de la réalisation du Soi et la réunion avec notre Source. Jésus fut l'un de ces héros. Il est venu nous montrer le chemin pour entrer au royaume. Bouddha a aussi laissé des instructions pour nous aider à réaliser le Soi... Les mythes sont des reposoirs de sagesse. Sans aucun doute, **la recherche du Soi est une aventure à la fois psychologique et spirituelle.**

Le rituel aurait la propriété d'inscrire l'individu dans une société donnée et de tenter de l'unir à cette source de Vie grâce à la puissance des symboles. Dans *The Power of Myth*, Campbell explique pourquoi l'être humain recherche la lumière et comment les relations harmonieuses se développent à partir de la compassion que l'on démontre envers les souffrances d'autrui. La compassion

serait la porte d'entrée de la divinité dans les relations humaines. Parce que, dans la compassion, nous sommes au coeur du moment présent. Cette pleine participation à la vie exige toute notre attention, toute notre conscience. Les rituels vécus consciemment ont le pouvoir de recentrer l'individu et peuvent renforcer sa connexion avec la Source de vie.

Les rituels communautaires servent à nous rappeler que nous sommes les acteurs d'un drame répétitif. Si l'on pense que le Soi - ce lieu commun de conscience - est d'égale valeur pour chaque personne, alors pendant un rituel - cet acte public, communautaire, répété de la même manière à travers l'histoire - nous perdons notre illusion d'individualité et nous entrons dans une identité de groupe grâce à laquelle le Soi peut finalement émerger plus facilement.

Joan Borysenko explique que certains rituels, lorsqu'ils sont exécutés avec l'accord de tous les participants, peuvent avoir un réel pouvoir parce qu'ils ont été conçus pour rattacher les individus à quelque chose de plus grand qu'eux (la famille, la tribu, la culture, Dieu...) Les participants sont ainsi unis par des fils invisibles au grand Tout. Pendant ces rites, ils vivent dans un temps sacré et ils savent qui ils sont et où ils vont. Chaque culture, chaque tradition a ses rituels pour marquer les passages de la vie et permettre à ses membres de se recentrer périodiquement et de se maintenir sur la bonne voie.

La plupart des religions ont érigé leurs temples selon des géométries sacrées... Il en serait ainsi pour le coeur humain, une place sacrée... et si nous développons le rituel d'y entrer chaque jour par une prière, une méditation ou juste un moment de gratitude silencieuse, nous allons nous réaligner avec une

Force supérieure, d'amour créateur, avec l'intuition qui nous guide dans notre "hero's journey". Personnellement, mes périodes d'écriture m'ont servi de moyen d'accès vers mon coeur et m'ont permis de prendre du recul face aux aléas de la vie, de déceler le bien dans le mal, le bon dans le douloureux et de rendre grâce à la vie.

De même en était-il de la petite prière du soir que les enfants s'inventaient à ma suggestion. Ils remerciaient Dieu pour les bontés de la vie et pour l'amour que l'on éprouvait les uns pour les autres. Avec ce petit rituel sacré, nous contactons ce centre en nous qui nous unissait au delà des corps, et les enfants n'avaient plus peur de dormir seuls. L'idée m'était venue d'une assiette que j'avais achetée dans une boutique de cadeaux à Flushing, New York, alors que j'étais enceinte et sur laquelle figurait un petit enfant recueilli, accroupi près de son lit. Il récitait : «Angel of God, my guardian dear, to whom his love commits me here, ever this night be at my side....» Le pouvoir des mots est tel que, si j'osais répéter aujourd'hui ces quelques vers en la présence de mon fils si occupé et préoccupé par sa carrière exigeante, je verrais, sans l'ombre d'un doute, apparaître sur ses lèvres un sourire rempli de souvenirs paisibles et, dans ses yeux, une lumière de confiance irrévocable en l'avenir. Certitude maternelle.

Joan Borysenko affirme que 78 % des Américains n'appartiennent pas à une religion ou ne participent qu'occasionnellement à certaines cérémonies. Plusieurs recherchent un sens plus spirituel et plus profond à leur vie, et la religion ne répond pas à leurs attentes. J. Campbell note aussi que la religion semble aliéner le peuple quand elle devient une force qui divise plus qu'elle unit, tels les enseignements religieux qui prétendent détenir la seule et unique vérité. Les

dommages spirituels causés par une religion abusive ne peuvent être soignés que par un long processus de réévaluation (rethinking) des croyances religieuses. Ceux qui s'en sortent deviennent profondément confiants et capables de confiance...

Dans *Original Blessing*, Matthew Fox écrit :

Les civilisations de l'Occident ont préféré l'amour de la mort à l'amour de la vie, le péché à l'extase, l'introspection individuelle à la conscience et l'appréciation cosmique. La religion a menti au peuple de l'Occident chaque fois qu'elle est restée silencieuse à propos du plaisir et de la création cosmique, chaque fois qu'elle s'est tue sur le pouvoir incessant de l'énergie créatrice et de toutes les bénédictions originales. On aurait dû nous parler de bénédiction originelle au lieu du péché originel. Depuis six siècles, ce qui manque le plus aux sociétés de l'Occident, c'est le *Via Positiva*, une voie, un chemin d'affirmation, d'action de grâce, d'extase.³⁷

Le faux Soi émerge pour protéger l'enfant de la peur et de la vulnérabilité, mais, à l'âge adulte, ce faux Soi empêche les individus de s'épanouir dans une plénitude psychologique et spirituelle. Aussi longtemps que les gens vivent dans la présomption erronée qu'ils peuvent exister avec leur bon côté à la lumière et leur mauvais côté caché dans l'ombre, ils sacrifient toutes possibilités de vivre une vie entière et authentique. La créativité ne peut pas fleurir quand le royaume intérieur est divisé contre lui-même, car la vie sèche et devient stérile. Une parabole et un archétype peuvent nous aider à devenir plus vivant s'ils nous enseignent quelque chose de nouveau sur nous-même.

³⁷ *Ibid.*, p. 33. La traduction est de mon cru.

Le poète Wolfram prétend que chaque action apporte des résultats à la fois bons et mauvais. Alors un péché, d'après Borysenko, serait une pensée ou une action qui renforcerait le sentiment de non-valeur et d'isolation chez un individu. Et le repentir, de son côté, serait la conscience, la reconnaissance d'une partie aveugle, l'acceptation de l'ombre afin de nous libérer pour que nous fassions davantage à l'avenir des choix pro-vie. Nous pardonner finalement. Quand la séparation entre le masque et l'ombre est guérie et que l'unicité du Soi se révèle, le cheminement est complété... et nous partageons volontairement l'expérience de la souffrance, la passion d'une autre personne. Nous ne sommes plus deux mais un. Dans les moments d'union, la différence entre le sacré et le profane n'existe plus.

Tomber amoureux réconcilie les deux moitiés si longtemps séparées. On accepte l'autre comme autre, on l'aime comme il est. Mais les relations sont censées nous faire grandir et nous amener à suivre le divin en nous. Et dans ce cheminement en devenir... nous devons récapituler toutes les douleurs de l'enfance qui bloquent notre habileté à donner et à recevoir de l'amour. C'est tout un défi. Et toute une joie. C'est le cadeau que j'aimerais transmettre à mes enfants. La capacité d'échanger de l'amour. Car l'amour reste vivant bien après notre mort.³⁸

³⁸ Dans ma recherche, le concept du Moi semble mieux défini que celui du Soi. Pour moi, le Soi est beaucoup plus que le principe d'identité et d'intégrité d'une personne. Le Soi, à mon avis, est non seulement l'ensemble des pulsions inconscientes propres à un Être, mais aussi un guide unique qui gère les fonctions psychiques de cet Être. Je rapproche le concept du Soi à celui de "l'âme" et je crois que les deux appartiennent au domaine du sacré.

DEUXIÈME PARTIE

Récits

INTRODUCTION

Après avoir réfléchi aux fonctions des écritures du Moi; après avoir constaté que ce genre s'est développé à travers les siècles, particulièrement pendant les périodes où les structures morales éclataient; après avoir compris que l'écriture matinale était ma méditation, mon refuge, et me permettait non seulement d'arriver à la sphère intime de mon Être, mais aussi de lutter contre l'éclatement et de me réconcilier avec moi-même et avec la vie; après avoir saisi le rôle indéniable des rituels comme moyen de socialisation et comme véhicule de croyances, j'ai constaté que les valeurs reçues contribuent à la construction de la perception et de la vision du monde des individus. Je me propose maintenant de montrer par le récit de divers rituels, dans des époques variées, la perte de signification des symboles, leur manque de sens et finalement l'abandon de certains d'entre eux. Pourquoi avons-nous arrêté de prêter foi à ces rites de passage remplis de symboles supposés non seulement nous mettre en contact avec notre âme (notre Soi) mais aussi nourrir notre vie spirituelle? Quelle brisure s'est produite entre le perron de l'église et l'Internet? Je perçois une corrélation évidente entre la montée du niveau de scolarisation de la société et la diminution de sa participation aux rituels religieux.

La science aurait-elle tué l'efficacité symbolique des rites et des rituels sacrés? Dernièrement, Bill Moyers, journaliste à la télévision américaine, interviewait un spécialiste des religions. Sa question fondamentale était la suivante : «Comment se fait-il qu'avant nous étions noyés dans le Sacré et que maintenant nous devons gratter pour trouver une toute petite parcelle de sens à nos vies?» Parce que la religion doit continuellement se défendre contre la science, a répliqué le savant. Depuis le Moyen Âge, la science se développe en s'en tenant toujours aux faits

palpables, calculables, quantifiables et démontrables d'une réalité donnée. Lorsqu'il s'agit de démontrer l'invisible, cette façon de faire ne fonctionne plus. Bill Moyers est alors revenu à la charge : «Comment pouvez-vous être certain qu'une intelligence supérieure existe?» Le savant a répondu : «Toutes les grandes religions parlent d'un Dieu Tout-Puissant, d'un Être parfait.» La science nous explique le fonctionnement des organismes, des systèmes, tandis que la religion nous parle au-delà de nos sens ordinaires. La science fait la preuve d'une réalité donnée. On ne peut pas prouver le divin. On ne peut que lui donner du sens. La religion projette un "happy ending" et dit que les joies viennent des difficultés surmontées. Nous nous retrouvons avec deux lunettes pour regarder le même monde.

Jadis, l'homme religieux acceptait la transcendance et croyait que la vie avait une origine sacrée. Pour l'humain moderne, la naissance, le mariage, la mort ne sont que des événements qui ne signifient rien d'autre que ce que montre l'acte concret d'une naissance, d'un décès, ou d'une union sexuelle officiellement reconnue. L'homme moderne devient l'agent unique de son histoire. Il n'accepte aucun modèle en dehors de la condition humaine historique. Il admet la relativité de la réalité et il lui arrive même de douter du sens de l'existence.

Pourtant l'homme profane, qu'il le veuille ou non, conserve encore les traces du comportement de l'homme religieux, mais sans la signification religieuse. Il dispose, dit Mircea Eliade, de toute une mythologie camouflée, et son inconscient est le résultat des innombrables expériences existentielles passées. L'homme areligieux est aidé et nourri par l'activité de son inconscient qui lui propose des solutions pour surmonter les difficultés de sa propre existence. Dans ce sens, il remplit le rôle de la religion.

J'ai longtemps cherché une ouverture vers l'universel, vers le monde de l'esprit. Je portais un regard scientifique dans les ouvrages consultés. Je me rendais compte que les mythes et l'intuition se retrouvent même dans la science. C'est pourquoi ma recherche est teintée de couleurs à la fois religieuses et scientifiques, parfois même des couleurs pastel du nouvel-âge. En réfléchissant sur le rôle de mon rituel d'écriture, en fouillant ma vie intérieure, je me suis engagée à fond dans mon projet. Quelle autre âme aurai-je le droit de tripoter ainsi? Une grande humilité doit entourer une telle démarche, car en arrivant au coeur de soi, on se trouve au coeur de l'humain.

J'aimerais dire que j'ai enfanté dans la joie. C'est vrai, mais c'est encore la douleur qui a déclenché le travail. Sortir de l'impasse à cause d'un cri du coeur. Je ne pourrai rien "prouver" par mes récits, alors je parlerai plutôt de l'effet de la recherche du centre de Soi, du désir de briser les masques dans les moments chaotiques de la vie. Ces récits sont l'histoire d'une longue descente en enfer ou une longue ascension au ciel pour accéder au sacré. Même si j'ai recours à ces images extrêmes pour m'exprimer, j'ai réussi à unir le Bien et le Mal, à accepter mon côté sombre et mon côté lumineux, à ne plus diviser mon corps de mon esprit, mon coeur de ma tête. J'ai unifié mon être au cours de ma démarche. J'ai retrouvé mon Soi.

Le rituel de l'amour

D'après mes recherches sur les rites de passage, le baptême est encore un rite apprécié et suivi par les Québécois. Les funérailles gardent aussi un caractère religieux. Les rôles du prêtre et de l'Église sont toujours respectés. Le mariage moderne, par contre, se célèbre après la vie à deux et parfois, après les enfants. On le considère plutôt comme une fête folklorique. C'est à mon avis, le rituel que nous avons le plus désacralisé, le plus massacré. Pour détruire les tabous, nous vivons nos expériences sexuelles sans engagement, sans spiritualité, avec ou sans amour. Amour de la chaleur, amour du plaisir, oui, mais aucune dimension spirituelle n'est cultivée pour des raisons de liberté. La préparation à la vie de couple, à la nuit de noces, le passage de la virginité à la vie sexuelle n'existe pas. Jadis, ce rituel devenait le moment "officiel" du passage. Il se célébrait devant le curé et se fêtait avec les familles des époux. Il fallait s'y préparer, démontrer les preuves de son sérieux et promettre fidélité. Et surtout tenir ses engagements à tout prix.

On dirait qu'en cherchant l'amour, on a fait sauter l'importance du mariage. Sans doute parce que, dans un lointain passé, l'amour n'avait rien à voir avec le mariage. On se mariait pour des raisons économiques, pour unir des domaines et construire d'imposants royaumes. Tant mieux si les jeunes gens s'aimaient! Après la venue du sentiment amoureux chanté par les troubadours, tous espéraient éprouver une telle passion. Et l'amour-sentiment s'expérimentait alors en dehors du mariage seulement. L'Église, pour lutter contre le débridement, pour contrer la passion, pour limiter les dégâts, pour tuer l'attrait du plaisir, l'a défendu. Le sexe, la passion et le plaisir sont devenus, dans l'éducation judéo-chrétienne, tabous et péchés. Les hommes de Dieu prêchaient le contrôle de soi. On favorisait

les rapports sexuels pour la procréation seulement. L'Église, à force de condamner la chose, lui donnait en même temps un certain prix.

Plus on niait le corps et ses besoins, plus on se sanctifiait. Aux petites filles, on montrait le modèle d'amour de la Vierge-Marie qui procréa par l'opération du Saint-Esprit (sans plaisir) et de la Marie-Mado-guidoune que Jésus aimait tendrement. Rien n'empêche que son "va et ne pêche plus" a quelque chose de doux qui me signifie plutôt "va, et ne te laisse plus pécher dessus". Et aux petits gars, on affichait des modèles d'apôtres forts et capables de tout abandonner pour suivre Jésus dans son grand "trip" d'amour universel. Jeune, je m'inquiétais de leur femme et de leurs enfants. Étaient-elles exclues à cause d'un mal trop attirant qu'elles portaient en elles? Pourtant, Jésus a guéri celle qui faisait des hémorragies depuis des années par un simple regard de bonté et d'amour : «Va, dit-il, ta foi t'a sauvée». En revanche les "saintes" femmes se tenaient tout près de Jésus. L'une d'elles a même essuyé son visage ensanglanté et elle a hérité d'une gravure indélébile de Jésus sur sa serviette. Certaines l'ont pris dans leurs bras après sa mort, jamais de son vivant. Elles le suivaient en silence, courbant l'échine sous leur peine. Elles accomplissaient en douceur tous les menus travaux. Sur les tableaux du chemin de la croix, dans les églises de mon enfance, elles regardaient Jésus avec de bons yeux de chiennes patientes. Quels mots d'amour Jésus aurait-il prononcés à la femme qu'il aimait? On n'en a aucune idée. Comme modèle de mari, on nous a montré un Joseph niais, qui n'a jamais fait l'amour à sa Marie. Sur les images, il râpait toujours le même morceau de bois avec son fils, qui apprenait près de lui les gestes simples de la vie en rêvant de sa mission. La sexualité était bannie des histoires d'amour sacrées.

Dans notre ère du divorce et de libération sexuelle, le contraire s'est produit. Il n'y a plus d'histoire sacrées, asexuées, il y a, en revanche, beaucoup d'histoires violentes avec sexualité. Nous sommes passés des interdits les plus stricts, qui servaient de balises, à l'effondrement des limites. On préfère ne rien censurer pour éviter les inhibitions. Par contre, on enseigne comment mettre le condom sur le pénis en érection. On démystifie les maladies transmissibles sexuellement, on explique le comportement des pédophiles, des maniaques sexuels, on met en garde contre le harcèlement. On parle d'autodéfense, de protection, de prévention, on informe contre l'amour qui tue. Mais on ne dit pas un mot de l'amour qui fait vivre.

Il n'existe aucun rite de passage, ni de célébration, ni de grand moment préparatoire à l'âge de la reproduction. La jeune fille prend la pilule au cas où l'occasion recherchée se présenterait, et le jeune homme s'instruit tant bien que mal avec ses copains pour ensuite faire semblant qu'il connaît tout sur le sexe dans ses cours de formation personnelle et sociale. On banalise le rituel de l'amour, on le ridiculise souvent. Les humoristes font "cramper" des salles combles en parlant de masturbation, en démontrant comment se faire la cour à soi-même, tandis que les âmes seules se réfèrent aux téléphones érotiques pour se soulager. Le rituel de l'amour a été vidé de son sens. Ce n'est plus important pourquoi on le fait, c'est de le faire qui compte. Après avoir coupé la sexualité de l'amour, l'amour est coupé de la sexualité.

Entre la philosophie de l'Église, qui souhaitait jadis que l'on ne contamine pas l'amour avec la sexualité, et la pensée *Play boy*, qui nous avisait de ne pas contaminer la sexualité avec l'amour (les deux étant aussi néfastes et contribuant à diviser l'Être), je tenterai d'illustrer la perte de signification du rituel amoureux. Je

me servirai de récits de différents mariages, des années quarante à quatre-vingt-dix, pour toucher du doigt la transformation de l'amour. Avons-nous perdu le sens de l'amour ou commençons-nous à le trouver?

Je raconterai l'amour romantique entretenu dans l'esprit de ma mère, de sa soumission au paternel, à la loi divine, à tout ce qui contrôlait les femmes de ce temps. Comment devaient-elles composer avec l'amour physique défendu? En fait, le plus péché des péchés. Il était interdit de dire oui jusqu'au mariage, après quoi, il était interdit de dire non. La jeune femme se rendait vierge à l'autel au bras de son père. L'homme qui l'épousait devenait responsable de son "épanouissement". Elle n'avait qu'à se laisser faire. Cette prise en charge par les hommes rassurait la femme de cette époque. Sa foi se mesurait à sa crainte de Dieu; son amour, au respect de l'homme.

La confrontation entre le rêve et la réalité a été cruelle. Les malaises psychologiques causés par les peurs se transformaient souvent en maux physiques. À coup de carêmes, de retraites fermées, de pilules du bon Dieu, on réussissait à garder la femme sur le droit chemin. Si elle était malheureuse, c'était la faute de Dieu ou de son mari. Elle vouait sa vie à ses enfants qui, en revanche, devaient l'aider à porter sa croix.

Par la suite, je décrirai mon propre mariage, pour aboutir à la génération suivante, celle des années soixante-dix. À cette époque d'éclatement des valeurs, je me pencherai sur le divorce de mes parents et son effet sur mon rêve familial.

Après son divorce, ma mère a choisi de rester seule. Elle voulait profiter de son important réseau d'amies et amis. Elle appelait cela vivre l'amour universel. Elle évitait les engagements, se gardait toujours une porte de sortie et favorisait la liberté afin de ne jamais se sentir coincée. En réalité, elle souffrait de la solitude du cœur. Personne ne pouvait l'atteindre. Si quelqu'un osait la toucher, elle fermait la porte à double clé. Ne plus jamais être blessée. Quand elle n'en pouvait plus, elle se fiait à ses enfants, avec qui elle avait développé les liens affectifs les plus importants.

Pour ma part, je refuse de rendre mes enfants responsables de mon affectivité. C'est beaucoup trop lourd à porter une mère qui cherche l'amour toute sa vie sans jamais le trouver. Je me suis sentie coupable du divorce de ma mère (on ne l'aidait pas assez), je ne voulais pas avoir à porter le poids de sa mort... Je pars à la quête de mes croyances en l'amour.

Du perron de l'église à l'Internet

Le transfert

Maman ne veut pas nous quitter. Elle refuse de perdre son autonomie. Comme si elle voulait mourir debout, droite, bien vivante. Surtout, ne pas avoir besoin des autres, garder sa liberté d'action et n'être à la merci de personne. La mort l'effraie énormément. Je ne sais pas pourquoi. Impuissante, je me tiens proche ou loin selon mes faiblesses intérieures. Si je suis assez forte pour ne pas laisser son angoisse m'engloutir, je stabilise ma mère dans son dernier passage. Elle me regarde comme si je détenais toutes les réponses et, en même temps, elle me reproche de les chercher.

J'en ai assez d'être la mère de ma mère. «Demande au médecin et prends la décision à ma place, dit-elle, moi, je ne veux pas savoir.» Je tente de lui remettre ses choix comme le conseillent les psychologues. Ma mère hait les thérapeutes et leur façon de rendre les individus responsables de leurs décisions. Elle argumente: «Comment se fait-il qu'avec leurs idées brillantes, ils ont les familles les plus fuckées?» Elle n'en veut pas de ces faux choix. Acheter une auto, louer un appartement, passer une journée en compagnie d'un ami, ce sont de vrais choix! mais mourir... J'aimerais bien changer le regard que ma mère porte sur cette dernière étape. C'est ça le problème, elle ne veut pas y faire face et encore moins la vivre.

Je lutte pour jouer mon rôle, seulement le mien. Sinon, je deviens non seulement la mère de ma mère mais aussi son mari, sa gardienne, son bouc émissaire. Comment mon père a pu "toffer" ces trente-cinq années d'angoisse, de panique. Tout ce qu'il disait en se branlant la tête : «Est peureuse, ça pas de bon sens.» J'ai toujours cru qu'il était la cause de cette peur terrible qui habitait ma mère. Dans mon coeur d'enfant, lui était responsable et moi, coupable. Après qu'il l'eut quittée, j'ai écopé à la fois de la responsabilité et de la culpabilité. Curieusement, c'est moi qu'elle blâme

et c'est moi qu'elle souhaite voir auprès d'elle. Elle m'en veut énormément d'écrire la vérité et elle la cherche tout le temps.

Ça fait deux ans qu'elle consulte les spécialistes et que je l'accompagne. Six mois pour trouver, six mois de médicaments aveugles pour enlever l'inflammation et contrôler la douleur avec des piqûres de cortisone, jusqu'au moment où la hanche a cassé. Plus de doute! C'est bien ce que les médecins craignaient. La biopsie confirme le diagnostic. Un spécialiste est désigné pour soigner cette chose nommée, qu'elle refuse d'appeler par son nom. Tant chercher pour ne pas vouloir savoir. «Vas-y, toi, ma fille. Regarde les radiographies, moi, je ne veux pas voir la tige dans mon os.» Elle visite le médecin et se cache pour ne pas entendre les explications. Je reçois toutes les informations. Elle s'assure que je ne lui dirai jamais la vérité. «C'est clair, je ne veux pas le savoir. C'est mon droit.» Elle se trouve avec un droit et moi, un devoir. Je lui résume quand même le plus important tout en la ménageant.

J'aide maman (ou moi-même) à devenir transparente avant son départ. Je me pratique à dire je, à nommer l'essentiel. Je me tiens debout. C'est mon amoureux qui m'oblige à garder mon cœur ouvert et à le protéger... Même si je m'attache le cœur à la tête continuellement, il m'arrive de sortir de la chambre de ma mère toute débâtie intérieurement. Je prie mon père mort de me donner un coup de main.

Pourtant, il faut arracher les masques un à un. Le matin, parfois je termine la toilette de ma mère en appliquant sa crème de jour avec soin près des yeux. Je mets un soupçon de rouge à lèvres. Par mes gestes fermes et tendres, j'essaie de lui démontrer que je ne me culpabiliserai plus. Quand vient l'heure de mon départ, je me lève avec courage pour affronter les "pas déjà". Plus elle me sent forte et

capable de me défendre contre elle, plus elle insiste pour m'avoir près d'elle. C'est terrible, les changements de pouvoir.

Maman a des attaques d'agressivité, elle en a toujours eu. Après, elle fait semblant que ce n'est pas arrivé et ne s'excuse jamais. Elle laisse tomber une explication entre deux autres phrases banales. Je suis supposée tout comprendre. C'est la peur qui la rend agressive, dit-elle. Lorsqu'elle n'en peut plus de souffrir, que la peur la saisit aux entrailles, elle accuse celui qui l'a opérée, ou celle qui administre les "maudits" médicaments. Le personnel expérimenté sait déjouer les accusations par des explications savantes, tandis qu'elle leur répète qu'elle ne veut pas de cours médical, seulement être rassurée. Sécurité, confiance, vous connaissez? De l'assurance, elle en a vendu, là, elle essaye d'en acheter. Ce n'est pas inclus dans les services hospitaliers. Sa seule fille devrait lui offrir cette sécurité tant recherchée. Lorsqu'il ne reste plus personne à blâmer, je deviens vite le monstre. Si j'étais plus présente! Si je m'en occupais davantage! Si je m'informais plus! En bout de ligne, quand je réussis trop bien à parer les coups, que je reste calme, elle lance la flèche mortelle. «Des traumatismes, ça rend malade.» C'est mon dernier livre qu'elle appelle le traumatisme. Les pelletées de culpabilité revolent. Dans ma dernière année avec elle, près de son lit de mort, j'ai au moins appris à crier : «Maman je ne veux plus être coupable de tes angoisses. C'est pas de ma faute si t'es terrifiée! Comprends-tu?» Ouais, mais c'est la faute de qui, hurlent ses yeux, si je ne reçois jamais assez d'attention pour me calmer, si je ne me sens jamais aimée. JAMAIS.

Je ne voulais pas commencer ce récit de cette manière. Je désirais raconter les tentatives de survie de maman. Ses luttes, sa dignité et le prix qu'elle a payé pour rester autonome. Comment elle s'est débattue et a su s'organiser pour survivre avec une certaine grâce. Elle prenait soin de son corps, de ses ongles, de ses

cheveux. Elle demandait les services de la podologue et de la coiffeuse. Elle rangeait ses tiroirs minutieusement, elle remplissait ses armoires de cannages qu'elle fabriquait. Elle mettait de l'ordre dans ses recettes et dans ses souvenirs, pour que tout soit parfait après... Pourtant, elle agissait avec la volonté de guérir. Elle rêvait tellement de marcher, qu'elle disait : «C'est pas mêlant, je me vois courir.» Combien de repas offerts en chaise roulante. Faut le faire! Prendre une petite bière, recréer la fête, oublier son infirmité devant ses invités. Refuser de perdre son génie comme elle disait. Essayer de contrôler les souffrances avec tous les procédés imaginables de médecines douces pour éviter la drogue et le désespoir. Après chaque échec, accepter d'avaler les cachets pour supprimer la douleur. Finir par en blaguer avec les amis : «Je suis sur la "coke" pour le week-end.»

Sans tous ces gens qui l'entouraient et qui m'aidaient à supporter ses derniers moments, je serais morte avant elle. Dans l'âme. C'est là qu'il faut rester vivant! C'est l'esprit qu'il faut sauver, sans prendre les jambes à son cou, sans se cacher derrière un mur opaque. Rester ouverte et fragile. J'ai trop travaillé à l'honnêteté et à la transparence, j'étais trop avancée sur le chemin de la conscience pour faire demi-tour. Avec le support de l'homme que j'aime, je restais forte et vulnérable, généreuse et égoïste. Quel dilemme! Mon havre de paix, ce sont mes recherches. Juste assez maniaque pour continuer à m'en nourrir et capable de tout mettre de côté pour vivre l'amour. «Achèves-tu?» demandait ma mère. Elle traitait mon doctorat comme un rival. Chercher le sens du sacré et les conséquences du manque d'amour de Soi s'avérait dangereux à ses yeux. Pourtant l'amour et le sacré ne se séparent pas. J'ai su abandonner les données de mon ordinateur pour accompagner celle qui m'avait légué sa mémoire.

J'escorte ma mère dans son dernier passage sur son lit d'hôpital. Elle n'a trouvé ni la joie, ni l'amour nécessaire à l'abandon. Pourtant, ça fait deux ans qu'on s'y prépare. Elle passe son temps à avertir les gens qui travaillent avec elle. «Doucement, il faut m'apprivoiser.» J'essaie. C'est sans doute comme en amour, ça se vit à deux l'apprivoisement. L'an passé, lors de sa première opération à la hanche droite, maman avait vécu une N.D.E. (Near Death Experience). Son esprit, racontait-elle, est sorti de son corps et a vu la lumière et tous ceux qui l'avaient aimée, son père, ma petite fille, tous l'accueillaient dans cette bonté infiniment éblouissante. Elle affirma alors : «Je n'aurai plus jamais peur de mourir.» Je l'ai vue se transformer. Elle est passée de l'agressivité épouvantable à la douceur émouvante. Elle est devenue comme un enfant confiant, acceptant l'amour des infirmières. Sa rage fondait à vue d'oeil. Elle pleurait facilement, sans haine. Elle demandait l'aide sans l'exiger. Elle vivait chaque jour comme un cadeau à partager. Un vieux compagnon qui la visitait pouvait même lui caresser la joue. J'ai cru au miracle, maman allait se laisser aimer.

Dans cet état d'esprit, elle a voulu me raconter son enfance et sa jeunesse; ce que signifiait pour elle les rituels et les traditions de son époque. J'allais recevoir ma plus belle récompense, comprendre ma mère avant son grand départ. Elle voulait que j'écrive sur ce temps de bonheur et de sécurité, sur sa Beauce natale. Je me suis présentée avec calepin et plume. Elle portait fièrement son plus beau pyjama. La porte de chambre fermée, dans un respect maximum, ma mère me dictait son passé lointain. «Change pas les mots», insistait-elle. «Ne me fais pas dire ce que je ne veux pas dire.» J'ai juré de lui apporter les pages imprimées à l'ordinateur au fur et à mesure, et j'ai écouté de toute mon âme.

Ses premiers rêves d'amour émanent des tristes chansons de guerre que son père chantait le dimanche, après la grand-messe. Elle les chantonne pour se

souvenir des mots, puis elle pleure. Une grande nostalgie l'habite lorsqu'elle se rappelle l'amour de son père pour sa mère. Il sortait sa musique à bouche et improvisait un concert pour ses filles accroupies à ses pieds. Pendant le temps de la Crise, dans des balançoires de fortune, ma mère chantait les ballades préférées de son père pour l'égayer. «Les rêves nous faisaient vivre en 29-31.» Elle vantait la générosité de son père et son grand respect pour les vieux. Je feins d'ignorer le message. Pour elle, respecter veut dire ne jamais questionner. Elle décrit la bonté de sa mère, qui s'occupait de l'immense jardin, et ses talents de couturière pour habiller sa lignée de filles, l'orgueil du père à la messe du dimanche. Pas un mot sur la signification du rite, mais beaucoup sur l'obligation de respecter le jour du Seigneur et sur la fierté du père. La vraie récompense.

Cependant, elle s'est attardée longuement sur le perron de l'église, là où tout se passait. Enfant, elle y flânait avec ses soeurs. Elles mesuraient l'hypocrisie des supposées grandes dames de la paroisse, qui cachaient leurs grossesses comme des péchés, et elles s'amusaient à dénicher les putains du village. Les fillettes entendaient les médisances des uns contre les autres. Ainsi, tous les comptes se réglaient après la messe. C'était le lieu de rassemblement par excellence qui permettait de promouvoir ou d'anéantir une idée, un personnage ou un parti. Sur le perron, un litige privé devenait public. On manifestait, on défendait, on jugeait et on condamnait après la messe. Les nouvelles de la semaine circulaient, on analysait les bêtises gouvernementales. Parfois un individu criait des annonces. Un jour, un conflit entre voisins a créé tout un émoi sur le perron et a contribué à façonner la foi et les croyances de ma mère.

Les hommes en sont venus aux coups. Ils se battaient farouchement, comme dans un film de cow-boys Indiens. Quelle frayeur pour les six petites filles

hystériques qui retenaient leur père en s'agrippant à ses jambes et à ses bras pour ne pas qu'il se batte avec les autres. Soudain, le curé est apparu dans sa grande soutane noire au milieu du combat, dégénéré en massacre à ses yeux d'enfant, et il a dominé la bataille. Il a réussi à calmer les esprits bouillonnants de ses paroissiens et a apaisé la tempête. Ma mère en a été impressionnée pour le reste de sa vie.

Il n'y a pas eu de concert de musique à bouche ce dimanche-là. Et le dimanche suivant, le curé avait fortement sermonné ses ouailles. «Il faut que ça change, criait-il du haut de sa chaire, sinon quelque chose va arriver pour nous montrer comment maintenir l'harmonie dans notre communauté.» Trois semaines plus tard, la moitié du village brûlait. Tous les hommes, une fois les puits épuisés, transportaient les seaux d'eau à bout de bras. Les mêmes bras qui avaient frappé si fort charriaient l'eau pour vaincre l'élément destructeur sans égard à qui appartenait la maison et à quel clan la famille se ralliait.

Avec leur mère, les petites filles se réfugièrent chez une tante au haut d'une colline. De là, elles ont vu le feu de l'enfer. Le bon curé, parti à Québec pour sa retraite annuelle, disait-on, fut ramené d'urgence dans sa paroisse en péril. Avec des prières et des médailles bénites lancées dans le feu, il a non seulement redoublé l'ardeur des charrieurs d'eau, mais avec l'aide du vent retourné de bord, il a vaincu le mal aux portes de la maison de mon grand-père. Ce fut le miracle du curé Caron. Quelque quarante maisons étaient parties en fumée. Après ce sinistre événement, tout le monde s'entraidait. Le feu n'avait pas que détruit les maisons, il avait également consumé la haine dans le cœur des hommes. Des corvées s'organisaient. Ensemble, les paroissiens reconstruisirent le village.

Ma mère n'en revenait pas du pouvoir de la foi sur le courage des gens. Cependant, elle attribuait ce pouvoir au curé Caron qui, lui, le tenait de Dieu. Par la suite, ce prêtre n'avait qu'à pointer son gros doigt accusateur vers la jeune fille pour la faire tressaillir de peur. C'est ainsi que foi et terreur se sont amalgamées dans le coeur de maman. Toute sa vie elle recherchera et confondra domination et sécurité.

Petite, ma mère a été ruée par le cheval favori de son père. Après avoir constaté qu'elle n'était pas blessée, mon grand-père avait juché sa fille sur le châssis de la fenêtre de l'étable et, sous ses yeux terrifiés, il avait frappé le cheval jusqu'à épuisement total de sa rage d'homme. Le cheval se cabrait, hennissait, se débattait dans l'encadrement solide de son box. Son père tout-puissant démontrait que l'amour était synonyme de pouvoir et de force. «Pauvre Jack, disait-elle, il en a mangé toute une!» Elle éprouvait le plus grand des bonheurs en ressentant à la fois la peur et la sécurité.

Elle enchaîna son récit avec la mort d'un gros taureau. Lorsque les hommes faisaient boucherie, les enfants accouraient pour assister au spectacle sanglant. On assommait le boeuf avec une masse avant de le poignarder. Quel beuglement et quelle résistance! Les filles se cachaient pour ne pas le voir s'écrouler, mais le cri perçant atteignait leur âme d'enfant. Les yeux les plus curieux et les plus solides tentaient d'apercevoir le ventre ouvert. Les côtes de la bête semblaient se soulever, et son gros muflle soufflait encore dans la mare de sang.

Je prends des notes rapidement. Ma mère me raconte *La petite maison dans la prairie*, version Berthe Mathieu. L'écriture, c'est comme en amour, maman, on doit dépasser le corps et la personnalité pour atteindre l'esprit. Je m'intéresse aux croyances de ma mère et je cherche à comprendre comment le sacré a pu la définir.

On dirait qu'elle entend mes pensées. Enfin, elle se décide à attaquer le sujet le plus épineux entre nous : l'amour. La dernière fois qu'elle m'en a parlé, elle me racontait pour la nième fois, son rêve du prince charmant et sa grande déception après son mariage. J'avais rétorqué :

- Maman, c'est pas le prince que l'on imagine qu'il faut marier, mais l'homme que l'on aime.

-Toi, tu ne pourras jamais écrire une histoire d'amour, tu n'y connais RIEN, lança-t-elle avec dédain et rage.

Et Vlan! D'une claque, elle avait attaqué à la fois mon écriture et ma conception de l'amour. Aujourd'hui, peut-être que je comprendrai. Je me promets de ne pas réagir, de la laisser terminer son histoire.

Ma mère commence à relater son éveil à l'amour par une série d'amoureux à qui elle n'a jamais avoué son penchant. Ses soeurs se moquaient d'elle. Sa grand-mère, qui servait de chaperon dans le salon familial lors des visites des cavaliers le dimanche soir, paraissait quelque peu jalouse. «Surveille-là bien, celle-là, disait-elle à mon père.» Plusieurs filles dans une maison attiraient de nombreuses voitures dans la cour. La table aux pattes de lion, montée dans le salon double, servait à recevoir les prétendants. Le reste de la famille mangeait dans la cuisine sur une longue table avec un banc accoté au mur. Et grand-mère préparait les repas pour tout le monde. Ces années de bonheur insouciant passées dans l'attente du prince charmant étaient conduites par la main ferme et le regard sévère du grand-père.

À seize ans, ma mère vit son prince un soir de mardi gras, la veille du carême, lors d'un bal masqué. Elle accompagnait les violoneux à l'harmonium lorsque sa soeur vient la remplacer pour lui donner la chance de danser. À l'instant

même, une bande de garçons masqués entraient chez Jos Bertrand. Celui qui la demanda pour valser possédait un corps élancé et des épaules larges comme une armoire à glace. Jamais une chanson de Tino Rossi n'avait été aussi enlevante, aussi ensorcelante. Son cavalier la guidait, la faisait tourner, pivoter. Il lui fredonnait les paroles dans l'oreille. Elle flottait. Et elle continua à vivre sur un nuage bien longtemps après qu'il l'eut reconduite à sa place. Elle a cherché à savoir qui il était. Dans un petit village, tout finit par se découvrir. Elle a reconnu sa corpulence; il lui a reparlé. Et il est mort tragiquement, un mois plus tard, dans un accident d'auto. Cette danse, ce souffle dans son cou ont hanté ses nombreuses nuits de jeune fille.

Chaque fois qu'elle décrit un nouveau prétendant ou cavalier, je remarque les mêmes émotions causées par les mêmes qualités physiques : une belle tête frisée, des yeux tendres, une grande taille, des épaules carrées. Je m'interdis de poser des questions sur les valeurs morales de ces hommes. Elle parle de baisers sur la joue, donnés en présence des parents. Un jour, un cavalier a osé la presser sur son coeur, et elle l'a repoussé avec force. Gêné et surpris, il a reculé. «Niaiseuse, marmonne-t-elle, j'aurais bien pu me laisser prendre doucement.» Puis, elle enchaîne avec la description des repas du dimanche soir : les bons légumes du jardin de sa mère et le porc engraisé par son père. Maudite bouffée! On dirait que c'est le seul bonheur cultivé, le seul plaisir permis. Parle-moi de tendresse, maman, dans les bras du gars... Il faut se laisser prendre, doucement, même si ça fait mal d'être abandonnée par des hommes qui tiennent avec leurs mains un autre langage que celui de leur coeur.

Je ne l'écoute plus. Elle décrit le salon familial garni de chaises berçantes, de fauteuils et de quelques tables. Je m'en fiche des meubles anciens, des cadres ovales avec des photos d'ancêtres assez riches pour se faire photographier,

puis du portrait du Sacré-Coeur au milieu. Ne me raconte pas encore la Sainte Vierge qui trônait dans la cuisine avec un petit lampion allumé. C'est là que vous récitiez le chapelet en famille. Je les connais par coeur les dévotions de ma mère. Je l'ai tellement vue pleurer les bras en croix, suppliant le Sacré-Coeur de la ramener sur le droit chemin... Cette maudite prière me désespérait! Je me demandais où ma pauvre mère s'enlisait... Elle conclut ainsi l'épisode du gars qui l'avait prise dans ses bras : «Je ne l'aimais pas. C'était un bon gars, il ne fumait pas, ni qu'il buvait pourtant.» (Et voilà pour les critères du bon parti à épouser...)

Elle alla travailler comme bonne chez un riche manufacturier de Saint-Joseph, un vieux cochon, qu'il valait mieux ne pas croiser dans une pièce sombre. Si la famille s'absentait, un enfant demeurait avec elle et les fils plus vieux l'avaient bien mise en garde : «S'il t'approche, frappe-le.» Ses après-midi de congé, elle les passait à la cour à assister à des procès. C'était comme des "soap live". L'histoire d'une femme qui avait tué son mari l'avait marquée. Le juge l'avait condamnée, la pauvre, Dieu le père venait de la tuer. Depuis ce temps, se retrouver à la barre des témoins, était devenu, pour elle, un signe certain de culpabilité.

Dans ce village, elle a rencontré un homme qu'elle aimera en secret toute sa vie, le beau Étienne. D'une famille à l'aise, Étienne avait été au Séminaire de Québec. On racontait que ces gens gardaient de l'alcool dans leur desserte. Pour la courtiser, son Étienne se donnait la peine d'aller chercher une de ses soeurs comme chaperon, revenait visiter ma mère ou l'amenait au théâtre, puis terminait sa soirée en allant reconduire sa jeune soeur. Un beau jour, il a proposé à ma mère de la fiancer. Les soeurs de ma mère ont vivement protesté en traitant le jeune homme d'ivrogne. Les femmes avaient la boisson en horreur dans ce temps-là. Ma mère, en fille docile, a donc quitté son emploi et son amoureux. Étienne lui a écrit une longue

lettre d'amour qu'elle a déchirée avec indifférence, devant ses soeurs. Personne n'a jamais connu ou partagé les vrais sentiments de ma mère.

Quelques mois plus tard, ma mère a rencontré mon père. Il l'a invitée à faire une promenade dans le village de St-Éphrem, la toute première fois qu'il l'a vue. Comme il était le plus beau gars du restaurant du coin, elle a accepté (toujours les mêmes critères!). Ce soir-là, en arpentant la rue principale, mon père lui a fait part de son rêve. Il voulait acheter une maison et, tout à côté, construire sa boutique de forge. Et c'est là que je naîtrai trois ans plus tard. Au moment où ma mère disait cela, j'ai tressailli. J'ai appris que j'étais née de ce désir de fonder une famille, une vision d'un soir, pendant laquelle mes parents ont marié leurs rêves sans se connaître. Tous les deux ont misé sur cet espoir, et chacun a tenté d'être un bon parent. Quelque chose en moi venait de s'apaiser.

Mon père est parti ramasser, dans les mines, l'argent nécessaire pour prouver ses intentions et mériter la main de sa bien-aimée. Pendant ce temps, ma mère devint dame de compagnie pour une riche bourgeoise de Québec. Elle a connu le luxe et, lui, la misère. Elle a joué les indépendantes, mais ne regardait plus ailleurs. Malgré quelques désappointements subis pendant leurs fréquentations, ma mère épousa mon père parce qu'il provenait d'une bonne famille et que tous deux formaient le plus beau couple du village. C'était bien important, la lignée dans ce temps-là : des bons travailleurs, des gars de paroles, honnêtes, capables de faire vivre une famille. De son côté, mon père avoua à ma mère qu'il avait connu beaucoup de filles avant elle, mais qu'il l'avait choisie pour devenir sa femme et la mère de ses enfants.

Après avoir été "avantagée" chez le notaire, ma mère s'est mariée la crainte au coeur. On célébra un mariage double : les robes longues, des voeux sans

baiser, des tablées de nourriture à n'en plus finir, des sets carrés, des chansons à répondre. Les familles mélangées pour fêter dignement les mariés. Ma mère n'a cependant rien dit de sa nuit de noces, ni rien raconté des nuits suivantes passées à visiter la parenté. Mes parents se sont installés en Abitibi, le temps d'accumuler le nécessaire pour mettre sur pied la boutique de forge. Maman a pleuré en embrassant sa famille. Ma grand-mère lui a conseillé avant de partir : «Ne t'ouvre pas les yeux trop vite ma pauvre petite.» Mon père l'a sommée d'arrêter de brailler, sinon, il partait seul. Elle n'a plus jamais pleuré en sa présence et ne s'est jamais sentie en sécurité avec lui. Bref, plus elle le découvrait, plus elle désenchantait. Elle se raisonnait et elle s'est raisonnée pendant quinze ans. Pour éviter toute déception, elle ne partageait ses secrets qu'avec Dieu.

Pendant ces quinze années, les rituels religieux et les traditions familiales ont aidé ma mère à structurer sa pensée et à organiser ses semaines. Afin de vivre en harmonie avec l'entourage, tout le monde faisait la même chose, en même temps. La prière, les repas, le nettoyage de la maison et les lavages. Les bains du samedi, l'achat de la nourriture, les fèves au lard avec salade le soir. Le dimanche matin, on habillait les enfants qui allaient à la Messe avec leur père. Maman assistait à la basse-messe, puisqu'elle préparait le dîner (Roast-beef et choux à la crème). Papa brassait la sauce aux pommes en chantant : *«Toi et moi, nous sommes heureux ensemble, il ne faudrait jamais se séparer...»* Maman ne chantait pas. Après la vaisselle, la petite sieste des parents. Tous avaient le même rythme de vie. Les frères et soeurs se rassemblaient dans l'après-midi chez les grands-parents. Mon père racontait des histoires et avait du plaisir. Ma mère ne riait pas. Aussi longtemps qu'elle prenait sa pilule du Bon Dieu le dimanche matin, aussi longtemps que les retraites fermées, à Québec, offertes par les pères de l'Église, lui montraient le chemin pour aller au ciel, aussi longtemps que mon père a pu la gâter avec de bons

salaires et des petits soins, elle a été à quatre pattes devant lui. C'est lorsqu'elle s'est levée que tout s'est effondré, dit-elle.

Le récit se détériorait. Je n'entendais plus que quelques phrases sèches comme lorsque l'on veut taire quelque chose. Ma mère n'a rien dit de sa dépression après le troisième enfant. Elle n'a rien exprimé non plus sur ce qui a motivé ses actions. Au bord de la révolte, elle ne se raconte plus. Elle m'ordonne de ne plus écrire. J'ai perdu. Pourtant je transcrivais ses paroles textuellement. De nouveau, elle a angoissé. Elle craignait sans doute que je la juge. Nous étions rendues à l'époque des changements dans les rituels de la vie familiale, notamment à l'abandon du chapelet en famille. Nous sommes déménagés. Ma mère s'est taillé une place dans les affaires. Elle a pris des cours de personnalité et a appartenu à de nouveaux groupes. Une servante la remplaçait à la maison. Pour s'épanouir davantage, ma mère a placé les enfants dans des pensionnats. Plus tard, elle s'est intéressée au Yoga dans l'espoir de briser le carcan que lui avait façonné la religion catholique de son époque. Ma mère a même formulé quelque chose comme «la religion ne nous connectait pas à l'important en nous. Elle nous amenait au bord de..., mais jamais là.» Maman a honte de sa révolte. J'aurais aimé qu'elle l'apprivoise, qu'elle l'admire, qu'elle fasse la paix avec elle. Elle n'a jamais accepté ce côté bouillonnant d'elle-même. Pire, elle le nie. Maman me laisse la tâche ingrate de porter l'ombre dans la lumière. Je doute de mes capacités.

Après l'opération à sa hanche, j'ai installé ma mère dans un foyer pour personnes âgées, qu'elle s'entête à appeler résidence. Elle a accepté d'y entrer le temps de sa convalescence et d'apprendre à marcher avec sa nouvelle prothèse. J'exerce mes dons d'infirmière et ma patience. Je m'applique à l'installer tranquillement dans un fauteuil roulant. Je deviens très agile à ce genre de lenteur.

Ma mère exige que je prenne mon temps. Ce n'est pas moi qu'elle veut, c'est mon temps. Elle répète souvent - «Merci mon Dieu!» Je me demande pourquoi elle le remercie? Pour le sursis, pour la vie, pour le beau soleil ou parce que je l'aide? Est-il si difficile de dire «merci ma fille»? Son sentiment de gratitude, elle l'offre à Dieu. Ce sont ses proches qui écopent de sa rage quand elle n'en peut plus. Si elle rêve de mon père, elle lui fait chanter une messe pour ne pas être troublée. Ma mère ne cherche pas à comprendre, elle prie et paye le curé. Pour maman, la foi doit rester aveugle comme l'amour. La connaissance, à ses yeux, empêche d'aimer, la démystification supprime le mystère et la foi. J'en ai assez de la voir aimer Dieu au lieu d'aimer les humains.

Cet après-midi-là, au Centre d'accueil, se déroule un service funéraire. Un vieux meurt, un autre prend sa place. Les résidents et les préposés s'entassent dans la chapelle. Les employés en congé sont venus nombreux dire adieu au vieil homme à qui ils ont prodigué des soins, des petits soulagements en attendant le soulagement définitif. Si je me fie à la mort de ma petite, le partage d'un tel moment demeure un privilège. La mort est aussi sacrée que la naissance. Indignes, restez loin! Je tente d'expliquer le sentiment de respect qui m'habite en rangeant les affaires de ma mère, afin qu'elle fasse confiance aux gens dévoués qui en prendront soin. J'ai cru qu'elle avait compris lorsque j'ai croisé son regard. On entend, dans le couloir, le psaume *Le Seigneur est mon berger...*, et les fauteuils roulants, tout comme l'odeur de l'encens, refoulent dans l'entrée du Foyer. Les vieillards ne s'attristent pas, car il est normal pour eux de mourir. Ceux qui restent s'animent peut-être davantage. Ils profitent de chaque minute qui passe. Dans l'édifice de pierres grises, les gens paraissent blancs, presque transparents. Leurs yeux déformés par d'épaisses lunettes laissent entrevoir le fond de leur être. Ils affichent un sourire sans malice, une bonté sans agressivité, un passeport pour l'autre bord.

Ma mère n'a ni cette sagesse ni cette sérénité. Du moins, pas encore. Elle exige tellement d'attention et fait tant de manières que l'infirmière responsable a perçu sa grande angoisse. Elle m'en demande la raison. Je lui explique le cas de ma mère. Or, au lieu de la calmer, l'infirmière l'exaspère davantage et lui propose de voir la réalité en face. Elle mentionne même les mots "maladie incurable". Maman la déteste et redevient agressive. Elle lutte avec plus d'acharnement encore. Le miracle fait fausse route. Pendant toute une année, j'ai vu ma mère résister à l'abandon. Elle a plutôt cherché refuge dans toutes les thérapies possibles. Elle veut acheter ce qui ne se vend pas, la confiance.

Ma mère est devenue méfiante envers tout le monde, ses enfants inclus. Mon expérience fut tout autre à la mort de mon père. Mes frères et moi l'avons accompagné à son dernier voyage. Avec lui, pas d'ambiguïté. Il nous avait remis le pouvoir de nos vies, il y a bien longtemps. Nous étions des adultes autonomes, coupés de lui, même si sa porte et son cœur restaient ouverts pour nous. Mon père, contrairement à ma mère, assumait ses propres choix. Jamais il ne blâmait ses enfants de ne pas lui procurer assez de joies pour qu'il tienne à la vie. Personne n'était coupable pour mon père. Avant de mourir, il s'est confessé au curé et à moi. Il a dit en pleurant : «Je ne vous ai pas donné le bon exemple. Vous êtes presque tous divorcés.» Chercher le respect, tout risquer et payer le prix d'un peu de chaleur au quotidien, papa, ce n'est pas mal. Je savais comment sa famille était chère à son cœur. Je lui ai donné l'absolution, la vraie. Il pouvait partir en paix, j'avais enregistré son amour pour toujours. Ma mère et moi allions-nous y parvenir?

Le bonheur pour maman semble s'être arrêté au mariage. Elle poursuivait un prince qui l'a déçue. Le mal s'est fait ce soir-là, d'après ce qu'elle ne dit pas. Un mal irréparable, irréconciliable. Elle a développé une incapacité d'aimer et d'être aimée, de ressentir l'amour, de s'abandonner. Je crois que cette lacune venait de bien plus loin. Mais elle refuse de porter un regard critique sur ce passé sacro-saint dominé par son père adoré. Je jette un regard sur ma propre vie. Ai-je réussi le rituel de mon mariage? Où et comment le Soi se perd-il?

Malgré toutes mes résolutions pour prendre ma vie en charge, et ne pas vivre selon les attentes iarchi-romantiques de ma mère, je contracte un mariage d'amour comme dans les films américains. Le conditionnement a été parfait, je ne m'en suis même pas rendu compte, et mes aspirations les plus profondes se sont incarnées dans un garçon, américain justement, sensible, différent. L'attirance de nos corps de vingt ans aidant, nous avons été incapables de refuser le modèle de vie à deux proposé par la société de l'époque. Nous avons mélangé nos rêves pour en faire une réalité familiale. Sur cette génération, le curé n'a plus prise. La crainte de Dieu est remplacée par l'amour de la Vie. On ne veut plus se sacrifier, mais vivre l'amour dans toutes ses dimensions.

Mère libérée, fille libre!

J'avais la mère la plus "libérée" en ville. Mon père faisait ce qu'il aimait et ma mère gagnait de l'argent. Je croyais que la vie se déroulait ainsi pour les gens mariés depuis longtemps. J'avais droit à l'auto de maman parce qu'il n'y avait pas de surprime à cette époque pour assurer une jeune fille. Les haut-parleurs jouaient à tue-tête. Édith Piaf chantait : «Non, rien de rien, non, je ne regrette rien... balayé, oublié, je me fous du passé...» Mon père m'a montré à conduire à quinze ans. Aujourd'hui, j'en ai vingt. Et ça s'adonne que je ne regrette rien, absolument rien.

J'ai été fiancée à un garçon que j'ai aimé comme un enfant abandonné. C'en était un. Un adopté, comme on les appelait dans le temps. Un fils qui cherchait vraiment son père. Il me vouait une affection à toute épreuve. J'étais libre et lui aussi. Nous avions du plaisir avec nos amis respectifs, mais rien ni personne ne mettait en doute notre amour réciproque. Après plus de deux ans de fréquentations, j'ai compris que je ne pourrais pas "faire" ma vie avec ce garçon, qu'il ne deviendrait pas un père responsable et, moi, je rêvais d'enfants. Trop d'aspects de nous ne concordaient pour que nous puissions bâtir ensemble une famille. Nous nous sommes quittés malgré notre peine, malgré nos baisers juteux, malgré l'amour sans condition qu'il me vouait, malgré le respect avec lequel un enfant bâtard traitait l'amour. Jamais, il n'aurait risqué de concevoir un enfant non désiré. Ça fait bien trop mal être abandonné. Cette certitude paraissait dans tous ses gestes. Nous partagions avec confiance notre chaleur, en ne dépassant pas certaines limites. J'ai découvert l'amour physique tout doucement, dans ses bras respectueux de la vie à transmettre. Nos familles respectives nous protégeaient discrètement et nous encadraient. Jeune fille, je n'ai pas eu à diviser les langages du corps et du cœur.

Après notre séparation définitive, j'ai réajusté mon tir. Je ne donnais pas ma confiance facilement. D'ailleurs, les baisers ne goûtaient pas bons avec les autres garçons. Le côté trop physique de leur approche ne me plaisait pas. C'était trop tôt ou ils allaient trop vite. J'ai rencontré en quelques mois: deux policiers, un professeur d'éducation physique, un homme d'affaires, un musicien... Des garçons que j'accompagnais dans diverses sorties.

Le coup de foudre allait se produire un moment où je m'y attendais le moins. Cette fin de semaine-là, mon groupe d'amis organisait un petit voyage dans le Nord de Montréal, pour aller entendre quelque chanteur qui attirait les foules en 1963. J'avais refusé l'invitation, car, moi, je rentrais à la fac d'administration suivre des cours du soir en comptabilité, question d'obtenir un diplôme et de gagner un meilleur salaire. De toute façon, j'exécutais déjà toutes les opérations de comptabilité de la firme agréée pour laquelle je travaillais. Comme d'habitude, je me suis rendue chez mes parents pour le week-end. Au cours d'une balade de fin d'après-midi, ma mère et moi allions à la Baie des Sables, un club au bord du lac Mégantic, en admirant les riches coloris de septembre. Assises au bar, nous avons siroté un apéro dans cet endroit enchanteur. Le propriétaire du club, que nous connaissions bien, jasait avec nous. Il racontait l'enterrement de sa mère, la visite de sa petite soeur de New York et de son neveu... Ma vie s'est jouée quand je suis allée aux toilettes. L'homme a profité de mon absence pour s'informer discrètement auprès de ma mère si j'étais "libre". À mon retour, Maman m'a demandé :

-Aimerais-tu rencontrer le neveu de Roland?

-Je n'ai pas envie de me forcer à parler en anglais toute la soirée.

-Il parle français.

Puis nous avons abordé plusieurs autres sujets. Juste avant de partir, ma mère a insisté :

-Et puis?

J'ai troussé les épaules. Mon coup de grâce.

Le neveu en question m'a téléphoné. J'étais couchée. Menstruations et maux de tête. Il m'a expliqué, dans son français cassé, comment son oncle avait eu le numéro de ma mère. Ses efforts m'ont touchée. J'ai accepté de l'accompagner en ville, ce soir-là. Il est venu me chercher et il a causé avec mon père, qui revenait d'un séjour de quatre ans aux U.S.A. Il a jasé tellement longtemps que je me demandais si c'était bien moi qu'il était venu voir. En tout cas, il avait impressionné mon père : «Ça l'air d'un bon gars. Il est bien.» Mon père ne parlait pas souvent et, surtout, ne passait pas ce genre de remarques. Cela m'a étonnée.

André et moi sommes allés dans une discothèque. Nous avons discuté comme si nous nous connaissions depuis toujours. L'aîné de sa famille, il se sentait investi de lourdes responsabilités. Moi aussi. Il avait fait partie de l'armée de réserve. Moi aussi. Il travaillait dans la comptabilité. Moi aussi. Il était sérieux. Moi aussi. En dansant, je ne repoussais pas ses accolades comme je savais si bien le faire. À la fin de la veillée, j'ai renversé mon verre de whisky sur lui. Je me suis excusée. Pour toute réponse, il a suggéré que nous allions faire un tour d'auto. D'habitude, j'aurais refusé une telle proposition. Mais, je me disais que son oncle ne m'aurait pas mise dans de sales draps. J'ai accepté. En retour de ma confiance, il m'a offert la sienne en me refilant les clés de sa grosse voiture américaine. Puis il s'est assis du côté du passager.

J'ai tourné la clé dans le contact, et le puissant moteur V8, de la Pontiac, Coupée de ville, Hard Top, avec ses sièges en cuir, gronda si fort, que j'en fus impressionnée. Je pesais à peine sur l'accélérateur que la voiture se cabrait. J'ai fait

un tour à la campagne. Qu'on le veuille ou non, on se promène un mille au Lac-Mégantic et on est déjà à la campagne. André a repris le volant quand j'ai démontré que j'en avais assez. Il a fait une balade vers Woburn. Il a acheté du seven up dans un petit bistro, et j'ai repris une aspirine. Il s'est dirigé par la suite près du Camp Militaire où j'avais travaillé. Je lui ai parlé de mon expérience dans l'Armée et nous avons comparé les habitudes des soldats. Il a stoppé le moteur. Mon coeur s'est arrêté. Je ne faisais pas de "parking" et surtout pas le premier soir. Les lieux étaient éclairés par les lumières du camp. Je n'allais pas paniquer. J'ai eu droit à un baiser meilleur que tous ceux que j'avais reçus jusqu'à présent. Va donc comprendre pourquoi. Il a ajouté :

-Ne le fais pas si ça ne signifie pas quelque chose pour toi.

En plus, il y mettait de la signification!

André m'a reconduite chez mes parents et je l'ai invité à entrer. Je lui ai fait du café, et nous avons parlé jusqu'à très tard dans la nuit. On venait de vivre notre première nuit d'amoureux sans aucun effort, ni rien de sexuel. Il m'a quittée en me promettant de me rappeler le lendemain, vers dix heures.

Je n'ai presque pas dormi. À huit heures, j'étais chez ma copine pour lui raconter ce qui m'arrivait. Elle savait que ce n'était pas habituel. Je n'embrassais pas le premier soir. Je ne m'attachais pas ainsi, moi. Elle a même craint que je me marie rapidement, seule solution à l'époque pour ce genre de rencontre. Je suis retournée à la maison pour dix heures piles. Le téléphone a sonné...

C'était comme un conte de fées. J'avais beau freiner mes ardeurs, je n'y arrivais pas. Le destin déroulait son tapis rouge devant moi sans que je lève le petit doigt. Le film romantique se déroulait tout seul.

André m'annonçait qu'il allait à Sherbrooke reconduire sa mère. C'est là que j'allais moi aussi. Il est venu me chercher. Tout s'emboîtait parfaitement. Il m'a touché la main, et mon coeur a doublé de volume. Lorsqu'il laissa sa mère chez sa tante, je l'attendais dans l'auto. Par les fenêtres ouvertes, j'entendais tout ce qui se disait dans la maison. «Grand-maman serait si contente. Elle voulait que tu fasses un prêtre, mais quand elle a vu qu'elle ne réussissait pas, elle a prié pour que tu épouses au moins une Canadienne.» La Grand-maman, enterrée la veille, avait laissé un héritage à ce petit-fils préféré qui ressemblait à son premier mari, mort de la tuberculose à 27 ans; ce qui a déplu aux autres petits-enfants de la famille. Il est revenu à l'auto avec une invitation pour le souper du dimanche soir.

Toute la famille m'a accueillie comme une envoyée du ciel en réponse aux prières de la grand-mère. Moi, j'essayais d'oublier que je les avais entendus nous marier. Un peu trop vite d'ailleurs. Dans cette famille, on préparait les noces du plus vieux pour le samedi suivant. On en parlait devant moi. C'était comme entendu que je serais du groupe.

Le dimanche soir, André m'amena au drive-in, et toute cette histoire d'amour a failli se gâcher. Il osa me toucher de façon trop intime. Je ne voulais pas qu'il sabote ce que nous vivions. Quelque chose en moi se refermait. J'ai fini par indiquer très clairement mes limites et à rentrer chez moi en espérant, dans mon for intérieur, qu'il me testait. De toute façon, j'étais prête à me tenir debout. Le lendemain, je me suis rendue à mon travail. Il est venu me rejoindre et me reconduire à ma pension. Il m'a dit, avant même que je l'interroge, qu'il était drôlement fier de mon refus de la veille. Une fille qui savait dire NON, c'était important pour lui. De mon côté, je n'obéissais pas à des règles mais à un bien-être intérieur.

Ce soir-là, j'assistais à mon premier cours à la Fac d'administration. Nous étions soixante garçons et deux filles. Je ne sais pas combien de cafés m'ont été offerts à la pause. Comme il arrive souvent au premier cours de la session, il y a eu description de la matière à voir et, au bout de deux heures, le professeur nous renvoya chez nous. Je savais que mon nouvel ami attendait que je lui fasse signe. En venant me chercher, il a constaté, sur les marches de la faculté, la foule de garçons qui m'envoyaient la main amicalement.

En direction de Deauville, nous avons repéré un petit bar. Nous étions mûrs pour une halte romantique. Nous avons parlé à nouveau de nos valeurs, de nos familles et de nos rêves. Il m'a fait danser, en me collant juste assez. Je sentais son souffle dans mon cou, il me parlait, me regardait, me serrait sur son cœur.

À la sortie, dans l'auto, j'ai dit:

-Mais qu'est-ce que l'on va devenir, toi et moi?

-Nous allons nous marier. Tu veux?

-...

- C'est oui?

-Oui.

And we sealed it with a kiss, comme dit la chanson. Il s'exclama :

-Hein! c'est fait. Moi, qui avais toujours imaginé que cette demande serait une épreuve insurmontable. L'heure venue, cela va tout seul.

Et j'ai passé une semaine de rêve, comme dans les films américains. Après sa demande en mariage, il a téléphoné à sa mère pour la tenir au courant. Mardi matin, j'ai appelé la mienne. Elle a dit :

-Attends-moi, j'arrive. Il y a toujours bien une limite. Tu vas vite en affaires, ma fille.

Elle a averti mon père à son travail et elle s'est présentée pour souper avec nous, à la suite de l'invitation de mon fiancé. Nous avons "dîné" tard, après un apéro, à l'américaine. Il a expliqué à ma mère ce qu'il faisait dans la vie. En sortant maman m'a pincé le bras. Elle prétendait que j'étais trop familière avec lui.

-Mais t'as pas compris? On se marie!

Elle était venue pour me dissuader et me faire réfléchir. Elle est repartie mission non accomplie, toute abasourdie.

Le mercredi, nous achetions les bagues de fiançailles. Mon futur ne voulait pas partir sans ce gage sérieux. Je le connaissais si peu que je me suis trompée de nom de famille pour le contrat d'assurance des diamants. J'ai vite corrigé mon erreur sous le regard surpris du vendeur.

À mon travail, j'ai raconté à ma collègue le conte de fées que je vivais. Elle me mit sur mes gardes. Elle me relata à son tour l'histoire d'une fille qui avait vécu une aventure semblable et, lorsqu'elle se présenta chez le gars, un jour, elle découvrit qu'il était marié. Chaque matin, à l'heure du café, ma collègue suivait les épisodes de ma vie comme un roman feuilleton.

Je n'ai jamais autant sorti. J'ai mis de côté ma discipline habituelle. André et moi nous voyions tous les soirs, jusqu'aux petites heures du matin. Nous discutons de la vie et de tout ce que nous trouvions important. Il était officier dans l'Armée, n'était pas snob et détestait les gens qui léchaient les bottines pour des promotions.

Durant cette semaine spéciale, j'ai pris un après-midi de congé. Nous sommes allés voir les montagnes rouges de Orford. Le soleil plombait sur le lac, la radio de La Pontiac, Hard Top avec ses gros boutons en nickel chantait : «Je me sens bien auprès de toi...j'ai l'impression d'être en vacances...» C'est devenu notre chanson. J'ai appris les paroles. La copine du bureau suivait toujours mes aventures avec un intérêt maternel. Un matin, en me donnant un conseil, elle réorienta ma vie. Elle fit cette remarque :

- Si t'as l'intention de prendre congé et d'aller rencontrer sa famille dans deux semaines, aussi bien y aller tout de suite avec lui. Ce sera beaucoup moins cher.

Le lundi, la demande en mariage, le mardi, l'achat du diamant, le mercredi, la décision de retourner avec lui, le jeudi, il a averti sa mère qu'il me ramènera à New York. Le vendredi, j'ai quitté mon emploi ainsi que l'université. Le soir, dans le parking en arrière de la bijouterie, il m'a fiancée. Le samedi, aux noces du cousin, j'ai rencontré toute sa famille canadienne. L'oncle, qui avait organisé notre rencontre, il y avait exactement sept jours, s'en mordait les pouces. -J'ai déjà vu des gars devenir fous, mais jamais à cette vitesse-là.

Je suis certaine qu'il y a eu bien des interubains entre lui et sa petite soeur. Étais-je une "bonne fille"? Ma famille avait-elle de la classe? Ma mère nous a accueillis pour le souper familial du samedi. Toute ma famille était présente, même les petits frères pensionnaires sont venus rencontrer mon futur mari et célébrer nos fiançailles. Le dimanche, j'ai quitté ma famille, la bague au doigt, sans larmes, sans peine, sans nostalgie. New York City here I come.

On ne traverse pas aussi facilement les lignes américaines. J'avais un oncle douanier qui connaissait tous les moyens pour obtenir les passeports rapidement. Il

a proposé son aide. Toute une équipe a travaillé pour accomplir une histoire montée par Dieu sait qui. Les superbes montagnes du Vermont s'étendaient sous mes yeux éblouis et me coupaient le souffle. Nous sommes partis au début de l'après-midi. Vers 8 heures du soir, je n'en pouvais plus de rouler. André a répliqué sagement :
- Tu devras t'habituer à la distance. Ma mère a passé sa vie à rêver de revenir au Canada.

Je trouvais le trajet interminable. J'avais pourtant l'expérience de la route. Pendant un an, j'ai fait le voyage Mégantic - Montréal et vice versa toutes les fins de semaine. Le vendredi soir, j'avalais quatre heures de train en collant mon chum ou en prenant une consommation dans le wagon restaurant. C'était la fête! Là, nous roulions depuis huit heures et nous n'étions toujours pas près d'arriver. Mon moral baissait aussi rapidement que le soleil. Je me suis allongée sur le siège avant de cette large voiture, ma tête sur la cuisse d'André. Il s'est mis à chanter des ballades américaines. Le ciel de septembre était noir, et les étoiles scintillaient dans le firmament. «Around the world, I cried for you, in New York, in gay Paris or in London town...» Les mots de sa chanson prenaient une coloration personnelle.

Il me prépara aux soirées protocolaires avec les femmes des officiers.

-On rira de ton accent, prédisait-il. Ne te laisse surtout pas impressionner par ces snobs.

Comme j'avais une certaine expérience des réunions militaires, je ne doutais pas que je saurais m'adapter et surtout me défendre. Il chantait encore «..I go from rags to riches...» À vingt ans, le coeur content, les yeux ouverts, je flairais ma vie. Après un court repos, j'ai repris de la vigueur. André m'a alors montré la chanson « Que sera, sera, what ever will be, will be...» pour que je puisse

la chanter devant ses frères. Une certitude solide comme du rock envahissait tout mon être. J'étais sur la bonne voie, à cent milles à l'heure sur l'autoroute. Je laissais le roman de ma vie se dérouler et je le lisais à mesure qu'il se présentait sous mes yeux. Et je chantais à mon tour : «Je me sens bien auprès de toi, j'ai l'impression d'être en vacances...» Ainsi, on a improvisé un répertoire que l'on chantera religieusement pendant nos voyages New York - Mégantic et, par la suite, New York - Windsor avec nos enfants.

Plus on approchait, plus il me parlait de sa famille. Il me fit le portrait de chacun de ses frères. Il décrivait la maison que lui et ses parents avaient achetée, il y a deux ans. Il m'informait des métros à prendre pour aller en ville.

-Tu ne restes pas en ville?

-Oui, mais c'est énorme le Jamaica. Ce n'est rien cependant à côté de New York City.

Il m'énuméra les différentes banlieues : Bronx, Queens, Jamaica, Staten-Island, Long Island. Douze millions d'habitants, plus de la moitié de la population du Canada entassée dans un lopin de terre. Il me montra une carte, pendant une halte au resto, pour que je puisse mieux imaginer ce qui m'attendait.

Dans le Connecticut, après de nombreux postes de péage, j'ai commencé à comprendre les problèmes liés à la surpopulation. Les buildings grossissaient, les autoroutes devenaient de plus en plus achalandées et l'air, de plus en plus pollué. La vitesse sur quatre voies de large me fascinait. Du jamais vu. À mesure que nous approchions de New York, je découvrais un nouveau monde. Ma référence d'une grande ville se limitait à la gentille Montréal et à la belle Québec. Ce n'était rien à côté des ponts, des lumières à perte de vue, des aéroports, des avions dans le

firmament, des autoroutes qui se croisent et s'entrecroisent. Et que de bruit! Le train, les autobus, les taxis qui claxonnaient et les gens partout même tard. Bref, j'étais ébahie.

À minuit, nous sommes entrés dans une cour. Les maisons se dressaient par groupes de deux ou quatre. André emprunta un chemin mitoyen, de la largeur exacte de la voiture, plus un pouce et un quart de chaque côté pour les miroirs. Nous devons garer la voiture de biais au fond pour laisser le voisin sortir la sienne. Hé! chez moi, dans ma cour, on peut stationner les voitures les unes à côté des autres, et il reste de la place. Mais ici, chaque centimètre de la terrasse semblait calculé. Nous avons sonné pour entrer, car, autre constatation, tout est verouillé à double tour à New York. La famille entière m'a accueillie, ce qui a atténué le désarroi qui s'installait en moi. Les enfants se sont tous levés. La mère a préparé du café. Le père, absent, rentrera après son travail de nuit. Une réception chaleureuse, bienveillante. Plus tard, ma belle-mère dira:

- Ce soir-là, toute une famille est tombée en amour avec toi.

C'était très animé et amical autour de la table. Nous racontions notre voyage.

-Comme c'est loin, répétais-je inlassablement.

Et j'ai passé une autre semaine de rêve, cette fois dans New York City. J'ai reçu, dès le lendemain, la visite du meilleur ami de mon futur époux. Gino est arrivé avec deux immenses bouquets de fleurs : des jaunes pour belle-maman et des blanches pour moi. Il rencontrait enfin la femme dont les deux gars avaient rêvé. Si bien qu'à la veille du mariage, Gino m'a dit :

- Si jamais, André n'est pas à la hauteur, viens me voir.

Gino et André ont organisé un party pour que je fasse la connaissance de tous les copains du groupe, les anciens du Séminaire. Je devais passer cette initiation dans une langue inconnue, guidée par le langage non verbal, centré sur le "senti". Plus ses amis m'aimaient, plus André m'adorait. Un autre soir, les gars m'ont emmenée "in the City", question de me montrer les endroits les plus impressionnants. Je marchais, entre Gino et mon fiancé, prête à affronter le monde entier sur le Broadway, la Fifth Avenue, la Madisson. Le lendemain, tandis qu'André travaillait, je suis sortie avec son cousin et sa femme, venus à New York en voyage de noces. Nous sommes allés voir un show au Radio-City Musical où se trouve un orgue plus puissant que celui d'une cathédrale. Il faisait littéralement trembler les murs. Un orchestre symphonique surgissait du plancher au besoin pour ponctuer ce spectacle à grand déploiement. Un film a suivi dont j'ai pu comprendre l'histoire. Cela m'a donné confiance pour l'apprentissage de ma langue seconde. Après, nous avons rejoint André au resto Italien, chez Gino. Son père, propriétaire, nous a servi toutes sortes de plats succulents. J'étais présentée partout comme la future et je me laissais choyer. C'était féerique et je n'avais pas assez de mes yeux pour tout voir. Gino était fasciné par mon désir de tout capter. Ça faisait belle lurette que son intensité à lui diminuait. Il voyait le monde à travers mes yeux vierges et ça le stimulait. Moi, ça ne m'enlevait rien. Ma fraîcheur éblouissait les deux compères. Je ne me doutais pas qu'après un certain temps, je finirais, moi aussi, par ne percevoir que le minimum.

Lorsque l'on m'a reconduite à l'autobus, après ma semaine de rêve, j'avais l'impression que je quittais ma famille. Tous me traitaient comme une des leurs. J'étais devenue l'amie de Gino et de ses copains. On téléphonait à André et on me considérait comme un membre du groupe. Ma belle-mère, pendant l'absence de nos hommes, m'avait raconté ce que je devais savoir sur la famille. Elle m'avoua vivre

quelques difficultés en ménage. Elle ne voulait pas garder cela secret et se le faire reprocher plus tard. Moi, à vingt ans, les problèmes des autres couples ne m'affectaient pas. La lignée perdait de l'importance. J'allais créer ma propre histoire. Il ne restait qu'à choisir la date de la cérémonie. Tout se déroulait facilement. Trop facilement.

À mon retour chez mes parents, une embûche s'est posée sur mon chemin en la personne du curé. Il m'apostropha ainsi que ma pauvre mère, qui le craignait terriblement. Nous avons eu droit à un sermon virulent sur mon insouciance et, par ricochet, sur l'irresponsabilité de mes parents. Quelle était cette idée d'aller vivre dans un pays où le mariage n'était pas respecté? Aux yeux du curé, j'allais m'exiler en enfer. Ma mère s'affaissait sous mes yeux. De mon côté, plus le curé en mettait, moins cela m'influçait. Je ne comprenais absolument pas la déchéance dont parlait cet homme de Dieu. J'encaissais la semonce, parce que je désirais une publication rapide des bans. Un ami de mon fiancé allait nous marier à NewYork. Il connaissait nos projets, et les deux hommes s'étaient déjà entendus sur le déroulement de la cérémonie. L'ami-prêtre avait enclenché les démarches afin de respecter les étapes imposées par l'Église. Je voulais suivre la "loi", car je croyais à ce rite religieux. Je suis sortie du bureau du curé aussi certaine et sûre de moi que lorsque j'y étais entrée. J'allais dire oui.

Nous avons été trois semaines sans nous voir. Pendant ce temps, j'ai reçu trois téléphones et trois lettres. L'une d'elles décrivait l'appartement qu'André avait loué. Les démarches administratives allaient bon train. Les papiers d'immigration devaient arriver à temps pour le mariage. On me préparait une fête dans mon groupe d'amis. Je voulais ce qu'il y avait de plus simple comme célébration, afin que ce rituel prenne toute sa signification. Un repas intime suivrait la cérémonie

religieuse. Ma fidèle amie et Gino nous serviront de témoins. Nos parents, un de mes frères et deux tantes de chaque côté compléteront le cortège.

Ma mère s'est rendue à New York la semaine précédant le mariage. Elle m'a répété tout au long du trajet que, si elle avait un seul doute à propos de la bonne foi de cette famille, je revenais avec elle. Comme j'étais mineure, elle pouvait m'empêcher de commettre une folie. Nous étions supposées habiter notre futur appartement, elle et moi, et le préparer. Les deux belles-mères sont devenues amies, et nous ne les avons pas vues de la semaine. Elles organisaient la noce, sortaient, allaient rencontrer le beau-père au bar, achetaient les victuailles, cuisinaient. Le vendredi soir, elles ont eu un plaisir fou à mélanger le punch qui allait assommer les invités. Bien sûr, elles n'avaient pas de mauvaises intentions, mais une bien piètre recette.

Nous, les futurs époux, avons passé la semaine à régler les autres détails : le permis, les tests sanguins. On omettra la visite chez le notaire et les frais. Ça me passait bien haut par-dessus la tête, l'argent et les biens. Je donnais tout et je prenais tout. C'était comme cela.

Je n'ai jamais été aussi calme, aussi déterminée, aussi en possession de mes moyens que ce matin-là. Un mariage vrai, sans fla-fla, dans la plus stricte intimité. Le photographe nous suivait discrètement. Toute ma pensée se concentrait sur mes vœux. C'est curieux, je ne m'étais jamais imaginé marchant dans l'allée, la robe blanche et les fleurs à la main. Je n'avais aucune attente particulière. Mon état intérieur seul importait. Je voulais me sentir bien, être à l'aise et heureuse. Mes parents paraissaient bien tristes. Quel malaise j'ai ressenti quand je me suis retrouvée entre eux pour une photo. J'y étais habituée cependant. De toutes

manières, je disais adieu à un rôle que j'avais trop longtemps joué. J'allais maintenant faire ma vie à ma façon. Quand mon père m'a laissée à l'autel, mon destin venait de changer.

Mon amie prenait place dans le chœur, Gino de l'autre côté, mes beaux-parents avec leur famille dans une allée et les miens dans l'autre. Le tout se déroulait dans une petite église du Queen's (Jamaica), avec deux petits Noirs comme servants de messe. L'ami prêtre avait appris la formule de mariage en français pour me faire plaisir. J'ai promis tout ce qu'il a demandé. Sauf qu'entre nous, c'était clair, nous n'allions pas rester mariés si nous ne nous aimions plus. Comme nous n'avions aucun doute sur la force de notre sentiment, qui devait durer l'éternité, nous n'avons pas insisté là-dessus. Nous possédions le plus beau cadeau du monde, à nous de tout faire pour le conserver.

À la question posée en français par le prêtre: «Acceptez-vous de prendre André pour époux, de le chérir, pour le meilleur et pour le pire?», j'ai répondu :
-I DO.

Malgré le punch trop alcoolisé préparé par les belles-mères, la fête a été réussie. C'est mon père qui pleurait quand je suis partie. Il a demandé à belle-maman de bien prendre soin de moi, comme si j'étais sa fille. Il n'avait pas besoin de s'inquiéter, je prendrai soin de moi, moi-même. J'avais confiance en la vie et j'avais hâte de me retrouver seule avec mon mari. En quittant nos familles, nous sommes allés au restaurant. Nous avons pris l'apéritif. Nous n'étions pas pressés de nous coucher. Tout se déroula sans heurt, ni désappointement, ni surprise. Qu'un lent apprivoisement. Nous en avons pour la vie à apprendre à nous aimer et à recommencer.

Dans son récit, ma mère a refusé de me raconter les "mauvais côtés" de son mariage. La peur d'être jugée, d'être condamnée, l'a stoppée. Dans ses croyances, le bien et le mal ne forment pas un tout. Elle ne croit pas que la haine origine de la même place que l'amour, que la révolte est nécessaire, que les émotions nous amènent à dénoncer les injustices, que l'expression des sentiments bons ou mauvais (ça dépend du regard que l'on porte) est le seuil de la vraie communication.

La vie en moi se fraye un chemin et me pousse à me glisser dans la peau de mes parents comme jadis, petite, je me glissais dans leur lit. Je tente d'exprimer ce qu'ils ont dû ressentir lorsque le nid qu'ils avaient fabriqué pour leurs enfants s'est vidé. La raison d'être de leur mariage n'existait plus.

En 1973, j'ai trente ans, mes parents ont l'âge que j'ai présentement. Il m'est facile d'imaginer leur désarroi; ils avaient donné leur vie pour leurs enfants. Voici le rituel d'un autre mariage, raconté à plusieurs voix.

Pourquoi le mariage?

.Novembre 1973

Qu'est-ce que je ferais bien cet après-midi? Combien de fois me suis-je posé la question? J'ai cinquante-trois ans. Plus d'enfants. Bien conservée comme on dit. Mes cheveux sont lustrés aux shampoings colorants, ma peau lisse, semi-luisante, est enduite régulièrement de crèmes de bonne qualité, d'antirides ou d'ampoules vitaminées. Grâce au Yoga que je pratique quotidiennement, j'arrive à garder ma silhouette. Je m'habille souvent en noir, des pantalons serrés et un gilet col roulé moulant sur mes seins encore ronds et fermes. Je n'ai rien épargné pour garder mon corps en bon état. D'ailleurs, j'en ai fait mon métier de cette préoccupation : la beauté de la femme. Je m'applique avec doigté à retarder le vieillissement du visage de celles qui me demandent mes secrets. Il n'y a pas de mal à camoufler les traces de la vieillesse? Je suis devenue la première esthéticienne de mon quartier dans les années soixante. Mes clientes, mariées à des hommes à l'aise, envient ma liberté. Mes affaires marchent bien, j'ai de l'argent en banque et je conduis ma propre voiture depuis belle lurette. J'ai travaillé très fort à tuer mes besoins d'un homme. J'incarne avec fierté la femme autonome qui s'est prise en main. J'ai réussi ce tour de force à une époque où ce n'était pas encore la mode; pendant que mes enfants grandissaient et que mon mari travaillait.

Quand je me retrouve seule dans la maison, sans cliente, sans enfant, sans mari, parfois, et de plus en plus souvent, je décapsule une petite bière pour ne pas trop avoir les bleus. Je baisse les stores et j'écoute mes chansons préférées en savourant mon

O'Keefe bien froide. J'ai la manie de remplir mon verre aussitôt qu'il se vide un peu. Je ne sais pas pourquoi un verre vide m'agace tant.

Après une couple de bières, il m'arrive de faire de l'expression corporelle et de danser avec ma solitude. Je me laisse aller au son de la musique en exécutant des mimes avec mon corps. Les bras en croix, j'avance les jambes gracieusement, élégamment. Mes fesses rebondissent, mais je ne m'en soucie pas. Les hommes aiment bien les fessiers arrondis. Je "tripe" sur les chansons de Moustaki. Quand sa gueule de Métèque chante «d'avoir trop bu...», je prends une autre bière. Je ne souhaite qu'une chose : que ma bière garde sa saveur. Au moins ça! Je la déguste en fixant le feu qui flambe dans mon foyer, et ma boucane de cigarettes se mêle à l'odeur du bois brûlé. Quand je bois, une cigarette n'attend pas l'autre, et je m'allume souvent avec le mégot de la précédente.

Les photos de mes enfants alignées sagement sur le meuble de la chaîne stéréo me chavirent le cœur. Après quelques verres, je les embrasse et leur parle. Il y a tant de choses que je n'ai jamais osé dire. Mon gros Bi, par exemple qui a vu le jour parce que mon mari avait évité la guerre. C'était notre promesse celui-là, et j'ai toujours eu un faible pour lui. J'embrasse leur visage de verre en regrettant leur enfance. Pourquoi ne les ai-je pas cajolés davantage? J'aimerais bien pouvoir recommencer et goûter ce que je n'ai pas eu le temps de savourer. Bon, ça y est, j'essuie à nouveau mes larmes.

Devant le grand miroir, j'examine mon maquillage. Je m'étire la peau du visage vers les oreilles en remontant vers le front avec mes index, juste pour voir si une petite chirurgie esthétique ne remplacerait pas avantageusement les massages que je me donne régulièrement. Puis je retourne danser au milieu de la place, en levant les bras plus haut dans l'espoir d'une victoire.

Une victoire sur qui ou quoi, je ne sais plus trop. Pourtant, je fais tout ce que je veux dans la vie. J'ai plusieurs amis, je travaille à mon rythme, sur rendez-vous. Je prends des vacances, je fume, je bois à volonté. Ce soir, je ne donne pas de cours de yoga-esthétique, je savoure une autre bière. Mon mari va rentrer comme d'habitude, il soupera seul. Je m'arrange toujours pour manger avant lui, prétextant toutes sortes de raisons: mes cours exigent un estomac vide ou je fais un régime particulier. La vérité, c'est que je ne supporte plus de casser la croûte avec cet homme. Lui retrouve sa télé et son fauteuil préféré puis il somnole. Bien qu'il s'endorme! Moi, j'irai terminer la soirée ailleurs, avec des gens plus intéressants, plus stimulants. J'en ai assez de la monotonie et de la platitude.

Mon verre de bière à la main, je regarde son fauteuil et je l'imagine assoupi. Cette image me dégoûte et m'enrage. Je me mets à danser plus violemment. Je donne des coups de pied, comme si je me battais contre un monstre que je n'arrive pas à identifier. Rendu à ce stade, la caisse de bière trône au milieu de la place. Je tourne autour, un petit pas par-ci, un petit pas par-là. Je la vénère et je la redoute. Aimer et craindre. C'est ma notion de Dieu. Si l'alcool ne me faisait pas cet effet terrible et excitant, je n'en prendrais tout simplement plus.

S'il fallait que quelqu'un me trouve dans cet état! Je crains de devenir alcoolique, comme mon petit frère qui vient de mourir. Je m'empresse de ranger les bouteilles vides dans la caisse pour ne plus les voir. Surtout oublier le nombre que j'ai ingurgité. Et je jase avec mon frère mort. «Ce n'est pas la boisson qui t'a tué. C'était autre chose qui te rongait. Tu t'engourdissais pour ne plus avoir mal. Je te jure que, moi, je ne me laisserai pas avoir.» Dans mon euphorie, je l'entends me répondre. Une

vraie conversation avec un mort. Et on rit ensemble de nos malheurs respectifs, comme nous le faisons jadis, un verre de bière à la main. Je ricane seule devant mon feu de cheminée, assise sur la caisse à moitié vide. Quand je réalise que j'entends sa voix, je me lève d'un bond. Il m'approuve dans ma lutte, me conseille d'aller de l'avant, de ne pas me laisser tuer. Je me remets à danser en faisant aller mon corps avec frénésie en souvenir de toutes les fois où nous nous sommes follement amusés mon petit frère préféré et moi. Je danse comme une marionnette déchaînée, je me meus avec souplesse. Je blâme sa femme qui n'a jamais compris sa grande sensibilité. Je bouge avec rythme, sautille, me contorsionne jusqu'à essoufflement. Une marionnette possédée. Je tourne, ma tête tourne, et je m'écrase perdue. Une marionnette folle.

Épouvantée, le souffle court, pâmée, je me dis : «Ça y est, je capote.» Je cherche une main ferme pour me stabiliser. En panique, j'appelle ma soeur aînée, la chef de la famille, celle qui détient les guides de la morale, qui remplace mon père. Pour moi, elle a le pouvoir de juger, de guérir, de réprimander, de trancher au couteau le bien et le mal. Le genre de femmes rigides et encorsetées que j'évite comme la peste quand je veux m'amuser, mais à qui je m'agrippe pour retrouver ma stabilité quand j'en ai besoin. Je bafouille des phrases incohérentes au téléphone. Je desserre un peu l'étai qui m'étouffe. Elle tente de me consoler :

-Pauvre toi, ce doit être ta ménopause.

-J'ai tout juste cinquante-trois ans. Puis je suis réglée comme une jeunesse.

-C'est cinquante-quatre que t'as. Tu devrais te ressaisir, faire une femme de toi. Dire que ton mari te trouvera dans un état pareil!

-Ça ne le dérange pas. Rien ne le dérange! Il est fret comme de l'acier.

-Mon Dieu! Ne dis pas ça. Il t'aime ton mari. Je ne sais plus quoi te conseiller, ma pauvre.

- Arrête de m'appeler ma pauvre.
- Ne fais plus ça. Va à l'église, prie le bon Dieu.
- C'est rien que ça que je fais, Christiel

Je tourne mon agressivité contre ma soeur aînée. Elle m'agace à force de mettre mes angoisses sur le dos de la ménopause. Elle non plus ne comprend rien. Je raccroche en me disant : à quoi bon répéter la même histoire et raconter la dernière chicane avec mon mari pour la centième fois? Je la remémore dans mon esprit, pour me stimuler et y puiser la haine nécessaire pour réagir. Après avoir déposé le récepteur avec violence, je me lève en pensant à ce maudit samedi soir, il y a déjà plus d'un an. Mon mari, l'écoeurant! Je m'excuse mentalement de cette vulgarité. Je me permets d'être grossière seulement quand il est question de lui. Rien ne le dérange cette espèce d'abruti, sans une once de tendresse. En me lavant vigoureusement le visage avec des éponges soyeuses et du lait démaquillant, je revois la scène. Monsieur rentrait de ses petites veillées du samedi soir. Faut qu'il sorte après sa semaine, on sait bien! Ce samedi-là, il était sorti seul. Comme d'habitude, il m'avait demandé de l'accompagner, mais naturellement j'avais refusé. Qu'est-ce qu'il voulait bien que je fasse dans ce club avec ses copains de travail, des pauvres diables qui suaient toute la semaine pour aller prendre une grosse bière au son d'une musique minable, jouée par des musiciens de fin de semaine? Franchement! Ses copains, des pauvres types qui travaillaient fort, qui sentaient fort et qui fêtaient trop fort. Comme de raison, il a fallu qu'il insiste. Avec ses: «Viens donc ma Toune», en passant sa grosse main rugueuse sur mes fesses. J'en frémis rien qu'à y penser. Je l'ai retourné : «Laisse-moi donc, je suis fatiguée. Laisse-moi!» J'employais mon ton aigri, le même que j'utilisais depuis des années pour lui calmer le désir. Quand les enfants étaient petits et qu'il rentrait de son travail, crevé, heureux et tout sale, il me serrait contre lui et passait sa main rude de forgeron sur ma poitrine. J'en grinçais des

dents et je lui lançais exaspérée: «Lâche-moi donc! Tu ne vois pas que les enfants sont là?» Et je m'affairais à plier le linge, à ramasser les traîneries, tout pour éviter les caresses de ses mains calleuses. Je me cherchais de l'ouvrage comme on dit. J'ai passé ma vie à me chercher un emploi valorisant, pour ne pas être juste bonne à me faire tripoter selon son désir. J'en ai trouvé. Du travail payant à part ça. J'ai remplacé ses grosses mains rudes par un gant de crin, ça fait plus chic. L'idée vient de Paris. Mon coiffeur prend soin de mes cheveux, mon médecin examine mes seins, mon chiro me donne des massages relaxants. Il fait craquer ma colonne vertébrale et alors, des milliers de petits bienfaits calmants irradient de mon cerveau à mes orteils. Je paie pour me faire tapoter quand j'en ai envie et je ne dois rien à personne. En tous les cas, ce samedi-là, je m'étais débarrassée de mon mari: «On n'est pas obligé d'avoir les mêmes goûts, christiel!»

Il devrait être content, je ne le retiens pas. Je le laisse sortir, qu'il me fiche la paix! Il est libre comme l'air. Il est donc parti avec ses copains au club de l'Âge d'or quêter quelques danses à des bonnes femmes d'occasion. Parfois les hommes blaguaient: «Hé! Amène-toi une femme si t'en veux une, et laisse les nôtres tranquilles.» Il faisait semblant de ne pas les entendre et en prenant quelques verres, il pouvait s'amuser pendant un bon deux heures. Après la veillée, il rentrait passablement ivre en espérant me retrouver dans mon lit. C'était autre chose qu'on ne partageait plus depuis quelques années. Il m'approchait, et les dernières chansons lui résonnaient encore dans les oreilles, dans le coeur, et aussi bien le dire, dans le sexe.

De mon côté, j'étais allée boire du vin avec des amis, j'avais discuté de mille et un propos intéressants, que je m'amusais à conclure finement dans ma tête. Mes amis savent boire, eux. À quelques minutes d'intervalles, nous avons garé notre auto, tous les deux avec les facultés affaiblies. Quand je l'ai entendu rentrer ce soir-là, je craignais

le pire. Je devinais ses pensées alors même qu'il enlevait son manteau. Il rêvait de me posséder. Je l'entendais roucouler : «C'est bien à moi cette femme-là. C'est moi qui paie pour la maison, la nourriture. On peut bien oublier pour quelques minutes nos différends. Elle est si nerveuse, ça va lui faire du bien.» Et il osa une fois de trop.

Chaque fois que je repense à mon refus ce soir-là, ça me stimule. L'alcool m'avait aidée à oublier mon Dieu-punisseur, celui qui exige que je ne refuse pas mon mari sans raison. Le même Dieu qui empêchait mon mari d'aller voir d'autres femmes quand il me désirait beaucoup, je suppose. Plus il m'approchait audacieusement, plus je rageais et plus je mobilisais mes forces pour l'ultime attaque. Mentalement, je me répétais: «Oh! non! pas ce soir. Il ne m'aura pas avec ses chansons sentimentales et ses flattages. Il y a toujours une maudite limite!» Comme il rôdait autour de mon lit et de mon sexe, j'ai hurlé. On était seul dans la maison, mon plus jeune était sorti :
-T'es saoul. Va-t'en. Tu me dégoûtes!

Ça fait des mois que je me convaincs que j'ai bien fait. Y repenser me donne du courage et je me brosse les dents vigoureusement. Je m'empresse de sucer un citron pour diminuer la senteur de l'alcool dans mon haleine avant qu'il rentre de son travail. Je vide les cendriers et j'efface les traces de mes fêtes solitaires. Je nourris ma rage en me rappelant notre lutte sur la galerie et l'arrivée impromptue de notre fils. Mon mari me criait:

-Mais t'es folle! Sauve-toi pas de même!

Il m'avait rattrapée et nous avons échangé des coups. J'avais réussi à le marquer au visage avec mes ongles. J'en jouis rien qu'à y repenser, malgré la honte épouvantable de m'être fait prendre en flagrant délit, le pyjama tout ouvert, en pleine

bagarre. Heureusement que mon fils est arrivé! Mon mari était en train de m'étouffer, l'écoeurant! Aujourd'hui, il n'y a plus d'enfant pour me protéger. Mes pensées haineuses ravivent mon visage, mes joues rougissent, mon regard s'enfièvre. Même effet que des pensées amoureuses. Je refais mon maquillage, satisfaite du résultat. Je projette l'image d'une femme en santé. Je jure en rangeant mes pinceaux et mes couleurs qu'il va me le payer. Pour lui prouver comment il m'avait terrifiée ce soir-là, j'ai passé presque un an à voyager les fins de semaine, ou bien à aller coucher chez ma soeur, pour éviter d'être seule avec lui. «C'est bien épouvantable, je n'ai même plus de chez moi».

Puis obéissant à une loi sacrée, léguée par ma sainte mère -les repas doivent être prêts quand le mari rentre de travailler- je lui fais réchauffer des restes que je lui plante sous le nez cinq minutes après son arrivée. Je sais ignorer son entrée avec adresse. Le chien arriverait que j'en ferais plus de cas. Mon mari apporte quelques bûches d'érable pour alimenter le feu. Quand je ne peux plus l'éviter, je lui lance froidement :

-Tiens, t'es là? Va pas chauffer le foyer pour qu'on étouffe ici! Je baisse la température, et toi, tu la remontes. Tu le fais tout le temps exprès pour que je crève de chaleur!

-T'as pas eu une bonne journée encore?

Au lieu de lui crier des bêtises, d'exprimer ma rage, je me plaque un sourire, convaincue de sa petitesse, et je prends la porte. Je ne vais pas m'abaisser à m'engueuler avec lui. Il n'en vaut pas la peine. C'est plus facile de ravalier ma haine que de la vomir. Ravale, ravale. À force de ravalier, j'étouffe. Grâce au yoga, heureusement, je contrôle mes respirations et mes inspirations. Je ne pense qu'à l'air pur qui nettoie mes poumons. Un, deux, trois, retenir un peu et relâcher...

* * * *

Moi, après ma journée d'ouvrage, quand ma femme passe la porte, je me prends un petit gin avant de m'asseoir devant le repas fade qu'elle m'a laissé sur le poêle. Bien sûr, je regrette les petits plats de fantaisie qu'elle me préparait dans ses bons moments. L'estomac me chauffe à cause de la fumée que je respire à mon travail: «maudite boucane!» J'avale difficilement les bouchées de nourriture. Quand je me retrouve seul, la gorge me sert, je ne sais pas pourquoi. Je repense à la machine que j'ai réussi à souder dans la journée. Ça me calme d'avoir accompli quelque chose de mes dix doigts. J'essuie les gouttes de la dernière trempette de sirop d'érable du revers de la main, puis je place ma vaisselle dans l'évier, à côté du verre de bière vide, comme si je ne le voyais pas. Le cadet de mes fils entre en coup de vent et me surprend dans mes pensées. En refermant la porte d'entrée, il dit:

-Allô papa! où est maman?

-Elle prend une marche, je suppose.

-Hé bien! Comment ça va toi, papa?

-Pas si mal, pas si mal.

Pour ne pas me regarder en face, il saisit *La Tribune* et la feuillette. Il s'arrête surtout aux pages sportives, la seule section remplie des bonnes nouvelles. Il admire les gagnants et commente leur performance. Moi, je lui raconte quelques blagues faites par Jos Roy, le bouffon de la manufacture. J'arrive à faire rire mon fils. C'est notre façon de communiquer, ou d'éviter de communiquer. Au moins, nos rires se mêlent pendant quelques minutes. Mon fils bouge nerveusement, se lève, va fouiller dans le réfrigérateur, au cas où il trouverait un bon pouding ou un restant de rosbif, comme sa mère sait si bien le préparer. On dirait qu'il cherche des souvenirs d'enfance. À manger ou à rêver. Il tourne en rond, me salue et fiche le camp à son tour. Il va sans doute

rejoindre sa femme. Peut-être lui reprochera-t-il de ne pas avoir cuisiné de bons plats? Elle ne comprendra pas son aigreur. Ils auront une discussion. Les nouveaux mariés s'engueulent avec ardeur pour n'importe quelle raison. Ils laissent sortir la vapeur. Ils se pardonnent avec douceur, s'haïssent et s'aiment à tour de bras et, quand rien ne va plus, ils mangent au restaurant.

Après le départ de mon fils, je m'installe devant la télé qui parle toute seule, calé dans mon fauteuil berçant-rêvant. J'apprécie les visites éclair de mon fils, même si nos conversations restent superficielles. Allons donc! Je ne peux tout de même pas lui avouer que mes mains tremblotent de plus en plus depuis quelque temps, que je frémis de rage quand je ne réussis pas à arrêter mes tremblements pour certains travaux précis à l'usine. Puis mes bottines de travail me semblent peser une tonne, même si j'ai enlevé l'acier protecteur. Je les traîne péniblement. «Voyez si on se lamente devant son bébé, notre petit dernier qu'on vient de marier, il y a à peine quelques mois.»

Je m'allume une bonne pipée, je retiens la chaleur dans la paume de ma main et, de l'autre, je me gratte la tête. Je camoufle machinalement ma calvitie avec une couette de cheveux que je garde plus longue. Mon estomac brûle encore. Je le frotte doucement. Un œil accroché à la télé, je n'arrive pas à m'endormir aussi vite que d'habitude dans mon fauteuil berçant-rêvant. Les images du mariage de mon dernier fils se mélangent à celles de la télé. «Ouais! Encore une fois célébrer un mariage avec ma femme au cœur plein de rancoeurs. Encore une fois supporter sa froideur envers mes parents. C'est pas mêlant, quand mes frères sont présents, on dirait que mes propres défauts se mettent à doubler et à tripler. Ah! ma femme a été polie. Des belles manières, en veux-tu, en voilà. Tout en regardant les autres invités, elle les bécotait sèchement dans le vide de chaque joue plissée par les dures corvées. Je ne suis pas fou, bout de ciarge, je

me rends bien compte que ses soeurs à elle ont bien meilleure mine. Ce sont toutes des femmes de carrière, décorées à la dernière mode.»

Dans mon fauteuil berçant-rêvant, je revois ma famille réunie pour l'instant d'un portrait. Encore une fois le photographe immortalise la peine, non, l'espèce de dédain sur le visage de ma belle femme, bien maquillée. Un sourire un peu forcé pince ses lèvres sensuelles. Elle regarde toujours au loin dans une photo, comme pour se sauver, comme pour s'exclure du groupe. CLIC! Elle accepte le bras du photographe qui la rapproche de moi. «Plus près, madame, plus près». C'est pour l'album souvenir de son bébé. Tout son coeur de femme me repousse, mais son coeur de mère écoute le photographe. Pauvre femme toujours divisée entre son coeur de mère et son coeur de femme. CLIC! Combien de fois a-t-elle été contrainte de s'accrocher un sourire aux lèvres? CLIC! Je me disais : «Ça doit être ses nerfs. Elle est si nerveuse». CLIC! John Wayne décoche un bon coup de poing au gros méchant du film. En tirant ma pipe à moitié éteinte, je murmure avec Wayne : «Tiens, ça t'apprendra» et je rêve aux capacités de mes fils. J'aime donc ça les voir bien habillés comme aux noces. Je ne les vois pas souvent en habits, mes gars. Je ne comprends pas qu'ils enfilent une paire de jeans et qu'ils chaussent des grosses bottines jaunes après une journée de travail au bureau, tandis que, moi, je fais exactement le contraire. Je les admirais aux noces, tous, bien endimanchés. «Mes gaillards, ils feront leur chemin, va. Je ne suis pas en peine pour eux.» Dans le saloon, John Wayne boit son coup d'un trait. Aux noces de mon gars, j'en ai offert des verres à nos invités pour mieux jaser et écouter. Écouter surtout. Ma femme me fuyait comme la peste. Je me calmait en me répétant: «Une fois de plus, qu'est-ce que ça peut faire?» Ma couenne s'est épaissie avec les années. Pouah! Je ne me crois pas pire que les autres. Je la surveillais du coin de l'oeil. Elle buvait le champagne avec monsieur le Docteur, madame la Docteur et Marie la chiropraticienne. Il fallait bien

qu'elle les invite ses amis de la "haute". C'était important pour elle d'avoir des invités de marque. C'est vrai aussi que ses amis donnaient toujours les plus beaux cadeaux; c'est facile pour eux, ils gagnent tellement d'argent. Madame le Docteur était d'une beauté parfaite, trop parfaite. Son sourire et sa chevelure semblaient étudiés, les reflets de sa robe et le fard à paupières du même ton, ses mains bougaient avec des petites manies recherchées. Rien de naturel! À côté de cette poupée de porcelaine, je me sentais un vrai rustre. Je ne connais peut-être pas grand-chose, mais, pour moi, c'est pas ça une belle femme. Je les saluais poliment, et je retournais où j'étais plus à l'aise: au bar. Je ne pouvais le supporter quand la conversation s'orientait vers les carrières des enfants, les pouvoirs de l'esprit ou ceux du yoga. Accoté au comptoir, j'ai senti un frisson de rage me traverser la nuque à la simple pensée du criss de yoga. «Ça me met en baptême de voir ma femme murmurer en respirant, faire toutes sortes de simagrées, puis se sacrer en arrière. Des plans pour se casser les reins, les jambes tout entortillées. Qu'est-ce que ça peut bien donner tous ces gestes quand on n'est même pas capable de coucher avec un homme?»

-Un gin s'il vous plaît!

Dès la première gorgée, j'oubliais le docteur aux manières efféminées et ma femme pâmée devant tant de délicatesse. Je jetais un coup d'oeil à mes fils, les pattes aux fesses sur la piste de danse. Ça me faisait sourire de voir mes gars vigoureux s'amuser. Je me sentais un peu plus jeune avec un autre gin. J'aimais tant ça, moi aussi, faire ma petite "steppette" dans les noces. Dans le temps, je pouvais sauter au milieu du groupe et faire un solo de gigue. Mes bras devenaient des ailes et mes jambes, des ressorts. Mes talons se frappaient au rythme des violons et du vieux piano pendant que mes amis m'encourageaient: «Vas-y Paul à Noré.» Il n'y avait pas de danger qu'on essaie d'oublier d'où on venait dans ce temps-là. La lignée, c'était important et, s'il y avait

danger de confusion, on ajoutait un ancêtre, ce qui donnait: Paul à Noré à Gustin. J'étais un jeune coq dans ce temps-là, avec ma belle chevelure noire. J'étais dans la force de l'âge puis l'ouvrage ne pesait jamais. Surtout, ma femme m'admirait jalousement. Comme d'habitude, en pensant à mes cheveux, je vérifie toujours ma couette sur mon crâne. Mon père, lui, n'a plus qu'une mince couronne d'un oreille à l'autre. Tiens, il regardait, lui aussi, le spectacle de sa descendance.

Si je me tenais debout au bar, mon père, lui, restait assis forcément, car ses jambes refusaient de le porter bien longtemps. Rendu à 82 ans, mon père se faisait vieux, très vieux. Et ma vieille mère le surveillait constamment pour qu'il ne boive pas trop, tandis qu'il s'amusait à zieuter les belles petites créatures qui passaient près de lui. Pauvre mère, elle ne réussissait pas à tout empêcher. Elle avait pourtant bien essayé de me mettre en garde contre le travail de ma femme. Elle ne prévoyait rien de bon là-dedans. En innocent, j'avais répondu:

-Mais, Moman, une bonne femme est bonne dehors comme à la maison.

Je n'avais pas compris ses sous-entendus et, comme elle n'exprimait pas très clairement sa pensée... Au fond de moi, je devinais ce qu'elle cherchait à me dire. «Au contact des autres hommes plus raffinés, plus éduqués que toi, ta femme te fera dégringoler l'échelle...pauvre niaiseux.» Je n'ai jamais changé d'idée facilement et je n'écoutais pas à la parole, disons. D'ailleurs, ma mère m'a chanté toute ma vie que j'avais été son enfant le plus difficile à élever. Elle le répétait à qui voulait l'entendre. «Mon plus dur...» J'ai fini par me croire un dur de dur! Je considérais ma mère comme une sainte de m'avoir ainsi enduré et ma femme devait l'être tout autant. Ouais! Mais il y en a une qui semble s'être juré de briser la chaîne des saintes femmes : ma fille, ma seule fille. Pour elle, ce ne sera plus pareil. C'est bien tant mieux. J'en suis fier de ma fille. Je

l'observais dans la salle emboucanée. Elle passait habilement de ma famille à ma belle-famille. Ça me dérangeait de la voir se donner autant de mal pour unir les invités. Un moment donné, mon vieux père s'est penché sur son épaule nue et lui a murmuré quelque chose. Ma fille a vidé son verre d'un trait et s'est levée d'un bond pour aller danser avec ses frères.

Je me suis calé un autre gin. «Maudite danse de fou, le yé-yé». Pourtant, j'ai essayé de lui expliquer les choses qu'un père doit apprendre à sa fille. En la voyant se trémousser, adolescente, devant son miroir, j'avais osé bafouiller un peu gauchement :

-Montre-z-en pas trop ma fille, c'est pas beau.

Je n'ai jamais su comment dire les choses. De plus, ma femme a carrément ri de moi, le jour où je lui ai fait remarquer qu'elle ne paraissait pas bien dans des pantalons. Ma vieille mère avait raison, je n'étais pas aussi raffiné que mon frère aîné, celui qui a complété ses études au collège Sainte-Anne. Il était instruit, lui, et sa femme se tenait assise sagement près de lui. Il savait se faire écouter, mon frère instruit. Faut dire qu'avec sa douzaine d'enfants, il n'avait pas eu de mal à la garder assise sa femme. Elle était même plutôt contente quand elle pouvait s'asseoir. Moi, j'ai pas été à l'école longtemps. J'aidais ma mère sur la ferme, quand mon père partait dans le bois. C'était commode d'avoir un plus dur, un effronté, qui avait peur de rien. Je n'ai pas suivi de cours classique, mais je ne trouvais pas ça correct de mettre une petite femme enceinte chaque année. Puis, je ne regrettais pas d'avoir appris la méthode : « Tu magasines à une place et tu paies ailleurs...» Au lieu de rejoindre mes frères pour échanger des nouvelles de mon village, je suis allé vers les danseurs, en finissant mon verre.

J'ai piétiné quelques pas tant bien que mal. Je tentais d'imiter mes gars, ruisselant de sueurs, qui avaient fait revoler leur veston. Ma fille devinant ma solitude m'avait tendu la main. Ensemble, nous avons dansé le yé-yé en rock and roll, et je jouais du talon comme si je giguais.

-Pas si raide, papa. Tes bras sont trop hauts. Relaxe.

Devant la télé qui parle toute seule, dans mon fauteuil berçant-rêvant, le menton appuyé contre ma poitrine, je finis par me détendre complètement. Ce rêve pas tout à fait éveillé donne une réalité au passé et au présent. Tout est mêlé: le temps et les sentiments. Je me frotte un oeil et je me retrouve à la noce sur la piste de danse avec ma fille de trente ans. Je la revois petite, quand je pouvais la porter fièrement sur mes épaules. Je la faisais tourner dans les airs. À l'époque, j'avais le pouvoir de la faire rire aux éclats. «C'est bien fini ce temps-là : ce temps de joies. Comment se fait-il, que je n'ai pas réussi?» Pourtant, je voulais donner en héritage à mes enfants de beaux souvenirs sur lesquels bâtir leur vie. Des moments chaleureux qui reviennent à l'esprit dans les temps durs et qui fournissent de la confiance. Au lieu de cela, je voyais ma petite fille, aux noces, tendue et inquiète pour ses parents. Gauchement, je l'ai retenue pour une autre danse, puis une autre. J'aurais bien voulu la faire sourire ce soir-là. J'avais beau me démener, je ne réussissais qu'à me ridiculiser et n'arrivais pas à rencontrer ses yeux sans joie. Elle les détournait continuellement vers les autres danseurs. Je sentais sa nervosité. Elle surveillait sa mère qui tentait aussi de se mêler au groupe. «Ma fille me tenait par une main, puis du coeur elle tenait sa mère. Elle ne savait plus comment unir les danseurs solitaires. Elle devinait bien que le feu aurait pété si elle avait osé. Ma fille cherchait des yeux un de ses frères pour qu'il fasse danser ma femme, puisque je ne le pouvais pas. Ça lui aurait pris une valse pour lui permettre de démontrer toute son élégance. Franchement, elle n'était pas mieux que moi avec le yé-yé endiable.»

Les brus, les gendres, les oncles, les tantes tout le monde sautillait et se faisait aller au rythme de la musique. Les petits enfants dansaient innocemment. John Wayne, après avoir tué l'escroc du film, séduisait la chanteuse pétillante dans le saloon. Jamais plus, elle ne devra faire ce sale métier. Désormais, il prendra soin de tous ses besoins, lui promet-il tendrement. Je suis bien d'accord:

-Ouais! C'est ça la vie.

Et je finis par m'endormir profondément devant la télé qui va annoncer bientôt toutes les mauvaises nouvelles de la terre.

* * *

J'ai eu trente ans le soir des noces de mon frère. Cet anniversaire me faisait sauter une dizaine importante. Je jaisais tout bonnement avec ma grand-mère, lorsque mon grand-père, ne pouvant plus camoufler ses pensées, s'est penché sur mon épaule et m'a murmuré sournoisement:

-T'as pas grand-chose sur le dos, ma p'tite-fille.

J'ai jeté un coup d'oeil sur mon décolleté plongeant et, nerveusement, j'ai vidé mon verre d'un trait. Je me suis élancée sur la piste de danse comme si j'étais complètement nue. Par sa remarque, mon grand-père m'avait arraché d'un coup sec la robe sans dos que je m'étais confectionnée pour le mariage. J'entendais sa phrase déshabillante, «pas grand-chose sur le dos...», mais je m'en fichais. Les femmes de ma famille étaient toutes vêtues de robes longues sans dos. C'était la mode en 1973. On rallongeait par le bas et on échancrait par le haut. Des souliers à plateformes, une croix

de bois au cou et un bracelet sur le bras au lieu du traditionnel poignet. Ouais, j'en ai dansé un coup dans ma robe que mon grand-père m'avait enlevée psychologiquement. Je me retenais et je sautillais encore, Yé-yé-yé. Je m'écarquillais comme les hommes et je serrais les jambes comme les femmes. Je me branlais les seins et j'avais le goût d'ébouriffer mes cheveux courts par opposition aux femmes-poupées, crépées. Je devinais un reproche maternel : «Sois féminine ma fille, garde tes cheveux longs.» Le regard digne de ma mère me retenait et le plaisir de mon père me poussait. Toujours un qui pousse et l'autre qui tire. J'ai passé ma vie dans ce mouvement «pousse et tire» et je me suis juré à trente ans que si mes parents n'arrivaient pas à se faire une idée, moi, j'allais m'en faire une. Yé-yé-yé.

Mes frères m'ont attirée dans leur danse et m'ont fait tourner entre leurs bras musclés. Pour souligner que je venais de passer le cap de la trentaine, nous nous sommes pris par le cou. Une vraie photo de famille. Quatre garçons, une fille. CLIC! L'orchestre a entonné: Ma chère Ginette... et nous nous enlacions encore tous les cinq, en nous flattant dans le dos et en nous bécotant. Nous nous trouvions bien contents d'avoir une raison de nous serrer. De quoi aurions-nous eu l'air de nous serrailier comme ça, au beau milieu d'une piste de danse, sans raison? J'avais envie de pleurer pendant qu'ils chantaient...c'est à ton tour... Je m'en voulais parce que je fais toujours le contraire de ce que je dois faire. À un enterrement, on pleure et on se laisse aller pendant que la tristesse est de mise; à un mariage ou à un anniversaire, on s'amuse et on se taquine. «Ha! Ha! T'es marié! À partir de maintenant, tu t'adaptes, tu t'ajustes, tu oublies ta personnalité trop forte pour ne pas écraser l'autre, tu t'assois sur tes désirs en attendant que l'autre en ait envie. HI! HI!» On rit jaune! J'essuyais une larme qui coulait malgré ma bonne volonté. «Maudite chanson, si elle peut finir». J'observais mes frères avec mes yeux qui pleuraient et ma bouche qui riait. Je n'arrivais pas à formuler ce que mon cœur

ressentait: «Excusez-moi les gars, je ne suis pas une brailarde, c'est que j'assiste à un mariage-enterrement. Depuis le temps que j'entends maman dire: «Si ce n'était pas des enfants.» Ça y est, il n'y en aura plus, les gars. Les enfants trait d'union revolent.» Yé-Yé-Yé. Et la danse repartait de plus belle après la chanson. Les enfants trait d'union dansaient et s'essoufflaient ensemble. Faut bien faire quelque chose, s'exprimer comme on peut. Yé-Yé-Yé. Je tournais, j'étais "partie".

Je revoyais des bouts d'enfance. Mon frère m'arrachait mes poupées et brûlait ma favorite dans le fourneau. «Arrête le catinage». L'autre, en jouant au barbier, me coupait les cheveux au ras des oreilles. Quand ma mère a vu mes belles boucles tomber, elle s'est mise à pleurer. On aurait dit que je n'étais que des cheveux. Mes frères m'ont fait jouer au chien qu'on attelle et m'ont enseigné le base-ball. «Fais pas la mémère, penche-toi, puis ramasse-la, la balle, si tu veux jouer avec nous autres.» Ils m'ont fait construire des cabanes dans le bois près de la maison. Je me déhanchais. Yé-Yé-Yé. «Merci mes frères!» L'un m'essuyait la joue, l'autre me donnait une tape sur une fesse. Nous nous comprenions sans paroles et je faisais danser mes pensées : «Vous m'avez bien initiée, mes frères. J'ai l'air fin aujourd'hui. Je sors les ordures, je répare l'auto, les tâches n'ont plus de sexe, je les fais toutes. Je me bats, et j'aime trop le monde des hommes. Je passe mon temps à construire un foyer et à en sauter les murs pour goûter votre monde». Yé-Yé-Yé. Les bras en l'air, je voulais crier: «Je suis une fille-à-tout-faire. Des filles à tout faire ça accouche sans douleur, même si ça fait mal, ça fait l'amour ou ça a des rapports sexuels, on ne sait plus. Ça s'organise toute seule avec ses petits, ça refuse les servantes et les gadgets. Aujourd'hui, on achète du linge ni gris, ni beige, ni vert. Tout est délavé, rien n'est défini pour qu'on puisse tout fourrer ensemble dans la même brassée de linge sale. On sèche et on ne repasse plus, on mange sur le pouce, on fait tout à moitié pour pouvoir tout faire.» Yé-Yé-Yé. «À force de vouloir

changer les rôles, on ramasse tous les rôles. Pas de chef. Tout le monde devient chef, son propre chef.» Ouf! J'avais chaud et j'étais essoufflée. «Attendez-moi les gars, je ne pleurerai plus et je serai excellente au tennis!»

-Chin-chin.

En tout cas, nous savons trinquer ensemble. Moi, je supportais l'alcool comme un homme et je me levais le lendemain comme une mère pour nourrir mes enfants. Sous prétexte de nous serrer les coudes, mes frères et moi les levions au bar. Je me demandais, le verre aux lèvres, si nous allions continuer à nous tenir ensemble. «Dites, les gars, vous allez m'accepter? Vous êtes toute ma famille, je n'ai pas de soeur et si vous saviez comme je me sens mal dans un groupe de femmes.» Avec les femmes, je détonnais. C'est vrai que j'avais toujours été la seule fille à papa, la petite soeur. Puisque je n'avais jamais connu la compétition entre femmes, j'ignorais comment jouer mes atouts. J'avais horreur de la manipulation, des remarques sournoises, de cette sorte de finesse qui font en sorte que les femmes passent partout avec un masque à la mode, un négligé transparent et un sourire de "vamp". J'étais incapable de faire semblant, de jouer sur les mots. J'ouvrais les portes sans aide, même si je devais m'en salir les mains. Je me sentais prise entre deux langages, deux mondes. Je ne comprenais rien à l'hystérie; je préférais les paroles franches et directes, parfois grossières, des mâles qui disent carrément ce qu'ils pensent et se cognent la gueule quand rien ne va plus. Qu'est-ce que je vais devenir? Je n'aime pas les guerres des hommes et je déteste les femmes qui ignorent la guerre et se ferment les yeux. Comment mes belles-soeurs vont-elles m'accepter? Où irai-je avec mes bottes de cow-boy et mon coeur de call-girl? En réalité, j'ai peur...Yé-Yé-Yé. «Nos parents abandonnent, ne le sentez-vous pas les gars? Appartenir à un tout, c'est une urgence.»

Nous nous tenions tous les cinq par la taille et nous nous faisons aller de tous nos membres, pendant que nos partenaires respectifs se consolait de faire partie de cette famille cinglée, pleine de contradictions. L'infirmier-boxeur qui soigne ses patients jusqu'à ce qu'ils soient O.K. et qui gagne ses combats en frappant ses adversaires jusqu'à ce qu'ils soient K.O. Le petit marxiste-séparatiste-nationaliste qui s'efforce de haïr ceux qui ne pensent pas comme lui pour mieux aimer le monde entier. Moi qui ambitionne d'être guidoune privée, mariée libre, fidèle jusqu'à la mort sans en crever. Les contradictions dansantes. Hé! Nous n'étions pas bêtes, nous ne faisons que mêler nos souffles pour une survie que nous ne comprenions pas, guidés par nos instincts ou notre intuition. Yé-Yé-Yé.

Mon père commençait à ressentir les effets des gins accumulés dans son système. Mes grands-parents étaient partis avec leur fils sérieux. J'ai réussi à leur lancer, entre deux danses: «Merci d'être venus». Je suis retourné sautiller en leur murmurant des excuses inexprimables: «On swing fort, excusez-nous, faut bien swinger. L'orchestre est bon, il y a au moins ça de bon. Les musiciens transposent en vibrations sur la batterie et en sons de guitares les émotions stridentes des participants au mariage-enterrerement.» Yé-Yé-Yé.

"Les enfants de nos enfants auront de chétifs grand-pères..." entonnait papa avec le micro. Maman se morfondait devant tant de dévergondage. «Il n'a pas évolué pour deux sous, cet homme-là». Ça la brûlait d'entendre ces chansons anciennes, souvenir d'un temps minable de pauvreté. Devant ses amis, elle s'indignait. Papa se fichait de la modernité, tandis qu'elle s'adaptait à la nouveauté et vivait toujours en fonction de l'avenir. Elle a même changé son nom pour suivre le rythme de la mode. Née Alberta, elle avait abandonné ce nom en quittant son village natal pour celui de Berthe. Si son mari

ou des intimes voulaient la faire grimper dans les rideaux, ils n'avaient qu'à l'appeler par son ancien nom.

Quand notre père chantait, nous nous regroupions autour de lui. Dans ce temps-là, maman trouvait qu'on tenait un peu trop de lui. Outrée, elle aurait préféré que l'on cause gentiment comme des gens distingués. Elle ne comprenait pas pourquoi on s'énervait devant les autres. Pour elle, il était important de se cacher un peu. En public, elle sortait sa bonne humeur et ses belles manières. En privé, son aigreur. Elle n'en revenait pas qu'on agisse à l'extérieur comme chez nous. Elle regrettait qu'on n'ait jamais appris la différence, qu'on mélange les niveaux de langue et la politesse avec les gestes familiers. Pour elle, c'était un manque de savoir-vivre! Elle croyait à la diplomatie : dire ce que les autres veulent entendre, puis penser ce que l'on veut. Elle avait gagné bien de l'argent de cette manière. Aux noces, impuissante, elle détournait les yeux en feignant un sourire. Elle n'allait pas s'en mêler et gâcher son plaisir. Elle préférait continuer à sabler le champagne avec ses amis.

Moi, je félicitais intérieurement mon père: «C'est ça papa chante, crie papa. Toi, t'as pas honte de tes origines.» L'heure du quadrille des gens de l'âge d'or est arrivée. Personne n'osait le dire, mais tous dansaient en pensant qu'ils n'étaient pas de cet âge-là. Juste pour rire. Allez donc! Rien qu'une danse. Maman hésitait devant deux choix: s'abstenir pour paraître distinguée et se sentir encore plus exclue du groupe des fêtards ou accepter et rire des bonhommes à qui elle devra donner la main. Elle s'est levée bravement, en riant derrière le dos du partenaire qui l'avait invitée. Elle se moquait de sa timide admiration avec ses soeurs dont les yeux ricanaient de complicité. Maman rapprochait les genoux dignement en entendant: «Swing la bacaise dans le fond de la boîte à bois.» Je devinais son mépris devant le manque de "classe" de cette danse.

Moi, rendue à cette heure-là, je m'en fichais pas mal de la classe. Je dansais comme une tapeuse de pieds. Je ressentais si fort les vibrations de la musique dans mes tripes que j'en aurais fait une symphonie. Les rigodons québécois me rappelaient mes origines. Mon père s'amusait à "caller" en sortant son anglais du temps des chantiers, dans le Maine. «Get your partner». Les couples se formaient presque au hasard. «Saluez votre compagnie». Mon partenaire s'inclina avec un sourire. Il me prit la taille. Avec cette sorte de danses, que je ne connaissais que de coeur et d'instinct, il fallait non seulement s'adapter à un partenaire mais à tout un groupe. J'allais y arriver. Celui qui me tenait aimait bien le plaisir, le travail et il dansait comme un pro. Un homme avant son temps qui partageait équitablement les tâches domestiques. Il s'est même abstenu de boire pendant vingt ans, le temps de laisser la chance, à sa douce moitié, de guérir son sentiment d'insécurité que lui avait transmis son père alcoolique. Un soir, jeune mariée, elle avait senti l'odeur tant redoutée dans l'haleine de son mari et elle s'est écroulée de peur, assommée par les images paternelles de son enfance. Au lieu de la traiter d'hystérique, son mari a promis de ne plus consommer. Aux noces et dans leurs sorties, ils pouvaient boire ensemble maintenant et ils s'amusait bien. Je lui ai fait un clin d'oeil en même temps qu'une révérence à ce cher oncle et je suis passée dans les bras du suivant en entendant: "Change your partner.»

Celui qui me tendait la main avait une femme qui ne dansait pas. Elle ne se dévergondait pas, elle préférait philosopher avec le prof de la famille. Au moins, elle ne se moquait pas des désirs des hommes, bien au contraire, elle les adorait. Mais elle voudrait tant qu'on la désire davantage. Elle ferait un "strip-tease" là, devant tout le monde, juste pour se sentir désirée, pour qu'on s'occupe d'elle. Afin d'émoustiller son mari, elle agaçait les autres hommes. Lui, absolument convaincu que sa femme ne l'aimait

tout simplement plus, courait après d'autres femmes pour se rassurer sur ses charmes.
«Changer de partenaire.»

En entendant : «Faites swinger votre compagnie», je me suis agrippée aux épaules du mari de celle qui perdra un sein et en perdra la tête. Elle était la mère de famille idéale, la femme de carrière parfaite, mais le soir, elle se trouvait sans envie. RIEN! Elle a demandé l'aide d'un ami médecin qui lui a prescrit de petites pilules. «Organise-moi pas pour que je fasse le trottoir tout de même...» blaguait-elle. Les hormones la ravigoteront. Elle développera cependant un cancer du sein et elle subira une opération. Elle survivra à la maladie et deviendra une femme entière, un sein en moins. Elle ne sera plus l'objet du désir des autres hommes, et elle croira que son mari l'aime pour vrai. Elle aura à nouveau besoin de son affection, et cette dépendance guérira son mariage. «Changer de partenaire.»

Nerveux, il m'enserrait la taille avec fermeté pour montrer sa force en dépit de sa petitesse. Je le devinais insécure et je devais le laisser contrôler tous mes mouvements. Le genre d'homme qui donnait et prenait absolument tout. Il se croyait très généreux, mais, quand sa femme volait de ses propres ailes, il jouait la carte de la dépression et menaçait de se jeter en bas du pont. Elle revenait, se croyant indispensable. Elle vivait continuellement entre la peur d'être abandonnée ou d'abandonner la première. «Les hommes au milieu, les femmes autour». Les pauvres hommes s'alarmaient et cachaient leur désapointement. C'était au tour des femmes de choisir leur partenaire. «Saluez votre compagnie»

Rendez-vous rue Champlain

C'est sur cette rue que se trouvait la maison familiale, le foyer où l'on se réunissait lorsque tout allait bien ou lorsque tout allait mal. Ce monument de brique rouge était presque complètement entouré d'une grande galerie. Monument rénové, renipé, entretenu par deux êtres qui se demandaient pourquoi tous ces labeurs. Les gros érables, protecteurs des jeux d'enfants, frémissaient de toutes leurs feuilles et accueillait les célébrants de ce mariage-enterrement.

Les frères et les soeurs de papa sortaient de la maison au moment où les autres arrivaient. Ils avaient mangé un sandwich sur le coin de la table en attendant le reste de la noce. Mon père les a priés de s'attarder et ma mère n'avait pas le temps de s'en occuper. Elle riait aux éclats avec ses amis de Québec. La famille, elle en décrochait ce soir. Mentalement, elle accrochait ses gants, son job était fini. Ça se voyait. Alors mon père s'est rafraîchi les esprits et moi aussi. Il a distribué des boissons aux invités éparpillés çà et là dans la maison. Certains avaient pris place sur les divans et riaient sans trop savoir pourquoi; d'autres, assis par terre, préparaient leur divorce ou leur concubinage; dans la cuisine on se taquinait à qui mieux mieux, pendant que tante Anita pleurait. Elle ne voulait absolument pas que sa fille emménage avec son "chum". Dans l'autre coin, Bertrand, le cousin docteur, était le bouc émissaire du groupe. Il avait ligaturé sa petite chienne durant la semaine. Sa femme infirmière l'assistait:

-Admets que t'as coupé trop long.

-Bien, les chiens et les humains...

Pendant qu'il se défendait, d'autres attaquaient:

-Hé, Bertrand, t'as pris tes cours par correspondance, et les facteurs étaient en grève

quand t'étais rendu au chapitre de la ligature. Puis quand t'es venu pour pratiquer, les hôpitaux faisaient la grève à leur tour...Ha! ha!

Les amis de maman, le docteur de Québec et sa jolie femme avaient le souffle un peu coupé par ce genre d'humour et ne savaient trop s'ils devaient rire ou pas de cette ridiculisation de la médecine et du système. Pendant ce temps, Marie, la chiropraticienne, faisait "l'arbre yogique" dans un coin, en retroussant sa jupe longue pour planter son pied au bon endroit sur sa cuisse vieillissante de célibataire libérée. À défaut d'autre chose, on plante un pied, c'est bon pour l'équilibre. Bertrand, à court d'arguments, prenait une photo des seins de la femme de celui qui le taquinait le plus. C'était sa vengeance. Il s'installait sur une chaise pour croquer le maximum de chair dans sa lentille. CLIC! CLIC! Tous pouffaient de rire, tandis que tante Anita essuyait ses larmes.

-Anita, arrête de brailler. Laisse donc ta fille LIBRE, lançait maman.

-Le mariage, c'est important pour moi, snif,snif, répétait-elle, jalouse de sa soeur qui avait réussi à marier tous ses enfants. Elle insistait:

-Je hais ce garçon, qui refuse de prendre ses responsabilités avec ma petite fille.

Puis elle accuse la mère du gendre convoité.

-Il ne peut pas avoir confiance aux femmes, sa mère change d'amant comme elle change de chapeau.

-Nita, c'est plus la mode, les chapeaux.

-Comme elle change de robe d'abord. Ah! Puis, c'est plus de mode non plus.

Elle essuyait ses larmes et riait simultanément en avalant une gorgée de bière.

La chienne de Bertrand s'était sauvée.

Les amis de Québec se taisaient. Eux, quand leurs enfants ont parlé de liberté, ils sont devenus leurs copains et ont pris de la drogue ensemble. Ils se gardaient bien de parler

des tristes expériences qu'avait vécues une de leurs filles pour ne raconter que le beau: les voyages aux Indes, la recherche de maîtres Yogi, tout ce qui éblouissait maman qui rêvait de décoller, de voler, de partir, guidée par un maître invisible, fort, sans sexe, mais mâle-puissant qui n'agissait que sur son subconscient sans jamais juger, condamner, sage comme une statue, fort comme un Dieu.

-Tu peux bien parler, toi, tous tes enfants sont mariés, répliquait tante Anita, attachée à son idée comme à son verre de bière.

-Je ne les ai pas forcés, ma chère, lançait ma maman libérée.

Ils étaient tous fous, tous saouls. J'éprouvais de la difficulté à prononcer les f et les s. Ça pressait, fallait faire du café, jouer la mère-fille-grand-mère de mes parents, voyant bien que ma mère s'en fichait pas mal. Dans le cul, les rôles de bonnes femmes accrochées au poêle. Derrière chaque femme qui décroche, il y a d'autres femmes: gardiennes, soeurs, grands-mamans, femmes de ménage. Je préparais donc des plats avec une touche féminine pour des hommes qui savaient s'amuser plus que les femmes.

-Non, mais qu'est-ce que tu lui as enlevé au juste à ta chienne, pour qu'elle se sauve de même? Ha! Ha!

Moi, je me jurais de ne jamais rien me faire enlever. Ma petite voix progressiste m'avertissait : «Tu régresses». La salade aux oeufs était prête, et je me promettais de garder ma "dangerosité", ma possibilité de devenir pleine comme l'oeuf que je venais tout juste de trancher. J'allais conserver ma capacité de me reproduire. Il existe suffisamment d'êtres moitié poupée de plaisir, moitié gagne-pain; moitié mère, moitié fille-à-tout-faire. Divisée, éparpillée, écarquillée, je resterai entière dans mon corps. «Voilà, mangez mes amis.»

Ils ont tout avalé. J'ai lavé la vaisselle pendant que mon père l'essuyait, tout en promettant à tante Anita, larmoyante, de la reconduire.

-Si tu savais comme Cendrillon a mal aux pieds, gémissait-elle.

Il lui toucha doucement l'épaule:

-Pauvre petite Nita, va!

Papa et tante Nita étaient de la vieille école et croyaient aux princes charmants qui protègent les princesses. Et aux princesses qui ont bien besoin d'eux. Maman plus évoluée privilégie pour sa part l'autonomie et l'indépendance. Elle alla reconduire ses amis à l'hôtel, question de partager quelque chose d'exclusivement réservé aux initiés.

La barre du jour paraissait, et je cherchais mon mari. Dans quel lit avait-il disparu? Finalement, je l'ai retrouvé et je me suis allongée près de lui incapable de dormir. Je ne lui avais guère adressé la parole au cours de la journée, occupée que j'étais à tenir tous mes rôles en même temps: soeur, belle-soeur, mère, fille, grand-mère. Vive la famille! Je regardais les murs de mon enfance dans la semi-noirceur, et mon cœur se gonflait en même temps que je tapais du pied, les orteils dans le vide, au son de la musique qui me résonnait encore dans les oreilles. Puis, la tête soutenue par un bras, je murmurais à mon mari qui ronflait près de moi. «Je sais, tu ne me comprends pas, tu te demandes pourquoi je déplace autant d'air dans une journée? Je prendrai ma vie entière pour me faire comprendre, si tu me laisses la chance de vieillir avec toi. Entre nos actes d'amour et nos chicanes, je trouverai un moyen.»

Il se recouvrait les épaules pour se protéger du froid et je continuais comme s'il m'entendait :

«Pourquoi as-tu choisi une fille-à-tout-faire? Veux-tu bien me le dire? Je le sais moi, c'est commode pour un poète. Si t'arrêtes pas de tourner les pages des livres avec cette attention que j'envie, je t'avertis je vais tout lâcher et devenir putain. Non, je deviendrai livre pour que tu me lises à mon tour.»

Je prenais de l'audace devant son visage endormi:

«Quand tu étudiais au séminaire dans ta jeunesse, on t'a inculqué le respect des livres. On aurait dû t'enseigner le respect des femmes au lieu de t'introduire à une Sainte Marie mère de Dieu et à la pécheresse Marie-Madeleine. En voilà un choix! À part ça, si tu ne voulais pas être dérangé, bousculé, insécurisé par les changements, t'avais qu'à rester chez les curés. Figure-toi donc que je vais te montrer ce qu'est une vraie femme. Tu as ma parole et je te garantis que à la fin, tu ne sauras plus laquelle est la putain ou la sainte mère. Tu seras tout fucké et heureux. God bless you, good night!»

Le lendemain, j'avais mal à la tête, mal au mariage et mal à la famille. Mes petits criards et agités me causaient la migraine. «Pas si fort les enfants, j'ai chaud.» Mon mari me donnait la douche froide avec son air blessé, hautain, oublié, exclu de la gang des fêtards. À regarder mon père affairé à nettoyer la maison pendant que sa princesse dormait, j'avais encore plus mal. Je n'aimais pas les hommes qui se hissaient sur des pedestals et se faisaient servir, mais le contraire me semblait aussi choquant. Maman se levait comme nous nous apprêtions à partir. Que dire de cette maison de lendemain de noces, de célébration de mariage-enterrement? J'ai abandonné mes parents dans ce nid désormais vide. Partis les moineaux. Ne rien dire, ne rien faire comme si on ne sentait rien. J'avais pourtant mal partout. Si je continuais sur cette pente, la culpabilité allait me gagner. Je n'avais qu'un choix : me sauver avec mes petits et mon mari et tout tenter pour réussir à zigzaguer entre ma liberté chérie et l'amour durable qui ronge la liberté.

* * * *

-Ouais! Ç'avait pas été que la p'tite noce...

Je me réveille à moitié gelé devant la télé qui parle toute seule. Ma femme n'est pas rentrée. La bouche pâteuse, je me lève et mes genoux craquent.

-Baptême que je vieillis!

Je mets une bûche dans le foyer et clic! je ferme la télé. J'ai encore manqué les nouvelles. Bah! qu'est-ce que ça changerait de savoir qui est en guerre, de connaître les dernières manigances des Américains ou combien l'argent vaut? Je connais la valeur de l'argent : je paye l'épicerie, l'huile à chauffage, les taxes et l'entretien de mon vieux Oldsmobile, qui exige de plus en plus de réparations. Il ne reste pas grand-chose. C'est ça que l'argent vaut. J'aspire un bon coup par le nez en reniflant bien fort pour dégager mes narines sèches. En posant mes deux mains sur les flancs, je vois bien que j'ai encore maigri : ma ceinture a du jeu. Il va falloir l'avancer d'un trou. En percer un autre. Oublier ce signe troublant et penser au travail de demain. Tout ce boulot! Au moins, on a besoin de moi et on m'apprécie quelque part. Revoir mes copains de travail. Je me sens encore bon à quelque chose avec eux. Mon jeune apprenti l'ignore, mais, quand il me tutoie, sa pseudo-impolitesse m'enlève une vingtaine d'années. Je m'entends bien avec mes hommes, de plus, ils ne savent pas, eux, que je couche tout seul en haut. Ils doivent bien avoir des problèmes eux aussi, mais ils n'en parlent pas. En tout cas, moi, j'ai au moins une belle femme ragoûtante et elle réussit bien. Elle me fait encore à manger et reçoit les enfants. Pour moi, une femme qui cuisine vaut sûrement un homme qui a le coeur d'aller travailler pour payer la nourriture. Pauvre elle, ça doit être ses nerfs, elle est si peureuse. Toutes ses soeurs sont pareilles. Peureuses, c'est pas disable! D'un coup de coeur, j'arrive à me secouer énergiquement puis aller à la toilette. En

passant devant le miroir, je vérifie si ma moustache est bien droite et effilée. Ouais! Je suis bien mieux de me coucher, les journées de huit heures commencent à me rentrer dans le corps à 60 ans. Puis, comme tous les soirs que le Bon Dieu amène, je monte à ma chambre, je gravis une à une les marches qui me conduisent à une solitude encore plus grande, celle de la nuit.

* * * *

Je le connais tellement cet homme-là que je peux deviner le moment exact où il débarrasse la place pour aller se coucher. Je rentre, la lumière est éteinte. J'allume et je prends possession de l'espace à mon tour. Dans la salle de bains, je me démaquille avec soin, j'applique méthodiquement de l'antirides sous mes yeux et autour des paupières, je me tapote une bonne crème dans le cou et une lotion tonifiante sur tout le corps. Je branche mon humidificateur. J'avale un verre de graines de lin et j'ouvre grand ma fenêtre. Je ferme bien ma porte pour éviter à la fois ses visites et ses reproches: «Tu refroidis toute la maison, t'es pas raisonnable. Ça paraît que c'est pas toi qui paye le chauffage!» Fatigant!

Je tâte mon chapelet caché sous mon oreiller. Je le tiens dans mes mains. Ça me donne une certaine assurance de presser les grains entre mes doigts. Puis je récite des prières imprimées à l'endos d'images. Je murmure «Pardon mon Dieu». C'est tout ce que je réussis à dire du fond du coeur. Je ne sais plus trop pourquoi je demande pardon: pour vouloir vivre? Pardon de ne pas pardonner? Pardon de vouloir m'échapper? Pardon de vouloir sauver ma peau? Pardon de ne pas me laisser manger la laine sur le dos? Pardon d'avoir peur de la solitude, peur de la vieillesse, peur de la mort, de la vie, de tout? Je n'arrive pas à formuler quelques prières dignes de mon Dieu, alors

je murmure un pardon mon Dieu tout court. En même temps, j'ai très peur qu'il arrête de me pardonner, qu'il se tanne. Moi, si j'étais Lui, ça ferait longtemps que j'aurais arrêté de pardonner à quelqu'un comme moi qui recommence tout le temps les mêmes bêtises : trop boire, trop fumer, trop sortir, trop essayer d'oublier...

Je prends un des bouquins-recettes-de-bonheur-garantis qui traînent sur ma table de chevet. Je m'enroule les épaules d'une vieille robe de chambre moelleuse et je place mon sac d'eau chaude près de mes pieds. Ainsi installée, je lis quelques passages. Je chuchote les mots comme des prières. Connaissant le texte par coeur, je m'attarde uniquement sur les pages qui me réconfortent. J'ignore les phrases qui me dérangent, je le suis suffisamment de même. Tout ce que je veux, c'est combler un besoin, ne serait-ce que momentanément. Oublier de mon mieux l'homme en haut, répéter mes bonnes résolutions, et réussir à m'endormir sans valium dans les bras de Dieu. Je relis quelques pensées sur l'amour et la paix. Demain, je le promets, plus de haine qui détruit. Je me désintoxiquerai encore avec des recettes de jus frais, j'éviterai de fumer, je pratiquerai mon yoga religieusement. Dans la soirée, j'irai prendre mes leçons de Bible. Et la vie recommencera : lui, assis sur sa chaise, et moi, partie. Bon, ça y est, je devrai avaler un cachet. Mon Dieu, pardonnez-moi.

* * *

Réflexion

Que signifiait le mariage en 1973? Moi, je m'étais mariée en 1963, parce que je sentais le besoin de vivre ma vie sexuelle et je voulais la vivre de façon exclusive. Je ne voulais pas risquer d'avoir un enfant hors des liens du mariage et sans avoir choisi mon partenaire de vie. L'homme qui méritait ma confiance cadrait bien dans ma vision de la cellule familiale. Ses valeurs ressemblaient aux miennes. Nous commençons notre vie amoureuse sans expérience ou presque, mais avec le désir de tout apprendre ensemble.

Dix ans plus tard, les jeunes qui se marient se faisaient l'amour depuis longtemps. Le mariage légalisait leur union, point, et marquait leur départ officiel de la maison paternelle pour un et de la maison maternelle pour l'autre.

Être témoin au mariage de deux êtres qui se juraient fidélité me chamboulait ridiculement. Je pensais que j'avais quelque maladie psychologique et je m'en cachais. Il m'est arrivé de sangloter à un mariage de personnes que je connaissais à peine. Ça m'a pris par surprise et je suis restée honteusement dans la salle des toilettes pendant une partie de la cérémonie.

Pourquoi les rituels me bouleversaient-ils tant? Après dix ans de mariage, j'avais deux enfants dont une petite fille gravement malade, qui jouissait cependant d'une longue rémission. J'avais remis mon échelle de valeurs en question. Je travaillais à conserver certaines traditions afin que mes enfants puissent développer un sentiment d'appartenance.

Comme mon mari détestait les célébrations familiales, je redoutais toutes les fêtes et toutes les traditions quelque peu "sacrées". Je n'avais aucune idée d'où provenait ce malaise.

Pourquoi haïssait-il tant les 25^e ou les 50^e anniversaires de mariage? Chaque naissance, chaque mariage, chaque mort remettaient les rituels en question. Pourquoi le visiter, disait-il, il est mort. Pourquoi célébrer ce 25^e anniversaire de mariage avec cette bande d'hypocrites? Ma peur rencontrait la sienne. À cause de l'inégalité du pouvoir entre nous, nous n'en parlions pas. De plus, comme il vociférait contre tout homme qui semblait "écouter" sa femme ou contre le faible qui se laissait manipuler par les pleurs, je n'osais pas l'interpeler. Dans sa lignée, on n'assiste pas à un mariage pour accompagner sa femme. On ne fête pas ce que l'on n'a pas le goût de fêter. Il haïssait tous les "fakes" de la terre.

Chaque rituel déclenchait une crise intérieure que je n'arrivais pas à mater et qui se manifestait de quelque manière. J'appréhendais tous les rites, les religieux et les autres. Comme pour l'amour, je les vivais mieux lorsque je n'étais pas préparée et qu'ils se proposaient de façon spontanée. C'était l'heure des "happenings". Comme si la fête anticipée, préparée dans ses moindres détails, n'avait plus autant de significations. Les rituels dégénéraient toujours en conflit quelconque. Je croyais que l'énergie déployée pour préparer la fête et la fatigue accumulée en étaient la raison. Si bien que mon mari et moi évitions toutes préparations trop compliquées et préférons les réceptions de dernière minute ou les lendemains de fête pendant lesquels nous avions plus de plaisir qu'à la fête même. Comme d'habitude, pour le mariage de mon petit frère, nous n'avions pas abordé le sujet. Je marchais sur des oeufs jusqu'à la dernière minute, m'accompagnera-t-il, oui ou non? À quelques reprises, j'ai assisté seule aux mariages. Si mon mari se présentait par

politesse, il disparaissait vite, incapable de célébrer avec la famille, ou encore, il buvait pour effacer son malaise. Bref, d'une manière ou l'autre, j'étais seule!

Le départ du dernier enfant encore à la maison est un moment crucial dans la vie de parents, surtout, s'ils étaient demeurés ensemble pour eux. La crise devait éclater de toute manière. Pendant le rituel, les tensions deviennent palpables, les enjeux se bousculent. La vie s'exaspère. Chaque membre de la famille esclave de sa dynamique doit tenter de se dépasser et de franchir un passage. Voici le cheminement des divers personnages. Le lendemain des noces, ma mère a dû continuer de jouer son rôle encore, car ma belle-soeur devançait mes parents et quittait mon frère.

Ton fils, belle-maman, reprends-le.

Assister à un mariage devrait favoriser le rapprochement des conjoints et le renouvellement des vœux entre époux. Ce n'était pas le cas! Voyons donc cette procession en robe blanche, petit voile et le toxédo. Pour qui le show? Qui croit encore au mariage? Une belle-mère divorcée et accompagnée de son chum, les beaux-parents ensemble, mais aussi loin que possible l'un de l'autre, tout ce monde venu célébrer un événement qui a d'ailleurs déjà été fêté dans l'intimité depuis longtemps, au moment où les deux jeunes s'aimaient et se protégeaient l'un et l'autre de leurs vigoureux démons intérieurs, au moment où ils se prenaient dans leurs bras et se disaient leur amour de tout leur cœur. C'est là que les vrais serments se faisaient. Il l'a bien entourée, cette jeune fille, qui l'a supporté et modéré dans sa tumultueuse adolescence. Aujourd'hui, ils se formulent des promesses officielles devant les hommes plus que devant Dieu. C'est son idée à elle. Elle est même sortie avec un autre pour qu'il se décide à l'épouser après toutes ces années de fréquentations et d'amour.

Pour les circonstances, le symbolisme religieux est à l'honneur dans l'église: la robe blanche en signe de pureté, la coupe de vin, l'hostie et les jongs, symbole d'éternité. Tout le monde pense au plaisir à avoir après les oui, oui, d'usage et les amen marmonnés de temps en temps. Le cortège des faux nouveaux mariés sort, et les confettis pleuvent. Les jeunes époux n'éprouvent aucune urgence de se retrouver seuls dans les bras l'un de l'autre. Ils préfèrent profiter de leur party.

Quant à moi, la belle-fille, ce mariage accentue tout simplement mon désir de divorcer. Ça fait huit ans que je suis mariée, et je n'ai pas encore de bébé.

J'en ai assez d'aller chercher le bacon et de le faire cuire. Puis, je ne peux pas me plaindre à mon mari, parce que, pour me faire plaisir, il va me brasser un bon petit déjeuner aux crêpes dans un rien de temps et avec le sourire aux lèvres à part ça. J'ai rien qu'envie de lui dire : «Ôte-toi dans mes chaudrons, ce n'est pas ça que je veux!» Et, surtout, il n'est pas question que je me lamente à belle-maman libérée. Elle est si fière d'avoir montré à ses gars à se débrouiller dans la cuisine, à faire leur lit, à recoudre un bouton, à laver, à presser. Ah! Il n'y a pas à dire, elle leur a bien enseigné. Ou est-ce leur père qui sait trop bien "s'arranger" tout seul? Des avant-gardistes, des hommes roses avant la lettre. Ils ont juste un défaut. Ils ne veulent pas se reproduire. Comment dire que je me sens volée quelque part? L'obligation de travailler va de soi maintenant pour les femmes. Comment expliquer à ma belle-mère que c'est à cause d'elle que je dois être indépendante financièrement? Elle ne comprendrait pas. Rien n'empêche que, pendant ce temps-là, je dois continuer à être une belle petite paire de seins ronds sans soutien-gorge qui rapporte des sous. Et mon mari qui ne veut pas d'enfant. Pas tout de suite. Puis il ne niaise pas avec les avertissements : «Couche pas avec moi pour m'arriver avec un petit au bout de neuf mois. C'est fini ces histoires-là d'attacher un homme avec la responsabilité d'un bébé.»

J'attends patiemment qu'il change d'idée après que le garage sera réparé, l'auto payée, l'entrée pavée, la maison agrandie, le bateau acheté, son "trip" de chevaux rassasié. Pourvu que je n'oublie pas ma pilule. Maudite pilule! J'avale ce comprimé depuis huit ans. La pilule fait croire à mon corps, qui suit le cycle lunaire, que j'ai déjà ovulé. Et mon corps subit ce mensonge perpétuel sans rechigner.

Non, mais c'est beau le progrès! Les hommes n'ont même plus besoin de nous conter fleurette pour qu'on leur tombe dans les bras. Avant, au moins, je me faisais chanter la pomme, comme on disait dans le temps. En innocente, j'en ai même cru un, ça m'a coûté très cher. Il m'a laissé tomber quand il a su que j'étais enceinte. Comme il venait d'une famille "bien", ils ont menacé de lui couper les vivres s'il m'épousait pendant ses études. J'ai raté mon suicide après la naissance de mon petit bébé que j'ai dû abandonner, puis j'ai appris à prendre mes précautions quand je voulais prendre mon fun. Maintenant, c'est la pilule qui ment à la place des hommes; un mensonge chimique. On a dépassé les mensonges psycho-religieux qui faisaient croire aux femmes qu'elles ne pouvaient pas refuser leur mari, même au risque d'enfanter, ou qui les dégoûtaient des hommes et du sexe. Fallait que les jeunes filles se serrent les jambes, c'était le moyen de contraception le plus sûr à l'époque, tandis que les garçons allaient allègrement confesser leurs péchés à l'oreille compatissante du prêtre. La survie de la race humaine en dépendait. Il était normal et souhaitable que les petits gars aient des désirs gros comme le bras. Les filles qui partageaient les mêmes envies étaient cependant considérées comme des petites gidounes. Aujourd'hui, la femme avertie ne croit plus ces salades, mais ingurgite des milliers d'hormones synthétiques pour que son corps croit le mensonge. Plus besoin de se demander si on s'aime assez pour se reproduire, plus besoin d'investir de temps dans une relation. Le plaisir d'abord et avant tout et aussi souvent que possible. Une pilule, un petit coup de tête avec un verre d'eau avant le coucher et le tour est joué. Et nous voilà capables de faire l'amour librement comme un homme.

De plus, grâce à la pilule, je ne ressens plus de crampes menstruelles. J'en oublie les inconvénients d'être femme. Je me souviens à peine de la vigueur provoquée par l'ovulation, de la poussée de créativité qui venait avec cette période

dite "dangereuse" et des jours langoureux précédant l'écoulement du sang. Au contraire, je m'inquiète toujours lorsque je vois mes seins gonflés et j'attends avec impatience mes fausses menstruations. Parce que si jamais le mensonge chimique n'avait pas été enregistré, il faudrait songer à l'avortement. Rien qu'à imaginer comment on aspirerait ce petit embryon de mon utérus, après une bonne saignée, il y a de quoi ne jamais oublier sa pilule. On appellerait ma grossesse interrompue une fausse couche. Fausse couche, fausse menstruation, fausse relation, fausse femme.

Comme je ne peux pas parler de tout ça à mon mari, quand j'en peux plus, moi, je crie, je hurle. C'est plus fort que moi, ça sort. Il n'y a pas d'heure pour montrer que l'on a mal. Tout le monde pense que je suis hystérique. Quand je commence à monter le ton et que je me mets à crier comme une folle, les gens disparaissent autour de moi. Personne ne me comprend. J'en ai assez d'être incomprise. Mon mari a passé la veille des nocces à m'ignorer, à danser, à s'amuser avec sa famille. Alors qu'il s'amuse! J'ai sacré mon camp le lendemain des nocces. Quant à donner mon corps pour le plaisir, aussi bien en avoir.

* * *

Reprendre son corps

On dirait que le bon Dieu a exaucé mes prières. Quelle puissance les pensées! J'ai assez dit que je restais pour les enfants, que le Bon Dieu m'en a retourné un tout découragé. Bien oui, sa femme l'a laissé. Pauvre petit Pit! Marié trop jeune à une fille pas facile. Il ne sera pas dit que j'abandonne mes enfants dans le besoin. Je vais le nourrir, le bourrer de vitamines, en prendre bien soin. Ce malheur me donne une raison pour rester ici et remettre à plus tard ma libération. Un signe du ciel pour continuer à supporter mon mari. C'est pas mêlant, si je ne me retenais pas, je remerciais le bon Dieu pour ce cadeau. Je devrais avoir honte de rendre grâce pour une séparation dans la famille. De toutes manières, je ne sais plus comment ni pourquoi prier.

Le matin, quand mon mari passe la porte, depuis quelques années, ce n'est plus la prière qui me met à genou mais mon yoga. Cette discipline m'aide, j'ai l'impression de reprendre mon corps, d'en être le maître, euh! je veux dire la maîtresse. Certaine de ne pas être dérangée, je commence toujours ma journée par la pratique d'une série de mouvements exécutés avec recueillement. J'inspire en profondeur et j'expire lentement, en contrôlant le rythme. J'étire mes bras au maximum pour me préparer à l'exécution du Salut au soleil. En lançant les bras vers le ciel, j'arque le dos comme une gymnaste glorieuse après son dernier saut. Je touche mes pieds en saluant le soleil de tout mon être sans fléchir les genoux; puis, à quatre pattes comme un animal fier, je crampe les reins et offre mes seins à la lumière du jour. Inspirer, expirer, se pâmer sur sa respiration. Contrôler, relâcher. S'étirer, se recroqueviller, s'élaner, se retenir, se bander, se débander. Les

mouvements de concentration, sur une patte, puis sur l'autre, les mains jointes. Les yeux baissés, j'imagine la paix m'envahir, l'air oxygéner mon sang, et les mauvais esprits fuir mon corps en même temps que les microbes et les toxines. La tête entre les deux jambes, je cherche ce que je fais sur la terre. Je regarde le ciel en inspirant et mon nombril en expirant. Le ciel, mon nombril. Le ciel, mon nombril. Incapable de me rendre plus bas que mon nombril. Incapable de dépasser les nuages du firmament. Je pince mon nez, une narine à la fois, l'index appuyé contre mon front en retenant mon souffle entre les respirations et les expirations, je cherche mon centre, mon écran mental comme le suggèrent les gourous californiens. Relâcher, expirer. Ouf! c'est fini. J'ai mal partout, pas seulement aux genoux comme lors du chapelet en famille. Je ne comprends pas trop la philosophie derrière la pensée des maîtres yoga. Ce n'est pas important. Avec tous ces mouvements, j'ai l'impression de contrôler mon corps et je me sens mieux. J'essuie la sueur de mon front et je prends une bonne douche.

Je me nourris de céréales particulières, faites de son, de noix et de raisins secs. La gamme de vitamines avalée, j'écoute attentivement un disque pour m'aider à cesser de fumer. C'est l'heure de jeter un coup d'oeil à mon agenda et de programmer ma journée. Je fais un tour rapide de la maison et je mets en marche une brassée de lavage. Je ne monte jamais à l'étage ramasser les vêtements souillés de mon mari. Je ne mélange pas mes affaires aux siennes, pas plus dans la laveuse que dans la vie. Après un coup de torchon dans l'évier, je décide d'appeler la femme de ménage pour le lendemain. Avant que ma cliente arrive, j'ai fumé trois cigarettes, fait mon maquillage et j'ai mis mon uniforme blanc immaculé. La sonnerie de la porte retentit, dix heures pile.

Comme une magicienne, je couche la petite dame sur la table dans mon atelier à faire des belles femmes. Commence le rituel : lavage en profondeur, nettoyage en profondeur, massage en profondeur. Calmer l'angoisse causée par la petite ride au coin de la lèvre en promettant d'y apporter une attention particulière. Extraire à l'aide de l'électrolyse tous les petits poils indésirables. Ouvrir les pores de la peau, sortir les points noirs, les comédons. Penchée au-dessus de la loupe qui ne ment jamais, j'extirpe toutes les impuretés. Flatte, lisse, pince, tamponne, espérant que la magie des doigts agiles fasse disparaître toutes les traces de la vie quotidienne. La déesse s'allonge sur l'autel, dans l'espoir de pouvoir charmer encore longtemps. J'utilise l'appareil électrique qui rend la peau rosée comme après l'amour. Puis, j'applique une potion rajeunissante qui durcit, raidit. La figure bandée, la petite dame, installée dans un fauteuil cyclo-masseur, écoute un disque de relaxation. Une voix en stéréo rabâche avec fermeté, dans les deux oreilles à la fois, comment se détendre, à quoi penser. Une momie vivante, enveloppée d'une grande serviette de plage spongieuse, reçoit les vibrations artificielles d'un fauteuil qui réchauffe et elle s'abandonne à la programmation ou la déprogrammation afin de se sentir mieux, rajeunie, ravigotée, aimée, aimable pour devenir aimante. Elle veut tellement plaire qu'elle promet d'enduire ses seins quotidiennement d'une crème miraculeuse pour faire oublier à son mari qu'ils ont déjà regorgé de lait, nourrit de petits rejets. Je décape le masque et applique l'huile vitaminée sur le visage en le massant légèrement pour terminer la cérémonie tout en douceur. J'espère seulement qu'elle ne commencera pas sa confession, car les lamentations recrispent le visage que j'ai tant travaillé à détendre et son mari, qui paye si cher pour tous ces services, n'en verra même pas les bienfaits.

La cliente partie, mon portefeuille rempli, je me retrouve le cœur encore plus vide. Je finis par décapsuler une petite bière puis je prépare le repas du

midi. Je double les portions espérant secrètement la visite surprise d'un de mes enfants. J'aurai peut-être la chance de ne pas manger seule avec mon mari. Je ne sais pas si mon fils séparé va venir aujourd'hui. L'autre jour - pauvre petit Pit, comme il sort beaucoup, il devient irritable, et un rien l'agace - il a chialé sur la nourriture que je lui présentais. Mon mari, le bêta, a répliqué du tic au tac : «Bien Baptême! Viens pas critiquer en plus!» Pas deux sous de sensibilité, le blesser pauvre petit quand il a tant besoin d'amour. C'est pour ça qu'il ne vient plus tous les jours. Dernièrement, il a déménagé sa femme dans un logement, mon beau garçon. Quand il a de la peine, il boit plus et swing encore plus fort. «Emmène-s-en des pitounes, il n'a pas de misère à en avoir. C'est compréhensible, après tout, il est un homme.»

Rien n'empêche, c'est urgent, il faut que me je trouve une raison valable pour rester ici. Je ne peux pas toujours souhaiter qu'un enfant ait besoin de moi pour continuer à vivre avec cet homme qui me tape sur les nerfs. S'il ouvre la bouche, c'est pour critiquer, s'il la ferme trop longtemps, il est plat et monotone. J'aimerais avoir un motif grandiose qui me revaloriserait non seulement à mes yeux mais aux yeux des autres également. Franchement, je ne sais plus quoi répondre quand on me demande : «Mais pourquoi restes-tu?» Je ne peux plus accuser une loi sacrée, comme la loi du mariage, on rirait de moi. Si les prêtres catholiques n'avaient pas perdu ce pouvoir aussi. Quand plus rien ne marchait, au moins, la crainte de Dieu nous remettait sur le droit chemin. Les prêtres sont devenus trop humains en descendant de leur piédestal, en se mêlant aux gens du monde. J'en ai trop connu de ces curés, qui m'ont glissé quelques confidences en party. Ma foi, ils sont comme les autres hommes, ils éprouvent même des désirs. Du coup, ils ont perdu, à mes yeux, l'image sécurisante de Dieu le père. Un Dieu sans sexe qui ne voit pas les femmes comme j'aime tant être regardée. Moi, je ne me comprends plus.

Toute ma vie, j'ai dépensé tant d'énergie à maquiller mon visage, à trémousser mon corps et à souhaiter, dans le fond, qu'on ne remarque que mon âme. Franchement!

Il faut que je prenne soin de mon âme! Ça presse! Je magasine un Dieu semblable à celui de mon enfance. C'est ce que je veux retrouver. Un Dieu-père strict, une seule voie, une seule vérité, de la discipline, de la sécurité en masse. J'en ai assez de ma liberté. Mon libre arbitre est en train de me tuer. Trop fumer, trop boire, je me sens échappée comme un animal redevenu sauvage.

Les prêtres catholiques ne prêchent plus que l'amour. Aimez-vous les uns et les autres. C'est bien beau, mais qu'est-ce qu'on fait quand l'amour n'existe plus? Avec quelle loi sacrée se guide-t-on? Où va-t-on quand le bonhomme nous tape sur les nerfs à nous rendre folle et qu'on est tannée d'être la mère d'enfants qui ressemblent beaucoup trop à leur père? Hein! Où va-t-on dans ces moments-là? Où va-t-on quand on a besoin de chaleur, de tendresse et d'amour?

Depuis que je me suis battue avec mon mari, je ne le crains plus. Avant, il me faisait peur. Plus maintenant. Plus rien ne m'arrête. Quand il sort de ses gonds, rien ne se déclenche en moi. Avant mes peurs guidaient mes pas. Vite, ça me prend une crainte pour m'aider à me limiter. Hé! j'ai le goût de m'envoyer en l'air avec quelques petites bières tous les après-midi que le Bon Dieu amène. Il n'est pas onze heures du matin que j'en prends une. C'est rien, si mon agenda me le permet, j'appelle des amis et le party recommence dans l'après-midi, après le départ de mon mari. Trop fumer, trop boire, cela n'a plus d'allure. Quand j'étais jeune, la pauvreté nous limitait. Il n'y avait pas d'argent pour acheter de la bière, c'était plutôt facile d'arrêter de boire. Plus tard, un verre devenait une récompense après une bonne journée de travail ou une semaine particulièrement fructueuse. Mais là, je

me récompense avant même d'avoir travaillé. À ce rythme-là, je crains de sombrer dans l'alcoolisme.

À force de chercher, j'ai trouvé. J'ai rencontré un Ministre, un saint homme, marié à une très sainte femme. Il m'a offert, contre un dixième de mon salaire, mon salut. Selon la Bible qu'il m'enseigne, je dois me débarrasser de tous mes bijoux, de mes mauvaises habitudes qui déplaisent à Dieu et ne plus travailler le jour du Sabbat. Quel adon! Le samedi, j'avais besoin d'une excuse pour me sauver, pour ne pas être à la maison le soir de sorties de mon mari. Lorsqu'il rentre avec un petit coup dans le corps, il a le goût de me reconquérir, l'écoeurant. Alors, pieusement, je me recueille les samedis dans cette nouvelle Église où, je l'avoue, je dois accrocher ma capacité de raisonner en même temps que mon manteau. J'ai vendu mes bijoux en or un peu trop clin-clin. Grâce à ma contribution, le ministre de Dieu prie pour moi et, de plus, il est capable de prêcher sévèrement. Ici, on connaît le bien et le mal, et les peurs ne manquent pas. Lorsqu'on a toujours fonctionné avec la peur, on finit par en avoir besoin pour nous guider. Comme les enfants battus, ils attendent leur claque avant de bouger. Pour tout dire, je prends dans cette religion-là ce qui fait mon affaire et ce qui m'aide à passer la fin de semaine. Les jours de semaine... je prends une petite bière de temps en temps. On ne peut pas tout arrêter d'un seul coup.

* * *

Moi, j'en peux plus de retrouver ma femme dans cet état tous les soirs. J'en ai assez de rentrer à la maison remplie de boucane de cigarettes, de la voir assise par terre les jambes repliées sous elle, en yogi, les yeux hagards, à côté du

stéréo, à écouter des chansons sentimentales comme si elle voulait me livrer quelques messages. Quand ce n'est pas Moustaki qui beugle sa liberté chérie, c'est l'autre qui chante à tue-tête «...nous sommes de vieux mariés, si tu voulais on pourrait tout recommencer...» Il faut arrêter la maudite boisson avant de recommencer quoi que ce soit. Toute cette bière qu'elle prend tout le temps! Elle pense que je ne m'aperçois de rien parce qu'elle camoufle les bouteilles dans les caisses vides en les fermant comme si elles étaient encore pleines. Ce soir, je vais lui dire le fond de ma pensée. Il y a toujours une limite pour se maganer, elle va se rendre malade. Elle commence même à boire dans l'avant-midi. Je n'ai pas vraiment vu venir ce fléau. Avant, ensemble, on avait du bon temps. On partageait des joyeux bouts même en prenant un bon coup. Quand je la voyais rire aux éclats et de si bon coeur, j'étais incapable de l'empêcher de s'amuser, de lui couper le plaisir avec des reproches. La voir heureuse me plaisait. Moi, non plus, je n'aime pas me faire rabrouer avec des sermons quand je décide de prendre une tasse. Comment l'aborder pour qu'elle réalise ses excès? C'est pas facile de dire à quelqu'un que trop, c'est trop. Les arguments sont difficiles à trouver quand on aime soi-même prendre son petit gin avant le souper. Qui suis-je pour lui faire la morale? Moi non plus, je ne sors jamais sans revenir les pieds ronds. Il me semble entendre sa réplique : «Tant qu'à y être, dis donc que c'est pire boire parce que je suis une femme!» C'est vrai que je trouve ça moins pire un homme saoul. Je m'exerce mentalement à l'apostropher. : «Je comprends ça s'offrir un coup de cognac pour se détendre, mais se saouler la gueule en plein jour, voyons donc! Baptême, ça pas d'allure. Tu ne vois pas comme tu te maganes avec ta maudite bière.» Je suis bien décidé, cela a assez duré! C'est assez les ivrogneries. Le problème se règle ce soir. Je trouverai bien les mots. Je me fâcherai noir s'il le faut.

Mes énergies prêtes à la guerre, j'ouvre la porte de la maison et je la trouve en train de siroter un jus fraîchement extrait du robot culinaire, assise sagement à côté du Ministre qui lui enseigne la Bible. Un petit garçon de cinq ans à la peau noire court dans la cuisine. Un autre qu'elle va aimer parce qu'il a des beaux yeux soumis comme dans les films de ségrégation. J'éclate. En tirant ma calotte sur la tablette de la garde-robe, je laisse la vapeur sortir tout de travers.

- Elle va emplir la maison de nègres astheure!

-Espèce de raciste! Qu'elle me lance entre ses belles dents. Et elle se jette sur son paquet de cigarettes comme si elle attendait une bonne raison pour en fumer une.

Raciste, raciste, je me sacre bien des mots, ce sont les gestes que je retiens. Puis j'ai assez enduré. Ça va faire! J'ai toléré les gourous, les spécialistes, les vendeurs, les gérants de vente, les prêtres, les tapettes, des hommes avec des titres en veux-tu en voilà, mais ils me volaient tous ma femme. Plus j'avance en âge, plus je me sens volé. Ah! je remets ma calotte, puis je fiche le camp. Ça me donne quoi de faire une crise aux nègres, c'est pas de leur faute si ma femme a toujours couru après le bonheur.

Dehors, je tremble de rage. Moi qui étais si fatigué, me fâcher par surcroît, puis cela n'a absolument rien donné. J'ai l'air fin, sur la galerie, je ne sais même pas où aller. Criss que je me sens crevé! Je n'ai plus de forces après une journée d'ouvrage à l'usine. C'est pas trop demander, à mon âge, une petite place accueillante, pas juste dans une maison, dans un coeur aussi. Dans mes vêtements de travail, des jeans que mes gars ne portent plus, je décide de marcher au lieu de prendre mon vieux char. Mon fils reste pas loin, j'irai le voir. Faut que je m'asseois quelque part. C'est l'heure du souper, j'aime pas bien ça les déranger. Je frappe à la porte. Sa femme se tient près du poêle, elle cuisine. Quand ils me demandent

comment ça va, je réussis à marmonner en m'effondrant dans un fauteuil :

- La maison est pleine de nègres.

Comme si j'avais rien dit, mon fils se met à parler de sa nouvelle voiture sport, ses caractéristiques, ses tuyaux, ses pistons. Il m'explique son succès financier et ignore complètement mon désarroi. Il sait que je suis bien fier de lui, de ses affaires et que je vais l'écouter. Ce n'est pas à lui de me conseiller. Je le sais bien. D'ailleurs il n'oserait jamais. Ma belle-fille a laissé la soupe renverser et s'énerve à nettoyer. Qu'est-ce que j'ai pensé de venir me jeter sur leur divan? J'ai pas besoin d'un cours en relation publique pour savoir que je dérange. Eux aussi arrivent de leur ouvrage et ils ont faim. Ils m'invitent à prendre un peu de soupe, mais je prends la porte. La belle Corvette reluisante de mon fils brille au soleil couchant, et je me dis que c'est grâce à leur mère qu'ils ont appris à si bien se débrouiller. Quand je rentre chez nous, ma femme a disparu ainsi que le ministre et sa famille.

* * *

Maman voudrait bien me léguer son studio de beauté, m'initier à la fabrication des belles femmes, à l'importance du corps. Elle aimerait que sa seule fille s'intéresse à son métier. Tout ce bel argent si facile à gagner, répète-t-elle. Elle souhaiterait que je devienne à mon tour une femme d'affaires accomplie pour assurer sa relève. Tout en moi s'y oppose et je ne sais pas trop pourquoi ni comment l'expliquer. Je n'ai rien contre les femmes qui prennent soin d'elles. Seulement, devant une petite dame insécure, toute démontée pour un petit poil de travers, je

serais incapable de prendre cinquante détours. Je lui dirais : «Voyons sans dessein! Mise ailleurs que sur ton corps pour bien te sentir.» On ne parle pas ainsi à des clientes qui payent pour se faire minoucher. Nous sommes en 1973 et celles qui requièrent les services de ma mère sont dépendantes. Elles se promènent toutes semblables du salon de coiffure au studio de l'esthéticienne. Elles portent toutes un maquillage dernière mode, et des vêtements de couleurs dernier cri. Payer si cher pour ensuite se lamenter qu'elles n'ont pas d'identité. Une révolte gronde en moi. Je ne vois pas de différence entre ces riches et les poupounes de la rue Saint-Laurent. Maman défend son métier avec conviction : si elles ne payent pas ici, elles iront ailleurs. Ma mère ne me comprend pas. Comme j'aurais l'air de dénigrer son travail, je m'abstiens de dire ce que je pense. Seul mon manque d'intérêt paraît. Je n'aime pas les raisons qui motivent la plupart des femmes à s'étendre sur sa table. Ma mère se tient droite, dans son uniforme professionnel, fière d'avoir mis sur pied le premier institut de beauté de la région.

Elle et moi n'avons pas le même registre des valeurs ni le même catéchisme, encore moins les mêmes péchés. Elle court après les religions qui offrent des réponses toutes prêtes, parce qu'elle ne veut pas porter le poids de ses choix. Je trouve blasphématoire ce refus de liberté. Il y a longtemps que j'ai mis une croix sur la sécurité religieuse. C'est arrivé pendant les années soixante, lorsque le curé m'a demandé si j'"empêchais" la famille pour garder la paix dans mon ménage. Je suis sortie de mes gonds en plein confessionnal.

- Quoi? Vous dites garder la paix dans le sens de faire l'amour pour ne pas qu'il se fâche? Mais, monsieur, je veux dire mon Père, je ne fais jamais l'amour parce que j'ai peur. Et j'espère ne jamais me donner ainsi.

-Chut! Faites votre acte de contrition!

J'ai claqué le rideau du confessionnal, insultée, puis je n'y suis jamais retournée. Allons donc, tout tombait avec mes vêtements, je ne trichais jamais avec l'amour. Et c'était bien ainsi. Il n'y avait qu'en amour que j'exigeais le maximum de moi-même. Jamais je ne faisais semblant, c'était mon péché le plus grave. La plus grande escroquerie. En qui aurais-je eu confiance, si je ne pouvais pas me faire confiance en amour? Aimer par peur. Ils sont malades. L'amour se fait à deux.

Les affaires ne m'attiraient pas et la religion me repoussait. Je ne cadrais nulle part. Je me suis tournée vers le savoir intellectuel. Je rêvais d'écrire. Un rêve fou et surtout très secret. Comme j'avais bien appuyé mon mari pendant ses années d'études et que je respectais religieusement ses moments d'écriture, j'ai négocié le droit à deux cours par semaine au CEGEP. Deux soirs pendant lesquels il prendrait soin à son tour des enfants. Entendons-nous. Il leur disait quoi faire avant de se coucher. Au retour, je trouvais une baignoire pleine d'eau, entourée de linge souillé et un mari en attente en face de la télé. Prix à payer pour obtenir de quoi penser, lire et comprendre pendant toute une semaine. Poésie, théâtre, roman. Quel bonheur!

C'est le printemps de l'année de la femme. Je prends la moto pour me rendre à mon dernier cours. Dans mon habit de cuir rose, mes verres fumés et mon casque blanc, j'accélère dans une courbe pour dépasser un petit vieux en automobile. Tasse-toi bonhomme, les femmes savent courir. Elles courent au travail, courent à la maison, courent pour sortir. En fait, elles courent pour ne pas attendre après un homme. Elles se bâtissent des relations intéressantes, au bureau, à l'usine, à l'association. Ça marche, on fait des réunions pour se comprendre, pour devenir plus efficaces, pour faire du planning. On favorise la créativité, l'expression, la communication : le succès des multinationales en dépend. Le marketing amoureux

n'existe pas, ni le marketing familial. Au contraire, on s'amuse à tuer ses besoins anciens d'affection, de tendresse, de continuité, de nid chaud. Pas de dépendance! Personne ne veut garder le nid chaud. Voyons donc, l'amour est devenu synonyme d'étai. En moto, sur l'autoroute, sur-oxygénée, je me jure de vouer ma vie à prouver que l'amour peut être libérateur.

Quel rêve fou! En enjambant l'escalier deux marches à la fois, je réalise que je serai encore en retard pour le souper. Pendant que je cours pour remettre mes travaux en philo, en socio et en psycho, mes enfants dévorent du McDo et s'imprègnent des idées programmées par la maudite télé. Snap! Je la ferme d'un coup de poing en passant. Je m'éparpille à la vitesse de l'électronique qui s'infiltré de plus en plus dans nos maisons. J'enlève mes jeans aussi serrés que le corset de ma grand-mère, pourtant rejeté à cause de sa rigidité, et j'enfile un coton ouaté. Je sais, je risque des remarques désobligeantes du mari qui rentrera après avoir passé la journée entouré de femmes bien habillées, mais j'adore le confort douillet qui enveloppe mes seins froids.

Rapidement et tout en même temps, je brasse un repas, fouette la crème, lèche mes doigts, aide un enfant en math, place les ustensiles sur la table. La sauce bout, j'ajoute la farine grillée. En brassant le mélange, j'aperçois le soleil couchant qui rougit mes meubles et montre la poussière. Je rêve de former une compagnie. Je baisse le feu pour aller faire avaler à la sècheuse le linge trempé, lavé de ce matin. Accoudée sur la laveuse, l'espace d'un instant, je choisis la présidence de la compagnie. Ainsi, je ne pourrai jamais faire la grève. Quand les temps sont durs, le président ne compte pas les efforts, ni les heures à investir et à réinvestir. Les vêtements revolent, les bas des uns frôlent les culottes des autres comme dans ma famille-compagnie. Chaque contact, chaque idée devra être bonne pour le

développement de la compagnie. Les dividendes n'offrent aucune garantie, les risques sont énormes; ne jamais compter ses énergies, ni exiger d'avantages sociaux ou de bénéfices marginaux. Seule dans ma salle de lavage, au fond du sous-sol, je me nomme présidente. Toutes mes connaissances en business, je les mettrai au service de ma compagnie. Ma mère a récolté beaucoup d'argent dans la vente. Je me vendrai le coeur de la même manière. On attire le client avec du miel, disait-elle. On lui fait aimer, désirer le produit. Sur son bureau, un bouquin titré: La vente commence quand le client dit non. Pour moi, c'est devenu : la communication commence quand il dit NON.

La session tire à sa fin, j'ai réussi mes examens. L'amour libre acclamé sur tous les toits en 1975, je choisis de le vivre dans mon coeur, dans ma maison et dans mon lit. En jouissant de cette sorte de liberté, je ressemble plutôt à une esclave dévouée aux courses de tout un chacun. Coudre, jardiner pour montrer à mes enfants l'importance des noyaux dans les fruits. S'ingénier à survivre heureuse d'un seul salaire. Pendant que les femmes placent leur argent en banque, moi j'investis dans l'amour. Je refuse les idées modernes sur la socialisation des petits en garderie. Ça ne me dérange pas que mes enfants s'accrochent à moi aussi longtemps qu'ils en sentent le besoin. J'ai décidé de leur montrer ce qu'aucune école n'offre, un savoir irremplaçable, non achetable, non négociable : l'amour inconditionnel.

Puis j'éprouve du plaisir à attendre mes enfants, à les accueillir, à les écouter, à les élever, à leur imposer des limites qui respectent les miennes, à les cajoler. Secrètement, je rêve du bonheur de me promener à nouveau avec un enfant suspendu à ma hanche et de bâtir des traditions. Je compte sur mes forces d'amour. J'en ai plein en dedans. Quand les temps deviennent difficiles, j'entends encore la voix de mon père qui me répétait : «Tu feras bien ton chemin ma fille.» Quel

chemin voyait-il donc pour moi? S'agissait-il du chemin de mon coeur? Cette phrase possède toujours son effet magique. Ce message paternel conserve le pouvoir de me faire sentir forte malgré mes contradictions. Je deviens capable de travailler pour mon indépendance et, en même temps, j'avoue avoir besoin de mon mari. Je rêve de le tenir dans une prison sans barreau. Je déteste la compétition entre femmes, mais je souhaite rester la plus belle à ses yeux.

Avec de telles pensées, je me suis retrouvée enceinte. Cependant, il s'agissait d'un rêve non partagé, de précautions négligées. Mon mari n'était pas prêt pour un troisième bébé. Pour lui, plus les enfants grandissaient, plus il pressentait le soulagement de certaines responsabilités. Une recherche légitime de liberté. Nous ne cherchions pas la liberté à la même place. Moi, je regardais en moi et je percevais le bébé comme le comble de l'épanouissement, tandis que, lui, faisait ses comptes : les paniers d'épicerie, les vêtements, les équipements de sports, les cours de musique, etc. Un autre contrat de vingt ans à entreprendre, du coup, il voyait sa liberté sapée. Il était déçu.

J'avais pris son désir pour de l'amour. Comme j'ai de la difficulté à diviser les deux, désir et amour tendent toujours à s'unir en moi. Il m'a demandé d'évaluer mes propres capacités pour garder le bébé. J'ai beaucoup pleuré, espéré et prié. Il a fini par accepter le bébé et, en homme de coeur responsable, il a tout mis en branle pour établir sa famille. Nous avons acheté la maison que nous louions et nous avons pris notre rôle de parents au sérieux. Je me suis à nouveau sentie importante aux yeux de mon conjoint, lequel était redevenu indispensable. J'ai recréé le bonheur en moi pour le petit bébé qui s'y logeait. La vie est sacrée.

Christie! Encore un autre à qui donner le mauvais exemple. Je prends une bière pour m'aider à réfléchir. Franchement, ma fille n'est pas raisonnable. Elle avait un garçon et une fille, le petit couple. Pourquoi après dix ans, des enfants presque élevés, retomber enceinte? Faut savoir s'arrêter. Non, mais c'est bête, s'embarquer comme ça avec sans un sou à son nom, dépendre d'un homme, l'innocente. Puis elle se néglige; je n'aime pas la voir se ficher de ses atouts féminins. Qu'est-ce qu'elle pense qu'elle va devenir si elle ne stimule plus le désir? J'ai beau lui fournir les crèmes et lui offrir l'électrolyse gratuitement, elle n'en profite même pas. Seigneur! Que nous n'avons pas les mêmes idées. Je n'ai jamais été capable d'y parler de ces choses-là. Une espèce de malaise m'interdisait d'aborder certains sujets. J'ai pourtant essayé. Juste la déniaiser avant qu'elle se marie a été compliqué. J'ai manigancé avec l'aide de ses amies les plus déflurées divers scénarios et stratagèmes. Son amie, hôtesse de l'air, lui a expliqué l'utilité du condom. Je tenais à ce que ma fille couche avec son chum avant de le marier. Je ne voulais pas qu'elle ait à subir ce que moi j'avais vécu. Mais je n'aurais jamais osé le lui dire moi-même. La religion m'en empêchait. Quel péché! Une mère conseiller de telles idées à sa propre fille. Je faisais faire mes messages par les autres. C'était mieux que rien.

Maintenant, je ne ferai plus faire mes commissions. J'irai moi-même la voir et lui parler. Je lui offrirai un bel ensemble tricoté à la main pour son petit bébé. C'est si plaisant enceinte jouer avec du linge d'enfant. Je l'inviterai au restaurant le plus chic de Sherbrooke pour lui montrer ce que l'on peut se payer avec de l'argent. Stimuler ses ambitions quelque peu. J'en profiterai pour la mettre au courant de ce que je vis.

Quand je l'aperçois dans le hall d'entrée, habillée d'une jupe de coton paysanne, la blouse retombant lâchement par-dessus, en sandales, les cheveux qui vont comme ils veulent, à peine maquillée, l'air d'avoir couru pour ne pas être en retard, tout essoufflée, elle me déçoit. D'abord, elle devrait s'acheter une voiture au lieu de toujours quémander celle de son mari à la dernière minute. J'ai jamais vu une femme anti-progrès de la sorte. On dirait que les jeunes veulent retourner dans le passé avec leur macramé, leur engouement pour les nappes tissées, la poterie rustique et les potagers, alors que le magasin du coin vend une variété incroyable de légumes frais, à bon marché. Moi, je ne comprends pas. Notre génération a travaillé si fort pour se libérer de toutes ces tâches répétitives et ingrates!

* * *

Au King George, à midi pile, je trouve maman assise à une table en train de passer quelques appels téléphoniques. Je remarque ses beaux grands ongles. Je regrette immédiatement de ne pas avoir peint les miens du même rouge que mes lèvres. Je l'embrasse sur sa joue tendue. Elle me frôle à peine pour ne pas me tacher. Moi, avec mon soupçon de rose, j'y donne un vrai bec. Le serveur vient reprendre le téléphone. Il tire ma chaise et me fait une révérence. Je n'aime pas les hommes qui font des courbettes, pas plus que les femmes d'ailleurs. Maman le remercie de son plus beau sourire et le regarde s'éloigner dans ses culottes noires bien serrées sur ses fesses. Je m'assois sagement et je m'abstiens de déplacer la fougère qui dépasse du pot de fleurs naturelles au centre de la table. J'écoute d'une oreille la musique d'orgue en même temps que les suggestions gastronomiques proposées par maman. Quelques hommes d'affaires saluent ma mère. Sa belle blouse

importée et son maquillage discret se révèlent sa meilleure publicité pour son institut de beauté. Un homme aux cheveux gris ondulés lui donne la main et la complimente. Avant de nous quitter, il lance le cliché habituel : «On dirait deux soeurs». Je m'efforce d'agir comme le souhaite ma maman à succès et je souris. J'apprends, entre l'entrée et le mets principal, l'importante raison de ce dîner de grand luxe.

- Je suis venue me chercher un logement à Sherbrooke.

Subjuguée par la richesse du décor, les cinq fourchettes, les trois verres, et les assiettes à bordure dorée, j'avale tout. J'écoute les malheurs de ma mère depuis les débuts de son mariage. Les efforts qu'elle a déployés pendant quinze ans. «Vous ne pouvez pas oublier ça», qu'elle répète, comme si je la réprimandais. «Puis toutes ces années comme agent d'assurance, une première dans la région. As-tu pensé que ce n'était pas toujours facile avec lui? Tu sais, il aurait bien aimé avoir une bonne femme attachée au poêle. Tu sais, lui, il est bien travaillant, mais il est né pour un petit pain. Nous ne sommes pas compatibles. C'est tout.»

J'ai tenté de lui démontrer comment elle avait joui d'une rare liberté pour son époque. J'ai insisté sur ses succès. Elle a réussi tout ce qu'elle a entrepris. Elle aurait préféré que je l'approuve, non que je lui explique ses choix. Maman paie la facture salée du restaurant.

Elle s'assoit dans ma voiture en pivotant gracieusement son siège, les deux jambes collées comme dans les cours de bon maintien, tandis que je m'écarquille en lançant mon sac à main sur la banquette arrière. Je la reconduis à son auto, les cheveux au vent, et je tente de lui communiquer mon idée du bonheur.

-Maman, tu as brisé bien des barrières. Lui aussi doit avoir trouvé la vie difficile parfois. Pardonnez-vous et oubliez tout ça dans une nuit d'amour.

-Si je te disais ma petite fille, que je n'ai jamais connu ça.

Après avoir crié à ma mère un paquet de phrases ponctuées de coup de poings sur la banquette : «T'as pas le droit d'accepter ça! Refuse! Il y en a en masse des femmes qui s'offrent. Pas si t'aimes pas ça! Pas si t'aimes pas!», je l'ai quittée. Je n'ai jamais été aussi scandalisée de ma sainte vie. Imaginer ma mère subir les besoins de mon père. Pauvre père, pauvre mère, non, pauvres eux autres!

Je suis arrivée chez moi plus épuisée qu'après une grosse journée de travail. Me sentir si vide alors que j'avais le ventre si plein! Un copieux repas arrosé de bons vins et farci de cuisants malheurs. J'ai mal au coeur. Je me trouve ingrate. Deux soeurs! Je n'en ai pas de soeur! Je ne sais pas comment me comporter avec une soeur. Du même souffle, je me jure de refuser sa prochaine invitation fût-elle la visite d'un somptueux palais. Je passe de la tristesse à la rage pendant le reste de la journée. Le soir, j'ai tenté d'exprimer un peu de mes contradictions intérieures quand mon mari m'a ouvert les bras.

- Hé! veux-tu parler ou faire l'amour?

-Les deux.

Il avait eu bien assez de prêter sa voiture pour ce dîner, il n'avait pas envie d'en discuter. Il s'est fâché :

- Toi, je ne sais plus comment te prendre.

- Justement, on se prend pas, on se donne.

* * *

Baptême! Je ne sais pas ce qui passe, mais il y a du changement dans l'air. Ma femme a repris ses visites dans cette espèce d'Église. Le Ministre se fait le porte-parole de la volonté de Dieu et la menace de malheurs terribles pour tous nos descendants si elle divorce. Il veut la sauver et a promis de faire un miracle. Moi, le Ministre noir ne m'intéresse guère, mais je peux constater les bienfaits de son enseignement. Ma femme boit moins, reste plus à la maison et se fait plus présente.

On ne sait jamais, peut-être que ça peut marcher. Plus jeune avec les enfants, quand elle était toute démoralisée, elle partait parfois en retraite fermée à Québec. Je faisais garder les jeunes pour qu'elle puisse se sortir plus rapidement de sa dépression. Quand elle revenait, elle voulait faire une bonne petite femme à nouveau, dans le but d'aller au ciel. La religion, c'est fort.

Dernièrement, elle m'a même suggéré de réparer notre vieille maison. J'ai vu là un signe d'espoir. Elle ne parle plus de déménager, mais de réaménager. Dans notre jeunesse, les projets de rénovation nous rapprochaient. C'est pas facile ce qu'elle me demande. Emprunter à nouveau quand je viens tout juste de payer mon hypothèque. Elle aimerait que l'on installe de nouvelles armoires, que l'on refasse la salle de bains et que l'on pose du tapis à la grandeur. Comme de raison, elle place les armoires dans un coin et moi dans l'autre. Quant à la salle de bains, nos goûts s'opposent complètement. Moi, je désire réutiliser le même espace, elle voudrait bâtir une rallonge. On demande des estimations. Ma vieille mère, qui continue de prier pour nous, m'encourage à faire les choses en grand pour plaire à ma femme. Afin de régler notre dilemme, elle nous fait un don. Contre deux femmes, j'ai perdu. Ce sera une rallonge.

Pendant que l'on exécute les réparations, je m'absente de mon travail et j'aide l'ouvrier. Cela fera toujours quelques heures de moins à payer. Nous nous sommes partagé les dépenses. Ma femme achète les accessoires de couleurs pour la salle de bains, les décorations, les lampes, les bébelles. Moi, je finance le bâtiment. Elle sait pourtant que je déteste être endetté.

Avec un bon homme, je creuse la cave. L'hiver s'en vient, il faut se hâter. Le toit posé et la fenêtre installée, on pourra prendre notre temps pour la finition. Ce n'est pas drôle donner un tel coup de coeur à 60 ans. Mes capacités baissent, j'ai chaud à rien et j'ai perdu beaucoup d'agilité. Hier, je m'y suis repris par trois fois pour suspendre la porte correctement. L'eau me pissait au bout du nez, tandis que ma femme faisait des farces avec l'ouvrier et avait l'air heureuse à travers les planches et les bouts de bois. Elle continue d'assister aux leçons bibliques de son gourou deux fois par semaine.

Je ne sais pas si c'est l'effet des sermons du Ministre, mais elle accepte de m'accompagner au club où je me rends pour prendre une bière le samedi avec un copain de travail. Sa femme est vendeuse et il se trouve souvent seul. Je n'en crois pas mes yeux quand je la vois changer de robe et se joindre à nous. Pendant la soirée, nous parvenons à danser ensemble. Ah! Elle boit pas mal comme de raison, puis elle ricane avec tout le monde. J'aime assez ça quand elle devient toute molle de même, je n'ai pas le coeur de lui refuser une petite bière si elle en demande. Je l'amène au restaurant après la veillée. C'est rare que j'aie manger du poulet B.B.Q. avec ma belle femme. Elle n'apprécie ni l'endroit ni les menus. Bien ce soir, devant tout le monde, elle entre accrochée à mon bras en riant. Elle doit être pas mal chaude pour accepter toutes mes propositions parce que, rendue chez nous, elle me

laisse même faire "l'acte", comme elle dit. Quand je sors de son lit, pour monter à ma chambre, elle se moque de mes cannes secs, en m'appelant Tarz...

* * *

Depuis que ma fille est enceinte, je n'ai pas le droit de me lamenter devant celle qui irradie de bonheur. Un interdit secret, un mur de protection gros comme son ventre monte la garde. Devant sa robe de maternité remplie à craquer, en face des enfants qui la comblent d'attention et qui prévoient les moindres services à rendre, le tout surveillé attentivement par le gendre, je dois emboîter le pas. Aussitôt que je commence à parler de mes problèmes, de son père qui n'est jamais d'accord avec moi, c'est comme si je parlais chinois. Les sujets de conversation abordés et permis se limitent aux enfants qui obtiennent de belles notes, à la petite qui joue du piano, aux escaliers essoufflants, aux bas-support, aux jambes qui engourdissent, aux transformations accomplies pour recevoir le bébé et aux contractions. Pas le droit de chialer du tout, silence sur la vraie vie.

Personne ne m'écoute vraiment. Personne ne voit les efforts que je fournis. On ne remarque même pas que je ne bois presque plus. Il faut dire que personne ne connaissait vraiment l'étendue de mon problème. Alors ils n'ont aucune espèce d'idée des périodes difficiles que je traverse. Quand les blues me rattrapent, je m'enfuirais au bout du monde. Les semaines précédant les fêtes deviennent toujours épouvantables. Pendant l'Avant, une sorte de mort s'installe dans le creux de mon âme. Quand je n'en peux plus, je chiâle après mon mari. Comme d'habitude, il n'a rien compris à ma nostalgie. Il m'a suppliée gentiment de faire un réveillon pour les enfants, encore une fois. En ignorant mon désarroi intérieur, il a été chercher un arbre de Noël. Il espérait que je trouve la joie pour le décorer. J'ai fini

par boire quelques bières et installer les maudites guirlandes. Les enfants sont tous venus comme d'habitude, les bras chargés de cadeaux à distribuer. Ils ont dévoré tous les plats et personne ne s'est rendu compte de rien. Ils ont fait semblant d'être heureux. Ils ont chanté autour de la table, accompagnés du joueur de guitare. Les petits-enfants s'amusaient. Mon mari souriait, satisfait devant sa descendance. Tout le monde se réjouissait, sauf moi. Les enfants ont tout ramassé et nettoyé, je n'avais rien à redire là-dessus. On aurait dit qu'ils s'étaient tous donné le mot pour être à leur meilleur devant leur petite soeur prête à accoucher. Ils sont bien fins, mais je me languis pareil. Personne n'a remarqué les efforts que j'ai dû déployer pour offrir devant tous un cadeau à mon mari. J'y lancerais en pleine face tellement la rage me monte au coeur, mais je passerais pour une maudite folle.

Le mois de janvier avance et le dedans me gèle. Ma fille nous téléphone. Ses contractions deviennent régulières, c'est l'heure de se rendre à l'hôpital. Mon mari accepte de me conduire chez ma fille. J'ai offert mes services le temps de son hospitalisation et quelques jours après. Les enfants s'énervent parce que je passerai la semaine avec eux. La naissance me jette toujours dans une espèce d'euphorie et je tiens à y goûter. Je prends avec bonheur la relève de la maisonnée de ma fille pour qu'à son retour, la maison brille de propreté et que le frigo soit rempli de bonne nourriture.

Loin de mon mari retourné à son travail, tout devient magique. Plus rien ne me pèse. Avec plaisir, je me lève le matin faire le déjeuner et préparer les lunchs des jeunes. Dans cette maison vitalisante, je cuisine et j'offre des cafés aux amis de ma fille et de mon gendre. Je me sens rajeunie et indispensable à nouveau. J'ai même le temps de faire des marches. L'après-midi, je rends visite au nouveau-né et je suis transportée d'allégresse.

Les enfants ont préparé des affiches pour accueillir leur maman et leur jeune frère, moi, des tartes, des gâteaux et des petits plats. Cette nouvelle vie m'énergise au maximum. J'ai même réussi à passer la semaine sans boire une seule goutte. Loin de mon mari, je deviens une autre personne.

Le charme casse net quand je vois son auto se garer dans l'entrée. J'avais comme un pressentiment toute la matinée, comme si un malheur allait surgir. Il est arrivé. On est dimanche. Ma fille est revenue à la maison depuis hier avec son petit bébé.

* * *

Quand ma mère ressent des malheurs, c'est l'enfer. Elle devient tout angoissée. Elle arpente le corridor en répétant : «Je le savais, l'espèce de malappris, il ne pouvait pas attendre qu'on l'invite. Il avait dans sa tête de venir, il n'a pas attendu mon appel. Il en fait toujours à sa grosse tête.» J'ai beau répéter que mon père n'a pas besoin d'invitation pour venir chez moi, rien à faire, elle devient complètement désaxée. Mon coeur se met à palpiter comme devant un danger imminent. Face à l'angoisse de ma mère, un vieux ressort rebondit dans mon ventre. Si le bébé pleure, je remets mon ressort sous contrôle. Je dois protéger mon bébé de cette bête qui hante ma mère. Comme maman ne peut rester à l'étage toute la journée, elle finit pas descendre en ignorant mon père, qui s'avance vers elle. Elle lui lance seulement un «Tiens! t'es venu!» d'une froideur et d'une indifférence qui feraient rasseoir le pape.

Elle se précipite au réfrigérateur et prend une bière. Comme je la regarde en jetant un oeil à ma montre, l'aiguille marque dix heures, elle rétorque : «T'as pas besoin d'avoir peur, je t'en achèterai.» Je ne veux pas d'argent, et elle le sait. Elle décide d'orchestrer le dîner comme si elle devenait super lucide avec une bière bien froide versée dans son verre rempli jusqu'au bord. Elle va agilement de son verre au plat qu'elle cuisine, de sa cigarette, à la cuisinière, comme si c'était un jeu. Mon père, bien éloigné dans le salon, fait la conversation du mieux qu'il le peut, s'il a quelqu'un près de lui, sinon, il regarde la télé. Puis ma mère se sent presque fautive d'avoir été aussi bête et demande à mon fils aîné d'offrir à boire à son grand-père.

Après le dîner, la parenté se présente, les cadeaux, l'alcool, les enfants joyeux. Plus il y a de gens pour absorber la misère de mes parents, moins je la ressens. Après quelques bières, ma mère, comme un metteur en scène inspiré, me poursuit de son appareil photo dans un coin discret de la salle à dîner pour photographier le bébé affamé. Il pleure et cherche mon sein de sa bouche avide. Clic! Avec un sourire étrange, elle braque sa caméra sur mon mamelon suintant de lait qui déborde de la bouche du bébé. «Beau petit cochon d'amour!» Clic!

Comme de raison, le bébé se tord de coliques. Le papa le promène en lui frottant le dos. Il fait un gros rot et une bonne selle. Il me le remet dans les bras en disant : «N'est-ce pas que je suis bon pour les massages, darling!» Il me tapote l'épaule pour me signifier son appui, même si son aide ne va pas jusqu'à changer les couches pleines de diarrhée. Je place le bébé sur le comptoir et je prends une grande respiration avant le rituel du nettoyage des fesses. Le plus gros enlevé, je dois rincer la débarbouillette. Maman se lève pour tenir le bébé. Pendant que je frotte le linge et le savon et que l'eau coule sur le caca, ma mère se met à baiser le ventre du bébé et

murmurer des sons amoureux et des hum...hum... Puis, ne pouvant se retenir, elle prend son petit pénis rose entre les doigts et le plie vers l'arrière entre les deux cuisses bombées de l'enfant. D'une main, elle tient les deux cuisses ensemble et de l'autre, elle tapote la petite pointe rose qui apparaît à la place de son sexe. Quand j'ai vu la fille que ma mère faisait de mon fils, j'ai lâché un cri :

-MAMAN!

Elle se ressaisit rapidement, va à la salle de bains, se lave à l'eau froide, refait son maquillage comme une professionnelle et redescend préparer le souper comme si la terre entière allait mourir de faim sans elle. Je ne me bats plus pour préparer les repas. Je n'en ai pas la force. Tout juste garder mon calme pour que le lait monte aux quatre heures et ne pas faire payer à mon bébé l'empoisonnement à petites doses que j'absorbe. Cependant, je ne parviens pas à arrêter de fumer. Bébé avale ma boucane ou celle de ma mère. Les plus vieux disparaissent jouer dehors avec leurs amis. Lorsqu'ils entrent, les joues rougies et l'appétit à vif, ils sont tellement contents de bouffer les plats préparés de grand-maman que j'oublie mes réticences et mes tiraillements intérieurs. Après le départ de mes parents, j'ouvre grand les portes et fais aérer la maison, comme si l'air frais pouvait raviver aussi les espoirs perdus.

Le baptême

Lors du baptême de nos premiers enfants, nous avons suivi les rites imposés par l'Église catholique du diocèse de New York. Des baptêmes en série, des dizaines de petits bébés de toutes les couleurs et de toutes les races dans la froideur des fonds baptismaux. Décevant et sans signification. Douze ans plus tard, avec ce nouveau bébé, nous cherchons un prêtre qui inventera une cérémonie à notre mesure, qui célébrera vraiment la vie. Nous voulons entendre des textes significatifs, adaptés à la diversité des invités, dans le décor chaleureux de notre maison fraîchement redécorée. Nous avons invités des gens mariés, des divorcés, des homosexuels, des couples remariés, des Américains et des Québécois. Dans les deux langues et à l'aide des symboles du feu et de l'eau, nous espérons unir, l'espace d'un instant, ce monde divisé. Une dégustation de vins et fromages clôturera la cérémonie. Nous avons déterminé, avec les parrain et marraine, le rôle que nous aimerions qu'ils tiennent auprès de notre fils. Nous leur demandons de développer une relation particulière avec le nouveau-né. Il n'existe pas de cadeau plus important à nos yeux.

Comme lors de tous les rituels, les malaises familiaux s'exacerbent jusqu'à l'éclatement.

Ma mère déjoue continuellement les rites en se présentant à l'avance avec beaucoup de fleurs et un beau cadeau. Elle offre son aide. De cette façon, elle apporte son support et n'a pas à monter dans la même voiture que mon père. Elle évite d'arriver toute nerveuse pour la cérémonie. Papa se présente seul, à l'heure

désignée, avec son cadeau, enveloppé par une belle-fille. La maison fourmille d'invités. Les hommes ont les cheveux longs et des favoris sur les joues. Les femmes portent des pantalons à pattes d'éléphant et les cheveux courts. La mode unisex domine. Le prêtre en complet de ville dispose les symboles habituels du baptême : le cierge, l'eau bénite et les huiles saintes. La marraine tient le bébé vêtu de blanc contre son coeur. Le parrain la surveille tendrement. Il rit de ses yeux mouillés, mais la sait très émue du geste qu'ils posent ensemble. Ma mère est particulièrement sobre dans ses habits comme dans son corps. Elle n'a pas avalé une goutte de bière depuis vendredi, journée où, chez sa petite soeur, elle a vu du sang dans ses urines. Paniquée, elle a téléphoné à son médecin, qui lui a prescrit des examens en profondeur, dès la cérémonie terminée. Comme toujours, elle se tient très loin de mon père. À vingt-cinq personnes, l'énergie circule, malgré le mur de haine qui sépare les deux grands-parents. Ma mère demande dramatiquement qu'on la photographie seule avec le bébé. Mon père me poursuit du regard et se sent exclu. Pourtant, on a pris des photos de tous les invités et sous tous les angles. Clic! Clic! Clic! Le prêtre a prononcé les paroles de circonstance. Pendant qu'il versait l'eau sur la tête du bébé, il a marmonné tout bas ... les péchés pardonnés...comme s'il avait encore le pouvoir de les effacer. Les enfants ont lu un texte de *Jonathan le goéland*. Le champagne a été distribué pendant la chanson "Que c'est beau, c'est beau la Vie!".

Maman disparaît en catimini. Elle se fait conduire discrètement à l'hôpital sans aviser mon père qui me questionne dès qu'il en a la chance. Estomaquée par le jeu de cache-cache de ma mère, je ne sais que répondre à mon père. Je lève les épaules et je vais chanter avec les autres autour du piano "...He's got the whole world in his hand..."

À l'heure du boire, je me retire à l'étage, dans ma chambre. Ma belle-soeur américaine frappe à la porte et s'assoit sur le lit près de moi. Elle désire jaser avant son départ. Elle me raconte son rendez-vous à la clinique d'avortement dans la semaine qui vient. Mon lait bloque. Elle refuse de mettre au monde son bébé. Mon enfant pleure. Elle ne veut pas grossir après les dizaines de diètes sévères qu'elle a suivies pour atteindre enfin la minceur désirée. Mon ventre se contracte. En fait, elle soupçonne son mari d'entretenir une liaison avec une serveuse du bar où il se rend après son travail. De toutes manières, ma belle-soeur aussi paye pour être écoutée et son psy lui conseille de se faire avorter. Tous les deux recherchent leur liberté et rejettent les obligations. La passion est spontanée. Ding! deux coeurs s'enflamment sans effort, magiquement. Peace and love! Jamais de guerre. Un petit peu de "pot" avec ça! Je redescends faire chauffer un biberon pour mon bébé. Je le tiens sur mon sein vide en lui promettant de le protéger de ce monde pourni et en priant pour qu'il se sente toujours aimé. C'est ça l'essentiel.

Pour l'amour de mon bébé, je deviens calme. Comme je ne veux pas l'empoisonner, je ne dois pas me laisser intoxiquée moi-même. Ce bébé est ma force intérieure.

Mon rôle change. Je ne suis plus la soeur de ma mère, mais la mère de ma mère. Je valse allègrement entre les demandes légitimes de mon bébé et les exigences non formulées de maman. C'est vraiment plus compliqué pour ma mère. Tantôt elle parle de son désir de solitude et continue pourtant à appeler tous ses amis et à s'étourdir avec des dizaines de personnes. Tantôt elle souhaite avoir ses enfants près d'elle et me prie de la visiter. Elle veut me parler. Dans sa chambre privée à l'hôpital, remplie de visiteurs et de fleurs, elle m'adresse à peine la parole. Je repars.

Quand elle apprend le nom de sa maladie, elle devient littéralement affolée. Elle me téléphone et exige que je garde le secret absolu. Ne le dis surtout pas à ton père que j'ai le cancer. Les pensées sont trop puissantes, insiste-t-elle. «Ça fait tellement longtemps qu'il me met dans la tête que je vais me rendre malade avec la boisson. Il serait bien trop content de savoir qu'il a eu ce pouvoir sur moi.» Elle fait appel à tous les curés qu'elle connaît, aux ministres, aux homosexuels, aux autres, à tous ceux qui parlent en termes nouveaux ou anciens d'un monde meilleur et d'amour. Une série de livres sur les pensées positives jonchent sa table de chevet.

Tout à coup, un soir, juste avant son opération pour le rein, un revirement se produit. Dans un moment d'angoisse, elle tient à ce que je fasse venir son mari. Elle est prête à se réconcilier avec lui avant de se faire opérer. Quand je lui transmets le refus de mon père, elle me demande de ne pas le laisser venir le jour de l'opération, surtout si elle est sous anesthésie. «Jure-le-moi! Je serai trop vulnérable pour me défendre contre son esprit persécuteur.»

-Prends pas les nerfs, je te le promets.

* * *

Il pleut à boire debout. Ça n'a pas de bon sens de remonter à Sherbrooke pour la voir avant l'opération. J'ai passé une partie de la soirée avec elle samedi et elle ne m'a pas adressé deux mots. Non, faut pas charrier. Je travaille demain. J'irai la soutenir le jour de l'opération. Puis j'aimerais savoir quand elle sortira de l'hôpital. Ma fille m'a parlé d'un rein malade. J'espère que ce n'est pas trop grave. Elle ne devait pas bien aller ces derniers temps, car elle n'était vraiment

pas commode. Pauvre elle! Tout a l'air bien mystérieux, c'est toujours si caché tout ce qui entoure ma femme que je renonce à comprendre. Je pose une question ou deux. Si on a envie de me répondre, c'est bon, sinon, je me tais. J'en ai assez de me battre contre les secrets.

À voir patiner ma fille pour ne rien me dire, ce doit être tout un secret. Elle court dans la maison, organise la garde du bébé. Elle a promis à sa mère d'être toujours présente et de ne pas la laisser seule. J'ai beau lui dire que je serai là, c'est comme si je ne parlais pas. Tout à coup, elle me lance une phrase, ce doit être ses nerfs qui la font parler de même :

-Papa, maman m'a demandé d'être seule à la surveiller.

Qu'est-ce qu'il y a encore? Ce n'est pas parce que ma femme prend panique pour tout et pour rien que je la laisserai tomber la journée d'une opération. Je me rends chez mon fils pour dîner, tandis que ma fille va au chevet de sa mère. Même si ma belle-fille me fait une place à table, je me sens de trop. Pour comble, quand je me présente à la porte de la chambre de ma femme, mon gars va lui demander la permission de me laisser rentrer. Ils en font des histoires avec cette opération-là. Ça doit être bien grave. Avec son visage enflé, elle ignore mon bonjour. Je reste comme ça, les mains croisées, à la regarder. Finalement, je lui souhaite bonne chance et je m'en vais. Elle n'a même pas ouvert les yeux.

Le lendemain, on m'annonce que l'opération a été un succès. J'insiste pour savoir quand elle sortira de l'hôpital. J'aimerais avoir le temps de finir les réparations de la maison avant son retour. J'organise avec les belles-filles une corvée pour laver la vaisselle, les vitres, et faire briller la maison comme un sou neuf. Ce sera notre cadeau.

Mes fils viennent m'aider. Les cadres sont installés; les murs, lavés; le tapis, posé la veille de la sortie de ma femme. Mes brus préparent de la bonne nourriture, un feu crépite dans la cheminée, de petits bouquets de fleurs fraîches garnissent les tables. Toute la famille l'attend. Un beau-frère la ramène dans sa nouvelle voiture confortable. À son arrivée, après deux semaines de travail par les soirs, je me lève et lui ouvre les bras. Elle me tend la joue devant les enfants. Ils vont à tour de rôle lui témoigner la même affection, elle a la même réaction. Elle admire les changements de décor et remercie les enfants avec presque un geste de tendresse envers moi. Elle allonge le bras, puis le retient comme si l'effort était trop grand. Elle essaie de manger un peu et, remplie d'émotions, elle demande un somnifère. Elle marche péniblement jusqu'à sa chambre et son lit tout propre.

* * *

C'est à mon tour de donner. Après avoir partagé mon maternage entre mon bébé et ma mère, après avoir mis de la poudre au dos de ma mère et fait garder mon bébé, j'organise un départ de la maison pour quelques jours, le temps de soutenir ma mère pendant qu'elle reprend des forces. Mes grands enfants et leur père, qui ont bénéficié de ses bons repas il n'y a pas si longtemps, se montrent très coopérants. J'irai cuisiner pour ma mère sans appétit et mon père négligé. Leur redonner un peu de ce que j'ai reçu. Je pars le coeur rempli d'espérance et les bras chargés de mon bébé et de tout ce dont il aura besoin.

Dans leur belle maison aux couleurs vives et gaies, malgré le soleil de mars qui pénètre par les grandes vitres, les murs de glace ne fondent jamais. Je

m'évertue à tenir à mes parents un discours d'espoir, mais je ne réussis jamais à parler aux deux en même temps. Lorsque je m'adresse à ma mère, je dois utiliser un langage féminin, mystérieux, délicat, sentimental et, avec mon père, je parle de réalité, de plaisir. J'arrive à passer comme un maître du concret à l'abstrait, de l'amour au sexe, de la tendresse à l'assouvissement des besoins. J'en ai l'habitude. Je fais des rêves cochons et je prie avec les enfants. Je suis capable de pleurer des larmes de femmes et de sacrer comme un homme. Avec ma mère, je tente de comprendre les hystériques et, avec mon père, d'appriivoiser la violence. Je traduis à longueur de journée les sentiments de l'un et de l'autre. Je sautille d'un point de vue à l'autre. Je me sens suspendue entre père et mère, entre âme et corps, entre esprit et matière. Jamais je me suis sentie aussi écartelée entre Dieu et diable que dans cette maison. Depuis plus de trois jours, je pirouette ainsi. Les tâches physiques ne me fatiguent pas. Mettre le couvert, laver le bébé, le placer là au milieu de la table comme l'avenir à sauvegarder. Mon père se penche au-dessus et dit :

- Regarde comme il y a de la vie dans ce petit garçon.

Ma mère pose, plus tard, le même geste en laissant tomber une larme:

- Quelle richesse un enfant!

La mélancolie de maman contre la joie de mon père. Ma mère qui cache tout à mon père s'enrage parce qu'il ne la comprend pas. Mon père, de son côté, semble décontenancé de la froideur de ma mère. Elle ne montre jamais le moindre signe de gratitude à son égard. La guerre sans mot que se livrent mes parents m'épuise. Ce midi, ils vont se parler. Le dîner a été servi. Je dois nourrir mon bébé dans la pièce d'à côté. Je les laisse en face l'un de l'autre. J'entends :

-Tu avais dit que tu m'aiderais à payer.

Ma mère fume sans arrêt, son regard porte très loin dehors. Dans sa

belle robe d'intérieur, elle ignore cette remarque et semble rêver de fuite, d'escapade. Tandis que je berce mon petit bébé avec soin, en le tenant serré sur mon coeur, ma chaise craque. Mon père tord le coin de sa serviette. Finalement, il ramasse sa casquette et lance un : Bye!

-Bye papa!

Maman marche vers moi, le visage tordu de haine. Elle dit, insultée:

-Ce n'est pas le temps de me parler d'argent. Il ne fait jamais rien au bon moment cet homme.

- Mais c'est toi, ce midi, qui lui as dit que le fournisseur du tapis avait téléphoné pour être payé.

Sans porte de sortie, elle téléphone à ses amies qui la comprennent sans la confronter. Elle invite plusieurs personnes et commande à mon père d'apporter ce dont elle a besoin : les meilleures viandes, des vins de qualité. Elle sourit de contentement parce qu'il paye.

Ne sachant plus lequel de mes parents prendre dans mes bras ni devant lequel piquer une crise, j'abdique. Je ne vais pas demander à ma mère de rester auprès de mon père par devoir. C'est l'heure de miser sur la joie du coeur. Je décide de sauvegarder égoïstement ma flamme d'espoir pour mon bébé. Mes parents souffrent tous les deux, et je ne connais pas de recette magique qui comblerait leurs besoins respectifs. Après avoir suggéré à mes frères de me remplacer, j'attends que mon mari me ramène à la maison.

Dès que je suis partie, maman a ramassé les quelques forces qui lui restaient et s'est trouvé, en cachette, une maison pour passer sa convalescence. Papa, étonné de trouver la maison vide, a exigé des explications. J'ai improvisé une réponse, car ma mère m'a interdit de divulguer l'emplacement de son refuge. Je me sens toujours très mal d'agir ainsi envers mon père, mais je respecte les secrets de ma mère. Elle a averti ses clientes, ses amies et ses enfants. Pas lui.

* * *

Après le travail, je rentre dans ma belle grande maison vide. À quoi bon! Les enfants ne viennent plus. Je les comprends, eux aussi ont leur vie à vivre. Je me fais sauter un petit steak, acheté à la boucherie du coin, avec des patates rôties et des petits pois. Pour dessert, du pain trempé dans le sirop d'érable. Ma tasse de thé fort à la main, je me rends devant la télé. Je me berce dans mon fauteuil tous les soirs que le bon Dieu amène. Je repasse ma vie de long en large, je rêve, puis je m'endors.

Lorsque la fin de semaine arrive, c'est plus difficile. Travailler si fort et se retrouver si seul. Bien sûr, je suis heureux à l'usine, mais je n'en peux plus d'avoir personne à qui parler quand je rentre à la maison. Avant, les enfants racontaient leurs activités, leurs sorties. Ils amenaient leurs amis, ça mettait de la vitalité autour de la table. Bien là, je me berce tout seul. Je suis capable de faire mon lavage, de passer l'aspirateur et un torchon sur les meubles, mais je ne suis plus capable d'être seul. C'est ti-bête. Ma solitude me brûle en dedans, au creux de l'estomac.

Je n'ose plus aller chez mes vieux parents. Je ne sais plus quelle raison inventer pour expliquer l'absence de ma femme à mes côtés. «T'es venu tout seul?» Au début, je prétextais sa grande fatigue et son besoin de repos le dimanche après une longue semaine de travail. Je me dépêchais de raconter ses succès pour éblouir mes parents et les faire taire. À la façon dont ma vieille mère se branlait la tête, je devinais qu'elle ne voyait rien de bon là-dedans. Aujourd'hui, elle a trop de peine pour moi et n'ose plus me reprocher quoi que ce soit. Ça adonne bien, moi aussi, j'ai de la peine pour moi, et je n'arrive plus à le cacher.

Depuis des années pourtant, je suis seul le samedi soir. Il me semble que je mérite à mon tour une petite récompense. Avant, je me contentais de reconduire mes garçons qui jouaient de la musique dans les bars. Je prenais une bière ou deux en les écoutant et je les ramenaient après la veillée. Puis, ils ont eu leur voiture et n'ont plus eu besoin de mes services. Le samedi soir, je me rendais alors chez ma fille. Si elle était sortie avec son mari, je renvoyais la gardienne et je les attendais en roupillant sur le divan. Lorsqu'ils arrivaient, je me réveillais content de les voir. J'embrassais ma fille et on se faisait une petite fête, en commandant une pizza. On jasait autour de la table. Ça m'aidait à endurer ma solitude. Le dimanche, je visitais mes frères qui habitaient dans le coin. Seul, toujours seul.

Plus j'avance, moins j'ai envie de passer les fins de semaine au crochet de mes enfants, ni de mes vieux parents. Puis toute ces cachotteries au sujet de ma femme; je dois éviter de mettre les enfants dans l'embarras. Et si ma fille l'hébergeait pendant sa convalescence? Je préfère ne pas me rendre chez elle. Pourtant, c'est samedi soir et personne ne m'a téléphoné. Je ne peux plus rester enterré ici. Je dois trouver l'énergie pour faire ma toilette et aller vers les autres

avant de devenir trop vieux. Tiens, je teindrai mes favoris et ma moustache pour camoufler un peu la décoloration causée par mon casque de soudeur. Allons, un coup de coeur pendant qu'il bat encore. C'est pas sain de figer ainsi devant la télé. J'irai au club prendre une bière.

Les groupes d'Âge d'or ont fait sortir les petites vieilles et les petits vieux enterrés vivants. Ainsi, ceux qui n'ont plus de mari ou de femme osent maintenant se présenter seuls, sans risquer de se faire montrer du doigt. Comme les petites mères sont de plus en plus nombreuses, je trouve plus facilement une partenaire pour danser. Ça me gêne quand même de faire le tour de la salle!

Bien endimanché, je monte dans ma vieille Oldsmobile en pensant à ma récompense de la semaine. C'est pas drôle de travailler cinquante heures pour s'offrir seulement quelques bières avec les copains, quelques danses et peut-être un petit lunch après la veillée si son estomac le permet. Ouais! Puis tout seul. Toujours tout seul. La semaine passée, une petite blonde, pas pire pantoute, a accepté de m'accompagner pour une valse. Elle a même dansé plus d'une fois avec moi, c'est bon signe. Nous avons jaté un peu. Moi qui habituellement cherche toujours de quoi parler, j'étais à l'aise avec elle. Je me souviens, Whittaker chantait. Je lui ai dit comment j'aimais sa façon simple de dire de belles choses. Peut-être sera-t-elle là, ce soir?

Dans la boucane et la pénombre, je l'aperçois. Elle m'envoie la main. Après avoir répondu à ses salutations, intimidé, je me dirige vers le bar pour prendre un gin avant d'aller lui parler. J'attends le premier slow avec impatience. Le voilà!

-Bonsoir, veux-tu danser?

Elle ne me répond pas tout de suite et me fait signe de m'asseoir. Elle a quelque chose pour moi. Elle m'offre un cadeau. Surpris, je prends ce qu'elle me tend. Je défais l'emballage. Malgré la noirceur, je reconnais un disque de Whittaker. Complètement assommé, je marmonne :

-Qu'est-ce que c'est ça?

Pourtant, je sais très bien ce que c'est. En voilà une façon de répondre, au lieu de dire merci. Jamais, j'aurais osé m'acheter un disque. Je m'offre un gin de temps en temps, mais c'est mon remède. Un disque? Comme mes fils en ont des dizaines. Un disque pour mettre à côté de la précieuse collection de ma femme. Un disque à moi, avec des chansons que j'aime. Mon Dieu, je suis très touché et ne sais pas comment réagir. Très embêté, je chuchote :

-T'aurais pas dû, la blonde.

C'est bête, je ne me rappelle ni de son nom, ni du nom de son ex-mari, ça fait que je la baptise : la blonde. Heureusement, ça passe. Elle a les cheveux blonds. Je regarde le disque dans mes vieilles mains rugueuses. Je redeviens adolescent. Ça goûte bon un geste d'attention. En reniflant, je répète :

-T'aurais pas dû, la blonde.

J'ai beau essayer de réfléchir, je fais de gros efforts pour me rappeler ma femme en convalescence, les traditions familiales, mes fils mariés. Je n'arrive pas à détruire le goût de cette marque d'affection. La blonde accepte de danser avec moi et y prend même plaisir. Quelle douceur quand on se sent vieux et seul! À la danse suivante, c'est plus fort que moi, je la serre un peu plus sur mon coeur. Nous jouons le jeu. Nous chantons. Nous dansons. J'ai les pieds plus légers que la tête, comme ça fait longtemps que je ne les ai pas eus. Moi qui trouvais mes bottines de

travail si lourdes dernièrement. La blonde me laisse guider ses pas, elle se moule à mes mouvements, ce que je ne réussissais jamais avec ma femme. Elle ne faisait que critiquer mes pas trop saccadés, trop rigides, trop çà, trop ça. Comment se fait-il qu'elle et moi pouvons accorder nos pas? Bien sûr, un petit gin derrière la cravate, ça aide. Mais avec ma femme, même avec une pinte de gin, ça marchait pas. Puis ça dansait mal en maudit. Je vole, j'espère qu'elle ne s'en aperçoit pas.

-Tu t'amuses bien? demande-t-elle.

Je ne sais pas comment j'ose y offrir un petit lunch après la veillée, mais je le fais. Elle avertit la copine qui l'accompagne. Après le restaurant, en la reconduisant, j'ai une envie folle de lui montrer comment j'ai bien travaillé dernièrement dans ma belle maison vide. Décrire tout ce travail que personne n'apprécie. Mon audace commence à m'inquiéter. Pour calmer ma conscience, je pense à tous les hommes que ma femme a fait entrer chez nous par affaires, pour la religion, pour tout et pour rien. Mon inquiétude disparaît. Baptême! J'ai pas d'excuse et j'en veux même pas.

Je lui fais part en détail de toutes les rénovations. La blonde m'écoute avec intérêt. Le nez m'en retrousse de fierté.

-Ouais! t'es bon! dit-elle.

Je souris malgré moi. Personne ne vante jamais mon ouvrage, ça me fait tout drôle. Je lui montre les photos des enfants sur le stéréo et celle de ma femme, plus grande que toutes les autres, qui leur fait face avec ses yeux perçants. La blonde détourne son regard rapidement et semble se laisser absorber par l'épaisseur des tapis et les tableaux sur les murs.

-Ma femme achète des peintures dans les expositions.

- Tu vas à ces affaires-là, toi?
- Des fois, elle m'invite.
- Comment se fait-il qu'il n'y a pas de photo de toi?
- Bah!
- J'en prendrais des portraits de toi. T'as de beaux traits pour ton âge...
- Hé la blonde, arrête ça, je pourrais te croire. T'es pas mal toi non plus.
- Puis t'aimes ça danser.
- Attends une p'tite minute. T'aimes ça toi aussi. Bien! On va danser, la blonde. T'entends, on va danser.

Trente-cinq ans à se traîner à quatre pattes devant une reine, à se sentir un sans-cœur, un raté... C'est long. Je n'ai plus la force de courber l'échine ni d'arrêter de rêver non plus. J'ai encore moins la force de tourner le dos à quelqu'un qui s'intéresse à moi.

- On se revoit la semaine prochaine au club, la blonde?

* * *

J'assiste à un souper international, dans une vieille maison victorienne remplie de meubles antiques et de tapis exotiques, garnie d'oeuvres d'art provenant de pays étrangers, collectionnés par deux retraitées des Nations-Unies. Mes deux amies m'ouvrent leur cœur et leur maison. Je peux leur confier mes peines et mon désespoir, car elles sont déjà passées par là. Femmes de carrière, divorcées toutes les deux, elles ont réuni leur argent pour acheter ce domaine, avec lacs et terres boisées, et vivre leur vieillesse sans homme. J'habite leur chambre d'invités pendant ma convalescence.

Dans ce décor somptueux, la musique douce comme l'âme délicate des gens aux moeurs élevées, aux paroles élégantes, aux gestes gracieux et aux salaires bien au-dessus de la moyenne embaume l'air. On hésite à s'asseoir dans les fauteuils par respect pour leur âge. J'écoute les convives raconter leurs voyages. J'apprécie leur ouverture d'esprit et leur charme. Après le repas, devant un feu de foyer, un homme me décrit sa vie mouvementée dans différents pays. Le bon vin aidant, il est facile de dénoncer les absurdités du monde, de pardonner les fautes les plus graves, de bander les plaies les plus vives. J'ose exprimer ma philosophie de vie. Plus je bois, plus mon esprit devient positif. J'arrive même à raccommoder les ménages désunis. Loin de celui qui réveille tous mes démons, j'ai l'impression de vivre dans un petit ciel, sans guerre.

C'est la nuit que l'enfer réapparaît. Le psychiatre que j'ai consulté, à la suggestion de mes amies, m'a prescrit des médicaments pour soulager ma torture psychologique et m'aider à accepter ma maladie. Les petites pilules que j'avale me rendent agressive. Je vis des rêves pleins de rage dans des sommeils perturbés à l'extrême. Je me bats des nuits entières dans des scènes remplies de violence. Je me réveille en sueur, en frappant mon oreiller à grands coups de poing. «C'est sa faute, il a gâché ma vie. Il m'a prise dans ma jeunesse. Il m'a volé mes meilleures années.»

* * *

Moi, j'en ai assez d'entendre les «c'est sa faute» et «il m'a prise». Les chansons radotent toutes la même rengaine. N'est-ce pas Chantal Paris qui chante «*quand tu as pris mes dix-huit ans*»? Quand allons-nous crier «je t'ai donné mes dix-huit ans»? Voilà ce que je veux changer pour ma fille! Une participation totale

des êtres, hommes ou femmes. Ma mère n'est pas apte à entendre mon raisonnement. Elle trouve toujours que j'intellectualise trop, elle m'accuse d'être sans coeur et froide quand je ne l'encourage pas dans sa ferveur haineuse. Elle préfère "capoter" de désespoir, c'est plus passionnant. Ses appels téléphoniques ou mes visites se terminent toujours par les deux phrases suivantes : «Puis, ne lui dis pas où je me cache! » et «Une chance que j'ai mes amies.»

Une partie de moi hurle «bien restes-y avec tes amies», mais l'autre tend à soutenir ma mère, même si elle n'est pas commode, comme dit mon père. Si bien que je finis par trouver au fond de moi l'énergie et le courage pour la recevoir avec ses bonnes amies. Après tout, elles ont la générosité de s'en occuper. Je m'efforce donc d'être à la hauteur sans trop tricher avec moi-même. Pour l'occasion, je me maquille peut-être un peu plus, j'allume un soleil artificiel dans ma salle à manger, j'ajoute des chandelles et je tente très fort de faire briller mon feu intérieur. Les enfants assis sagement, nous accueillons les deux visiteuses. Leur volubilité n'a pas de limites. La famille entière est transportée dans les pays les plus lointains, où des dictatures répugnantes se maintiennent au pouvoir. Les deux dames ne jurent que par l'écologie, la plantation de pins, l'influence des Nations-Unies et la Sorbonne, cette grande université où l'une d'elle a étudié pour apprendre le français international exigé dans les Consulats. Je croyais qu'elle était étrangère, cette Québécoise qui parle comme si elle venait d'ailleurs. Entre le mets principal et le dessert, tout y passe, les multinationales, le vrai pouvoir et toutes les guerres de la terre. Plus le problème se trouve loin, plus il est correct de l'aborder, plus les causeuses prennent position. J'en ai marre de jouer les politisées. Jamais, elles ne mentionnent l'ombre des petites guerres quotidiennes. Tout à coup, l'une d'elle dit sur un ton enjoué. :

- Mon mari et moi, nous nous sommes quittés en bons termes. On se téléphone

même régulièrement. Il est en Suisse; ma fille, en France et, moi, j'ai opté pour le Québec, mon pays natal. Cette terre est mon dieu. Je l'embrasse quand je reviens de voyage.

Lorsqu'on est rendu à embrasser la terre et à cajoler le chien au lieu d'aimer les hommes, moi, je décroche. Je n'écoute plus les deux dames élégantes ressasser leurs informations mondiales et leurs clichés. Pour me sentir vraie, ici, maintenant, je prends la main de mon petit bébé, assis près de moi dans sa chaise haute, et je lui promets silencieusement de tenir tous les rôles, le temps qu'il faudra. Je tâcherai de comprendre son langage, ses cris et surtout de le regarder vivre.

Par diplomatie, la dame a caché la vérité. J'ai su plus tard que sa fille, après plusieurs tentatives de suicide, vit pauvrement avec d'autres artistes. Elle produit des peintures qui ne rapportent pas d'argent. Ses parents payent chacun de leur côté et à tour de rôle ce qu'il faut pour sa subsistance. Ils ne connaissent pas d'autres moyens. Ils ont eu recours aux professionnels, aux meilleurs il va sans dire. D'ailleurs cette enfant a toujours reçu ce qui coûte le plus cher, selon ma mère. Les bonnes en tablier blanc, les carrosses anglais, les écoles privées, les collèges et les universités très privilégiés. Tout ce qui s'achète, la petite l'a obtenu. Tandis que son papa et sa maman jouissaient d'une carrière florissante et se promenaient de cocktail en cocktail, de dîner officiel en dîner officiel, d'un pays à l'autre.

L'écriture peut sauver

Avec l'énergie d'une lionne, j'arpente ma maison en répétant : je veux écrire. L'urgence me fait bouillir le sang. Je fais des marches avec mon bébé et j'écrirais sur l'écorce des arbres tellement mon désir m'assaille. Je ne peux pas

garder pour moi tout ce que j'ai appris sur l'importance de bien vivre chaque jour. Je n'en peux plus de regarder les gens courir pour les mauvaises raisons. Celles qui ne comptent absolument pas quand la vie est menacée.

Avec trois enfants et un travail occasionnel, je ne vois pas le jour où je pourrai me consacrer à un projet d'écriture. Je fais tout dans la maison et je ne possède pas d'endroit tranquille. Un après-midi, je répète mon rêve à mi-voix, en regardant le ciel bleu. Mon mari, irrité, prend un paquet de feuilles, les agrafe et me les offre en disant : «Tiens, quand on veut écrire, on commence.» Pendant la sieste du bébé, cachée dans le jardin, j'ai écrit deux heures d'affilée. Cette dizaine de feuillets, où je racontais tout en même temps, sont devenus les graines que j'allais transformer en livres. Mais, il fallait apprendre. Comment dire? Par quoi commencer? Quel genre utiliser?

Après deux ans d'études au collégial, je m'inscris à l'université en lettres françaises. Mon mari ne comprend pas. C'est l'anglais que j'enseigne comme professeur-suppléant. «Au moins, dit-il, tu devrais te présenter en littérature comparée». Lui espère que je décroche un diplôme pour faire plus d'argent; moi, je cherche un genre littéraire qui servirait mieux le message que je veux livrer. «L'université, objecte-t-il, est remplie de diplômés qui veulent écrire et qui ne le font jamais.» Mon feu intérieur brûle en dépit de ses taquineries : «Comment sais-tu que t'as quelque chose à dire?» Je ne le sais pas, je le sens.

Je prends le chemin de la Faculté des lettres et sciences humaines, malgré les problèmes d'organisation familiale qui en résulte. J'ai dû argumenter avec mon conjoint pour obtenir un après-midi de congé par semaine et négocier l'usage de l'auto. Je dois également préparer un repas pour que, lorsque la famille

rentre au bercail, un plat mijote au four. Avide de tout savoir, j'assiste à mes cours comme si je faisais une sortie spéciale, comme si je jouissais d'un grand privilège. Je gobe les connaissances avec joie, tout en protégeant mon rêve d'écriture. Je me rends compte que l'un peut tuer l'autre. En plus des règles académiques à suivre religieusement, je suis plongée en plein coeur des débats féministes. Les universitaires, tout comme ma mère, accusent le pouvoir mâle.

Le message d'espoir et d'amour que je désire livrer se défend mal vis-à-vis des esprits scientifiques, réalistes. Je ne cadre toujours pas dans le milieu. Je cherche une voix qui me parlera de mon pouvoir de femme, de ma capacité à engendrer la vie, de mon énergie créatrice, de mes désirs, de ma force d'amour. C'est ce pouvoir qui m'intéresse, pour m'y brancher. Je sais que ces pulsions existent en moi, comme chez toutes les femmes. Lorsque ma petite fille a été malade, j'ai eu recours à ces forces intérieures. Ce n'est pas sorcier, peut-être un peu mystique, mais pas du tout religieux. À l'époque, je voulais fournir à ma fille le meilleur modèle de survie qui existe sur la planète. Je refusais de jouer le rôle de la victime. La vie, je l'avais appris, était bien trop courte pour la vivre ainsi.

J'ai donc décidé d'aimer pleinement, sans compromis, de rechercher le bonheur au quotidien. J'allais inventer un nouveau modèle de femme. J'en avais assez des chromées, des médicamentées, des séparées, des libérées qui imitent les hommes. Elles s'attachent à une carrière, à une compagnie, à un syndicat, mais pas à un homme de peur d'être dominée. Allons donc! J'allais changer le monde, en l'imaginant différemment.

Les premiers mois qui ont suivi la naissance de mon bébé représentent sans contredit les plus fructueux de mon existence. Qui a parlé de dépression post-

natale? On aurait dit que mon bébé avait entendu mon rêve dans mon ventre. Il m'a facilité la tâche. J'organisais mes journées comme si je travaillais. Le réveil tôt, les lavages, les boîtes à lunch, les repas ; grande marche avec le bébé, biberon de neuf heures. Puis, pendant au moins deux heures, j'écrivais. Le téléphone décroché, ma table de travail aménagée en face du bureau de l'homme de la maison. Je m'installais ainsi chaque jour, sauf lors des congés des enfants, des visites chez le dentiste ou chez le médecin, des activités scolaires qui exigeaient la participation des parents et des congés du père. Il n'avait rien contre le fait que j'écrive, mais pas sur "ses" heures. Il agissait envers mon projet comme il réagissait envers mon travail : «Tu peux travailler tant que tu veux, pourvu que ça ne change rien à ma vie.» Je cumule facilement toutes les tâches, j'en ai la capacité et la vivacité. J'accueille mon mari comme un roi. Lui se charge des responsabilités financières, moi, je prends soin de tout le reste. Il jouit de ses heures d'écriture les fins de semaine et le soir. Je bénéficie du matin.

Même si j'écris en cachette, pauvre et sans revenu, un sentiment de richesse m'envahit. La joie qui m'habite après une page griffonnée ou un simple paragraphe me comble davantage qu'un salaire. De plus, je peux tout accomplir après mes deux heures matinales consacrées à mon projet: des après-midi remplis d'activités familiales, des repas appréciés des enfants, des soirées avec les amis, bref ma disponibilité devient totale et entière.

Bien que je lise régulièrement les textes de mon mari, il refuse de regarder les miens. Il écrit de la poésie hermétique qu'il me fait lire en disant : «Ne cherche pas à comprendre», tandis que, moi, j'écris pour qu'il comprenne absolument tout. Il prétend ne pas vouloir revivre les tristesses passées. Pourtant je

décris la femme qui lutte, je la mets sur papier. Je la dessine avec de l'encre, je la crée dans mon esprit, je la fais vivre en pensées et elle se concrétise en actions.

L'écriture réunit en moi les tensions opposées. Par ce geste matinal, je fais sauter mes contradictions et mes divisions intérieures. L'écriture me permet d'ébaucher mes rêves, mes désirs, mes prières. C'est dans *Mona* que mon corps et mon esprit font un. L'imaginaire est devenu réalité. Je projette l'avenir par l'écriture du passé dans un présent unificateur.

Mes pages s'accumulent. Mon rêve se dessine. À l'université, l'amour que je tente de vivre et de promouvoir est loin d'être populaire. On dénigre plutôt les histoires de bonnes femmes. En création, comme ailleurs, les filles imitent les hommes. Je ne peux pas échanger sur mes écrits, ils sont anti-modes. Les "peace & love" me trouvent trop "straight", les traditionalistes, trop "pettée". Trente-trois ans, trois enfants, sans aventures, je ne cadre nulle part. Pourtant, le savoir de l'imaginaire me fascine. La force du rêve me propulse. Les poètes que je fréquente m'inspirent. Leur démarche me touche, non leurs mots. Personne ne dit ce que je veux entendre sur l'amour. Les écrivaines françaises s'approprient leur corps davantage que les Américaines, mais elles ne parlent que de passion, d'amour impossible. Les Américaines de leur côté luttent féroce et ouvertement contre l'inégalité. La voix féministe de mon amie poète me révolte. Elle ne croit plus en l'amour. Elle rejette la religion et les enfants. Elle affirme que nos enfants, comme l'amour, sont les conséquences de notre lavage de cerveau. Elle devient suicidaire. Je me déclare pro-vie. Au lieu de brimer ma créativité, tout ce que j'entends l'aiguise. Comme je n'arrive pas à exprimer ma pensée dans les groupes, alors, chez moi, seule, j'écris. Plus je suis seule, plus j'écris. Plus j'écris, plus je suis seule.

Je cherche des personnes qui me redonneront confiance en l'humanité comme il y en a qui désirent côtoyer des gens riches. Je fréquente quelques bons auteurs, quelques vieilles personnes à la flamme intérieure vigoureuse et des enfants qui ont la foi. La foi, c'est comme l'amour. J'ignore ce que c'est. Je le sens. Seul ce sentiment compte. Pour moi, écrire c'est traduire la foi, c'est raconter ce que nous avons compris avec le cœur. J'ai écrit pour dire «vous n'avez pas le droit de m'empêcher d'espérer». J'ai écrit pour que, un jour, une seule personne puisse lire mes mots et vivre mieux. Pendant que ma mère et mon père se détruisaient, je rebâtissais intérieurement le projet de ma vie. Je n'en étais pas consciente sur le coup. La force ressentie après chaque séance d'écriture m'incitait à continuer.

Le divorce

Les soeurs de ma mère l'avertissent de sortir de sa cachette et de revenir à la maison, si elle veut encore en avoir une. Des racontars au sujet de son mari se propagent en ville. Maman revient se battre pour conserver ses privilèges de reine du foyer. Cela n'a rien à voir avec l'amour. Elle engage une étudiante en esthétique qui désire acquérir de l'expérience. Elle relance son institut après l'avoir négligé. En échange de traitements pour améliorer sa peau et de conseils pour parfaire ses techniques, Lucie veille sans le savoir, non seulement sur l'institut, mais sur toute la maisonnée pendant les absences de ma mère. Elle joue le rôle de chien de garde. De son côté, maman projette, avec son argent, d'installer une roulotte sur le haut d'une montagne (avec vue sur le lac) ou de construire une petite maison d'été qu'elle utiliserait les fins de semaine. Un endroit de rêve bien à elle. Un homme se bâtirait un chalet de chasse et tout le monde l'approuverait, argumente-t-elle. Sa position semble claire. Elle désire rester la reine du foyer et de la famille pour les grandes occasions, et faire respecter son besoin quotidien de paix et de solitude.

Visiter mes parents engendre en moi des tensions indescriptibles. Je dois d'abord convaincre mon mari que nous ne pouvons pas toujours refuser les invitations de ma mère. Je n'arrive pas à ignorer les sous-entendus et les "vous ne venez jamais nous voir, comment voulez-vous que..." (ça aille mieux?) Lorsqu'il accepte de m'accompagner, je tente, à l'aide des chansons et des enfants, d'inventer la joie le long du trajet. Durant l'après-midi, nous évitons de boire de la bière afin de ne pas nous retrouver au centre d'une engueulade avant le souper. Si mon père insiste, ma mère le chicane. Si c'est elle qui offre les boissons et que nous refusons, elle rétorque : «On sait bien, c'est bien plus drôle de prendre un verre avec vos

amis...» Je parviens rarement à trouver un sujet assez neutre pour ne pas attiser le feu entre mes parents. Avant de perdre les pédales, Maman finit par lancer : «Allons prendre une marche». Si mon père parle peu et que ses paroles portent, ma mère, elle, débâtlère sur tous les sujets : les cultes, la visualisation, les sectes, les pouvoirs illimités du subconscient, les lois savantes, la liberté de l'esprit, l'évolution. Quand son discours m'étourdit, je m'agrippe aux lois simples de l'amour. Pour moi, aimer, c'est donner de l'attention, du temps.

Pour parler plus à son aise, ma mère donne des sous à mes enfants et les envoie s'acheter des gâteries. Je m'objecte. «Pas de sucreries avant le repas.» Elle critique ma sévérité. «Laisse-les donc libres». Puis je l'écoute raconter l'admiration que ses nombreuses amies lui portent. Elle reçoit des félicitations pour ses cours de yoga-esthétique et de multiples cadeaux. Je ne comprends pas ce langage. J'attribue le titre d'amis à peu de personnes et, surtout, je n'en fais pas le décompte. Pour moi, une relation amicale exige sélection et partage. Enfin, pour clore cette rencontre, un souper cinq fourchettes, arrosé de vin, nous laisse affamés dans l'âme.

J'ai l'impression d'entretenir le malaise entre mes parents, de ne jamais dire la bonne parole, de ne pas les aider suffisamment. Ni l'un, ni l'autre. Je perds toutes mes forces face à leur opposition. Les doubles messages dans la bouche de ma mère me laissent pantoise. Elle désire être seule et entourée. Elle rêve de sécurité et court après la liberté. Mes parents se rendent mutuellement malades à vouloir conserver un semblant de vie familiale. L'un d'eux va mourir s'ils persistent à vivre ensemble. J'accepte mon désarroi comme une étape normale à passer dans la vie. Cet état d'âme enrage mon mari.

* * *

C'est la fête des mères. Comme d'habitude, les enfants sont venus, puis sont repartis. À mon tour, je rendrai visite à ma vieille mère. Je n'irai pas seul cette fois, si le Bon Dieu le veut. J'en ai assez d'être seul. Après le repas familial, je me rends faire un tour chez la "blonde" et je l'invite à venir en Beauce avec moi. À ma grande surprise, elle accepte. Je conduis en faisant mon frais avec une femme heureuse de m'accompagner. Je veux bien croire que je ne mérite pas l'amour de ma femme, que je ne suis pas digne de son admiration, que je ne vaudrais pas grand-chose, mais je ne peux plus continuer ma route seul.

Dans mon village natal, on ne connaît pas le divorce. Certains cousins américains ont les moyens de divorcer, mais pas les Québécois. Ma pauvre vieille mère a accepté les grossesses avant le mariage, et a développé une certaine admiration pour les mères célibataires qui élèvent leur bébé sans honte. Elle s'est accoutumée au travail des femmes, au partage des tâches, mais pas au divorce.

J'entre dans la maison seul, en apparence seulement, car, dans mon cœur, je me sens accompagné. Je rayonne de bonheur. Heureux en le cachant. Tout le monde me salue, les chaises pliantes se déplient dans la grande salle familiale, et c'est la ronde des nouvelles. Je conserve mon secret. Ma mère sort les pâtés et les tartes du congélateur pour ceux qui viennent de loin. Après une heure de jasette familiale, je m'excuse et je les quitte. En me penchant pour dire bonjour à ma mère et lui donner un bec sur la joue, je chuchote dans son oreille: «Je m'en vais. Je ne peux rester longtemps, je ne suis pas venu seul. Elle m'attend au restaurant.»

Une bombe n'aurait pas eu plus d'effet. Assommée, ma vieille mère a patienté jusqu'à ce que j'aie passé la porte avant de répéter la nouvelle à tous ses enfants rassemblés en ce dimanche de la fête des mères. En voilà un cadeau! Un grand silence est tombé. Puis tout le monde s'est remis à parler en même temps. Une de mes soeurs qui a travaillé à raccommoder plusieurs fois mon mariage s'est levée et a pris position devant toute la famille. Elle a sauté dans son automobile pour nous rattraper sur la route de retour. Après avoir klaxonné, elle s'est immobilisée et est venue vers nous. Elle s'est inclinée par la fenêtre ouverte pour saluer ma compagne, et elle a insisté pour que je revienne à la maison. «Ça fait si longtemps qu'on te voit seul. Ça l'a assez duré. Viens-t'en, on va t'ouvrir la porte de la famille.»

Quel scandale familial! Ma tête a honte et mon coeur a si faim. Il faut être désespéré pour se présenter parmi une famille traditionnelle avec une blonde à ses côtés. Être si heureux et si honteux. Puis en venir à se fichier totalement de ce qu'ils diront. Ils me jugeront, ils me condamneront s'ils le désirent. Personne ne sait comment ça me fait du bien d'avoir quelqu'un qui me regarde quand je parle, qui m'écoute, qui s'intéresse à mon emploi de travailleur manuel. Mes frères et leurs femmes m'examinent comme un mouton noir, une espèce d'intrus. Bien qu'ils regardent! On m'a toujours observé ainsi de toute manière. Avant, c'était parce que j'osais me présenter aux fêtes familiales seul. Maintenant, c'est parce que quelqu'un m'accompagne. Je ne risque pas d'être plus seul que je ne le suis déjà. Ça ne peut pas empirer. Rien n'arrivera à me faire plus mal que cette solitude endurée depuis des années. Je ne sais pas comment cette aventure se terminera, mais je sais une chose, je ne resterai plus jamais seul.

* * *

Non, mais, disparaître tout de suite après le dîner de la fête des mères; il me prend pour une dinde ou quoi. Il ne m'a même pas suppliée d'aller avec lui. Je ne suis pas née de la dernière pluie. Il se passe quelque chose. Je sais bien qu'il s'abreuve à une source nouvelle. Il est revenu de la Beauce tout radieux. Je ne suis pas aveugle, même si j'avais pris quelques bières avec mes soeurs, j'ai bien vu comment il montait les marches le coeur léger au lieu de sa binette affaissée habituelle.

C'est bien facile de savoir ce qu'il a fait de sa journée d'hier. Je n'ai qu'à téléphoner à l'une ou l'autre de mes belles-soeurs en faisant semblant de rien. Je connaîtrai ainsi ses allées et venues. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Ma belle-soeur me raconte la scène dans ses moindres détails. Je cache mes émotions avec agilité et réussis à jouer les indifférentes.

-Ah! oui, ils les ont accueillis...

Je me tape une autre bière avant de téléphoner à ma fille. C'est l'heure de lui déballer les écoeuranteries de son père. L'espèce de sans-coeur, pendant que je suis malade de surcroît.

* * *

-Maman arrête de brailler. Ça fait des années que tu menaces de laisser papa. Bien, c'est le temps. Tu seras enfin libre.

-Il n'a même pas la décence de se cacher.

-Maman, tu nous as montré à nous ficher des autres et à aller de l'avant avec nos convictions.

-Je ne suis pas encore morte...snif!...et on ouvre la porte à sa guidoune.

-Tu ne mourras pas non plus.

-Si vous le recevez, ce sans-cœur, je ne remettrai jamais les pieds chez vous.

-Maman, tu es venue nous voir avec toutes sortes de monde et nous ne t'avons jamais fermé la porte.

-Ce n'était pas pareil.

-Non, tu comblais tes besoins à toi, lui prend soin des siens.

-Tu n'es rien qu'une insensible, tu n'as pas de cœur.

-Tu nous as toujours donné de mauvais signes de ce mariage, comment veux-tu que l'on y croie?

Je regrette de faire de la peine à ma mère, mais je n'arrive pas à lancer la pierre à mon père, ni surtout à le condamner parce qu'il cherche l'amour ailleurs. Le mal se trouve des deux côtés à la fois. Les feuilles de l'arbre du bien et du mal ne se divisent plus, les foncées sur un bord et les pâles de l'autre, comme dans mon catéchisme en noir et blanc. Toutes mélangées, les feuilles. Je suis incapable de pointer un méchant. Où se trouve l'enfer? J'ai une grosse pierre dans les mains et je ne sais pas à qui la lancer. Lequel mérite la roche? Si l'un des deux avait été mesquin, je pourrais le mettre à la porte. Si l'un des deux avait été mauvais parent, je pourrais choisir. Quand mon père exprime son incapacité à rester seul, je le comprends. Quand ma mère rêve d'être libre et heureuse, je l'approuve. Ma mère s'agrippe à moi avec des griffes de naufragée. Je coule. Mon cœur suffoque, et je le frappe avec la pierre pour l'endurcir. J'étouffe. Les images se frayent un chemin pendant les séances d'écriture. «Les élastiques qui recouvrent mon estomac

sont larges comme les bretelles de grand-père... Grand-père, ta fille t'aimait trop pour s'abandonner à un autre; elle préfère l'esprit, la bière et ses enfants...»

En désespoir de cause et avec l'aide de sa petite soeur qui a déjà entrepris la même démarche, ma mère entre, dans le plus grand secret, chez les alcooliques anonymes. Elle déteste beaucoup le nom de ce groupe, mais accepte de suivre leur thérapie intensive. Sa soeur l'invite à tenter de découvrir pourquoi elle boit. Enfin, se dit-elle, quelqu'un d'autre blâmera son mari, d'autres comprendront comment il n'a jamais su l'aimer. Depuis le temps qu'elle cherche, à travers le yoga, les méditations transcendantales, les sectes et la bonne aventure, les signes du ciel! Il ne manquait que la thérapie de groupe. De sa cachette, ma mère dicte à Lucie le travail de la semaine. Les fins de semaine, elle rend visite à mon frère ou à moi.

Elle nous parle d'un lieu secret, d'une démarche singulière et nous demande de ne pas lui poser de questions. Elle nous raconte, à mots voilés, les séances thérapeutiques. Elle se trouve au sein d'un groupe sans vraiment lui appartenir. C'est le mot alcoolique qu'elle refuse sans de prononcer. Elle décrit les blessés de l'âme qui n'ont pas la force de se défendre pendant les exercices de changement de rôle. Tantôt, elle joue la victime; tantôt, le bourreau. Je me la représente en train de crier à un enfant substitut tout ce qu'elle a toujours refoulé. Elle les secoue, dit-elle, leur crie de se tenir debout, de ne pas lâcher. Je rentre chez moi très confuse, malgré tous ses efforts pour exprimer à demi-mot ce qu'elle camouffle. Elle ne termine pas ses idées et ponctue ses phrases de «tu comprends?» Elle n'attend pas une vraie réponse, parce qu'elle ne pose pas de vraie question. Si on dit hum! hum! avec l'air de celui qui a deviné, elle est satisfaite. Si on refuse de jouer son jeu et si l'on répond «Non pas vraiment.», elle nous donne l'impression

de manquer de jugeote et de finesse. Bon Dieu, il y a des choses qui ne s'expliquent pas, crie-t-elle. La honte la ronge. Sa grande fierté est blessée. Il faut faire semblant de ne voir ni l'un ni l'autre et, surtout, ne jamais prononcer les mots «alcoolique» et «cancer».

La dernière scène

Après quarante jours et quarante nuits de réflexion, de recherche intérieure, de tentative d'expression, de pratique de discours, maman nous convoque à un grand repas familial, à une espèce de conseil de famille. Un événement à ne pas manquer. Je m'y rends seule. Mon mari préfère rester sagement à la maison avec les enfants. Une bru, excédée par ces sacrées histoires, oublie volontairement d'avertir son partenaire. Ainsi la plupart se retrouvent à l'heure fixée par notre mère dans la cuisine familiale pour le repas de la dernière scène. L'aîné appelle l'absent. Sentant l'importance de la situation, celui-ci promet d'arriver rapidement. Bientôt, tous les enfants seront là et le repas va commencer. Les belles-soeurs présentes causent de choses et d'autres en attendant le moment fastidieux.

Ma mère, les paupières bleu tendre, arbore un grand chemisier bleu madone avec de larges manches ressemblant à des ailes d'oiseau prêt à s'envoler. Sa chevelure reluit, et elle gesticule avec légèreté, dans sa cuisine, pour une dernière fois. Une cigarette laisse constamment un nuage grisâtre autour d'elle. J'offre de mettre les couverts. Je les compte pour la forme : dix, onze... J'appréhende. Mon inquiétude m'énerve. Je regrette d'être là, surtout seule. Puis je comprends mon mari d'en avoir marre. Mon père sort poliment les chaises pliantes comme pour le

repas des fêtes. J'ai envie de lui dire : « Voyons! c'est pas une fête! ». Je sais qu'il répondra : « Faut bien s'asseoir ». Il offre des apéritifs à tout le monde. D'accord, on va faire semblant de participer à une fête.

Je ne sais donc pas m'adapter aux situations nouvelles! Comme pour certains enterrements modernes, on fait une fête pour le mort. Pauvre mort, il manque le party de sa vie. Ses cendres sont installées dans le salon devant les visiteurs. Nous passons en face de l'urne placée sur une table particulière, avec un cierge allumé d'un côté et l'encens de l'autre. On baisse la tête devant le portrait du disparu, comme jadis on passait devant le tabernacle. On ne prie pas, on n'invoque personne. On ne fait pas de litanie. On pense au mort, bien mort. Sans au-delà. Sans éternité. Sans idée de transcendance. On regarde le bouquet de fleurs. On prend le verre offert au plus sacrant. C'est pas du sang, mais bien du vin. Pas de paroles d'accompagnement. On cherche de quoi jaser. On ne sait pas trop ce qui va se passer. On se tasse dans un coin à l'écart, le temps de trouver un visage connu. Bientôt, il y aura une petite allocution sur la vie du mort, chuchote quelqu'un. Ah! oui? Enfin, on sait par bribes ce qui se déroulera. Le petit discours est accompagné d'un montage des meilleures photos du disparu ; parfois on présente un mini-film conçu à partir d'extraits vidéo. Après, cette pseudo-nourriture spirituelle, on invite les vivants à manger. Avec violon en musique de fond, dans un décor particulièrement adoré par le mort, on grignote debout. On boit du vin. Les vivants parlent beaucoup à une cérémonie mortuaire. Vers la fin, il y en a qui sortent des joints. À cause de l'encens, les premières "poffs" ne sont pas remarquées. Bon, je pars. Je n'ai pas envie de participer jusqu'au bout à ce rituel. Je préfère garder ma tête sur les épaules et le coeur sur la main durant les enterrements.

Dans la cuisine de mes parents, les enfants ne savent pas trop à quoi ils assistent et personne ne connaît le déroulement de la cérémonie. S'agit-il d'un enterrement? Quelqu'un d'autre l'a-t-il remarqué ce tas de cendres au milieu de nous? Ça sent la mort. Il faudrait mettre en terre cet amas calciné. Je voudrais bien savoir qui a préparé l'ordre du jour. On s'installe pour le repas. Débuter par la nourriture! J'ai envie de crier. «Vous commencez par la fin, bande de tarlas!» Qui suis-je pour savoir l'ordre à suivre lors de ce rite nouveau? Je me tais. Le temps est grave. Le silence est de mise. Les visages se cordent autour de la table, avec notre père à sa tête, pour la dernière fois. Au milieu, un superbe rosbif. Quelle pièce! On le promène au-dessus de la tête des invités. Les champignons sautés, la sauce au vin, la salade aux artichauts, wow! Une vraie fête. Les bouteilles de vin sont de qualité et choisies avec soin. Les tranches de rosbif baignent dans le sang. Chacun prend sa portion. Mangez-en tous, semble dire ma mère, ceci est mon oeuvre. Le vin est rouge sang. Un fils en admire la couleur en levant sa coupe vers la lumière. Rompez le pain chaud, bientôt vous ne me verrez plus. Silence! Lourd. Recueillez-vous, c'est la dernière fois que l'on mange ensemble. L'un de vous m'a trahie.

Je le jure : je ne communierai jamais plus dans un état pareil. "Manger en état de grâce, sinon vous allez tous crever". J'ai mis des années à comprendre ce qu'était un péché mortel. Un état qui tue. J'avale des lampées de vin pour pousser la nourriture, en essayant très fort de ne pas me recueillir. Ça fait longtemps, trop longtemps que je pratique le non-recueillement. Parce que si je me recueille, je vois mon taux de cholestérol monter, les gaz de mon estomac se mettre à sécréter des acides brûlants. Péché qui donne la mort. Quelle lourdeur embaume l'air! Je rêve de me sauver dehors dans la neige, comme je le faisais enfant, quand je sentais l'oxygène se raréfier entre mes parents.

Mais voilà, il n'y a plus de neige blanche, ni d'innocence. Trente-trois ans, tu iras parler d'innocence ailleurs, ça prend un coupable à crucifier. Tu connais la chanson, me dictent mes croyances. Vous voyez bien que j'essaie de changer le refrain, d'éviter le calvaire. Modifier les croyances. Ou mieux les comprendre. Pas facile! Il est grand temps d'ouvrir les yeux. L'aîné suggère de passer au salon. Lui semble connaître le dénouement. Ma mère lui a parlé ces dernières semaines. Pendant que j'écris mon récit sur l'espoir, récit que je veux offrir à ma petite fille pour son cadeau d'anniversaire, la vraie vie m'échappe-t-elle? Les belles-soeurs, pour se soustraire au supplice qui se prépare dans la pièce adjacente et pour préserver l'intimité de la famille, s'affairent à laver bruyamment la vaisselle.

Dans le salon, maman assise par terre dans sa position favorite de yogi contrôlé, les jambes croisées sous ses bras avec ses grandes manches de madone bleu tendre, fume sans arrêt; tandis que mon père, installé sur le bout d'une chaise, l'air plus tendu que d'habitude, semble n'avoir aucune espèce d'idée de ce qui se déroulera. Les cinq enfants, assis çà et là sur l'épais tapis, s'écoutent mutuellement respirer. Enfin, maman entreprend le discours qu'elle répète depuis des semaines en thérapie:

- Mes chers enfants...

L'émotion la gagne, et tous les enfants avalent en même temps.

-Mes chers enfants, si je vous ai...

Elle s'arrête, la gorge serrée, et les enfants ont une bouffée de sang qui leur monte au visage. Cinq visages rouges se figent.

-Mes chers enfants, si je vous ai réunis ce soir, c'est que ...

Les grandes respirations ne desserrent pas sa gorge, et son estomac se gonfle pour chercher l'air manquant. Elle reprend, puis s'arrête au même endroit. La rage me

monte au coeur. Je me demande quel Christ a rendu les femmes muettes. Maman se frotte les mains et les cuisses, et lance dans un souffle forcé:

- Ça ne peut plus durer!

Maintenant tous les enfants fixent sérieusement le plancher. Dans un effort aussi douloureux qu'un accouchement, elle expulse enfin :

- Ça nous détruit! Ça me détruit!

Ça y est, les mots sont lâchés. L'aîné, dans un élan d'amour maternel et n'en pouvant plus de la voir au bord des sanglots, veut l'aider. Il enfile des mots rapides comme une série de coups de poing.

-Vous devriez vous séparer. Le plus tôt serait le mieux.

-Attends, laisse-moi parler. Vous ne me laissez jamais parler!

-Laisse-là donc parler! dis-je, par solidarité féminine, tout en ouvrant mon coeur pour écouter attentivement.

J'entends un éboulis de grands mots qui se mélangent aux mots simples. Les sanglots séparent la douleur et la rage. Les pleurs annoncent la sentimentalité jamais comblée, la tendresse jamais assouvie, les efforts pour s'en sortir, pour aller chercher ce qui manque, d'immenses soupirs baignés de "je suis forcée de partir", entrecoupés de "l'évolution" et d'amour universel...

Pas un enfant ne comprend, et personne n'ose interrompre le flux d'expression maternelle. Seul le plus vieux croit avoir tout compris. Il résume.

-Est malheureuse, "Câlice"!

Il veut arrêter l'agonie inutile, aboutir à quelque chose. Il insiste avec autorité:

- Vous devriez séparer la maison également entre vous deux.

Mon père sort de sa torpeur. Quand on parle de sa maison, il comprend et peut se défendre, tandis que les sentiments mélangés de sa femme le figent aux os. Il réplique d'aplomb :

-Wow! Ti gars, la maison, c'est moi icitt qui ai payé seul les réparations. Vous ne la diviserez pas en deux.

-D'accord, la valeur de la maison moins les réparations et divisez le reste en deux, reprend celui qui s'acharne à sortir de ce salon-arène où s'achève ce mariage.

Maman allume et éteint ses cigarettes sans arrêt, tout en se passant un doigt agile sous les yeux pour enlever les larmes sans défaire son maquillage.

-Vous ne me comprenez pas! Vous ne m'avez jamais comprise, sanglote-t-elle.

-Qu'est-ce que tu veux dire maman? Mais dis-le. On t'écoute, dis-je de ma voix la plus douce.

-Comment voulez-vous que je puisse parler. Vous m'interrompez continuellement, se lamente-t-elle.

Le cadet de mes frères a entendu le refrain à tellement de reprises qu'il décide de prendre le taureau par les cornes. Il demande au groupe de le suivre dans la cuisine. Mon père sursaute et semble se dire «voyons Baptême qu'est-ce qui va se passer à "c't'heure"». Ma mère, ayant perdu si subitement toute l'attention, arrête net ses lamentations, lève les yeux, ouvre grand les oreilles pour tout entendre. Comme des footballeurs préparant une tactique d'attaque, nous nous regroupons autour du plus jeune. Il s'exclame à mi-voix:

-Je le sais, moi, ce qu'elle veut.

-Ah! oui! qu'est-ce que c'est? dit-on en chœur.

-Elle voudrait qu'on insiste pour qu'elle reste. Qu'on prenne la décision à sa place. Qu'on endosse son choix. C'est une sécurité, elle pourra nous en imputer les conséquences plus tard...à cause des enfants...vous connaissez la petite phrase.

Les cinq enfants retournent au salon un peu plus éclairés sur leur position et assez pour réorienter la conversation. Après avoir ridiculisé le prix exorbitant des avocats, chacun y va de son plaidoyer pour que nos parents prennent leur décision de manière éclairée. Un tente une tactique différente :

- Vous lâchez quand ça devient le plus facile...vous pourriez vous gâter...

-Mais l'argent ce n'est pas tout! insiste ma mère. Je désire du partage, des échanges et des plaisirs communs.

-Moi non plus je ne suis pas capable d'avoir du fun avec ma blonde, dit mon frère cadet. Quand elle en a, c'est moi qui m'embête. Ce n'est pas grave. Pensez-vous que tous les couples s'amuse au même moment?

Maman fait des signes négatifs, lâche de gros soupirs. Pas un rejeton ne prononce la bonne parole. Mon père se penche davantage vers l'avant sur sa chaise comme pour ne rien manquer de cette importante délibération. Un des fils lance à brûle-pourpoint :

-Au moins, si vous voulez faire quelque chose, divorcez. C'est définitif et plus économique!

Ma mère ouvre grand les yeux, tout indignée :

-Vous me proposez de divorcer, les ENFANTS!

À sa voix scandalisée, nous sentons que nous avons touché une corde très sensible. J'espère seulement que ce n'est pas la corde du pendu, du péché, de

l'enfer. Moi, je me préoccupe de l'enfer terrestre et, pour l'aider à choisir, j'exprime ce que je retiens depuis le début de cette réunion.

-Prenez votre décision comme si aujourd'hui était le dernier jour de votre vie. Dites-vous, papa et maman, ce que vous aimeriez vous dire le dernier jour de votre vie. Vivez comme vous aimeriez vivre...

-C'est ça criss, c'est de même qu'il faut se parler, résume mon frère. Comme ça, tu peux pas te tromper!

Mon père, le visage indigne, murmure d'une voix à peine perceptible :

-Nous avons de si bons enfants et nous ne les méritons même pas.

Nous levons les yeux vers notre père, triste, d'une tristesse à pardonner. Nous nous retournons vers notre mère, les yeux rivés sur son nombril où elle contemple ses plaies. L'histoire d'une vie. Un père conciliant, on ne sait pas pourquoi. Une mère qui se dresse comme un homme pour ne pas s'amollir, on ne sait pas davantage pourquoi. J'ose poursuivre :

-Papa et maman, c'est à vous de décider! Mais dites-vous bien une chose, peu importe votre décision, nous la respecterons. Cependant, nous serons les enfants des deux à part égale. Nous voulons que vous soyez traités justement tous les deux. Vous comprenez bien n'est-ce pas?

Je rêve de voir ma mère faire ses choix selon ses ambitions de femme, sans l'influence de ses enfants, parce qu'ainsi elle seule en porterait les conséquences. Un de nous se lève, et les autres le suivent. Nous laissons nos deux parents un en face de l'autre en espérant qu'ils se parleront, qu'ils se confronteront, qu'ils imagineront une solution à leur manque de communication. Nous nous

rendons chez un de mes frères, convaincus d'avoir fait ce que nous devons faire.
Le reste leur appartient.

Depuis, je sais que, le reste, nous le transportons avec nous de génération en génération.

* * *

J'écris l'histoire de Mona avec discipline. Je m'applique à choisir mes mots, comme si ma survie en dépendait. Sans l'écriture, je ne sais ce qui me serait arrivé. Seule avec moi-même, j'écris. L'écriture me permet d'aller au delà du mensonge, de faire du sens, de prendre le temps d'écouter ma voix. J'extirpe l'espoir de mon cœur pour le projeter sur le papier. Chaque matin, je débranche le téléphone pendant au moins deux heures afin de ne pas être interrompue par les lamentations bien légitimes de ma mère. J'écoute au fond de moi la petite voix qui cherche à se trouver des alliés et à bâtir l'avenir. En luttant pour sauver ma fille, j'espère lui proposer un modèle de maman qui lui donnera le goût de survivre. Ce que je ne savais pas, c'est que je me sauvais moi-même par la même occasion.

Maman a demandé le divorce avec l'intention de faire payer chèrement mon père. L'aîné l'a avisée sévèrement : «Si tu laves notre père, moi, je ne te soutiendrai jamais plus.» Elle s'est modérée, mais elle s'est approprié tout ce qui avait une certaine valeur dans la maison. Les cadeaux des enfants aux parents devenaient les souvenirs à maman. Elle ne laissa même pas une débarbouillette dans les armoires.

Dans sa maison presque vide, mon père a retrouvé une vieille photo de noces. Il l'a fait agrandir et l'a l'installée dans le salon. Il a interdit à quiconque (visiteurs, enfants, conjoints) de mépriser notre mère. Jamais il ne reniera l'amour qu'il a eu pour elle. Aucune remarque désobligeante, même s'il a dû hypothéquer sa maison pour lui payer sa part.

Maman s'est installée comme une reine dans un beau logement à Sherbrooke, avec une pièce réservée pour son institut, un foyer dans le grand salon, des planchers de bois franc et des superbes boiseries. Sa rage la stimulait. Elle nous recevait en grande pompe, même s'il elle n'en avait pas les moyens. Elle semblait vouloir nous en mettre plein la vue et non pas communiquer avec nous. Elle jouait les riches et les fières pour cacher sa honte et ses peurs. Sa rage ne s'atténuait toujours pas. Plus elle buvait, plus elle crachait son venin. Les menaces terminaient inmanquablement les premières réunions familiales. Elle voulait lessiver son ex avec l'aide des tribunaux. Elle nous haïssait de l'aimer. «Je suis incapable d'oublier l'homme avec qui je vous ai eus.» Elle s'était mariée en espérant le bonheur et elle a divorcé en souhaitant trouver la paix. Elle n'a eu ni l'un ni l'autre. Elle continue de chercher et elle ne s'est jamais libérée.

Si elle a eu quelques prétendants, ils ont toujours évité les repas familiaux et les fêtes. Jamais ma mère ne s'est pointée avec quelqu'un pour un rituel. Elle n'a d'ailleurs jamais été capable d'aimer qui que ce soit. Une peur terrible la stoppait. Bien des hommes l'ont approchée. Elle se laissait courtiser, aduler. Elle se faisait servir, conduire, mais n'accordait sa confiance à personne. Je ne sais toujours pas pourquoi. Lorsqu'elle a commencé les démarches à l'Église pour faire annuler son mariage, notre père a répondu : «Fais ce que tu veux. Moi,

je n'ai pas besoin de la permission du curé pour être heureux.» De son côté, mon père a vécu une dizaine de belles années avec sa compagne.

Nous avons dû faire face au mépris de ma mère et nous battre contre ses tentatives de culpabilisation lors des rituels familiaux. C'est elle qui méritait l'amour des enfants. C'est elle qui avait sacrifié sa vie. De plus, elle n'avait pas osé aimer quelqu'un d'autre, elle. Toutes les fêtes étaient assombries par la peine que nous causions à notre père en le laissant de côté et la forte agressivité de notre mère qui s'appropriait toujours le meilleur rôle et la meilleure place.

Les funérailles de grand-maman

Après le divorce de mes parents, j'ai cherché le réconfort de mes grands-parents. J'ai surpris mon grand-père en train de peler les patates pendant que sa vieille assistait à la messe. Elle voulait mettre tout son monde dans les mains du bon Dieu, a-t-il expliqué, un sourire en coin. Je suis allée rejoindre grand-maman, qui marchait avec lenteur et dignité. J'ai invité mes grand-parents à manger au restaurant avec ma petite famille. Grand-maman a été flattée par ce petit luxe.

En route, j'ai demandé à mes grands-parents de nous montrer où mon père est né. Ma grand-mère faisait le guide. Elle raconta les grands feux, les accidents, les corvées qui effaçaient les haines tenaces entre voisins. Mon grand-père commençait une phrase et elle la terminait, comme s'ils pensaient à deux. Ainsi, mes ancêtres retraçaient mon passé. Nous nous sommes arrêtés à l'ancienne maison canadienne surplombant la rivière Chaudière. Grand-maman s'est mise à m'expliquer la fabrication du savon, la plantation du lin, le filage de la laine, les habits d'étoffe, les quartiers de viande conservés dans l'abri à glace. Elle ponctuait ses descriptions par des "tout servait". La récupération et l'écologie se faisaient tout naturellement dans ce temps-là. Grand-maman disait : «Faut pas ambitionner sur la bonne terre». Le grand jardin à côté de la maison à pignons nourrissait sa famille. Mon grand-père et ma grand-mère formaient une véritable équipe avec la terre.

Un jour, pourtant, ils voulurent déménager. Mon grand-père devait conduire les animaux à pied vers leur nouvelle demeure située à quarante milles de là. Au cours de la nuit, ma grand-mère eut un songe. À son réveil, elle téléphona à Saint-Évariste pour qu'on arrête l'homme qui traverserait le village avec ses

vaches. Il n'était plus question de déménager. Son mari devait rebrousser chemin. Il ne s'est même pas préoccupé de savoir pourquoi sa femme avait changé d'opinion. Mon grand-père la respectait à un point tel qu'il est retourné à la ferme avec tous ses animaux. L'importance que l'on accordait aux femmes, à cette époque, m'a renversée. Mon grand-père savait que, sans l'accord et l'appui de ma grand-mère, la famille ne survivrait pas au déracinement. Mes grands-parents, à quatre-vingts ans, s'aimaient encore. Ma grand-mère m'a chuchoté : «À son réveil, mon Noré se trouve si heureux de me voir à ses côtés, encore en vie pour partager une autre journée ensemble, qu'il m'embrasse sur les mains en raison de son haleine défraîchie.»

Ma grand-mère a été opérée au printemps pour un cancer de colon. Elle est retournée à l'hôpital après une brève rémission. Je me suis présentée à son chevet. Mon grand-père s'ennuyait tellement d'elle qu'il arrêtait d'uriner ou urinait tout le temps dans ses culottes. Il ne mangeait plus et se bloquait ou les intestins ou la prostate. On a fini par l'hospitaliser avec elle. Les enfants, quand ils venaient visiter grand-maman à tour de rôle, passaient le prendre pour l'amener en chaise roulante voir sa vieille. Fallait s'assurer qu'il était rasé, et qu'il portait un pyjama propre. Elle en avait pris soin toute sa vie et, même malade, elle examinait l'allure de son vieux. Un jour, nous le poussons vers la chambre de grand-maman. Pour le taquiner, mon mari dit à grand-père :

-Tu te fais rouler en chaise roulante et t'es même pas malade.

Mon grand-père, qui perdait la corde de son rasoir et son sens de l'orientation dans les corridors, devient tout à coup très lucide.

-Toi, le jeune, quand tu auras travaillé pendant soixante ans comme je l'ai fait, tu te laisseras gâter à ton tour. Ferme-la et pousse.

-C'est ça, tu te fais pousser pour mieux contempler les belles infirmières.

Nous rentrons en riant dans la chambre de grand-maman. Elle devine ce qui vient de se passer et, comme toujours, elle réprimande son mari d'un ton mi-sévère, mi-rieur :

-Vieux fou, va!

Nous parlons de la vie, de notre anniversaire de mariage que nous venons de souligner au restaurant, de nos enfants. Grand-maman constate :

-Vous faites une belle vie et c'est bien.

Puis elle se met à parler du jugement dernier.

-Dieu va-t-il me blâmer pour ce qui arrive à ton père?

Mon grand-père soulève des yeux inquiets au-dessus de ses lunettes. Sa Marie-Blanche a encore dit ce qu'il pensait. Comment effacer leur tourment? Ils ont passé leur vieillesse à préparer leur mort et ils ont encore peur du jugement. Grand-maman, couchée sur son lit, la tête soutenue par les oreillers ne peut plus rien bouger sauf les yeux et la bouche. Je cherche le bon Dieu pour le mettre en paroles dans des formules accessibles à mes grands-parents. Mon mari me devance:
- Vous n'avez pas à vous inquiéter...Regardez tout ce que vous avez accompli, vos beaux enfants, vos petits-enfants...

Grand-maman l'interrompt et déclare le nombre exact de petits-enfants et d'arrière-petits-enfants. Pas un d'infirmes! Mon grand-père penche la tête, comme s'il fixait une balance imaginaire contenant le bien et le mal. Ses grosses

rides paraissent encore plus profondes. Ma grand-mère, comme un avocat devant le juge, commence à faire son éloge.

-Il a tellement travaillé mon vieux. Le bon Dieu devrait me redonner la santé pour que je puisse en avoir soin.

Elle vante ses exploits de jeunesse. Comme lorsque entrepreneur forestier, il se rendait avec ses hommes dans les montagnes du Maine. Seulement des Canadiens-français pouvaient tirer tout ce bois.

-Puis, il était beau à part ça!

Cela paraît difficile à croire aujourd'hui. Elle regarde tendrement le petit vieux tout ratatiné, avec ses quelques poils autour du crâne, ridé comme un singe, la peau tannée comme un Indien par tous ces hivers passés dans les chantiers. Elle raconte comment ce boute-en-train aimait giguer lors des veillées et des noces. Il n'a pas bougé depuis qu'on l'a placé au pied du lit de sa belle Marie-Blanche. Il se contente de la regarder. Elle parle. Elle a toujours parlé pour deux. Ce n'est pas aujourd'hui qu'elle va changer. De temps en temps, il place un mot taquin, et tous se tournent vers lui. Il sourit espièglement. Il a une façon bien à lui d'exagérer ce qu'elle embellissait, ce qui rétablit la vérité.

Grand-maman revoit ses seize ans et le concours de beauté qu'elle a gagné. Noré sourit. Il ne semble pas apercevoir cette vieille à moitié morte. La vision d'antan l'éblouit encore. De son côté, Grand-mère conserve l'image d'un Noré fort, arpentant les bois pour déterminer le nombre exact d'hommes, de chevaux et de vivres pour abattre une forêt à coup de haches. Maintenant qu'il sourit apaisé, elle se tourne vers moi :

-Comme tu ressembles à ta mère!

On revient au présent. Dans le regard de ma grand-mère, je perçois une grande fierté pour celle qui a su faire sauter bien des barrières. Mon grand-père ajoute :

-Elle est encore venue me faire brailler cette semaine.

Il déteste se mettre à pleurnicher comme un enfant. Il a eu beau taper ses vieilles cuisses avec ses mains tordues pour s'ordonner d'arrêter, il n'a pu retenir ses larmes quand elle l'a pris dans ses bras et l'a embrassé. On ne fait pas ça à un vieux cœur comme le sien.

-Pourquoi est-elle venue me faire pleurer?

Quelqu'un s'est présenté. Je n'ai pas eu à répondre. Je n'aurais d'ailleurs pas su quoi dire. Je ne connais pas le cœur de ma mère. J'ai fait mes adieux à ma grand-mère comme si on allait se revoir. Durant la semaine suivante, elle a donné ses appareils ménagers, distribué verbalement ses biens, demandé pardon à ses filles pour sa sévérité, seule façon de les protéger contre les grossesses avant le mariage. Ma grand-mère a toujours aimé en chialant, mais elle aimait vraiment. Plus elle trouvait un prétendant attirant, plus elle disputait ses filles.

Grand-mère s'est éteinte à l'hôpital, tous ses enfants autour d'elle. Ils se sont alors jetés à genoux, comme elle leur avait enseigné. Ils ont récité des prières apprises par cœur, c'est très utile lorsqu'on ne sait plus quoi dire ni quoi faire. Ces litanies nous donnent la chance de nous calmer, de reprendre nos esprits, de vibrer à l'unisson dans la douleur. Autour de leur maman, les enfants se sont consolés et se sont juré de poursuivre l'oeuvre de celle qui avait tant travaillé à unir la famille.

Le corps a été confié à un embaumeur, chargé d'effacer les traces de la maladie. Les cheveux de la défunte seront teints; ses joues, regonflées; son maquillage, refait; ses lèvres, rougies comme si elles contenaient encore du sang, et elle portera sa plus belle robe.

Au salon funéraire, grand-père s'approche du cercueil et admire sa belle femme en penchant la tête, pour être vis-à-vis de son visage, pour qu'elle le voie derrière ses lunettes. Il lève la tête brusquement, comme s'il comprenait. Il se met à pleurer, à lui embrasser les mains. Il refuse la réalité et se met à divaguer. «On ira vivre au village dans le beau foyer neuf. Fais-toi-s'en pas. Ils vont prendre soin de nous. C'est à notre tour. On va jouer aux cartes comme avant... À va bin se fâcher encore...» Ses fils le prennent par le bras et le ramènent à la maison, où il se berce pendant trois jours et trois nuits comme un enfant en pénitence.

Ma mère avait tenté d'organiser une dernière réunion de famille, une autre mascarade avant que sa belle-mère ne nous quitte, mais mon père n'a pas voulu entrer dans son jeu. Au salon, elle me demande comment agir. Je lui propose d'offrir ses condoléances, discrètement. Elle aimerait bien, pour l'occasion, se tenir près de mon père. Je lui suggère tout simplement de lui en parler. Elle prépare plutôt une mise en scène.

Le matin du service, un vent glacial a brisé les fils électriques surchargés de neige et causé une panne. Une génératrice fournit une faible lumière, mais aucune chaleur. Les parents, les amis, les vieillards et les villageois réchauffent le salon, plein à craquer.

Ma mère fait son entrée, enveloppée de sa grande cape noire. Les yeux énigmatiques, le maquillage parfait, elle s'avance d'un pas lent, majestueux. Elle souhaite détrôner l'autre, sa rivale, celle qui se cache au fond du salon, emmitouflée dans son petit manteau de drap. Elle fait un signe de croix et offre ses condoléances aux beaux-frères et aux belles-soeurs. Elle craint toujours que la prochaine main à serrer soit celle de son ex-mari. Devinant son embarras, une belle-soeur, veuve, décide de l'accompagner. En passant à mes côtés, elle me glisse une remarque désobligeante :

-Je vais m'en occuper, moi, de votre mère.

Les soeurs de ma mère, telle une armée de manteaux de vison, se présentent également. Elles se fichent de ma grand-mère morte et du malaise causé par leur présence. Mon père reçoit leurs sympathies poliment. La blonde de mon père s'efface pour la circonstance. Une soeur de maman me demande avec émoi de faire en sorte que mes parents se réunissent. Le doigt accusateur à la hauteur de mon visage, la voix tremblante, elle tente de me culpabiliser :

-C'est ta mère, fais quelque chose. Sa place est au côté de ton père. Arrange-toi pour qu'ils se parlent.

Ne sachant trop pourquoi ma mère n'avait pas contacté elle-même mon père, je le cherche dans la foule entassée, avant qu'on ferme le cercueil. Depuis que je suis petite, je sers de tampon entre mes parents. Pourtant, je ne peux pas obliger mon père à cette mascarade encore une fois. Je lui propose plutôt de l'accompagner à la tête du cortège.

La marche est lente, et les vents de février soufflent fort. Ma mère est-elle contente? La blonde de mon père doit se morfondre. Je suis sûre que mon

mari m'en veut. Je tiens le bras de mon père, et lui tient son toupet. Maudites apparences! J'essaie de couvrir mon visage de chagrin, même si je ne trouve pas la mort triste lorsqu'elle survient après une longue vie bien remplie. Je rythme mon pas sur celui de mon père. La dernière fois que j'ai marché à son bras, dans l'allée centrale d'une église, c'était à mon mariage. Il me donnait à un autre homme, tandis que ma mère l'attendait au premier banc. Ces symboles ne représentaient pas la réalité. Il ne me donnait pas et ma mère ne l'attendait pas. Je m'assois sur le deuxième banc dans l'église de mon enfance, où l'on m'a initiée à la symbolique chrétienne. L'orgue ravive ma mémoire des Vêpres du dimanche. J'y assistais avec mon père. Fatiguée, ma mère s'épargnait les Vêpres et l'amour. Je ne comprenais rien aux mots latins chantés ou récités, mais je les suivais attentivement dans un missel à tranche dorée qui sentait l'encens. Au retour, mes frères et moi sautions sur l'ombre de mon père, un point gagné si on attrapait sa tête.

Le chœur se remplit de cousins et cousines qui joueront un rôle dans la sépulture de ma grand-mère. Mon père semble complètement paralysé. Où est ma mère? On enterrera bientôt grand-mère, cette femme de devoirs qui prônait une sexualité responsable. Ma mère a toujours dit que sa belle-mère était froide et qu'elle n'avait pas enseigné à ses fils la chaleur, la sentimentalité, la passion. Pendant que le prêtre vante les mérites de Marie-Blanche, je pense à Freud, au complexe d'Oedipe. Mon comportement m'apeure. Ma mère voulait parader près de mon père, et je l'en ai empêchée. Pourtant je suis prête à le céder à une autre femme.

Lorsque mon père s'agenouille, je le fais. S'il s'assoit, je place mon manteau comme il faut sous mes fesses. Je regarde ses mains noueuses, jointes sur ses genoux. Mon père s'abstient de communier parce qu'il a enfreint les

commandements de Dieu. Je n'y vais pas non plus, par solidarité. Je suis d'accord pour qu'il cherche l'amour en dehors du cadre catholique. Dieu est partout à la fois, même chez les voisins et chez les guidounes. Vive les putains! C'est sûrement Dieu qui m'a conçu pour que je valse si bien avec un mâle. En tout cas, moi, je vois le ciel. J'ai chaud! Si le service peut finir. Je devrais avoir honte des pensées qui me traversent l'esprit pendant qu'on fait l'éloge de la disparue. Je n'ai pas à l'entendre. Ma grand-mère, je l'ai dans la peau et je la sens jusque dans mes os. La célébration est terminée. Je me lève pour suivre le cercueil. Encore une fois, j'affronte le public entassé comme des mouches à l'arrière de l'église. Ma grand-mère doit être contente d'avoir dérangé tant de monde par ce froid sibérien. Je baisse les yeux pieusement et regarde mes deux bottes tachées de calcium. Dans les grandes portes ouvertes, un frisson s'empare de moi comme si je sanglotais.

Le cortège arrive au cimetière. Des autos gelées monte un nuage blanc. Le corbillard s'immobilise devant le charnier. Je recule, surprise par le nombre de tombes alignées le long des murs. C'est bête, je n'ai jamais pensé que tant de personnes mouraient l'hiver. Le curé récite une dernière prière, pendant que les enfants de ma grand-mère caressent le bois reluisant de sa tombe, comme ils n'ont jamais osé flatter leur mère. Ma mère se fraye un chemin et s'approche de la famille immédiate. Elle pleure. Mon père a de la vraie peine, mais il ne verse pas une larme. Moi non plus. Je fais le serment de conserver en moi la flamme de ma grand-mère.

Je suis une fière descendante de Marie-Blanche Cloutier, orpheline à dix ans. Ma grand-mère s'est battue toute sa vie pour l'amour. Elle forçait son Noré à se conduire comme un homme, parce qu'il était son homme. Fière et imposante,

elle gueulait tout le temps. Elle pouvait même devenir méchante si on cherchait à abuser d'elle.

Quand son fils a perdu sa femme et qu'il s'est retrouvé seul avec neuf enfants sur les bras, elle n'a pas hésité à les prendre sous son aile. À soixante-deux ans, elle a pris soin du bébé naissant. C'était trop pour toi, grand-maman. On critiquait ta fermeté et ta voix forte. Tu as même suggéré à ce fils de se marier avec une fille dévouée de la paroisse. Tu expliquais l'amour à ta façon. «Il l'aimera bien lorsqu'il verra comment elle est bonne pour lui et ses enfants.» Ma mère était scandalisée par ta façon de parler de l'amour et de manipuler les sentiments. Pourtant, ma mère aurait été incapable d'adopter un enfant. Toi, tu mesurais l'amour par les agissements de ceux qui se retroussaient les manches. Ils ont dû apprécier tes gestes grand-maman, même les plus brusques, parce qu'ils sont tous là, tes petits-enfants, pour te dire adieu.

Nous nous rendons dans une grande salle, où le goûter sera servi. La bière circule, et le Cognac arrose les cafés. Ma mère gagne du terrain. La blonde de mon père a pris un taxi pour retourner honteusement à la maison. Ma mère aimerait se joindre à sa belle-famille pour l'occasion. Une belle-soeur demande à mon père de la laisser entrer. Mon père hésite en silence. La tension monte. La soeur de ma mère a le malheur de dire à mon père :

-Tu sais, elle l'aimait beaucoup, ta mère...

Mon père résume alors toute sa vie en quelques mots :

-Elle ne pouvait pas aimer ma mère, elle ne m'aimait pas.

J'ai terminé l'histoire de Mona. Je l'ai envoyée à un éditeur, puis je n'y ai plus pensé. Mona a fait une première rechute. Quelques mois plus tard, alors qu'elle était en rémission, le livre est paru.

J'ai redoublé d'efforts pour ne pas "finir" comme mes parents. Je voulais connaître une vie de couple exemplaire. Mon mari et moi avons donc cultivé des amitiés communes; nous avons appris à aimer et à apprécier des activités à deux : voyages, visites de musées et boutiques d'art, cinéma, activités littéraires, etc. Nous avons élevé de beaux enfants, entretenu de bonnes relations avec nos familles respectives. Nous avons toujours vécu pour les valeurs que nous estimions les meilleures.

Issus tous les deux de familles éclatées, nous avons fait de notre maison un lieu de rassemblement, un point de rencontres. Nous avons favorisé les échanges, les réflexions et la communication. J'ai pris la relève pour garder la famille unie. Bien avant mon temps, je jouais les grands-mères. Je suis devenue la mère de ma mère. Je recevais mon père en dépit des malaises que cela pouvait créer. Après la rechute de Mona, ma mère a développé un autre cancer. Je l'ai accompagnée et soutenue. La vie se précipitait. Un Noël, je n'en pouvais plus de sentir le tiraillement entre mes parents. J'en avais assez d'organiser deux célébrations, une pour lui et une pour elle. J'ai annulé le traditionnel réveillon. Ma fille venait de rechuter. À la suite d'une troisième rechute, elle a accepté, à Pâques, d'être clouée sur un lit d'hôpital et de recevoir une transplantation de moelle osseuse. Quelques mois plus tard, j'ai perdu ma fille. Ma mère était bien guérie.

Sans l'écriture, la réflexion, la méditation quotidienne, je n'aurais pas survécu. Je mettais des mots sur mes douleurs et je les conservais dans un journal. Ce n'est que cinq ans après la mort de Mona que j'ai osé publier à nouveau. *Je t'aime la vie* raconte l'histoire de Mona devenue grande et de sa lutte pour vivre. Ce livre a connu un excellent accueil auprès des jeunes et des parents. Deux ans plus tard, j'ai publié des lettres que j'avais écrites à Mona pour lui raconter tous les secrets qu'une mère veut léguer à sa fille ainsi que d'autres, destinées à mon fils, pour qu'il ose croire en l'amour. Notre couple avait surmonté la plus terrible épreuve au monde : la mort d'un enfant.

Je terminais ce livre lorsque le curé de notre paroisse m'a invitée à prononcer l'homélie le jour de la fête des mères. À cause de la maladie de Mona, j'avais beaucoup réfléchi au rôle maternel. Comme je désirais faire valoir un nouveau type de partages entre les hommes et les femmes, j'ai accepté.

J'ai rappelé d'abord que, dans la société québécoise, nous étions passés, en cinquante ans, d'une famille de douze enfants, à cinq, puis à deux et que pour créer l'égalité, nous, les femmes, avons fait bien des bêtises. Nous avons pris la pilule. Nous nous sommes fait attacher les trompes pour mieux nous détacher de nos rôles traditionnels. Nous nous sommes trompées. Puis, à l'instar des hommes, nous avons travaillé pour des compagnies ingrates. Aujourd'hui, nous considérons la maternité comme un privilège. Nous choisissons d'avoir un enfant par amour. Je lance enfin une invitation chaleureuse aux hommes, pour qu'ils ouvrent leur univers intérieur et qu'ils libèrent leurs sentiments. Plus que de simples pourvoyeurs, nous désirons qu'ils deviennent de véritables amoureux et des pères capables de partager les bonheurs et les gratifications qu'apporte le soin des enfants.

À la suite de ma prestation, j'ai reçu beaucoup de félicitations sincères, y compris celles de mes fils et de mon mari. Ce n'est que chez nous, après le repas, que la vraie réaction s'est exprimée. Mes hommes se sont mis à se moquer de mon "sermon", à le ridiculiser. Habitée à leurs taquineries, je me gardais bien d'être affectée par quelques blagues et je les ai laissés s'amuser à mes dépens. J'ai compris la portée réelle de cet événement le soir où mon mari m'a demandé avec beaucoup d'émotions : «Comment penses-tu que je me sentais de voir MA femme prendre la parole dans le chœur?». J'avais été trop loin. Ce n'était non seulement l'écriture qui me rendait menaçante mais toute prise de parole.

Mettre des mots, dire est une aventure très risquée. À cause de l'écriture, je me suis retrouvée encore plus seule physiquement. Je l'étais déjà moralement sans le savoir. Après mes publications, je me sentais "comprise" et acceptée par des inconnus, tandis que mes proches s'éloignaient. Je me cognais le nez contre un mur identique à celui de ma mère. Pourtant, j'avais fait tous les détours et pris toutes les précautions pour le contourner.

Mariage de mon fils

Juin 1988, à la fête des pères

Mon fils s'amène au lac avec un cadeau pour son paternel. Sa blonde l'accompagne. Une même lueur avive leurs yeux, et ils taquinent le père sur son nouveau "look", avec ses bermudas dernier cri. Tout à coup, un ton sérieux s'installe. Un sourire tendre apparaît sur le visage des amoureux. Je cherche d'une paire d'yeux brillants à l'autre ce qu'ils nous annonceront. Nous nous assoyons solennellement autour de la table à pique-nique. Les amoureux se joignent tendrement les mains et disent d'une même voix :

- Nous allons nous marier.

-Quand?

-L'été prochain.

Après les avoir félicités, sous les arbres, près du lac, j'improvise un repas de fête, composé de sous-marins et de Pepsi. Une atmosphère de réjouissance marque cette étape importante dans le cheminement du nouveau couple. Les amoureux, pressés d'annoncer leur intention aux parents de la jeune fille, nous quittent rapidement. Dans le chalet, après avoir rangé les victuailles, je reçois un baiser d'une douceur absolue, d'une tendresse que seules vingt-cinq années de mariage bourrées d'erreurs et de reprises, de culbutes et de redressements peuvent exprimer. Le tout, couronné de paroles qui me noient le coeur, puis le font ballotter.

-J'espère qu'il sera aussi heureux que je l'ai été.

Mon mari m'abandonne là, entre le comptoir et la table, avec un verbe au passé et l'émotion du présent. Un moment pendant lequel ma grand-mère renouerait sûrement son tablier ou épingleerait son chignon, question de se recentrer. Je porte un maillot de bain «Speedo», un grand chemisier ouvert, et mes cheveux se replacent d'un coup de tête. Quel geste poser pour me recentrer? Je touche ma poitrine dans l'espoir de calmer mon cœur. Je sors du chalet encore chamboulée. Les pieds nus dans l'herbe fraîche, sous le soleil, je me promène en m'inventant un été de repos, de calme.

Ce baiser m'a beaucoup troublée. Je ne peux plus ignorer ce coin en moi qui hurle ses manques. Depuis un certain temps, mon cœur soupire après quelques sensations attendrissantes. Je le raisonne et lui reproche de toujours être à l'affût de moments privilégiés, continuellement en quête d'intimité profonde, à la recherche d'une plénitude exagérée. Je le chicane. Hé! le cœur, arrête de chialer. Mon cœur ne m'obéit plus sur commande, et ça me dérange. Après avoir donné à profusion pendant des années sans rien exiger en retour, après avoir connu la gratuité la plus complète, il veut être considéré. Tu parles d'un revirement. Il ne trouve plus le partage juste. Il se rebiffe. Il souhaite être flatté, gâté, entouré.

Mon cœur débraye à quarante-cinq ans. Ce doit être l'âge. Sa sensibilité affecte sa perception. Les mesquineries l'atteignent. Un rien le heurte. Il voit de la mauvaise foi derrière chaque cadeau. Il rouspète à la moindre obligation. Il veut s'offrir et se donner librement. Il devient braillard quand on le néglige. Ma raison argumente avec force, mais en vain.

J'avais toujours réussi à convaincre mon cœur que plus il donnait, plus il recevait. Il ne me croit plus. Il devine qu'il devra faire le plein tout seul dans

sa cage. Dernièrement, il me serre la poitrine de façon inquiétante. Je m'engage à le reposer, à lui faire respirer du bon air, à manger avec soin, à faire de l'exercice, à dormir davantage... Promesses, promesses. N'importe quoi pour qu'il se remette à vibrer à mon rythme. Il refuse les ordres, le vieux fou, et semble bouder. Deviendrait-il rancunier en vieillissant? Il perd son sens de l'humour et sa capacité de faire volte-face pour gober d'autres joies. Je ne sais plus comment en prendre soin. Je ne vais pas commencer à me promener le coeur sur la main. C'est dégueulasse des coeurs saignants dans les mains, sauf peut-être pour le Sacré-Coeur. Il est un homme, lui.

Je brasse mon coeur pour qu'il réagisse. Ces temps-ci, il pleure pour une simple joie ratée. En voilà une raison. Il ne le prend plus. Il n'a personne avec qui partager, ni ses peines, ni ses joies. Je plaide ma cause à mon coeur révolté. J'insiste pour qu'il pompe allègrement, surtout quand mon "chum" veut me prendre dans ses bras, parce que, bien entendu, l'amour physique peut replacer les coeurs de travers. Mais mon coeur reste sourd à mes supplications.

Je lis des livres osés. J'avale d'une traite *Les vaisseaux du coeur*, pour que mon coeur sache qu'il est un organe comme les autres, qu'il n'a pas à se croire le plus important. Ce livre l'insulte. Il réplique fièrement qu'on aurait pu changer le titre pour *Les vaisseaux du cul* et ç'aurait fait pareil. Monsieur le coeur désire bien plus que l'harmonie des corps. Écoute ton corps ou bien écoute ton coeur, faut se faire une idée. Quand le coeur veut tout mener, c'est dangereux. Mon coeur s' imagine des scènes où il trône en roi et maître. Pas seulement pour aimer, pour être aimé aussi.

Jadis, je n'éprouvais aucun problème, mon coeur débordait autant que je le voulais. Je lui demandais d'aimer les enfants, parce que ce temps doux et les joies de l'enfance ne durent pas. Il se soumettait et participait pleinement. En retour, les petits le comblaient de leurs mamours. Aimer le père des enfants avait été facile. Je n'avais aucune réticence à chérir le père. Le principe mâle, le péché originel, je ne les craignais pas. C'est pourquoi j'aimais mon père bien plus que je le respectais. Alors mon coeur, avec agilité, se projetait dans le passé et se branchait à la source d'amour dans ma mémoire. Souvenirs heureux et moments joyeux du passé se soudaient à ceux du présent, comme si le temps n'existait plus. C'est toujours un grand moment quand on réussit à faire disparaître le temps.

La famille supportait ce système d'amour. Mon coeur se dépensait en harmonie pour les besoins de tous. S'il s'impatientait, je le priais d'attendre. J'allais bientôt prendre soin de lui, pendant une fin de semaine spéciale que je planifiais avec mon chum. Désormais, mon coeur refuse les vacances d'amoureux. Il hurle au fond de moi : «C'est pas ça que je veux. J'en ai assez de me faire croire que tout est beau pendant un week-end, après avoir passé des semaines de cul.» Il insiste pour que les journées ordinaires deviennent spéciales. Toutes. Il est fou. Il capote. Il pense vraiment que c'est possible. Il voudrait que j'échange quotidiennement un peu de chaleur avec un autre coeur. Il prétend que rien d'autre ne compte dans la vie que de se frotter à un autre coeur, puis de se faire du feu à deux.

J'ai beau lui répéter qu'il faut s'oublier pour les autres, il s'objecte avec fermeté : «Tu ne me feras pas aimer par sacrifice.» Bon, ma tête et mon coeur s'accordent sur ce point. Pas d'amour par abnégation, encore moins par pitié. Pas de sublimation non plus. Sublimier, puis fantasmer, c'est du pareil au même. Faire croire qu'on aime la personne dans nos bras en imaginant quelqu'un d'autre.

Voyons donc! Je le sens quand on vénère une affiche ou une image à ma place. Le papier glacé se fripe entre les deux corps, le coeur le ressent, puis l'âme le devine.

Mon coeur rêve de vieillir comme un jeune coeur amoureux d'un compagnon qui le traitera avec sollicitude. Chacun doit prendre soin du coeur de l'autre. Jusqu'à présent, j'ai calmé les grandes soifs de mon coeur en lui rappelant ses choix de vie. Je lui demandais de rester constant dans ses épanchements. Je l'empêchais de s'agiter ailleurs. S'il ne veut pas qu'on se joue de lui, il ne doit pas tricher avec le coeur des autres. Je lui vendais la noblesse du coeur, la fidélité des engagements. Je l'entourais de bons amis et d'activités intéressantes, et il attendait patiemment son tour. Et plus je donnais, plus je méritais l'amour. Je ne vendais pas l'amour, je l'achetais. Ce n'était guère mieux.

Je sens une espèce d'urgence à l'approche de mon anniversaire de naissance. Je déprime toujours quand vient ma fête. Je suis incapable de fêter les années qui s'additionnent. J'attrape la grippe. Mon corps a le goût d'être tenu chaudement. J'en fais part à mon chum. Lui, une femme qui tousse, il ne trouve pas ça bien intéressant. Il me laisse m'appuyer sur son épaule, comme si c'était un coussin. Il bouge les doigts et fait craquer les jointures de ses pieds comme pour se sauver. Ce n'est pas un coussin que je veux. Si j'avais voulu un coussin, j'en aurais pris un. Mon corps parle en toussant, et mon coeur menace : «Si je ne sens pas un peu d'amour prochainement, je vais te faire une crise de coeur. Fais quelque chose!» Je me suis reposée quelques jours.

Il y a toujours une limite pour attendre. Je me suis servie de mon corps pour toucher mon coeur. Peau contre peau, mon énergie physique branchée sur l'énergie physique de l'autre. La friction crée de la chaleur et la pratique rend

meilleur. L'appétit vient en mangeant. Ben! Mange! La joie de se retrouver.
Envoie, célèbre la joie!

Mon esprit ne veut rien savoir de cette fête-là. Je rattrape alors mon esprit qui s'évade. Je lui commande d'être de la partie : «Hé! Toi! Arrive ici(tt) et participe. Tu ne vas pas me laisser tomber en morceaux.»

Les seins entre ses doigts. Les cuisses sanglantes dans le centre du lit. Je suis démontée. La matrice et ses trompes sectionnées interdisent toute reproduction de la vie. Les mains et les avant-bras s'agitent sur son dos. Le ventre humide, pièce par pièce, on met la machine en marche. Le coeur a été poussé en dehors du thorax. Trop encombrant, fatigant avec ses demandes d'affection. Les seins tripotés, les jambes soulevées, les cuisses séparées. Toute coupailée en morceaux. Les reins bougent, tandis que le coeur bat près d'un enfant et les autres parties du corps sont éparpillées sur le lit. Il y a trop de sang, ça ressemble à un meurtre. Mon esprit, ne me laisse pas tomber. Reviens! La bouche sur l'oreiller réussit à demander :

-Je t'en prie, tiens-moi fort, juste un moment.

Pendant quelques secondes, son geste m'a recousue, morceau par morceau. Mon coeur rassuré est revenu battre dans sa cage.

Depuis toujours, je m'occupe de la "foi" dans notre famille. J'ai cherché une signification à la vie et un sens aux rituels, les religieux et les autres. J'ai fait partie d'un comité paroissial qui se questionnait sur les rites. Je ne savais pas ce qui manquait aux cérémonies religieuses et je me demandais quoi conserver dans la liturgie pour souligner les étapes d'une vie, de la naissance à la mort en passant par les saisons (Noël, Pâques).

Je voulais initier mon fils à autre chose qu'aux jeux vidéo et aux dessins animés du dimanche matin. Je lui ai présenté un groupe qui réfléchissait aux valeurs véhiculées par le Christ. J'ai assisté à des sessions d'analyse des textes anciens à la lumière des connaissances scientifiques actuelles. Les Écritures de la Bible constituaient des montages comme la plupart des autres textes. Le réseau rhétorique ne devait pas être interprété à la lettre, mais servait à marquer davantage l'intention des auteurs. Comme l'eau qui jaillit du rocher. Quel miracle d'avoir trouvé cette source pour abreuver les assoiffés, les désespérés du désert de la vie!

J'ai aussi participé, avec des membres de la communauté anglicane de notre région, à des réflexions sur les problèmes de l'heure et à des moyens de ressourcement. Je me suis retrouvée dans les sous-sols d'église vide à échanger sur la signification des prières, à éviter comme des salades fanées les réponses toutes faites. J'assistais à des cérémonies de différentes religions et tentais d'en faire ressortir les points communs.

Une entente avec des amis anglais faisait en sorte que nous invitions parfois nos fils à participer aux cérémonies religieuses de l'autre communauté. Les symboles des protestants et des catholiques ne s'opposaient pas, et nos enfants bilingues ne

faisaient pas de différence entre les hymnes et les paroles. Je croyais bon de les initier au recueillement, au respect des autres et aux diverses croyances. À la poésie aussi. Je me retrouvais parmi les têtes blanches de nos supposés ennemis à apprécier leurs traditions. Je participais avec enthousiasme aux cérémonies auxquelles on m'invitait.

J'ai assisté à un mariage de témoins de Jéhovah; je suis sortie offensée par la domination des femmes et des enfants. Par contre, j'ai vu une fête de l'Église Unie présidée par une Ministre, une femme enceinte de huit mois. Je me croyais arrivée à la porte du Royaume. Le mari officiait la messe et elle faisait l'homélie. J'écoutais avec mes yeux. J'entendais avec mon coeur. Je regardais son Peter pendant qu'elle prêchait. Je cherchais à savoir si son attention était réelle, s'il accueillait vraiment les paroles de sa femme. Je m'émerveillais de la voir au milieu du choeur avec sa grosse bedaine parler des Saintes Écritures. Les larmes m'en montaient aux yeux. J'ai communié sans scrupule, à la manière des protestants, le pain trempé dans le jus de raisin.

Ce symbole précédait le vrai goûter communautaire servi après la messe. Dès que j'ai pu aborder Mary, j'ai voulu savoir. Son mari et elle avaient-ils atteint l'idéal égalitaire? Avant les enfants, c'était le partage total, raconte-t-elle. Depuis le premier bébé, elle a diminué sa tâche en paroisse de 30 %. J'ai su, quelques années plus tard, qu'elle ne travaillait presque plus à cause de la venue de leur troisième enfant, atteint d'une maladie. Maintenant, elle s'occupe exclusivement d'eux. Je me demande seulement si elle a perçu ce retour au foyer comme un privilège. Quel dommage, sinon! Mais je me plais à imaginer que son mari et elle ont longuement réfléchi à la question et que leur choix était éclairé par l'amour.

J'étais seule à me préoccuper de la foi, des rituels. Si je désirais souligner le dimanche par un recueillement quelconque, je n'avais qu'à me rendre dans une église ou dans la nature, seule ou avec des gens qui éprouvaient le même besoin. Les enfants et moi en revenions toujours ressourcés, tandis que mon mari en avait profité pour écrire dans le silence de la maison. Je m'occupais de toute l'organisation familiale : le hockey des enfants, le patin, les cours de musique, la petite prière du soir, les fêtes, l'initiation aux travaux d'entretien, les soirées entre amis. Mon mari me répétait : « Si tu trouves cela important, fais-le. » Je suscitais la vie et je croyais que le bonheur de ma famille dépendait de moi. Je ne comprenais pas pourquoi mon coeur donnait des signes de détresse.

Pour passer à travers, je répétais des recettes qui me soulageaient provisoirement et mettaient un baume sur mes manques. Ainsi, à l'été 1988, j'ai tenté de me reposer, de vivre les vacances de manière à me ressourcer. Je me suis réservé des moments de lecture et de calme. J'ai joué au tennis et j'ai mis sur pied différentes activités au lac. Notre coin, au cours des années, était devenu un véritable lieu de rassemblement. Cet été-là, nous avons accueilli les membres éloignés de la famille de mon mari à tour de rôle. C'était une façon de souligner notre vingt-cinquième anniversaire de mariage. À force de Noël passés ensemble, mes beaux-frères et mes frères s'apprécient beaucoup. Nous n'avons jamais raté une occasion de réunir les deux familles pour une fête. J'ai passé l'été à chercher à la fois la solitude et le partage.

L'isolement intérieur que je vivais au milieu d'un groupe, devant un feu de camp, par exemple, m'inquiétait. Je regardais les flammes géantes qui m'avaient tant inspirée jadis sans y trouver une étincelle de réconfort. Le feu ne me réchauffait plus. Les visiteurs vidaient beaucoup plus que mon réfrigérateur. Je ne me reconnaissais

plus. Mon coeur tenait des comptes à mon insu. Une calculatrice dotée de fonctions très efficaces, méconnues par moi-même, faisait des bilans surprenants. Des drames invisibles à l'oeil se multipliaient. Un incident sans importance prenait des proportions alarmantes dans mon coeur, tandis qu'un tout petit signe d'attention pouvait me remplir d'espoir et me donner le goût de faire la fête. Si je n'hésitais pas à festoyer, par contre, je tentais de contenir les impulsions négatives qui montaient en moi. Pendant un certain temps j'y suis parvenue.

J'ai passé l'été à me baigner, à me promener, à me retrouver. Des élans d'enthousiasme se manifestaient parfois et, un soir, près du feu qui ravivait cette fois mes rêves, je me suis confiée à mon mari. Mon troisième livre paraîtrait chez l'éditeur à l'automne, c'était pour moi une grande réalisation. Mon mari s'est d'abord moqué de moi, qui voulais changer le monde, puis il m'a avoué qu'il ne rêvait plus depuis longtemps. Il avait réalisé tous ses rêves. Je me suis tue, scandalisée. Ne plus rêver, c'est attendre la mort. S'enterrer vivant. Il y a toujours des rêves à caresser. Qu'ils soient spirituels, humanitaires, sociaux, nationaux, familiaux, etc. C'était l'heure de concevoir un nouveau. Si nous ne pouvions plus partager ni nos peines ni nos rêves, qu'allions-nous devenir? Je constate pour la première fois que j'étais seule à assumer le rêve familial. Mon mari payait et il semblait écoeuré de le faire. Pourtant, je contribuais au budget de la famille. Ma part demeurait cependant secondaire et était considérée comme un surplus pour des dépenses superflues ou des voyages. Seul temps où le partage se vivait.

* * *

La fête de l'écriture

Tu parles d'une histoire. Mon fils prépare son mariage et nous questionnons le nôtre. Les jeunes discutent de la maison qu'ils peuvent s'offrir grâce à leurs deux salaires. Ils évaluent les responsabilités de chacun, les traditions importantes à conserver. De mon côté, je travaille beaucoup pour payer ma part des dépenses; je cumule les tâches. Quand je montre des signes de fatigue, mon mari suggère de me faire aider par les enfants. Les enfants partiront de toutes façons. Ce n'est pas avec eux que je passerai le reste de ma vie. Le petit scénario mental qui me faisait fonctionner ne se rembobine plus. Je n'arrive plus à porter la famille sur mes épaules. Elle basculera si on ne me donne pas un coup de main.

Quand les cris du coeur passent par le corps

Un beau vendredi soir, après ma semaine de travail, je reçois la famille pour le souper. Mise en scène charmante pour une soirée calme : les amoureux ont loué un film. Ils s'enveloppent dans une douillette sur le tapis, avec des gros coussins sous la tête. La fiancée s'endormira bientôt, blottie dans les bras de mon fils, et ne verra pas la fin de l'histoire. On peut sentir sa respiration abandonnée et son contentement. Nous, les parents, avons pris position sur le divan. Lui s'assoit à une extrémité et, moi, en tenue d'intérieur, allongée, la tête sur ses cuisses. Il me caresse gentiment le dos. Mon corps rejette ce geste de douceur, les pores de ma peau se rebiffent. Voyons! Une caresse donne des ailes, de la chaleur, libère de l'énergie. Pas ce soir. Je m'inquiète. Je jure de me faire donner des injections d'hormones. Depuis le temps qu'il me propose d'en prendre! Pour remonter mon désir, ma libido. Je me concentre sur le film afin d'oublier la vraie vie. Je jette un coup d'oeil, de temps à autre, sur la

blonde de mon fils, chanceuse de pouvoir s'abandonner dans des bras en toute confiance et de goûter la chaleur gratuitement. Le film d'actions semble exciter les deux gars. Mon coeur se lamente au fond de moi. Si mon corps refuse le moindre plaisir, c'est que je perds le contrôle. La blonde de mon fils dort. Sa respiration devient de plus en plus lente. La mienne accélère. Ma peau brûle à l'endroit où il touche si doucement mon dos. Non seulement mon coeur ne m'écoute plus, mais mon corps se révolte. Pourquoi suis-je si exaspérée?

* * *

Je prépare avec mon éditeur la sortie de mon troisième livre. Pour la première fois, je leur propose un lancement. Pourquoi maintenant après vingt-cinq ans de mariage ai-je le goût de célébrer une réalisation personnelle? Surtout qu'après la lecture de mon manuscrit, mon mari m'a lancé : «C'est pas mêlant, j'aurais pris tes livres et je les aurais fait flamber.» J'ai frémi. Mon Dieu, il aurait mis le feu à ma foi. Il aurait pris mes rêves, puis les aurait incinérés. Il aurait pris mes désirs les plus profonds et les aurait transformés en cendres, en poussières. Mon amour, mes espoirs, mes tentatives de communion, il aurait tout détruit. Je fige quand j'ai trop mal. Lui se referme complètement. Ma punition, une coupure affective. Au prochain verre, devant les amis, l'amertume sortira en moqueries acerbes. Il rit beaucoup de moi au lieu de pleurer.

Cependant, il n'arrive pas à m'empêcher de publier. Il m'en veut et il m'admire. Il vante mes efforts dans mon dos et il les méprise en face. Dans ses moments calmes, il fait même quelques suggestions pour la fête. Au cours de nos années de vie commune, je me suis habituée à vivre avec l'ambiguïté et à ne pas trop me laisser influencer. J'ai commencé à ressentir une coupure psychologique plus vive

entre nous deux à partir de la maladie de mon enfant. Je ne lui ai pas demandé son avis avant de croire aux chances de survie de la petite. J'y ai cru de toutes mes forces. Il s'est rallié. J'ai écrit ma foi, lui, son désespoir. À la publication de *Je t'aime la vie* paraît son recueil de poésie *Touching the emptiness*. Mon écriture me réconcilie avec la vie. Pas lui. Je l'ai toujours appuyé dans sa carrière, son engagement social, ses activités sportives. Pas lui. J'ai appris à vivre ainsi. Nous avons quand même réussi à marier nos goûts, nos familles, nos amis, mais pas notre foi. Aujourd'hui, nos rêves se confrontent. Cinq minutes avant le lancement, il fait sa valise. Il part en disant : «Je suis incapable de fêter avec toi.»

Ce fut le début d'une entrée mémorable dans un long tunnel. J'y étais engagée sans le savoir depuis assez longtemps. Officiellement, ce soir, devant les hommes et les femmes de mon entourage, je deviens sujet au lieu d'objet. Des gens sympathiques me serrent la main avec chaleur. Bizarre, ils disent "félicitations" et ajoutent des mots d'encouragement. Mes fils, de chaque côté de moi, me soutiennent. "Come on Mom, you can do it!" Votre père m'a laissée tomber pour ce rituel. C'est lui pourtant qui m'a initiée à l'écriture. La foule me bouscule, m'attire. On veut voir le nouveau-né. Je signe beaucoup de dédicaces. Je vis ce passage, seule. Le verbe se fait chair est une idée masculine. Par lui et en lui. Incapable d'entendre une parole de femme, d'approuver les lettres à ma petite fille morte, mon mari n'allait pas assister à ce changement radical. Il est beaucoup trop tard pour parler à ma fille. J'ai traversé cette longue nuit d'angoisse et de délivrance. Une nuit qui forcément annoncera une aube nouvelle.

Je pointe le nez comme un nourrisson dans un monde différent et je me l'approprie. Les pieds incertains, j'avance. La loi de la gravité change mon âme. Une

coupure radicale. Je ne connais même pas le nom de ce passage. Une étape attendue. Ce soir-là, pour la première fois, je constate avec certitude que je rêvais toute seule.

Que faire lorsque l'on ne peut plus célébrer ensemble et que l'âme soeur n'est plus solidaire de la joie de l'autre? Même s'il y avait plein de monde pour réchauffer mon coeur solitaire, je ressentais douloureusement cette absence. J'ai eu envie de courir après lui, de le rattraper, de renier mon écriture, de croire seulement en la sienne. Mais je ne l'ai pas fait. On ne peut pas attacher des coeurs. Je le regardais la valise à la main, incapable d'avancer ou de reculer, incapable de l'atteindre. Trop tard, j'étais engagée dans le passage. Impossible de faire demi-tour. J'allais naître ou crever. J'ai fait le grand saut. J'ai rejoint ceux qui me tendaient la main. Ils m'ont accueillie. J'ai assumé ma solitude dans la foule. Je n'ai jamais reçu autant de gerbes de fleurs ni de cadeaux. Je n'ai jamais autant pleuré sans laisser couler une seule larme. Une joie volée. Un bonheur étouffé. Tué.

Le dernier invité parti, j'ai passé ma première nuit blanche dans la noirceur la plus totale. Puis une deuxième. J'ai revu le film de mon enfance et de la sienne. Sa mère a toujours célébré seule chacun des rituels de cette famille. Je ne vivrai pas ainsi. Pas moi. J'ai fait mon examen de conscience. Je m'aperçois que je n'éclaircis pas les situations ambiguës, que je vis souvent coincée entre deux messages. J'ai développé ce pattern avec ma mère et l'ai poursuivi avec mon conjoint. C'est à ce moment qu'il choisit de rentrer à la maison. Comme d'habitude, il prétend que j'ai tout compris et qu'il n'a rien à expliquer. Il se sauvera de nouveau, affirme-t-il, si je lui complique le moindrement l'existence. Déterminée à ne plus vivre ainsi, je demande l'aide d'un professionnel.

Un psychologue me reçoit dans un bureau aux lumières tamisées et aux divans de cuir noir. C'est la première fois que j'ose parler de ce que je vis. J'ai honte de me dévêtir le coeur. J'essaie de faire une description analytique, synthétisée de ce que je crois être un problème de communication. Le psychologue conclut que j'écoute trop ma raison. Il insiste pour que je prenne contact avec mes rêves et il me confirme que j'ai perdu ma joie. Payer si cher pour me faire dire ce que je sais déjà. Il prétend que mon mari et moi avons laissé bien des choses se détériorer pendant la maladie de notre fille. Il me propose une série de dix rencontres pour que je puisse me retrouver. Je déteste le nombrilisme. Je m'intéresse au "Nous". Je cherche à communiquer l'incommunicable dans mon couple, à sauver ma famille.

Grâce aux conseils d'une amie, je rencontre un travailleur social, réputé pour ses techniques de communication qui tablent sur le "Je" pour mieux nous comprendre. Avec lui, je cherche à saisir mon incapacité à passer mes messages. À chaque session, très méthodiquement, nous déterminons un but à atteindre. Je vise, dans mon couple, une relation d'égal à égale dénuée de culpabilité.

J'ai laissé de côté mon livre et sa promotion. Je consacre toutes mes énergies à rejoindre l'homme avec qui je vis depuis vingt-cinq ans. Je m'évertue à tout mettre en oeuvre pour sauver notre couple. J'ai invité mon mari à rencontrer le thérapeute, mais il a refusé. Lui n'a pas de problème. Je suis le problème. Je me fiche de qui est coupable de quoi. Je cherche une solution de toute urgence. C'est notre dernière chance.

Je décide de libérer mon coeur et d'exprimer mes désirs. Ce n'est pas d'hier que je cherche d'abord à combler ceux de mon mari et de mes enfants. J'attendais que les enfants soient sortis pour prendre soin de moi et que mon mari soit disposé à faire

l'amour pour l'approcher. J'ai attendu pour boire, manger, fêter et travailler. J'ai étouffé mes désirs au point que je ne les reconnaissais plus. Je me suis juré de venir à bout de ma culpabilité, de ce mal dans les tripes, de ce mystère douloureux qu'on ne questionne jamais. Ma culpabilité terrorisante se transforme facilement en angoisse. Je remonterai jusqu'aux mythes s'il le faut.

Je ne sais pas, diable, qui m'a enchaîné le coeur de la sorte. Quelqu'un m'a légué un destin épouvantable, celui d'être responsable de la joie, de la peine et des douleurs de tous. J'étais la médiatrice, la protectrice, l'infirmière, la psychologue, la putain, j'étais tout. Si je réussissais, j'entendais : «Quelle femme!» Bien sûr, dans une maison où la femme est enragée, c'est l'enfer, mais dans une maison où l'homme est malheureux, c'est l'enfer aussi. Or, si l'homme n'est pas satisfait, la responsabilité en incombe toujours à la femme qui n'a pas su l'attirer, l'exciter, l'appivoiser, l'amadouer. Qui a bien pu me mettre de telles croyances dans la tête? Je me sentais directement responsable des dépresses de mon mari. Comme si je manquais d'intuition féminine pour trouver le bon geste, la bonne parole. C'est fini, je refuse dorénavant ce rôle.

Pendant un an, j'ai mis toute ma créativité au service de notre vie de couple. Je lui ai écrit tous mes rêves de femmes, j'ai parlé à partir de mon coeur. J'ai nommé mes manques. J'ai décrit ma conception d'une vieillesse heureuse, d'un partage égal, du respect mutuel. Il n'a jamais répondu à mes billets. Cependant, pour favoriser les échanges, au lieu de communiquer à la sauvette entre deux émissions de télé, il a accepté de transférer de pièce la boîte qui tenait la famille à ses pieds dans le salon. Nous garderons l'espace pour la communication et la musique douce. Mon mari refusait encore de rencontrer le thérapeute, mais il faisait des efforts pour m'écouter. J'évoluais et je lui traduisais tout, comme s'il s'intéressait à nos problèmes. Un jour,

il m'a demandé : «What is it you want?» J'ai fait la liste détaillée de mes aspirations. Curieusement, plus je clarifiais mes exigences, plus je le sentais s'éloigner.

J'ai veillé à ne plus rien organiser sans lui. Dorénavant, nous déciderons à deux des rituels à perpétuer. Je ne serai plus seule à assumer les choix et les conséquences. Je ne prendrai plus la responsabilité totale de notre relation. Malgré toutes mes précautions, nos fêtes, nos réjouissances contribuaient à marquer notre division, et l'amour finissait par nous vider au lieu de nous remplir.

Pour contrer la dépression habituelle de février, je suggère à mon mari de prendre l'avion, d'évacuer l'hiver du revers de la main et de retrouver l'été pendant deux semaines. Je le supplie de tenter ce "rituel" toujours miraculeux. Comme les agences n'ont plus rien à vendre, il ne nous reste plus qu'à nous rendre en Floride en auto.

Nous revenons désenchantés de notre séjour au bord de la mer. Des vacances manquées. Un rituel qui n'a jamais touché l'âme. Nous avons pourtant fait beaucoup d'activités ensemble. Nous avons joué au tennis sans nous sentir ragailardis. Nous nous sommes gavés de soleil sans nous réchauffer. Nous nous sommes reposés sans retrouver notre énergie. Nous avons visité de beaux endroits sans avoir été éblouis. Nous avons dégusté de bons mets sans nous nourrir. Mon fils s'est cassé un coude en rouli-roulant. J'ai refusé d'y voir un signe quelconque. Ce n'était qu'une coïncidence. On allait en prendre soin, voilà tout. Il a été opéré à Fort Lauderdale, où il a passé la nuit à l'hôpital. J'en ai profité pour approcher mon mari. Il n'aime pas la femme que je deviens. Ma carrière le dérange. D'une part, il me blâme de ne pas gagner assez d'argent et, d'autre part de trop travailler. Il repousse non seulement la main que je lui tends, mais toute ma personne.

Sous le choc, je paralyse. Aux prises avec la douleur, je serre les dents. J'ignore que j'emmagasine ainsi toute ma peine. Je fais comme s'il m'aimait encore. Je vaque à mes obligations comme s'il ne m'avait pas blessée, comme s'il n'avait rien dit. Dans l'entaille, mon sang se fige toujours. C'est mon moyen de défense. Plus tard, je le laisserai couler goutte à goutte sur la page blanche et je me rendrai compte des proportions de la coupure. J'encaisse la douleur à petites doses dans mon journal. Mon cœur crie : «Je n'ai pas envie d'aimer après la journée de travail, le lavage, la préparation des repas, les devoirs scolaires et les exercices de piano.» J'ai la maison à ranger, les comptes à payer, la salle de bains à désinfecter. Lorsque je m'arrête, il est neuf heures. Monsieur, lui, a dégusté un repas chaud, a lu un livre, a écouté de la musique. J'ai soif d'être bien accueillie moi aussi. Je me meurs d'être aimée.

Allons-nous surmonter cette étape, me demandai-je, en traversant la ville de nos premières amours? Mon mari finit par ouvrir la bouche.

-Veux-tu arrêter à Staten-Island, chez ma soeur?

-Comme tu veux.

- Dis-moi ce que t'en penses.

- Ça m'est égal. C'est toi qui as besoin de te reposer avant le retour au travail.

J'ai failli tomber dans le piège à nouveau. Je ne déciderai pas. Je préfère attendre. De toute façon, nous sommes pris dans la circulation, près du pont Washington. Les voitures se suivent à la queue leu leu sur plusieurs milles. Nous avançons quelques pieds, puis nous arrêtons plusieurs minutes. La pollution des moteurs, sur quatre voies de large, nous étouffe littéralement. J'offre des arachides et un jus de fruits à mon fils. On ne respecte jamais l'heure des repas en voyage. Il mentionne :

- Au moins, si on pouvait voir un accident, ça nous distrairait.

Une heure trente à attendre. Prisonniers à New York, entourés de gratte-ciel et d'autos, nous devenons claustrophobes. Des fourmis sous une roche de béton. Je tais tout sentiment ou remarque désobligeante. Mon cœur se sent comme une valise utile que l'on traîne en voyage. On la mène où l'on veut et quand on veut. La circulation devient plus fluide. Les conducteurs, tannés d'être coincés, appuient sur l'accélérateur. On va déplacer de l'air. Il est sept heures. En bons Québécois, nous dépassons rapidement la limite de 55 miles à l'heure. Le temps est sombre. La neige sale fait paraître le Bronx encore plus crasseux. Je promène mon regard sur les buildings noirs, aux vitres cassées. Le brouillard est épais. Les chemins cahoteux et mal entretenus sont jonchés de débris et d'autos aux portes arrachées, volées morceau par morceau. Tout à coup, les voitures valsent devant nous. Je mets les pieds sur le tableau de bord comme pour freiner, et nous fonçons dans la camionnette qui nous précédait, tandis que quelqu'un d'autre nous rentre dedans.

Le sang coule sur le volant tout tordu comme dans les dessins animés de Road Runner. Je pousse la porte de l'épaule. Mon fils a reçu les valises par la tête; son plâtre a tenu le coup. Une coupure au menton de mon mari saigne beaucoup. On aurait pu tous mourir. Les milliers d'automobilistes dans la voie d'à côté filent à toute allure, heureux d'avoir évité le tas de ferraille. Je leur crie des bêtises et des mots obscènes en anglais. «Calme-toi, ça donne quoi?» «Il n'y a pas un "son of a bitch" qui nous aiderait.» Je m'accroupis contre un mur de béton, près de l'auto contorsionnée. Je nous enveloppe, mon fils et moi, dans un sac de couchage. Nous passons une demi-heure à grelotter, à nous essuyer avec nos serviettes de plage. Mes pantalons blancs sont tachés de sang. Mon nez brûle et enfle. Personne ne nous secourt. On aurait pu mourir. On nous aidera lorsque nous ralentirons trop la circulation. J'ai envie de

battre mon fils qui voulait voir un accident, mais je le serre dans mes bras. On aurait pu tous mourir.

L'ambulance, les policiers, les sirènes surgissent en hurlant comme dans un épisode de Miami Vice. On nous prend en charge. Un peu plus et on m'installait sur une civière. Les patrouilleurs m'attachent contre mon gré. Ici, on se désintéresse complètement de l'aspect humain, mais on respecte les ordres, les règlements, et on se méfie des frais de cours. La négresse qui boucle ma ceinture pose des questions comme un robot et vérifie ses petits gants blancs en écoutant à peine mes réponses. En position de pouvoir, elle coche ici et là le questionnaire d'usage. La sirène stridente, le conducteur joue au cow-boy sur l'autoroute et exige le droit de passage pour nous conduire à l'hôpital.

-Lequel? demande mon mari qui connaît bien le coin.

-Bronx Hospital.

-Jamais de la vie! Vous n'allez pas nous amener là. "A city hospital" pour les pauvres et les démunis.

-C'est la loi. L'hôpital le plus proche, à cause des poursuites judiciaires coûteuses.

Ils se fichent éperdument de nos commentaires et font leur boulot. Nous nous retrouvons à la salle d'urgence. On m'interdit de marcher. Je marche, malgré la douleur de mes hanches. Après les luxueuses salles de l'hôpital privé de Fort Lauderdale, où pullulaient les bénévoles, quel choc! Ici des gardiens armés surveillent les portes, et personne n'ose offrir gratuitement ses services dans ce milieu crotté. Je recule. Le policier me prie d'avancer. Les assurances exigent des examens et des rapports. Jamais un film n'a montré pareil bordel! Une femme noir très foncé se lamente en tournant son visage plein de larmes vers moi. Elle n'arrive pas à répondre aux questions logiques posées par l'infirmière, qui passe alors à un autre patient. Les

plus urgents en premier. L'infirmière se penche sur les malades les uns après les autres. Tous prennent place sur des petites chaises pliantes en métal, munies d'une lisière en imitation de cuir dans le dos et sous les fesses. Les sièges s'entassent contre les murs des minuscules salles de premiers soins, divisées par un simple rideau ouvert. Nous pouvons ainsi contempler à loisir les infirmières qui prennent la température ou le pouls des patients. Le plancher est très foncé ou très sale. Quel spectacle désolant! Puisque l'hôpital est situé au milieu d'un ghetto, il nous est interdit de sortir. Les drogués rôdent et se jetteraient sur n'importe qui pour obtenir de quoi se payer un peu de soulagement. Il fait très chaud, et je respire mal avec tout ce sang séché dans mes narines. J'ai peur du SIDA. Mon nez saigne encore un peu. Je me touche avec les mains pleines de microbes. Je me demande quelles précautions prendre dans cet hôpital rempli de miséreux.

Mon fils fait pitié avec son plâtre tout sali et ses joues rougies. Tiens, il n'a pas mangé depuis longtemps. Mon mari a une profonde coupure. Les dangers d'infection m'inquiètent au plus haut point. Si je ne me retenais pas, je hurlerais ma peur, je crierais à tue-tête. J'ai bien failli perdre toute ma famille. Un pompier m'offre de la glace pour mon nez. Je lève les épaules. Il a le visage rouge, bariolé de suie noire. Tout en sueur, sale, il a les yeux qui brillent, comme ceux d'un gars qui vient de jouer avec le feu. Il parle de la hauteur des flammes avec ses compagnons. Un incendie criminel comme ils en combattent souvent. Bilan : trois pompiers blessés. Je les écoute parler de l'ampleur du désastre. Un vrai film américain, avec les pans de mur qui tombent et tout. Le pompier prend de la glace dans une machine. Un vrai habitué d'hôpital. J'ai envie de lui dire que, moi aussi, j'ai longtemps fréquenté les hôpitaux. Cela nous aurait fait un lien commun. La sueur coule sur son front. Il est sorti juste à temps du feu. La glace, c'était pour lui et pour moi. Il m'en donne

pour soulager mon nez. Je reste assise du côté des hommes valeureux, qui viennent faire examiner leur dos.

Les autres, les pauvres, sont-ils pour autant de mauvais bougres? Certainement pas. Quand j'étais enfant, les méchants dans les films américains étaient représentés par les Indiens, tandis que les blancs étaient toujours des bons. C'était clair. En ce moment, le film américain se joue en direct, et personne n'établit les limites entre les bons et les méchants. La négresse près de moi a vraiment besoin de calmants. Elle se tape le visage et se brasse la cage thoracique pour tâcher de se calmer elle-même. La société protectrice des animaux donnerait une injection à un chien dans cet état. De plus, j'oserais flatter l'animal...

La réalité me revient. Nous n'avons plus de moyen de transport, et aucun taxi ne rôde dans ce coin, nous avise le policier. Puisque nous avons laissé nos numéros de téléphone dans l'auto et que ma belle-soeur ne publie pas le sien, nous demandons l'aide de la standardiste. L'officier de police use de toute son influence, mais elle refuse toujours de divulguer le numéro privé. Heureusement, nous connaissons l'adresse par coeur. Le policier ne nous abandonne pas. Un de ses collègues demeurant près de ma belle-famille ira l'avertir.

Il est onze heures. À la cafétéria de l'hôpital traînent quelques hot-dogs séchés. Mon fils en mange un. Il s'assoit par terre, faute de place. J'ai vraiment peur des microbes. J'attends pour passer mes rayons X et mon mari, pour se faire coudre le menton. Près de moi, une mémé italienne, accompagnée de quelques membres de sa famille, marmonne tout le temps. Elle a chaud puis elle a froid. Elle baisse ou lève sa grande robe noire à fleurs jaunes. Sa fille replace la robe de la mémé tout en causant avec son mari. Elle réagit comme on le fait avec un enfant en bas âge. La

vieille distrait par ses actions les patients allongés sur des civières. Il y a des jeunes, des vieux, des mâles, des femelles, des homosexuels, des sidatiques, des jambes cassées, des comateux et des semi-endormis. J'espère que toutes les seringues sont jetables ici. Les Noirs, les Chinois, les Italiens, les Irlandais pompiers et moi sommes tous dans le même bateau. Personne ne sait distinguer les bons des méchants. Je ne tiens plus en place, pourtant je dois attendre mon tour. Quelqu'un vient de crier mon nom tout de travers. Je me lève et suis le technicien. Je m'enfarge dans les jambes de quelqu'un parce que je regarde la mémé. Elle réclame son manteau rouge. Mémé insiste, «she wants her husband to bring her red coat.» Pour la calmer, sa fille explique:

-Dad ne le trouve pas. Ton manteau rouge n'est plus dans l'armoire, maman.

-Ah! bien l'enfant de chienne! crie à tue-tête la mémé. Et la galerie de spectateurs éclatent de rire comme dans une comédie. L'homme à la jambe cassée tient son plâtre à deux mains pour ne pas secouer sa blessure en riant. Le vieux qui tousse s'étouffe de rire. Et moi, je cours toujours derrière mon technicien, en pensant aux fois où j'ai utilisé l'expression "c'est l'enfer". Je ne savais pas ce que je disais. Le technicien ferme calmement la porte derrière lui. Il semble immunisé contre ce charivari. Il ne le voit plus. Il concentre toute son attention sur moi. Un corps à la fois. Tournez-vous, retenez votre souffle. Respirez. J'apprends cette nuit-là que ceux qui semblent les plus réfractaires à la misère humaine peuvent se révéler les plus gérereux sur une base individuelle.

Un médecin chinois coud les plaies de mon mari en utilisant la technique du zigzag afin de la rendre invisible. Stagiaire, il s'applique à son art comme s'il brodait un foulard de soie. Dans ce méli-mélo, certains trouvent le moyen de faire des farces. La plupart sont des internes obligés d'acquérir ici une expérience mémorable.

Je leur donnerais immédiatement un diplôme à tous ceux qui parviennent à garder leur tête froide.

Un autre médecin se penche au-dessus d'une jeune fille de couleur, assise dans une chaise roulante. Il la force à réagir après sa tentative de suicide.

-Yes, you can walk.

-My legs are like Jello...

Sa chic mère arrive enveloppée dans un long manteau de vison. Elle marche vers sa fille évitant que son manteau ne frôle les jambes des pauvres gueux assis en rangs d'oignons, témoins involontaires de la scène. La mère regarde son enfant en détresse, les yeux vitreux et la bouche pâteuse. Elle supplie sa fille de lui dire pourquoi elle a posé ce geste. Quelle raison l'a poussée à avaler tous ces cachets? Mille raisons me passent à l'esprit. Mon fils panique. Il dit qu'il ne peut plus respirer. Son père lui crie de se calmer, qu'il y a suffisamment de fous autour. Je cherche un moyen de revoir le médecin qui l'a examiné. On me refuse l'accès aux salles d'examen. Je dois prendre un numéro, insiste la réceptionniste. Je passe en sourdine et reçois aussitôt une chaise roulante dans les jambes, gracieuseté de l'agente de sécurité. Elle crie : «Take a number.» Je murmure de se le fourrer où elle voudra son numéro. Le médecin a entendu le vacarme et vient me voir. Il vérifie si mon fils n'est pas allergique à l'injection qu'il a reçue. Il croit que le stress est à l'origine du malaise. C'est à ce moment que mon beau-frère arrive. Je lui saute au cou, comme s'il nous rescapait d'un terrible naufrage. Il est deux heures du matin.

Après une nuit de mauvais rêves, nous envisageons toutes sortes de moyens pour revenir au pays : le train, l'autobus, la location d'une voiture. Nous devons d'abord récupérer nos bagages. Nous nous perdons en essayant de retrouver notre

voiture garée dans un stationnement de la cité. Une compagnie d'assurances déclare notre voiture une perte totale. Nous revenons finalement avec un cousin qui rentre à Sherbrooke. Tassés tous les trois à l'arrière de sa petite voiture, nous passons la frontière aux petites heures du matin, dans une tempête de neige...

Cette accumulation de malheurs en vacances est le signe que quelque chose doit être entrepris pour sauver notre couple. La plaie de mon mari s'infecte. Je le supplie d'aller voir le médecin, de lui faire part de son insatisfaction générale, de sa déprime. Pourquoi ne demande-t-il pas un congé pour prendre soin de sa lassitude chronique? Le docteur affirme que tous les hommes de cinquante ans souffrent exactement de la même crise, qu'ils veulent tous décrocher de la course et s'évader. Il ne doit surtout pas prendre de décisions rapides, conseille-t-il. Il lui prescrit un onguent antibiotique et deux jours de repos pour les plaies extérieures; quant aux plaies intérieures, rien du tout. De mon côté, je lis tout ce que je peux trouver sur les différentes étapes de la vie.

Je fais tout pour lui faciliter l'existence. Lorsque je ne travaille pas à l'extérieur, je m'occupe des impôts, des assurances. Je remplis plusieurs formulaires ennuyants. Des amis nous prêtent leur deuxième voiture, en attendant que nous en achetions une nouvelle. Les enfants préparent minutieusement leur mariage. Le coude de mon fils de douze ans va de mieux en mieux. Je ne demande rien à mon mari. Je lui fiche la paix. S'il ne la trouve pas à la maison, il menace de la trouver ailleurs. Plus je le laisse tranquille, plus les enfants participent, moins la tension monte. Mon dévouement à la maison et mon succès à l'école l'écoeurent. Je ne lui donne aucune raison de chialer, aucun exutoire. J'entends pourtant ses plaintes silencieuses.

Je consulte un troisième professionnel. Le premier m'avait carrément déclaré que je devais chercher en Moi les réponses. Quant au travailleur social, lorsqu'il a vu, après quelques semaines, que je parlais toute seule, il m'a suggéré lui aussi de regarder en Moi et de me demander pourquoi je me maintenais dans cette situation. L'avis du troisième va dans le même sens. Je voulais une recette rapide qui m'empêcherait de me culpabiliser lors des dépressions de mon mari. J'en avais assez d'essayer d'interpréter ses sautes d'humeur et son non-dit. Comment faire pour ne plus porter le monde sur mes épaules? Le psychologue m'avertit que, malgré tous les trucs de la terre, si je ne sais pas pourquoi je prends le mal des autres sur moi, je me retrouverai dans la même situation tôt ou tard.

Je cherche avec acharnement. Je scrute tous les tableaux en même temps. Je lis des articles, des livres. Mes intuitions me guident. Je repère dans le journal l'annonce d'un colloque sur la violence. Je m'y rends. Je découvre les diverses catégories de violence tant physique que verbale. Il est question des blagues de mauvais goût, des cris manipulateurs, des menaces psychologiques, des bouderies contrôlantes. Aurais-je été en contact avec une violence sournoise? Je me rends aussi à une conférence sur le burn out. J'accumule les informations, je montre la liste des symptômes à mon fils. Nous avons besoin d'aide. Que faire? Ça presse, mon père se meurt. Ça presse, la vie est si courte. Ça presse, mon fils va se marier. Ça presse, j'ai quarante-cinq ans.

Quand mon mari menace de vendre la maison, j'essaie de ne pas prendre panique et d'éclaircir la situation. Au lieu de me jeter à ses pieds, je demande quand il prévoit passer à l'action. J'attends des explications qui ne viennent pas. Sa détresse lui appartient. Je ne veux pas devenir sans-cœur, je veux seulement sauver le mien. Je vivais en aimant l'autre plus que moi, maintenant j'essaie d'équilibrer les choses.

On dirait que je n'ai plus le pouvoir de guérir tous les maux. Je ne sais plus si j'avance ou si je recule.

J'ai accepté un poste à temps complet jusqu'à la fin de l'année scolaire. Je réussirai ainsi à payer toute ma part des noces. Je cache aux enfants les menaces de départ de leur père. Je vis les moments un à la fois. Rapporter un sac d'épicerie à la maison sans m'épouvanter dans mon esprit. Nous devons nous rendre aux noces. Mon père tient à être présent aussi. Il a appris au début du mois de juin que le cancer, après avoir envahi ses poumons, avait maintenant gagné sa gorge. Je le tenais par la main lorsque le médecin lui a fait part de cette nouvelle. Mon père a choisi de suivre des traitements de radiothérapie et, moi, de tenir bon. La tension est à son apogée.

Dernier dimanche avant la fin de l'année scolaire. J'accompagne les futurs mariés à l'église où ils se marieront. Je prie pour trouver une voie. Le chemin de la croix sur les murs me fait penser au livre que je lis présentement : *Le chemin le moins fréquenté*. Je cherche toute l'aide possible. Le père Yves nous a offert ses conseils et ses services. Le psychologue que je visite m'avertit que le respect mutuel ne court pas les rues. Ce n'est pas garanti que je le trouverai ailleurs. C'est bête, mon Dieu, je n'avais jamais pensé à "ailleurs". Innocente!

À la maison, je prépare le brunch dominical. Les parents de la fiancée attendent les futurs pour le dîner. Ils reviendront pour discuter du choix des menus et de la liste des invités. Pendant que l'omelette cuit au four, je me rends dans le refuge de mon mari. Je m'excuse de le déranger. Il interrompt le magnéscope. Je tente d'être le plus précis et le plus bref possible. J'ai l'impression que mon discours n'est pas aussi bien structuré que la cassette de Sixty minutes qu'il regarde. Je l'avise

de la visite des futurs mariés, de la suggestion de notre bru : «Vous devriez inviter quelques-uns de vos amis comme le feront mes parents.» Il me lance :

- Ce sont leurs noces, qu'ils invitent qui ils veulent.

Il refuse de prendre part aux décisions et il veut juste savoir combien cela va lui coûter. La fuite à nouveau. A-t-il l'intention d'assister au mariage? Il m'affirme que oui; il ne désire pas gâcher la journée de son fils. Je reviens en bas. Comme les jeunes ne sont pas encore partis, je les informe à mi-mots de la réaction de mon mari. Ils s'en vont, et je termine la salade de fruits. Le maître de la maison descend et veut savoir ce que j'ai répété aux enfants.

- Ce que t'as dit. Ils inviteront qui ils veulent, c'est leur mariage.

Il hurle que ce n'est pas ce qu'il a dit. Sa pensée était plus nuancée.

-Attends, j'ai précisé aussi que les gens proches de toi n'étaient pas nécessairement proches d'eux... que ce sont leurs noces...

Il frappe le comptoir. Je ne m'explique pas assez vite.

-Tu ne répètes jamais ce que je dis. "You always put words into my mouth."

Plus il hausse le ton, plus je cherche mon erreur. Je regarde sa bouche et ses dents furieuses pour y découvrir les mots oubliés. Il est rouge de colère. Non blanc. Il a peur que je le dénigre devant les enfants. Sa mère prenait appui sur ses fils pour déstabiliser son mari. Tu te trompes, je ne suis pas une dénigreuse de père. Je me trompe. J'aurais dû insister pour qu'il vienne avec nous à la messe. Plus il se sent rejeté, plus il se retire. J'ai trop parlé ou pas assez? Je me débats entre ce que j'ai dit et tu. La crise éclatera quand même. Il prend le moulinet de poivre en bois et frappe le comptoir. À quelques reprises dernièrement, il a lancé sa tasse quand je lui parlais trop franchement. Ma mère faisait la même chose quand j'étais enfant, et cela me terrifiait. Mon père accusait les pauvres nerfs fatigués de ma mère. Je pense :

«Pauvre lui, il est à bout.» Une parole de mon psy me revient à la mémoire : «Si on ne se défoule pas, l'agressivité s'accumule au fond de soi, comme un sac plein de pierres.» Je m'empare de ma tasse à café et je crie à mon tour :

- Tu veux jouer à lancer des objets? TIENS, TOI! Une pierre de moins dans mon sac. Et ma tasse va heurter l'ordinateur.

Ce fut ma première tentative d'expression d'égal à égale. Il a dit:

-Je suis mieux de partir.

Et j'ai répondu :

- Je crois que oui.

Il a fait sa valise et est allé habiter au lac.

Moi, je croyais avoir vécu la pire des douleurs à la mort de mon enfant. Or, je lui parle encore après dix ans. Mes moyens de défense me reviennent à l'esprit. Vivre une seconde à la fois. Ne pas devancer les événements. Jamais. Je n'accepte plus la domination sous forme de violence verbale. Je ne resterai pas avec un homme parce que j'ai peur de lui. Je crois en l'amour et en la liberté. J'ai tout le reste de ma vie pour faire de ce moment transitoire un succès.

Je m'accroche à cette idée en marchant. Je vais rejoindre mon fils et sa fiancée à un encaissement de meubles, au coin de la rue. Les gens me saluent. Je fais un signe de tête. Je pense : «Bonjour, mon mari vient de sacrer le camp.» Ma bouche goûte la mort. Je chuchote dans l'oreille de mon fils : «Ton père est parti.» On dirait que je n'ai pas mangé depuis longtemps et que je fais de la fièvre. L'encanteur crie 25 \$ une fois... J'essuie mes mains moites sur mes jeans. Les chaises se promènent au-dessus de nos têtes. Ma voix frileuse ne laisse entendre que de petites vibrations. Beau mobilier de chambre à coucher, 150 \$ une fois... 175 \$... Mon fils pose sa main sur mon épaule

et me regarde dans les yeux. Pas un mot. Les lampes sont trop grosses. Mon visage brûle par l'intérieur. Mes yeux chauffent, mais je ne les rafraîchis pas avec des larmes. Si j'arrive à passer la première heure, je viendrai à bout de la deuxième... Vendu! crie l'encanteur qui a fait maison nette. Nous allons tous manger du Kentucky. Un silence de mort règne lorsque nous avons trop de choses à dire.

Étrangement, cet été-là, mon mari me courtise. Il vient me chercher et m'amène au lac. Il prépare la bouffe, parle abondamment et m'écoute d'avantage. Nous faisons de longues marches ensemble. Il célèbre mon anniversaire avec les enfants. Il apporte du vin et joue à la balle avec notre fils. C'est plus facile que de lui parler. Il me serre sur son coeur et me répète qu'il apprécie beaucoup mes repas. Il entre et sort de la maison à son gré. Il apporte son linge sale. Il ne tente ni de réparer le passé, ni de préparer l'avenir. Il m'avertit s'il s'absente du chalet pour que j'en profite aussi. Il apprend à avoir soin de lui. Ma mère me passe sa voiture pour visiter mon père, qui va de mal en pis. Il poursuit toujours ses traitements de radiothérapie.

Mon mari retourne en Floride. Il veut ouvrir la boutique de livres usagés dont il a tant rêvé. «Je regrette de ne pas avoir été à la hauteur de tes désirs. De ne pas être capable de faire semblant» dis-je. Pour la première fois, il a pleuré dans mes bras. «I value you very much as a person, parvient-il à murmurer. I hope we can stay friends.» Pendant trois semaines, je prépare la maison pour les noces, tandis que mon plus vieux s'installe dans son nouveau logement. J'oublie qu'il m'a lancé avant de fermer la porte : «Protège-toi bien si tu sors, à cause du SIDA.»

Mon mari est de retour avant la noce. Il soupe avec nous et se réfugie de nouveau au lac. J'ai vu un numéro de téléphone que je ne connaissais pas dans ses

papiers, pendant qu'il prenait sa douche. Dans une semaine, nous assisterons au mariage. Je pars deux jours avec des amis et mon fils pour une excursion en montagne. Mon mari panique quand je ne suis pas là, surtout que ses frères arriveront bientôt de la California. Qu'est-ce qui m'a pris de m'en aller comme ça, demande-t-il? Il propose que nous magasinions ensemble, ce que nous n'étions jamais parvenus à faire auparavant. Serait-il devenu moins irritable? Nous partageons les factures. Il voudrait revenir habiter à la maison pendant le séjour de sa famille. Je mets une condition : qu'il m'aide à servir les repas. Le premier soir, après une partie de tennis avec ses frères, il sirote une bière et se fait servir comme il l'a toujours fait. Avant de me coucher, je lui dis calmement : « Je me suis sentie exploitée. » « Ah! you always feel used. » « Non, pas quand je ne le suis pas. » Le lendemain matin, il choisit de préparer les rôties et de mettre la table, tandis que je cuisine les oeufs et le bacon.

Tout est prêt pour le grand jour. J'étales le linge de chacun sur son lit, tandis que mon mari lit calmement le journal. Il insiste pour que le plus jeune nettoie l'auto. J'entends mon fils répliquer : « Je veux bien, mais pas seul. » Mon mari, enragé, va chercher la balayeuse. Heureusement, la vitre de la porte ne vole pas en éclats. Je les entends travailler ensemble. Je repasse ma jupe avec un tantinet d'espoir au coeur. Les membres de la famille revêtent leurs plus beaux habits. Bientôt la camera nous poursuivra dans la maison. Des séquences ont déjà tourné chez la belle-famille. Mon fils revient d'une longue séance de photos vêtu de son toxedo et ses bottes de cow-boys. Il gruge un sandwich et marche nerveusement. Il parle à son chien. Lui mord le nez.

-Hé! d'habitude, c'est le chien qui mord les humains. Pas le contraire.

Une minute à la fois, une séquence à la fois. Nous prenons la dernière photo de famille. Je pense à tous les beaux moments que nous avons vécus ensemble et je

parviens à ne pas pleurer. Clic! Les photos les plus importantes s'impriment dans le coeur et se transmettent de génération en génération sans négatifs pour les recopier, sans ciné pour les visionner. Souriez, on tourne.

Mon père se croit assez fort pour venir à l'église. Ma mère sera accompagnée d'une tante. Ma belle-mère assistera aux noces sans mon beau-père, atteint de la maladie d'alzheimer. Mon mari en aurait honte. De plus, comme le vieux n'est pas venu à la mort de sa petite fille... Pas de partage de peine, pas de partage de joie.

Nous marchons dans l'allée centrale comme un couple uni. *Oui devant Dieu, devant les hommes*, chante le choeur. Je pense à mon propre serment et je crois encore au pouvoir de l'amour. J'ai obstinément foi dans un monde qui s'améliore. Mon jeune fils me colle dans le premier banc. Bientôt il devra lire l'Épître. Il s'est exercé toute la matinée à déclarer l'amour selon saint Paul. Sans amour, nous ne sommes rien. Mon mari et moi feignons de ne pas entendre. Je ne réussis pas à ravalier mes larmes à mesure, et elles débordent silencieusement sur mes joues. Je les éponge avec discrétion. Mon mari se tient droit comme un soldat de l'armée américaine. Il porte son armure d'acier. Ses gestes paraissent méthodiques et calculés. Son habit a coûté une fortune. Le camouflage est parfait.

Sur le perron de l'église vient le moment de la photo traditionnelle. Mon père ramasse ses dernières forces et se fraie un chemin de son auto jusqu'à nous. Il est si maigre qu'on croirait voir un habit suspendu à un cintre. Seuls s'animent ses yeux et son sourire. Sa compagne l'escorte. Je le rejoins avec mes frères. Il se dirige vers mon fils. Il le félicite. Et toutes les cameras se braquent sur lui. Le temps s'arrête. Tout se fige pour cette poignée de main, la dernière. Sa respiration se fait

bruyante et ardue. Il s'est préparé une farce, mais nous ne lui laissons pas le temps de la raconter. Plus tard, disons-nous. Lui sait qu'il sera trop tard. Je le prends par le bras pour la photo. Cheese, papa! Les cloches sonnent à toute volée. Les confettis déferlent comme de la poudrière. Les autos décorées de ballons et de rubans prennent la route sous un tonnerre de klaxon. Dans mon cœur, les rituels s'entremêlent à nouveau.

Une poignée de main me réchappe. Je parle avec mes mains, j'écoute avec mes mains. Un à un, j'accueille les invités dans la grande salle de réception. La dernière fois que j'ai serré des mains en série, j'enterrais ma petite Mo. Ceux qui savent me serrent un peu plus fort. Mon père, de son auto stationnée non loin de l'entrée, regarde les gens arriver. Il n'a pas la force de marcher et préfère retourner à l'hôpital. Aucun grand-père ne figurera à la table d'honneur. Les femmes envahissent les places d'honneur dans nos familles. Pendant la danse des parents, incapable de suivre la musique sans la ressentir, je chuchote à mon mari : «Nous dansons notre dernière valse.» Il répond en me tenant bien fermement : «Don't be silly.» Nous nous promenons de table en table. Il a toujours le bon mot pour les bonnes personnes. Il sait faire les choses. Moi, je les sens. Il connaît tous les protocoles et les respecte avec rigueur. Pas moi, je vibre trop. La mariée lance le bouquet. La jarretière glisse sur la jambe enveloppée de soie blanche. Les gens frappent des mains comme si un prix avait été gagné. Tout le monde sait comment réagir, pas moi. Je ne ris pas. Lorsque le départ approche, les invités forment un pont sous lequel passent les mariés. À tour de rôle, on transmet nos vœux, et les couples qui ont fini reprennent la danse. Je n'y échappe pas. Je leur souhaite bien du bonheur, puis je me retrouve les bras ballants et le cœur flottant. Mes amis les plus proches m'entourent de leur bras et terminent la valse avec moi. Je me laisse bercer comme une enfant au son de la musique. Ils me serrent affectueusement et j'éclate en

sanglots. Je cache mon visage au creux de l'épaule du mari de Lina. Je morve sur la manche d'Élaine, qui s'est jointe à nous. Ils me consolent dans un moment où personne ne devrait être laissée seule.

La maison se remplit après la noce, comme le veut la coutume. Le piano et la guitare résonnent comme d'habitude. Ceux qui restent à coucher enlèvent leurs habits de noces, la fête continue. Les digestifs et les cafés circulent. Les histoires drôles d'antan se répètent et les nerfs se détendent. On se couche trop crevé pour penser.

Le lendemain, après le brunch, le grand-père alzheimer se présente. Il a oublié la peine qu'il a faite à mon mari et lui tend les bras. Une poignée de mains polie suffira. Mon mari ne lui a même pas offert un verre. Dans la salle de bains, ma belle-soeur me dit : «You're too nice for my brother.» La maison se vide peu à peu. Le surlendemain, lorsque le dernier invité quitte avec sa petite famille, il ne reste plus que mon mari. Il se prépare rapidement à déménager dans son appartement de Sherbrooke. Pendant ce temps, mon père m'annonce fièrement qu'il a reçu son congé de l'hôpital. Il voudrait que je le reconduise chez lui à Lac-Mégantic.

Pour survivre, je deviens indispensable pour papa, qui se meurt. Je l'aide à faire sa toilette. Je lave ses pieds. Il me dit tendrement : «Ma petite fille...» Son peu d'autonomie le décourage. Je l'écoute exprimer sa peine pour moi. Il regrette de ne pas nous avoir donné le bon exemple. Il se confesse de ses manquements. Nous pleurons ensemble.

Je vais et je viens entre les deux villes. Mon père doit de nouveau être hospitalisé. Début septembre, je travaille à demi-temps seulement, car je me suis

inscrite à l'université. Je ne rends visite à mon père que les fins de semaine. Le reste du temps, mes frères s'en occupent.

Parfois, mon mari me propose de jouer au tennis ou m'invite au restaurant. Un vendredi, nous nous donnons rendez-vous dans un bar. Il m'embrasse et me fait des compliments à propos de ma nouvelle coiffure. Puis il m'amène visiter son appartement. Il m'offre un goûter qu'il a lui-même préparé. Il me regarde avec intensité et s'intéresse à ma thérapie. Il m'embrasse et me serre toujours sur son coeur avant de le quitter. Il revient rendre visite à mon père mourant.

Au salon mortuaire, mon mari se tient à mes côtés. Ce n'est qu'après les funérailles que l'urgence de vivre me saisit à la gorge. Alors que nous revenons avec notre fils vers Sherbrooke, dans un élan de courage, je décide d'en avoir le coeur net. J'ose demander à mon mari:

-As-tu une liaison avec quelqu'un d'autre?

-Pourquoi veux-tu savoir cela?

-Par souci d'honnêteté. Nous ne nous sommes jamais menti l'un et l'autre.

-Je ne vois pas vraiment ce que cela changerait pour toi.

-La vie est courte, et je n'ai pas envie de la voir passer avec des fausses images.

Nous sommes rendus à Lennoxville.

-Dis la vérité, dis-moi!

-Oui.

J'en perds le souffle. Je ne sens rien. Tout est figé. Nous passons plusieurs rues. La circulation devient dense. Le sang ne circule pas dans mon coeur. Bloqué. Trop de douleurs croisées les unes sur les autres. Mon mari stationne la voiture devant son

appartement. Je dois me rendre à ma voiture. Mon coeur finit par faire de grosses culbutes et je réussis à balbutier :

-Take your time, you're a good guy.

Il place nos valises dans mon coffre. Je lui dis adieu. Ma limite est atteinte. Mon mari me supplie de ne pas partir ainsi. Il tente de me retenir en m'embrassant. Je ne suis déjà plus là. Je décide de retourner chez mon frère avec mon fils. «Mom, j'ai mal à la gorge. Je ne peux pas pleurer. C'est tout bloqué.» Je change d'avis et de direction. «Nous n'avons plus de linge propre». Je fais demi-tour. Deux rues plus loin, je vire à nouveau, incapable de rentrer chez moi dans cet état. Une auto bleue va et vient d'un coin de rue à l'autre entre Lennoxville et Sherbrooke. Le soleil se couche à quatre heures en novembre. Me faire une idée! Quelle idée? À quoi penser pour que ça fasse moins mal. «Mom, je n'arrive pas à pleurer, ma gorge est trop serrée.» J'ouvre finalement la porte de notre maison. Il fait noir. Je me souviens avoir eu peur des morts. Maintenant, je crois qu'ils peuvent nous aider. Le téléphone sonne. J'implore mon père. Je décroche. Une dame avec qui je jouais au tennis m'invite à veiller chez elle avec mon fils. Elle insiste beaucoup. Sa fille divorcée est présente et désire me rencontrer. Merci papa! Tu m'as sauvée. Ce soir-là, pendant que cette femme me raconte ses expériences de nouvelle divorcée, je choisis de vivre. Je parviens à boire quelques gorgées de Seven up. Nous jouons à «Fais-moi un dessin» avec les enfants. Je ne savais pas que concentrer mon esprit sur un jeu pouvait me maintenir en vie. Le Seven up me picote les narines. Je mâche des arachides. Mon tube digestif se desserre. J'avale la situation. À la fin de la soirée, mes mains se réchauffent en serrant celles des autres. On me cajole et me souhaite bon courage. Ce soir-là, mon fils et moi, nous sommes couchés ensemble, le chien au pied du lit. La mort avait passé dans nos vies et dans nos coeurs le même jour.

NOUVEL ÂGE

Printemps 1992

Éveil

Après avoir été mère à demi-temps, travailleuse à demi-temps, écrivain à demi-temps (tiens, cela fait trois demies!), je suis devenue étudiante à temps complet afin de terminer mon baccalauréat. Grâce à l'écriture, j'ai exprimé ma peine et délaissé mon rêve de couple. Je me suis démariée dans l'âme. Au bout de deux ans, j'ai entrepris les procédures de divorce, au grand étonnement de mon ex. «Pourquoi divorcer?» Il me laissait la maison, mes privilèges d'épouse et allait m'aider au besoin. Il n'a rien compris. Je ne voulais pas de sa charité ni de sa condescendance, je voulais être aimée, être acceptée comme une personne pleine et entière. Le juge a déclaré la dissolution de notre mariage la veille de mon quarante-huitième anniversaire. J'ai acheté la moitié de la maison qui ne m'appartenait pas en l'hypothéquant et une auto. Pour la première fois, je chantais de tout coeur : Happy Birthday to me...

Je vis tout le temps avec mon fils. Depuis le départ de son père, il refuse d'aller vivre quelques jours avec lui et celui-ci n'insiste pas pour le voir. Mon ex se contente de payer une pension à son enfant. Pour subvenir à mes besoins, j'accueille des étudiants. Je loue également une partie de la maison au centre des femmes. Mes relations amicales s'enrichissent. Quant à mes relations amoureuses, elles s'avèrent décevantes et temporaires. Cependant, je ne désespère pas de trouver un jour l'âme frère. J'alimente mon rêve quotidiennement comme une prière.

Je termine une semaine de rencontres d'auteurs dans les écoles. Je m'offre un week-end de ressourcement dans un institut qui vise le développement de la personne

et la conscientisation du pouvoir créateur. Mon nouvel ami s'intéresse aux médecines douces. Moi, j'y suis plutôt réticente, à cause des abus possibles et des risques de dépendance. Je préfère les sciences approuvées. Par curiosité, j'ai accepté d'être initiée au Reiki, une sorte de massage du corps. Le donneur, après une préparation mentale, canalise son énergie qu'il transmet au receveur en posant les mains aux endroits en détresse. Sans le savoir, j'exerce depuis longtemps les touchers thérapeutiques. Cependant, je n'avais jamais tenu le rôle de receveur.

J'ai ainsi expérimenté l'amour inconditionnel par le toucher. J'avais connu l'amour spirituel avec le père Yves, maintenant, mon corps recevait l'énergie du Chaman. Malgré les avertissements de mon intellect, cette approche globale me fascinait. Je me suis inscrite, avec mon amie Lina, à une fin de semaine de ressourcement sous le signe de l'Éveil.

L'accueil a lieu dans une école aménagée pour l'occasion. On dirait un congrès pour personnes esseulées. Je côtoie des hommes qui ont laissé leur femme à la maison, des femmes qui ont abandonné leur mari ou leur chum, des couples, des centaines de personnes parfois intéressantes et souvent bizarres. Avec une heure de retard, la cérémonie commence par un long sermon. On nous parle du Soi, de cet espace en nous que l'on surprotège depuis l'enfance. À chaque peine éprouvée, on construirait une barrière autour de ce Centre. Le Soi absorbe l'énergie par des interstices qui ne cessent de s'amenuiser. Avec le temps, si on n'y prend garde, plus rien n'y entre et plus rien n'en sort. J'ai une vision. Des blocs de béton entourent mon Soi. L'alcool réussit à se glisser dans les fissures et active quelque peu le va et vient.

En rangs d'oignons, sur des petites chaises inconfortables, dans un gymnase d'école, tous écoutent attentivement la grande prêtresse, une femme de sciences

recyclée. Elle en avait assez de délaissier son corps, son âme, son Soi. Les gens s'informent sur des sujets qui les intéressent, dit-elle, mais ils ne les expérimentent pas. Elle préconise une compréhension du monde basée non seulement sur l'intellect mais aussi sur l'expérimentation. Elle donne les directives et les devoirs à faire. Une dictature en quelque sorte. Fatiguée d'être assise, irritée par l'attente, je me sens manipulée. À la pause, je m'isole au fond de la cour, près d'un arbre. Je réfléchis. Je ne veux pas passer d'une manipulation à une autre ni me faire tripoter l'affectivité par des charlatans. Je fais quelques étirements pour libérer la tension de mon corps. Loin du groupe, je tente de me ressaisir avant de retourner à la séance de lavage de cerveau. Merde! Je ne peux pas penser ainsi et profiter de cette session qui me coûte tout près de 300 \$.

Lorsque l'on revient dans la grande salle, vers 9 h 30, le décor a changé. Il n'y a plus de chaises. Dans une atmosphère disco, lumières tamisées et musique rock, nous allons expérimenter notre premier processus. Nous devons nous imaginer dans un bar et choisir un partenaire. Je suis venue expérimenter, alors, courage! Je joue le jeu. Je me promène en souriant et en espérant croiser une binette sympathique. Un très jeune homme me regarde. Non, impossible! J'ose quand même dire en passant près de lui :
-Écoute! ça n'a pas de sens, toi et moi ensemble, mais si tu n'as trouvé personne après le tour de piste, reviens me voir.

Et comme de raison, c'est lui qui est devenu mon partenaire de cheminement durant tout le week-end. Tout de suite après, on exige que nous nous trouvions une famille d'adoption. Les couples de parents s'alignent à l'avant, sous les projecteurs. Je marche instinctivement vers un couple homme-femme. Comme dans tous les ateliers de ce genre, il y a une forte majorité de femmes. Les familles regorgent en général de filles. Je ne sais pas comment, mais, dans ma famille d'adoption, je retrouve

quatre garçons, comme dans ma vraie vie, et je suis l'unique fille. Je remarque que mon jeune partenaire possède les caractéristiques physiques de mon fils du même âge. Même carrure, yeux noirs, cheveux frisés très foncés. Je commence à comprendre où me mène mon inconscient. Je lui remets les rênes. Cela m'apeure, mais comment profiter de ce week-end autrement? J'ai utilisé à profusion ma raison, je fais maintenant confiance à mon intuition.

Je rédige mes devoirs. Ils consistent à faire la liste de nos contradictions. «Je veux être aimée, mais je veux garder ma liberté.» «Je veux être ouverte, mais j'ai peur d'être envahie» Nous devons les reformuler en faisant sauter la contradiction. «Je suis ouverte et je protège mon intimité.» «J'aime librement, etc.» Je prends ma douche dans l'immense salle de toilettes. En préparant ma chambre, je me sens comme une petite fille de couvent, abandonnée et seule. La pleine lune brille de tous ses feux. Je ressens mes besoins et mes manques plus que jamais. L'urgence de vivre me bouscule.

Les moniteurs se connaissent ou se reconnaissent. Tout le monde donne l'accolade à tout le monde. Cela m'agace et, en même temps, je comprends que ceux qui n'ont pas l'habitude d'exprimer leur affection réussissent ainsi à surmonter leur crainte. Je veux bien croire à l'amour universel, mais certaines images de Woodstock me reviennent à l'esprit. La Californie débridée, ce n'est pas mon fort. Il n'y a aucune drogue ici, sauf le café. L'évasion se veut spirituelle. Je me sens fébrile. Je m'approche, puis je m'éloigne. Je me mêle et je me démêle. Seule et avec les autres. Plus souvent seule. Toutes ces âmes cherchent un absolu.

La journée est ponctuée d'activités dérangeantes. Ça bouge en dedans. Je garde mon calme malgré le vent de changements. J'écoute attentivement la grande prêtresse expliquer ce qui différencie le mental supérieur du mental inférieur.

L'expérience du réel serait enregistrée par un filtre mental qui colorerait toute la réalité. À mon gré, je peux interpréter un événement perturbant comme une frustration à laquelle je résiste ou bien comme une bonne occasion à saisir. Elle fournit l'exemple suivant. «Un individu avec qui j'ai rendez-vous ne se présente pas à l'heure. En personne frustrée, j'en déduis qu'il me manque de respect ou, pire, qu'il m'en veut... La rage me monte au coeur et la moutarde, au nez. Fâchée, je démarre la voiture en trombe et je frappe un poteau que je n'avais par aperçu. Je pète une crise. Par contre, si j'interprète l'événement avec mon mental supérieur, j'en profite pour faire de ce rendez-vous manqué, de ce moment d'arrêt obligatoire, une occasion profitable. Paix et sérénité m'envahissent alors et font de moi un être positif.» Je suis une optimiste de nature. D'après cette théorie, si l'ego blessé se manifeste dans des circonstances désagréables, l'être éprouve de la fatigue, de la solitude, de l'anxiété, de la haine, de l'agressivité. Sous l'influence du mental supérieur, il ressentira plutôt de la compassion. Grâce à son sens de l'humour, l'être se sentira rempli de bonté... (Il ne faudrait pas exagérer..., me dicte ma petite voix).

Chaque exposé fournit de l'information à notre intellect. La prêtresse offre peu d'explications scientifiques, mais donne en revanche beaucoup d'exemples sur la perception de la réalité déterminée par l'attitude d'une personne. La prêtresse propose un modèle planétaire où le respect des individus remplace l'esprit de compétition et où les peurs font place à la confiance et à l'interdépendance. Les humains mettraient ainsi les talents de chacun au service des autres. Mais voilà, si nous voulons réaliser ce rêve de paix, affirme la prêtresse, nous devons changer notre propre structure mentale et émotionnelle. Plus j'écoute, plus je me sens prête à nettoyer mon filtre personnel.

Voici un exemple d'exercices conçus pour nous aider à prendre conscience des préjugés qui nous habitent. On nous a remis douze étiquettes à coller sur les

personnes qui les méritent. Six de ces étiquettes sont positives (gentil, beau, élégant, tendre, etc.); les autres, négatives (bête, arrogant, hypocrite, etc.) Je me suis débarrassée très rapidement de mes étiquettes négatives en les remettant à ceux qui me semblaient sympathiques. Je leur disais en collant le mot disgracieux sur leur gilet : «Écoute, je te donne cette sacrée étiquette pour une seule raison. T'as l'air d'un gars ou d'une fille qui est capable de l'encaisser.» En recevoir une à mon tour ne me dérangeait donc nullement. Il devient évident que nous choisissons de prêter foi, ou non, aux étiquettes que les autres nous collent.

Chaque exposé est suivi d'une activité, laquelle se termine par une méditation livrée par la prêtresse. C'est à l'occasion de l'une d'elles que je débloque...

Nous assistons à un pseudo-enterrement. Un guide (la mère dans ma famille adoptive) habillé comme un ange et muni d'ailes (on se croirait dans un roman de Tremblay) nous amène dans une chambre mortuaire. Un corps (mon père adoptif) repose dans une tombe entourée de lampions et surmontée d'une croix lumineuse bleutée. On a beau se dire que c'est un montage... on recule d'un pas en entrant. Une musique funèbre ajoute au réalisme de la scène. Nous sommes une vingtaine de personnes à venir enterrer les aspects négatifs de notre vécu. Chacun prend la parole près du mort qui respire encore, et nous nommons ce que nous ensevelissons. Un beau policier, à qui j'ai donné une accolade ce matin (lors d'une autre activité), raconte qu'il enterre sa maudite armure, celle qui lui pèse si lourd, qui l'empêche d'exprimer le moindre sentiment, qui le retient de vivre sa vie affective avec sa femme et ses enfants. Je pleure tout doucement en l'écoutant. J'ai l'impression de comprendre les hommes plus que les femmes. Et j'enfouis mes morceaux de vie avec les siens. Mon partenaire me prend la main. C'est maintenant son tour. Il va ensevelir le misérable passé de sa mère. Il haïssait ses amants. Personne ne respectait sa pauvre mère, pas même elle.

Maudite pauvreté! Lui aurait tant voulu la sortir du trou. Il a vendu de la drogue pour gagner des sous rapidement. Il en a lui-même consommé pour se faire une carapace et voler plus haut. Ce beau grand jeune homme qui pourrait être mon fils essuie ses larmes. Je lui prends la main lorsqu'il revient. (Pour l'amour du ciel, dans quel cirque suis-je tombée?) On attend ma confession.

«Moi, j'ai vécu une vie pleine et riche avec des enfants et une famille. Mais j'ai failli à une chose : prendre soin de moi. J'avais tendance à acheter l'amour pour espérer en recevoir. Plusieurs fois, j'ai réussi à transformer mes problèmes en expériences positives, mais la petite fille en moi, plus souvent qu'autrement, avait été laissée de côté. Que ce soit à cause de la religion ou de la société patriarcale, j'enterre aujourd'hui ces vieilles pensées négatives et mortelles pour faire place à une fille libérée qui ne demande qu'à jouir de la vie et à la partager avec les autres.»

Je retourne à ma place émue, mais sans pleurer. Curieusement, mes larmes coulent lorsque les autres décrivent leurs malheurs. J'ai l'impression d'absorber leur peine, et mon dos ploie sous le poids de cette croix énorme. Je m'interdis de jouer le rôle du Christ ici. Je pleure abondamment quand un jeune abandonné par son père raconte sa jeunesse. Je renâcle et je sanglote au récit de sa vie torturée par la recherche de l'amour. Une femme forte explique comment elle a aidé sa mère dépressive à prendre soin de ses frères et soeurs afin d'éviter qu'ils aient l'air pauvre et misérable dans leur quartier. Je reconnais en elle ma fermeté apparente; elle cache habilement sa peine. Aujourd'hui, elle reproduit le même scénario dans sa relation de couple. Elle s'occupe d'un divorcé et de ses enfants. Elle paye beaucoup plus que sa part. «Ce matin, dit-elle, pendant la méditation sur notre enfance, moi, j'ai retrouvé ma petite fille sous un amas de débris. Elle était bleue et presque totalement asphyxiée.» Je manque d'air. Un point énorme entre les omoplates m'opprime au fil des confessions. Après que tous

eurent enterré leur passé, le guide me prend par le bras. Il prétend nous conduire jusqu'au ciel. Les yeux mi-clos, nous marchons tranquillement vers la grande salle recouverte de matelas. Mon ange gardien m'installe paisiblement, et nous nous allongeons tous sur le dos, les yeux fermés. Sur une musique de fond douce, la méditation commence. La prêtresse nous décrit un ciel imaginaire où règnent la paix et le soulagement. Au bout de cinq minutes, je n'arrive plus à respirer. J'étouffe. Je prends les jambes à mon cou et je quitte ce local angoissant. J'ai peur de mourir si je n'arrive pas à expulser ce qui bloque involontairement mes voies respiratoires.

C'est alors que je hurle, que je pleure comme une déchaînée. Cachée entre la cheminée et le mur de briques extérieur, je laisse entendre les gémissements qui traversent ma poitrine. Je vomis de la bile noire. Ma mère adoptive vient à mon secours. Elle tente de me calmer.

- Fiche-moi la paix! Va plutôt chercher la prêtresse qui m'a mise dans cet état. Elle et ses maudites activités. Elle m'a amenée en enfer, qu'elle vienne m'y retrouver. Fais quelque chose, ne me laisse pas ainsi.

-Tu vis une renaissance, réplique-t-elle.

Je n'ai jamais vécu pareille détresse. Rien dans ma vie ne m'a fait aussi mal. Pas un mot, pas une scène n'égale ce désarroi. Quelque chose en moi se déracine douloureusement. Mon intérieur se brise et se casse. Je pousse et j'expulse une peine inconnue.

-S'il vous plaît, cache-moi quelque part. Je ne veux pas me donner en spectacle.

Ma compagne me conduit à l'infirmerie et je continue mon combat. Je sanglote comme un bébé intarissable. Ma tête bourdonne, mais mon dos se détend peu à peu. Ma mère adoptive m'apporte quelque chose à boire et me laisse enfin toute seule.

Je déteste pleurer devant le monde. Je ne me donne jamais la permission de vider mon coeur devant les autres.

Au souper, on me suggère d'aller retrouver ma famille adoptive et de lui exprimer mon malaise. Mon corps est présent. Le reste de moi n'est pas là. Je n'ai aucun mot pour dire ce que je ressens. Je suis ébahie et perdue. Je me sens fragile, légère, comme si mes racines avaient été extirpées. Un rien pourrait me faire basculer dans je ne sais quoi. Je mange à peine et je dis à mon ami :

-Je ne suis pas certaine de poursuivre. Je suis tellement vulnérable. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Il faut m'expliquer les choses, c'est ainsi que je progresse, moi.

Il me suggère d'assister aux autres activités.

-J'y vais, mais si je déguerpis, ne t'en fais pas, c'est que je ne me sentirai plus en possession de mes moyens.

Ce soir-là, nous replongeons dans notre enfance. Pendant la méditation, nous sommes des adultes (pas pour longtemps) couchés sur des tapis de gym sous une lumière tamisée. Le discours monotone de la prêtresse nous renvoie à nos cinq ans. Elle nous place dans une situation conflictuelle et nous invite à la régler en nous chamaillant avec notre voisin. Lui doit crier non, et moi, oui. À genoux, nous nous tirailons. Je me bataille comme je l'aurais fait avec mon frère. Je m'affirme, je proteste, je lutte, je me débats. Ensuite, nous devons exprimer notre colère en frappant sur des coussins jusqu'à épuisement. Après, lors d'une période de détente, la prêtresse nous demande de nous imaginer dans notre couchette d'enfant, au moment où nous appelons nos parents. Elle nous invite à hurler. Et tous d'implorer leurs parents en chialant et en pleurnichant comme des enfants prisonniers dans leur bassinette. La prêtresse nous propose alors de redécouvrir notre corps comme le font les bébés :

examiner nos orteils, lever nos jambes, nous émerveiller devant nos doigts, nous toucher... Petit à petit, je me ré-approprié mon corps, je sens battre mon coeur. Je marmonne, je me tiens les pieds. Et je me mets doucement à pleurer. Lorsque les lumières signalent la fin de la méditation, j'ai encore les genoux pliés, le visage enfoui entre mes jambes, et je pleure comme une enfant abandonnée.

Mon père adoptif me flatte le dos. Je hais me faire caresser le dos par un étranger. Je voudrais me cacher encore dans le noir. Seule. Je ne veux pas rester là. Ma mère adoptive me chuchote à l'oreille :

-Tu as travaillé fort, repose-toi un peu.

Quelqu'un essaie de mettre des mots sur ce que je ressens, mais il ne fait qu'accentuer ma détresse. Non mais... Ce que je peux regretter cette fin de semaine! Payer si cher pour pleurer. J'aimerais bien apostropher la grande prêtresse... J'ai quelques questions à lui poser. Ma famille adoptive se réunit. Comme dans la vraie vie, mes frères échangent leurs points de vue sur cette expérience avec animosité. Moi, je n'arrive pas à me raconter. J'ai besoin de décalage, de temps. Je reste froide quand le dedans me brûle. Puis l'occasion d'approcher la grande prêtresse se présente.

- Selon vous, qu'est-ce que j'ai vécu? Rien dans ma vie ne m'a fait aussi mal! Aurai-je pris sur moi la misère des autres?

- Peut-être dans des vies antérieures...

Je ne remonterai pas si loin. Je veux comprendre ce qui se passe aujourd'hui. La prêtresse n'a pas de solution miracle. Elle me parle à l'oreille et surveille ce qui se passe dans la salle. Ce petit entretien privé ne fait pas partie du programme. Pour l'instant, des lumières de couleurs clignotent au son d'une musique disco, et les gens sautent et s'amuse comme des ados. Je commence à comprendre la

structure de cette fin de semaine. On nous accueille en adultes le vendredi, on nous fait régresser jusqu'à l'enfance, on nous ramène à l'adolescence le samedi soir, puis on nous redonnera notre habit d'adulte le dimanche. Quel scénario! Je me sauve, vidée par cette éprouvante journée.

Dernier jour. Je porte un regard différent sur les gens. Je les trouve moins étranges. Le policier est venu me remercier pour l'accolade d'hier. Grâce à moi, il a fini par ouvrir les écluses. Partout, on entend des «toi, c'est ce que tu as raconté qui m'a permis de prendre conscience...» Je participe davantage à la dynamique du groupe. Je note les noms et les adresses de certaines personnes comme si j'allais les revoir.

Nous effectuons une dernière méditation qui a comme objectif d'étendre à la planète entière notre paix intérieure. Par la suite, nous devons exprimer de vive voix ce qui en nous s'est transformé. Avec mon partenaire, j'affirme haut et fort que je possède dorénavant un Soi, que je détiens le privilège d'être totalement responsable de ma vie. Mon jeune partenaire, en face de moi, pleure en projetant lui aussi sa vie en paroles. Je ne le reverrai jamais. Je me souviens seulement de sa blessure et du fait qu'il aurait pu être mon fils.

Je suis revenue abasourdie, troublée, mais aussi allégée de cette fin de semaine. J'étais sortie de ma coquille. J'avais été écoutée et accueillie par des étrangers, moi qui ne cherchais qu'à m'isoler. Je me savais sur une bonne piste. J'étais crevée physiquement, mais renouvelée affectivement.

À l'heure exacte de ma crise, ma mère affirme avoir ressenti une telle détresse intérieure qu'elle a cherché l'aide d'un prêtre pour la soutenir. Ce n'est qu'au cours de mes études de maîtrise, après avoir fait l'expérience de l'hypnose, que je

parviendrai à nommer cette douleur. Comme nos référents nous viennent d'abord de nos parents, surtout de notre mère, la mienne n'a pas aimé ce que j'ai découvert. Après la publication de *Femme...Enfin!* , ma mère est tombée malade et m'a accusée d'être la cause de son cancer. Toutes les fois que je lui parlais de mes travaux, je lui répétais :

- Je ne voulais pas vieillir comme toi, sans amour.

Je lisais dans ses yeux que j'avais raison, tandis que sa bouche m'accusait de tous les torts.

La libération par le pardon

Décembre 1994

Un an après l'écriture de *Femme...enfin!*, ma mère souffre et marche avec difficultés. Dans ce livre, j'aborde les relations Mère-Fille. Pour comprendre ce que j'avais transmis à Mona, je désirais examiner ce que j'avais reçu. Notre lignée de femmes s'est terminée par la mort de ma fille. Ce récit raconte ma délivrance. À la parution du livre, je brave ma mère. Je feins d'ignorer son «Dieu seul est maître des vies», pour ne pas lui rétorquer : «Fais-moi pas haïr le bon Dieu icitt». J'explique les prises de conscience qui contribuent à dénouer la chaîne de malheurs. Pour ma mère, remonter le passé, c'est jouer avec les esprits. J'ai tenté à plusieurs reprises de m'expliquer avec elle.

Un soir, je l'ai amenée au restaurant et je lui ai ouvert mon coeur. Je répétais que je ne voulais pas vieillir comme elle avec une carence affective. Nous n'avons jamais été au bout du sujet. La stratégie de ma mère consistait à pousser mon livre sous le tapis. Ainsi, elle évitait d'en parler, mais non d'y penser. Elle prétend ne pas l'avoir lu. Deux pages tournées au hasard l'ont tellement blessée qu'elle a été incapable de poursuivre. Elle a choisi de se fier aux réactions des gens de son entourage. Elle croit dur comme fer que je suis responsable de son état.

Depuis la fin de ce livre, non seulement ma mère m'en veut, mais mon conjoint de fait est parti. J'ai recommencé à souffrir de migraines. Elles apparaissent comme un rituel mensuel. Mes symptômes seraient-ils les symboles d'un manque

quelconque? Je passe des journées entières couchée, incapable de faire le moindre effort. J'ai des haut-le-cœur dès que je soulève ma tête de l'oreiller. Dernièrement, deux causes semblent favoriser ce phénomène : le stress occasionné par une participation à une table ronde sur le sujet brûlant de mon dernier livre, ou un malaise général causé par un terrible manque affectif. Or, je refuse de nouer de nouvelles relations tant que je n'aurai pas cassé le miroir au fond de moi qui reflète et attire toujours la même image : celle de quelqu'un qui a peur d'aimer. Je ne veux plus lier abandon et amour. Comment se fait-il que je me trompe toujours de partenaire?

Un jour, exaspérée par une de mes migraines, je prends rendez-vous sur-le-champ avec un médecin renommé pour sa méthode hypnotique. Comme je ne doute plus des effets de l'inconscient sur le corps, je veux remonter à la source de mon malaise. Quelque chose doit m'échapper, puisque je vomis encore. Plusieurs personnes m'ont affirmé avoir été soulagées par ce médecin. Sa carte professionnelle accole les mots hypnose, psychothérapie et médecine générale. Cela me rassure. Je n'en peux plus de m'éventrer à chaque migraine. Je veux trouver ce qui déclenche ce vulgaire mécanisme dans mon corps. Qu'est-ce qui m'écoeure à ce point? Curieusement, dès que le rendez-vous avec ce médecin est confirmé, je n'ai plus aucun symptôme.

La culpabilité

C'est bête et dépassé, je le sais, mais je continue de transporter ma culpabilité. Cette semaine, par exemple, je me suis rendue chez le neurologue avec maman. Elle veut toujours que je l'accompagne dans le cabinet du médecin afin que je puisse lui expliquer ce qui pourrait lui avoir échappé. Le docteur demande à ma mère si elle a eu un traumatisme quelconque pour avoir mal à la jambe. Elle répond :

- Oui, j'ai eu une bien grosse peine.

Je cache mon pincement intérieur. Le médecin, surpris de cette réponse, reformule la question. Il veut simplement savoir si elle est tombée. Je me promets bien d'interroger plus tard ma mère au sujet de son "traumatisme". Dans la voiture, je rappelle à ma mère, avant de la quitter, la nécessité de parler de ses peines, les mots ayant une influence sur les maux. Elle se rebiffe :

- Je sais ce que je dois faire pour me libérer.

Sauver ma mère

Ma mère continue de traîner sa jambe et, moi, ma culpabilité. Le dimanche précédant mon rendez-vous chez le médecin, je suis particulièrement détendue. Si ma mère voulait profiter de ma recherche personnelle au lieu de me condamner. Il me semble qu'en la libérant, je me libérerai à mon tour. J'ai le don de toujours choisir des amoureux avec des barrières semblables aux siennes, des êtres méfiants qui ont peur de se laisser aimer. J'agis avec eux comme avec ma mère. Mes gestes répètent aux hommes que j'aime : «Tu peux me faire confiance, je suis généreuse.» Malgré tous mes efforts, je ne suis jamais parvenue à changer la perception que ces hommes avaient des femmes. Ils voyaient en moi leur mère possessive, manipulatrice ou souffrante. Dans mon for intérieur, je ne les blâmais pas. Je travaillais plus fort pour les convaincre de ma bonne volonté. Je ne sais pas m'arrêter. C'est ma compulsion. Je veux me guérir de cette manie de vouloir être aimée à tout prix.

Je me présente donc bravement chez maman, vers trois heures, avec mon cadeau de Noël enveloppé, et prêt à être déposé sous l'arbre, et mon cadeau

souhaité, caché au fond de mon coeur. Un ami qu'elle utilise (le terme n'est pas trop fort) pour faire ses courses jase avec elle. Habitué à s'effacer le temps venu, il ne tarde pas à nous quitter. J'ai le sourire satisfait d'une femme qui a écrit ses cartes de Noël et décoré son sapin en écoutant de la musique de circonstance. Une belle neige tombe sur Sherbrooke. Je me prépare de tout coeur à participer à la fête de la renaissance. J'ai même assisté à la messe du curé Jolicoeur ce matin. J'ai soif d'aimer. Je crois être en mesure de ne pas répéter les mêmes bêtises.

Tout en sirotant un café, nous abordons le sujet qui m'intéresse. La reproduction des attitudes des parents envers les enfants d'une génération à l'autre lorsqu'aucune prise de conscience n'est venue interrompre le processus. Le propos la dérange et, après un "voyons donc" significatif et un geste brossant du revers de la main mon hypothèse, elle me demande d'aller acheter de la bière. Depuis ma dernière migraine, j'évite de boire de l'alcool. Mes céphalées surviennent souvent le lendemain d'une soirée pendant laquelle j'ai trop bu. Les risques augmentent si le tout fut accompagné de quelques conversations qui bousculent l'âme. Malgré une détente dans un bain chaud, je ressens des nausées, et je dois passer la journée au lit. Ma vie ne tient alors qu'à un fil. Personne ne se préoccupe de moi. Triste mais soulagée en même temps d'être seule, je débranche le téléphone. Je ne veux être ni vue ni entendue dans cet état. Seul mon fils s'inquiète de ma santé. Il m'apporte un thé faible, que je réussis à avaler froid en fin d'après-midi. Mon chien monte la garde près du lit jusqu'à ce que je me lève. Chez ma mère, avant d'accepter de prendre une bière, je pense à ma douleur physique et psychologique. Je préférerais ne pas boire. Je sais que maman parle plus librement sous l'effet de l'alcool. Pour favoriser notre échange, j'achète au dépanneur une caisse de Budwisers bien froides et une bouteille de Clamato. Et ce qui devait commencer, commence.

Son verre débordant de bière colorée, ma mère parle. J'écoute. La conversation, malgré mes précautions, s'alourdit. Ma mère déclare que je semble avoir tiré profit de mon divorce. Je n'ai rien demandé sauf la moitié des dettes et des avoirs, une petite pension pour mon fils et rien pour moi. Ouais! Elle sait, mais je semble m'arranger trop bien sans mari. Je ne comprends pas sa sympathie pour mon ex. Il lui a rendu visite dernièrement et elle répète comme une rengaine :

- On communique beaucoup lui et moi.

J'admets bien me débrouiller. Mais les doutes et les insinuations dans le regard de ma mère me dérangent. Elle se voit en moi. Toute sa vie, elle a cherché à saigner mon père à blanc. Pour elle, une réaction calme et juste, un désir d'équité est impossible. Et elle le prouve à nouveau. La merde finit par sortir. Très vite on remonte la rivière (je devrais dire les égouts) jusqu'aux premiers temps de son mariage. Elle enfonce les mêmes clous dans les mêmes trous. Mon père, quand elle y pense... Ses douleurs de jeune mariée. Le sceau de l'Église. La marque indélébile laissée par le mariage. Je ne sais pas pourquoi je prends tout cela au sérieux.

- Entends ce que je te dis, mais protège-toi, ajoute-t-elle en riant.

Je feins d'intercepter ses paroles avec mes mains, puis rétorque sur un ton badin :

-Non, non, je ne serai pas marquée du sceau. Jamais! Les étampes ne me collent pas à la peau.

Elle continue sa litanie de douleurs. Elle a été bonne, c'est-à-dire souffrante, pendant quinze ans. Elle croyait avoir épousé son prince charmant.

- Maman, c'est l'homme qu'il faut épouser et aimer, pas le prince dont on rêve.

-Toi, tu ne pourras jamais écrire un roman d'AMOUR, lance-t-elle, rageusement. Tu n'y connais RIEN!

Elle attaque ma conception de l'amour. Pourtant on doit aimer la personne et non l'idée qu'on se fait d'elle. Normalement, plus on la découvre, plus on l'apprécie. Sans que j'aie le temps d'argumenter, ma mère précise :

-De toutes manières, j'étais tellement déçue que, à trente-trois ans, j'ai décidé de sauver ma peau et de sortir de ma misère.

Elle a choisi de vivre dorénavant pour elle, de penser d'abord à elle, de s'épanouir. Tout a changé. Elle est devenue égoïste. Les enfants ont été placés dans des pensionnats. Son mari n'était plus le numéro un, ni même le numéro deux dans sa vie. Elle s'était réservé la première place, le bon Dieu venait ensuite, puis les enfants, la bière et les amis. Son mari, lui, avait été rétrogradé au dernier rang de ses préoccupations pour, avec les années, devenir son ennemi.

Elle a allègrement vidé son sac de déchets. Une vie entière de déceptions! Elle a terminé en fulminant contre son mari et sa blonde : «Je l'aurais laissé faire s'il ne l'avait pas amenée chez nous. La garce, c'est la maison qu'elle voulait.» Devant mon mutisme, elle en rajoutait sans se rendre compte que je bouillais à l'intérieur. Elle parlait seule. Comme dernier cadeau, elle m'a offert sa vision de l'amour désintéressé :

- J'en aurais eu soin de ton père quand il aurait été malade. J'en aurais pris soin, non parce que je l'aimais, mais parce que c'était un être humain.

Quelle sorte d'amour est-ce cela? Je reste muette de stupeur. J'ai lavé sa vaisselle, nettoyé les comptoirs, encaissé ses mots, ramassé mes choses et fiché le camp. Je me sentais mal et je blâmais la bière. L'alcool m'écoeure. La boisson déprime,

c'est connu. Je reviens à la maison déçue, crevée, dégonflée. Quel échec! Moi, qui voulais me rapprocher de ma mère. Elle baigne encore dans ses rancœurs. Elle patauge toujours dans la même merde. Je me sens chargée d'un poids encore plus lourd qu'avant. C'est assez, je l'appelle.

- Maman, je suis terriblement déçue. D'abord, je ne voulais pas boire. Puis, j'ai la confirmation d'une intuition quand j'étais petite. Ce que j'ai retrouvé sous hypnose et que j'ai écrit était bien vrai : tu as vécu malheureuse et sans amour.

- Bien voyons donc! J'avais mes enfants, mes frères et mes soeurs...

J'ai fait sauter un couvercle. Ma mère en a profité pour cracher sur mes écrits :

-Tu n'as insisté que sur les mauvais moments.

- Mais tu étais malheureuse.

-Qui ne l'est pas? T'es toujours heureuse, toi?

-Toi, tu n'étais pas amoureuse...

- J'ai essayé pendant quinze ans.

- C'est ce que j'ai raconté. Petite, je me sentais démunie face à ton malheur de femme.

- Ouais! Parlons-en de tes yeux d'enfant! Tu nous regardais nous embrasser...

- Je ressentais ton mal de vivre.

-On ne lave pas son linge sale en public.

- Tu l'as lu, mon livre?

-Non, deux pages seulement. J'ai eu assez mal. Mes amies m'ont dit que ton livre était très dur envers moi. Tandis que ton père paraît "tout bon", lui.

-Mon père était vrai, mais pas "tout bon". Papa t'aimait.

-En tout cas, tu sais tes écrits... Ton premier livre valait la peine d'être publié; ton deuxième, pas mal moins; et le troisième, tu aurais dû le garder dans tes tiroirs. Ton mari ne t'aurait peut-être pas quittée. Quant au dernier, c'est épouvantable!

Bang! bang! Elle tire sur toutes mes réalisations. La conversation s'est terminée par :

-J'avais une seule fille et je l'aimais tant.

J'ai déposé le téléphone toute déconfite. J'avais besoin d'aide. Je ne pouvais pas continuer ainsi.

À quoi bon la thérapie?

Je me rends chez le thérapeute. Pourra-t-il m'aider? Je lui raconte comment, tout au long de ma vie, j'ai tenté de contrôler mes migraines. Avec les médicaments, je ne suis pas parvenue à briser les cycles de mes maux de tête et je devais constamment en augmenter les doses. J'ai alors opté pour des moyens naturels. J'ai cessé de fumer. J'ai utilisé les bains chauds, la relaxation, les techniques de visualisation et même l'hypnose. Plus rien ne me soulage. Est-ce tout simplement ma ménopause qui me rend plus vulnérable aux malaises physiques? J'ai arrêté de boire pendant de longues périodes. Le thérapeute m'interrompt. Il prétend que l'alcool agit comme un avertisseur. « Pas trop de boisson, trop de pression! Quand vous buvez, votre contrôle diminue et permet un relâchement de la tension.» Je ne me nourris plus, paraît-il, dans les parages du plexus solaire. Je décroise les bras. Même les médecins utilisent des concepts que la science peut difficilement prouver. Il explique que mes crises permettent de dégager la voie, de faire sauter le barrage et d'expulser le trop-plein. C'est un réflexe de survie. Autrement dit, je devrais me réjouir de mes migraines, car, grâce à elles, je revis.

Mon thérapeute adore le langage métaphorique. Il m'explique que, si un homme est victime d'un empoisonnement alimentaire et qu'on lui donne des injections pour qu'il arrête de vomir, on l'empêche du même coup de guérir.

- Il faut que ça sorte! Chez toi, ça s'évacue de cette manière. Si on t'enlève tes migraines par suggestions hypnotiques, tu perds ton baromètre. Tu risques de ne plus

connaître tes limites et, surtout, de ne plus t'auto-guérir.

Attendez une minute docteur! Chaque mois, depuis un an, je demeure couchée au moins une journée complète. Il faudrait en plus que je bénisse le ciel et que je louange mes migraines.

Par la suite, il cherche à tracer mon génogramme familial. Je ne lui dis pas que j'ai déjà longuement réfléchi à l'histoire de ma famille. À un certain moment, je lui raconte que mes parents ont divorcé et que ma fille est morte peu de temps après. Il porte ses mains à la tête, fait basculer son fauteuil et me regarde en grimaçant.

-Qu'est-ce qu'il y a? Avez-vous mal au dos, docteur?

Il me regarde surpris. Je regrette de l'avoir questionné.

-Excusez-moi, ce n'est pas moi le docteur.

Il réplique en me dévisageant :

-Depuis combien de temps as-tu fait le lien entre le divorce de tes parents et la mort de ta fille?

- Cela n'a jamais été clair dans mon esprit...

Mon thérapeute conçoit la vie comme un grand cercle. Le passé derrière moi, c'est ma mère. L'avenir devant moi, ce sont mes enfants. Or, il faut décrocher du passé pour prendre soin de l'avenir. Mon avenir est passé, ma fille est morte. J'ai un noeud dans la gorge. Le thérapeute prétend que le cordon ombilical n'est pas coupé dans mon cas. J'affirme au contraire ne pas chercher à retenir mes enfants. Je les laisse quitter le nid au moment venu. Je ne veux pas que mes fils s'accrochent à moi. Je peux prendre soin de moi toute seule. Je suis une mère moderne et je n'étoufferai pas mes fils sous le poids de la culpabilité. Ma fille est morte. Le paquet que l'on se passe de

mère en fille, il n'y a plus personne pour le porter...

-Je parlais de toi et de ta mère. Tu coupes en avant au lieu de couper en arrière. Je tente de me défendre.

- C'est tellement plus facile avec mes enfants! Je désire en faire des hommes libres, des êtres responsables. Avec ma mère...

-La meilleure façon pour que nos enfants partent du nid, c'est de les surprotéger. Il ne faut surtout pas s'en faire des amis, des égaux pour ne pas se les attacher à tout jamais.

-J'ai toujours été la confidente de ma mère. Je vais de ma mère à mes enfants, entre le passé qui tient à l'avenir et l'avenir mort trop jeune. Pauvre petite Mo. Le médecin continue :

- Si tu as une mère qui ne veut pas vieillir, qui s'accroche sans le savoir à la jeunesse, tu dois t'en détacher.

-Moi, je veux l'aider à aimer et à se laisser aimer. Mes écrits ne racontent que cela.

- Ah! Madame voudrait avoir la mère idéale, celle que tous désirent, celle qui suit nos recommandations.

- Non. Je veux la traiter comme j'aimerais que mes enfants me traitent. Me faire dire mes quatre vérités. Ne pas me laisser stagner émotionnellement parlant. Lorsque ma mère cherche à me manipuler ou insinue certaines choses, je tiens aussi à éclaircir la situation.

- Madame est articulée et voudrait que sa mère partage son langage. Elle ne le parle pas, elle, ce langage. Elle ne comprend que les soupirs, le non-dit. Tu ne la changeras pas. Elle ne connaît que la langue féminine de son temps. Si tu ne veux pas lire son non-verbal, c'est ton problème.

- Non, je suis capable de décoder ses signes. Mon problème, c'est de chercher à clarifier les choses pour soulager le malaise qui m'habite depuis toujours.

Le thérapeute se ravise.

-Oui, c'est bien. Mais renonce à ce que tu voudrais qu'elle soit. Enterre ta mère idéale. Elle est ce qu'elle est. Enterre-la avant qu'elle ne meure. Coupe.

Je sors de son bureau divisée entre la fille idéale que je voudrais être et la mère idéale que je voudrais avoir. Je crois avoir raison et en même temps, je sais qu'il n'a pas tort.

Lors de notre deuxième rencontre, le médecin me fait faire des exercices d'hyperventilation. Il espère ainsi me mettre en contact avec mon côté sombre, car, constate-t-il, j'ai tendance à ignorer les côtés négatifs de la vie. Je déteste en effet côtoyer les emmerdeurs, les bagarreurs et les semeurs de zizanie. Selon mon thérapeute, on ne peut espérer atteindre la lumière sans s'être auparavant confronté au côté sombre. La fuite ne sert à rien. Il n'est pas facile de changer ses habitudes lorsque l'on a passé sa vie à se réfugier dans un petit ciel intérieur. Apprivoiser le mal. Ouais! Cela signifie accepter le défaut de la qualité, comprendre et prévoir l'agressivité destructrice. Quel dilemme! Aimer la vie, c'est aimer la pluie autant que le soleil.

- J'en ai marre des dualités. Je suis fatiguée de tout voir en noir et blanc, en mal et bien. C'est l'envers de la même médaille, non?

- Rappelle-toi, précise le médecin, assumer le côté sombre avant de le dépasser.

J'ai besoin d'exemples concrets pour mieux comprendre. Dans mon expérience de couple, je dois d'abord me faire respecter avant de dépasser la dualité. Ce n'est pas très clair. On ne combat pas le mal par le mal. Ce n'est pas du mal qu'il s'agit mais d'une confrontation saine. Je tiens une demi-réponse.

Le côté sombre

Je poursuis les respirations saccadées. Le thérapeute me fait entendre de la musique grinçante, violente. Je me sens mal, mais je résiste. J'éprouve un malaise physique inquiétant. Le visage m'engourdit. J'ai l'impression que la circulation ne se fait plus dans mon corps. Je mets toutes mes énergies à combattre au lieu de me laisser-aller. Je sors du bureau abasourdie, assommée. En arrivant à la maison, je sens une poussée d'agressivité monter en moi. Je suis prête à affronter le monde entier. Je ne veux plus avaler de merde. C'est fini! Je ne me laisserai plus avoir par personne. Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Je décide de ne pas rendre visite à ma mère dans l'après-midi, même si j'ai promis de la conduire chez le médecin. Je rappelle le thérapeute pour lui faire part de mon état. J'insiste pour qu'il me vienne en aide. Il accepte de me parler.

- Qu'est-ce qui se passe avec toi? Je croyais que l'expérience n'avait pas marché.

-Je suis dans tous mes états. Je ne peux plus voir ma mère. J'enrage. J'ai le feu. On dirait que mon corps comprend des choses avant ma tête...

- Fais-toi remplacer par quelqu'un d'autre.

- Peux pas. J'ai essayé. Personne n'est disponible.

-Remets ton masque.

-Non, j'ai travaillé trop fort pour l'enlever.

-Ce qui se passe dans mon bureau ne doit pas avoir de répercussions sur les gens à l'extérieur.

- Je ne me diviserai pas encore. Je ne ferai plus semblant.

- Protège-toi et fais le minimum. Prends rendez-vous avec moi pour une autre séance le plus tôt possible.

Je me rends chez ma mère et tente de me calmer. Je n'arrive pas cependant à tout camoufler. Et je ne le veux pas d'ailleurs. Je ne l'embrasse pas. Je reste distante. Je l'amène chez son médecin, puis la ramène chez elle. Je suis repartie aussitôt sans même entrer quelques minutes. C'était clair, nous n'étions pas à l'aise ni l'une ni l'autre. Nous allons nous éviter pendant un certain temps.

L'enfant rejeté

16 décembre, je termine ma scolarité de doctorat en présentant oralement, dans le cadre d'un séminaire sur l'analyse du processus de création, mon travail de fin de session. Dans ce secteur d'activités, je suis plutôt fière de moi. Le lendemain, je me rends au Carrefour de l'Estrie pour compléter mes achats de Noël. J'ai le goût de voir du monde; la solitude me pèse. Au restaurant, je prends place à côté d'une femme seule et je cause avec elle. À l'aise financièrement, cette femme gâtée passe son temps à magasiner. Habillée dernier cri, maquillée à la perfection, elle traîne son vison sur ses épaules. Son plus gros problème : choisir ses cadeaux. Comprendrait-elle si je lui disais que je ne l'envie pas du tout?

Je me promène au Centre Commercial entre les beaux étalages. Je cherche des cadeaux spéciaux pour ceux que j'aime. Je me promets de prendre plaisir à faire plaisir. Chez Eaton, j'entends un petit bébé naissant pleurer. Je suis les cris de détresse et j'aperçois un bébé de quelques semaines attaché en bandoulière, suspendu sur la poitrine de sa maman. Il sanglote et elle l'ignore complètement. Elle manipule des robes de Noël. Le bébé crie sa peine et personne ne s'en préoccupe. Pas une main pour le cajoler. Pauvre petit. Si je ne me retenais pas, je demanderais à sa mère de me le

laisser pendant quelques minutes, le temps qu'elle se choisisse une maudite robe. Son indifférence me blesse personnellement. Je pleure en dedans.

Plus tard, je raconte à mon thérapeute l'épisode du bébé rejeté. Le malaise exagéré que j'ai ressenti provient sans doute, m'explique-t-il, d'une série de rejets dont je fus moi-même l'objet. Personne ne répondait à mes demandes, car je ne savais pas les exprimer clairement. Je ne parle pas un langage accessible. La vision du petit enfant ignoré par sa mère me tourmente. Je m'identifie à lui. Toute ma vie, j'ai cherché à me faire entendre de ma mère, mais je ne criais jamais pour ne pas l'irriter davantage. J'ai continué à parler avec calme à mon mari, alors qu'il faisait la sourde oreille. Mon thérapeute m'a tout de même appris qu'il faut extérioriser ce que l'on ressent. Par la suite, lors de mes relations amoureuses, je me suis appliquée à verbaliser mes attentes, mes émotions. Mon partenaire non seulement était réceptif, mais avançait mes désirs. Trop offrir ou ne rien donner revient au même.

Je veux apprendre à aimer sans sauver personne. Je veux me guérir de mon obsession de guérison. Aimer pour aimer. Apprendre à jouir sans douleur. J'ai l'impression que, malgré toutes mes recherches et toutes mes lectures, j'utilise des données nouvelles dans un système ancien. C'est le système entier qu'il faut changer. Le thérapeute me présente des schémas sur la perception, sur les étapes de la vie. Plus il parle, plus je me sens mûre pour un déblocage.

-Je serais prête maintenant à tenter l'aventure de l'état second, mais notre rencontre tire à sa fin. Ne me laissez pas partir ainsi. J'ai un énorme noeud dans la gorge. Je me sens mal. J'étouffe.

Comme il a beaucoup d'autres rendez-vous, il propose de me rencontrer le lendemain matin, dès six heures.

-Tâche de garder ta disponibilité d'esprit, précise-t-il.

Tout l'après-midi, je repasse les notes que j'ai prises lors du colloque "La guérison par le deuil". J'essaye de découvrir la phase que j'ai escamotée à la mort de ma fille et à tous mes autres deuils. Je me convaincs que, cette fois, j'irai au bout de l'exercice. Je ne vomirai pas. Je parlerai. Je pleure à peu près toute la journée. Les veilles de grandes fêtes me causent toujours de fortes émotions. Noël célèbre la naissance. Je le vis comme une mort. Pourquoi?

Le pardon

Je me trouve ridicule de courir si tôt le matin chez le thérapeute. Si je n'avais pas déjà entendu parler de l'état second, je ne ferais pas confiance à ce médecin. Je le sens désireux de m'aider et j'ai besoin de quelqu'un. Seule, depuis un an, j'essaie par la méditation de me libérer de mes blocages, mais je ne réussis pas. Congrès, efforts, lectures, rencontres, rien ne me délivre. Depuis hier, je ne pense qu'au désarroi de cet enfant suspendu à sa mère. Et sa maman qui n'a rien à donner, ce n'est pas sa faute. J'arrive chez le médecin persuadée de trouver ce qui fait défaut dans mes relations avec autrui. Oui, je m'abandonnerai. Oui, je ferai confiance au thérapeute. Celui-ci me demande de m'étendre directement sur la table de travail. On dirait une table d'accouchement. Je lui fais part de mes difficultés avec les respirations pendant l'hyperventilation. Il me rassure, et l'expérience commence.

Je reconnais la musique qui prédispose à entrer en contact avec son côté sombre. Le thérapeute serre mon bras à chacune de mes respirations et m'incite à suivre le rythme qu'il propose. La musique m'agresse. Encore! Ce genre de respirations

exige des efforts. Aspirer me fatigue, expirer m'exaspère. Mon visage fige, ma peau se momifie. Je mords mes lèvres et les sens à peine. Mes mains, mes pieds s'engourdissent. J'ai besoin de les secouer pour faire circuler le sang. Cependant, je ne bouge pas. Je respire sans arrêt, je pompe l'air sous commande. Je veux réussir. Je laisse les émotions m'atteindre : 10 ans, 8 ans, 3 ans. Des images se succèdent à un rythme effréné comme si je courais après mon enfance, après la petite fille que j'ai été. Je ne la saisis jamais. Les scènes en noir et blanc demeurent floues. Aucune ne s'impose. Le film se déroule à grande vitesse. Mon corps est tout engourdi, mais je n'ai pas peur. Je passe d'un état à un autre.

Puis les rythmes changent et la musique s'adoucit. Après avoir eu chaud, mon corps se refroidit. La clarté monte. Les oiseaux chantent. J'ai froid jusqu'au plexus. Ma conscience me crie prudence, mais je n'y prête pas attention. Je VEUX avancer.

Mona surgit dans la lumière, une bulle lumineuse.

Je la rejoins. Je n'entends plus le thérapeute. Je pleure tout doucement dans la lumière avec ma fille. Je n'ai pas peur. Je suis ailleurs. Je parle avec Mona. Je lui demande pardon de ne pas avoir su miser sur l'avenir. Ne pas avoir su couper avec le passé. J'ai dépensé tant d'énergies pour me déculpabiliser face aux problèmes de mes parents. Il me manquait des forces pour elle. J'aurais dû être plus ferme. Je respire très lentement ou presque plus. Mona me pardonne.

-«Mona, toutes les fois que je t'ai rencontrée, je n'ai jamais pensé à te demander pardon. J'étais trop occupée à pleurer sur mon sort d'abandonnée par ma mère, par ma fille, par mon mari. Je me lamentais sans jamais penser à te demander pardon. Aujourd'hui, ma fille, toi que je n'ai pas su protéger parce que j'étais moi-même trop vulnérable, je te demande pardon».

Je regrette d'avoir accepté tout cela. J'étais écartelée entre le divorce de mes parents et ta maladie. Il y en avait assez de discorde autour de nous. Comment ai-je pu être si molle? J'aurais dû ruer dans les brancards, me fâcher, mais je ne me le permettais pas. J'étais la seule fille. Je me sentais responsable du bonheur de ma mère. Cette culpabilité me minait. Toutes ces journées gâchées, ces Noëlés brisés par la rancoeur maternelle. Tous ces moments dérobés à ma fille, à qui je donnais l'exemple de nier ses propres besoins. Je transmettais cette tare faite d'images de femmes sans droit de paroles, et vivant l'amour-sacrifice.

-Pardonne-moi ma chouette.

- Bien oui, Mamie. Pardonne-toi aussi. C'est □.K. Mamie.

-Oui, mais je t'ai PERDUE. Je n'ai PAS de fille.

J'avais envie de rester dans la lumière avec Mona.

Je sens la main du thérapeute, je respire à fond. La lumière devient moins intense. Mon arcade sourcilière droite me fait mal, comme pendant mes migraines. Il y a sûrement un lien. Mes pieds et mes mains redeviennent fonctionnels. La musique s'arrête. Je suis de retour, en paix.

- Ma fille m'a pardonné. Et je ressens à nouveau la peine de ne pas l'avoir protégée. Étrangement, à la fin dans la lumière, je ne pleurais plus. Je volais toute légère, dans un silence lumineux.

Durant cette expérience, j'avais complètement perdu la notion du temps. Le thérapeute me signifie que la rencontre est terminée.

* * *

Décembre 1995

Mes recherches sur le Moi et le Soi sont complétées. J'ai guéri mon âme. Je me sens unifiée. Je n'ai plus de migraines. Ma vision des rituels a changé. Et j'ai rencontré l'amour. Pour la fête de Noël, j'ai dessiné une carte avec des mots.

JOYEUX NOËL

À tous ceux qui me sont chers,

Noël est la fête de l'amour et du partage; alors, permettez-moi de vous offrir un témoignage de bonheur. Jadis, l'histoire de l'enfant Jésus vulnérable, les deux petits bras ouverts sous le regard attendri de ses parents, bon Joseph qui n'avait pas fait l'amour à sa trop vierge Marie me sacrait le cafard. Je n'ai jamais vraiment communiqué à ce mystère de virginité et d'amour inconditionnel.

Peut-être faut-il renaître à l'amour pour que cette image fasse sens? Que Marie se laisse guider par Joseph ne me révolte plus aujourd'hui. Qu'elle fasse confiance à ses visions d'anges et à ses rêves d'homme, qu'elle se laisse transporter au bout du monde enceinte, pleine de vie, je trouve cela formidable. Que ces deux amoureux suivent une étoile, qu'ils entendent des chants d'allégresse, qu'ils reçoivent des cadeaux en or de la vie, qu'ils partagent avec les pauvres comme les riches, je considère cela merveilleux.

Je sais bien maintenant que Joseph a fait l'amour à sa Marie. Ils y ont mis tout leur coeur et la joie les a transportés... C'est ce que je comprends de leur virginité : l'amour purifie et efface les traces des blessures physiques et morales, l'amour engendre une confiance vierge et fait rêver à toutes les promesses qu'apporte une vie nouvelle...

Je vous souhaite de la JOIE durant la nuit de Noël.

Avec affection, Ginette

* * *

Ne pas mourir à la place de ma mère

Depuis que je suis amoureuse, je continue d'amener ma mère une fois ou deux par mois, chez un spécialiste ou l'autre. Elle veut que je sois près d'elle sans oser me le demander. Elle a toujours été ainsi. Elle ne peut pas tolérer de refus, alors elle ne sollicite pas de faveurs. Elle lance des messages ambigus. Malgré le conseil du thérapeute, je tente de clarifier la situation avec elle : « Maman, si tu préfères que ce soit moi qui t'accompagne, je serai disponible pour la visite à l'hôpital.» Elle répond : «Oui, je préfère, mais si tu ne peux pas, je vais m'organiser autrement.» Elle ne veut pas d'un amour forcé. Moi non plus d'ailleurs.

Ma mère s'est fait opérer à la hanche, puis elle a suivi des traitements de chimio. Un scénario que j'ai répété pendant 10 ans avec ma petite fille. Je le connais par coeur comme tous les recoins de l'hôpital et tous les spécialistes. Les globules rouges, les plaquettes et les globules blancs n'ont plus de secrets pour moi. Maman me fait tellement confiance! «Vas-y, toi, ma fille, regarde les résultats.» Grâce à l'ordinateur, on peut maintenant prévenir l'anémie, contrôler la douleur mais malheureusement pas guérir le mal. En médecine, l'importance de la génétique devient indéniable. Cependant, ce que je fais de mes bons et mauvais gènes ne regarde que moi. J'accompagne ma mère sans mourir à sa place.

Les médecins suggèrent d'opérer l'autre hanche avant qu'elle ne casse. Hospitalisée de nouveau, ma mère rage et lutte contre tous ses démons. Je ne suis pas assez présente à son goût. Je devrais la sortir pendant les week-ends. Heureusement, elle possède un réseau de personnes dévouées à qui elle donne des ordres et des récompenses.

Ces gens font ses emplettes, prennent soin de son appartement. Elle organise continuellement sa sortie d'hôpital. Deux femmes de quarante ans se meurent près d'elle. Elle apprivoise la mort des autres, pas la sienne.

Les visites quotidiennes au CHU me rendent malade. Quelque chose me ronge intérieurement. Pour ma petite Mo, j'aurais passé le reste de ma vie à l'hôpital; pour ma mère, c'est différent. Elle en veut toujours plus. Un dimanche, pour lui faire plaisir, je l'amène entendre la messe dans le couvent des soeurs Cloîtrées où elle aimerait organiser sa convalescence. Dans sa plus belle tenue et maquillée adéquatement, elle traîne sa marchette avec dignité; moi, je porte son coussin et sa bourse avec générosité. Les chants des soeurs ne touchent pas mon âme, et la communion du vieux curé ne me fortifie pas. Au contraire, je sors de là toute désarmée. Après ses dévotions, maman propose que nous allions au restaurant. «Viens donc, on va se parler, insiste-t-elle.» J'essaye d'écouter et de dire; l'échange reste impossible. Puis je la laisse chez sa soeur. Je rentre chez moi aussi vide qu'une rivière au mois d'août. J'ai l'impression de saigner quelque part.

Ménopausée, fatiguée, je finis par perdre beaucoup de sang. Je fais des hémorragies. Ma mère comprend le langage de la maladie. Je déteste qu'elle "m'aime" quand je suis malade. Alors, elle désire me ménager. Selon elle, mon fils n'est pas assez autonome. Je dois subir un nettoyage de l'utérus. Mon amoureux me soutient pendant cette épreuve. Il me lave avant de me ramener à la maison; il m'aide à m'habiller, il m'apporte à manger. Que c'est bon de se sentir aimée! Affaiblie par mon curetage, je ne rends visite à ma mère qu'en compagnie de mon amoureux. Comme un fidèle bouclier, il me protège de ma propre mère. Il a vite compris qu'elle base ses valeurs en fonction des jugements d'autrui. Il ne cesse alors de faire valoir mes qualités pour qu'elle m'apprécie

davantage. Cet homme, respecté par ma mère, me permet de cheminer avec elle au crépuscule de sa vie.

Depuis un an, mon amoureux m'encourage à prendre soin de ma mère tout en me tenant debout. Il délimite cependant des frontières pour me protéger. Grâce à lui, je circule fortifiée dans les corridors de l'hôpital. Je parviens à regarder tous ces corps ravagés avec amour. Je perçois aussi l'amour qui circule dans ce milieu. « Observe, maman, le bonheur des deux vieux qui s'en retournent chez eux après un sursis. » J'ai emmagasiné ainsi, dans ma mémoire, plusieurs scènes d'amour. Un véritable vidéo clip. Cette femme chauve, par exemple, accompagnée de son homme, qui la soutient avec tendresse. Certains hommes savent aimer, malgré ce que peut en penser ma mère. Pauvre maman. Elle va mourir sans changer d'opinion. « Tu vois, lui dis-je, le couple en face de nous. Ne remarques-tu pas la complicité qui les unit? Ils se tiennent encore la main. Cet autre couple, à la cafétéria, ferait l'envie de tous les amoureux. Quand elle et lui se regardent, en dépit de leur peau fripée et de leurs rides, ils se trouvent encore beaux. C'est comme ça que je vieillirai avec l'homme que j'aime. » Ma mère m'écoute et me regarde comme si j'étais tombée sur la tête. En faisant le plein d'amour au quotidien, j'ai assez d'énergie pour affronter ce monde d'estropiés, de cancéreux et d'infirmières surchargées. Je parviens même à calmer ma mère, que l'attente exaspère. Elle déteste se morfondre dans l'antichambre de la mort et ne se cache pas pour l'exprimer.

Je continue d'afficher ma joie, en dépit de tout. Je reste branchée à mon bonheur, égoïstement. Plus maman devient agressive, plus je dois être prudente. Seule, je ne vois jamais ma mère plus de deux heures à la fois. Je ne veux pas épuiser mes réserves d'énergie. Si je surestime mes forces, je me sens mal et près d'elle et loin d'elle. Je lui fais part de mon dilemme. Son comportement de change pas.

Avec les professionnels de la santé, elle se débat pour recevoir des soins à domicile. Elle refuse d'entrer dans un foyer. Elle déniche deux personnes qui se relégueront pour rester avec elle, même si elle aurait préféré compter sur ses enfants. La culpabilité me ronge. On peut toujours en faire davantage. Je demande conseil aux psychologues sur la façon de traiter ma mère. On me suggère de la considérer comme une enfant de cinq ans, manipulatrice. Je dois lui donner de l'attention en fonction de mes disponibilités.

Je développe le courage de lui dire non lorsque je me sens coincée ou obligée de faire quelque chose pour elle. À ce stade-ci, ce ne sont pas les heures passées auprès d'elle, mais la qualité de ces heures qui compte. Je ne fais pas du temps, je vis ce temps. J'accompagne une mourante et j'exige un échange réciproque. Première règle de conduite à respecter, être vraie avec moi-même. Les masques devront être arrachés les uns après les autres. À ce moment, nous ne savons pas, ma mère et moi, qu'il ne nous reste qu'un mois pour cette opération de décapage.

Maman grimace de douleurs. Elle applique de la glace, de l'eau chaude, des onguents. Je n'en peux plus de la voir souffrir. Je ne lui parle pas encore d'hospitalisation. Je tente de tenir le coup et de la visiter quand je suis dans des bonnes dispositions. Cela a l'air égoïste de parler ainsi, pourtant la vie et la survie sont à ce prix. Je surveille le dit et le non-dit de ma mère. Lorsque je décoderai «J'en peux pu, fais quelque chose», j'agirai. Elle accepte de prendre des médicaments de plus en plus forts. Elle dit que sa maladie ressemble à l'arthrite. Personne n'ose répliquer : «Voyons, c'est ton cancer.» Malgré les visites des médecins et le soutien du CLSC, ma mère expérimente, en secret, diverses médecines douces. Elle devient une proie très facile

pour les vendeurs de produits et de traitements divers. Elle s'accroche à la moindre lueur d'espoir, ne serait-ce que pour un jour de plus. Personne n'ose l'en empêcher.

Le moment est venu. Ma mère entre à l'hôpital pour la dernière fois. Nous le savons toutes deux, sans nous le dire. Petit à petit, les soins palliatifs entrent dans son univers. Nous la faisons manger. Les infirmières la lavent. Elle prend la bassine au lit. L'aumônier, les amis, les thérapeutes, les parents, tous s'unissent pour l'aider... à mourir. Ce n'est pas ce qu'elle désire. Pour lui faire accepter cette étape, je lui suggère de bien vivre le temps qu'il lui reste.

En fin de parcours, tous les soins sont orientés sur la qualité de vie. On s'attaque aux symptômes, non à la maladie. Une opération à la main pourrait soulager 33% de sa douleur. Elle consent malgré l'angoisse terrible qui l'envahit. Extrêmement peureuse, elle craint, sous anesthésie, que le personnel la néglige. Elle souhaite ma présence avant, pendant, et après l'opération. À cause de son anxiété, je choisis de la sécuriser avant l'opération, puis mon frère prendra la relève. On viendra la chercher à 2 h 30, ce qui me laisse le temps de me rendre à mon match de tennis prévu à trois heures. Tôt le matin, je suis à ses côtés. Je mouille ses lèvres. Je l'installe sur la bassine. Je lui lave le visage, je lui parle calmement. À chaque opération, j'ai joué ce rôle auprès de ma mère. Elle a le corps tout coupillé. Je me suis toujours inquiétée comme elle le désirait. En salle de réveil, j'ai passé plusieurs heures à tourner en rond, à me lever et à me rasseoir, à lui frotter le dos, à replacer son oreiller. Ce fut le cas lors de ses opérations aux jambes, au rein, au foie, à l'utérus, à la hanche gauche, puis à la hanche droite. Aujourd'hui, il s'agit de son poignet droit, et je m'en vais égoïstement jouer au tennis, pendant que mes poignets fonctionnent encore.

Deux heures et demie, la civière n'est toujours pas arrivée. Je fais part à ma mère de mon rendez-vous de trois heures. Ma mère se fâche. «Pourquoi tu ne me l'as pas dit, j'aurais demandé quelqu'un d'autre.» Elle déverse son angoisse sur moi. Mon frère qui demeure près de l'hôpital accepte de me remplacer. Trois heures moins quart, je pars. Ma mère exige que son fils demeure à l'hôpital, même si elle entre en salle d'opération. Il trouve cette demande exagérée mais acquiesce. Mon autre frère se présente vers quatre heures trente. Tous les deux discutent de mon cas. Maman s'est plainte. Sa fille a préféré faire du sport plutôt que de s'occuper d'elle. Un de mes frères me transmet le message. Il me blâme au nom de ma mère et il me reproche mes écrits. Il me somme enfin de lui parler, de l'aider à partir. « Moi, si on me condamnait parce que je viens quatre heures au lieu de cinq, j'arrêteraï de prendre soin d'elle. De toute façon, vous n'avez pas réglé vos affaires, elle et toi.»

Fidèle à ma promesse, je ne vais plus voir ma mère tant et aussi longtemps que je ne me sentirai pas apte à le faire. Je prendrai le temps qu'il faut, et elle mourra si elle veut. Je cherche du réconfort auprès de mes amies qui ont cheminé avec leur mère. Je n'étouffe pas mes sentiments. Je ne les nie plus. J'indique à mes frères que c'est à leur tour de s'occuper de maman. J'aurais au moins fait cela de vrai dans ma vie. Quand je me rendrai à son chevet, je saurai nommer ma douleur.

Deux longues journées se passent. Aucun coup de fil. Calmée, recentrée, je me présente à sa chambre. Cette fois, je choisis avec soin mon attitude. Je ne ferai pas semblant. Je vibrerai en harmonie avec moi-même, comme dans mes écrits. Je m'assure que je pose ce geste autant pour moi que pour elle. Je veux qu'on communique nos vrais sentiments. Si elle démontre la moindre agressivité, je retournerai d'où je viens. Le regard franc et branché sur mon coeur, je m'avance vers son lit. Je suis le

soleil rouge. Ma mère tourne les yeux vers moi :

-Pourquoi tu as été si longtemps sans venir?

Elle retenait ses larmes. Son coeur était touché.

-Je t'ai dit que je ne viendrais pas si je ne me sentais pas bien. L'autre jour, on m'a blâmée parce que j'ai été jouer au tennis. Cela m'a fait de la peine. Je n'empêche pas Clermont de courir pour se mettre en forme. Je ne juge pas Bertrand parce qu'il aime se détendre sur son bateau. Je mérite le même traitement.

-On ne t'a pas blâmée.

-Bien oui, puis tu me blâmes pour tes douleurs. Pour mon livre.

- Ça fait mal de passer pour une mauvaise mère, tu sais.

-Je regrette de ne pas avoir réussi à livrer mon message. Je ne voulais pas te faire de la peine. Ce n'était pas mon intention. Tu avais de la difficulté à exprimer tes sentiments je ne voulais pas vivre la même chose. Je veux être vraie avec toi. C'est pourquoi je viendrai quand je me sentirai bien avec toi.

-Ouais! Je le sens ceux qui viennent par devoir.

-Bien avec moi, tu n'as pas à t'inquiéter. Je ne viendrai pas si je ne suis pas heureuse de te voir.

On a pleuré toutes les deux. Je venais de me libérer de toute ma culpabilité, je venais de gagner le respect de ma mère.

Nous passons le dernier mois de sa vie à partager vraiment. Je reçois en donnant, elle donne en recevant. Je n'évite plus les zones grises. Nous nommons le cancer. Nous préparons la mort pour ne plus en avoir peur. «Dis-nous comment tu veux que ça se passe. Imagine-toi que nous réglons cela en ne sachant pas du tout combien de temps il reste.» Elle verbalise ses désirs devant moi et Robert. Elle se sent soulagée et reprend des forces. Elle accepte ses traitements de chimiothérapie. Elle

remarque, remange, reparle de sortir chez elle. Elle refuse toujours l'éventualité du foyer.

Les médecins, pour soulager sa douleur, décident d'utiliser la radiothérapie sur les points précis où se loge le cancer. On organise le transport vers le centre qui donne ces traitements. Une infirmière accompagnera ma mère dans l'ambulance. Je sais qu'elle a peur. Je demeure à son chevet jusqu'à l'arrivée des ambulanciers. Je lui promets d'aller la rejoindre à l'autre hôpital. Elle attend au même endroit que d'habitude, excepté que, cette fois, elle est couchée sur une civière au lieu d'être en chaise roulante. Elle m'affirme qu'elle sera raisonnable. Elle me laisse partir. Les étapes se précipitent. Le lendemain, c'est un infirmier qui l'accompagne. Elle en a peur.

Au troisième traitement, elle fait de la fièvre et hurle comme une damnée. Elle angoisse et panique. Les infirmières sont incapables de l'immobiliser sur la table. Ils interrompent la radiothérapie. Le soir, en très mauvais état, elle explique sa crise : «Ce n'est pas de ma faute, j'ai toujours eu peur des hommes.» Les peurs se nomment. On a installé un gros fauteuil dans sa chambre. Des hommes se cachent derrière, prétend-elle. Ma mère, qui avait toujours soif, ne boit plus. Je demande qu'on lui branche un soluté. On me répond que le bien-être de l'agonisant s'en trouve diminué, car l'eau s'infiltre dans les poumons. Le mot agonisant m'a bouleversée. Je ne savais pas qu'on était rendu là. Maman crie : «Regarde les hommes derrière la chaise. Tu ne les vois pas, t'es avec eux autres.» Lorsque le téléphone sonne, elle hurle d'angoisse. «Vite, vite, donne-le-moi.» Elle hallucine et crie. : «Venez, il se passe quelque chose dans cet hôpital. On veut m'étouffer.»

Elle refuse les médicaments pour calmer la douleur et pense que le personnel infirmier veut la tuer. Si un de ses enfants lui explique bien calmement les effets des médicaments, elle acceptera de les prendre. Il faut la regarder profondément dans les yeux pour être sûr qu'elle a compris. Comme les mourants ont besoin d'amour pour partir! Ma mère a manigancé pour avoir sa part jusqu'à la fin. Chacun prend le temps de l'apaiser. Je lui tiens la main. Je l'écoute. Je la rassure. Puis je pars, sans me sauver.

Le dernier matin, je suis là à six heures. Elle crie de joie en me voyant entrer. «Merci mon Dieu, je vois le soleil une autre journée.» J'ai apporté du café. Elle me fait signe de lui en verser un verre. Je m'assois près d'elle. Je jase lui parle et ses yeux me répondent. C'est dimanche matin. Je passe trois heures en sa compagnie, jusqu'à ce que les infirmières viennent faire sa toilette.

- Maman, je vais jouer au golf. Je serai de retour après souper. Robert me remplacera, et Jonathan viendra te voir dans l'après-midi. Je serai avec toi ce soir.

J'ai relaxé pendant plusieurs heures, sur un site enchanteur, avec un soleil radieux et trois excellents golfeurs. Par la suite, nous avons soupé dans un bon resto et pris une bière. La détente a été complète. J'ai tout oublié. Le soir, je me suis pointée à l'hôpital. Ma mère semblait mal en point et angoissée. J'ai demandé à Robert si nous devrions passer la nuit avec elle. Il a posé la question à maman :

- As-tu peur de mourir toute seule?

Elle a fait signe que non. Il l'a prise dans ses bras et lui a souhaité une bonne nuit. Elle s'est mise à tousser, puis s'est étouffée. J'ai cru qu'elle allait mourir là, devant nous.

Robert a répété en montant dans son auto :

-Moi, je vais savoir quand partir. Pas de prolongation inutile. J'espère que j'en aurai le courage.

-Ça te dérange que je fasse appel à toi comme aujourd'hui?

- Ça me fait plaisir.

Je me propose de revenir très tôt à l'hôpital. Je dors bien après avoir fait de l'exercice au grand air. Vers six heures, je me lève. J'écris sur l'agonie de ma mère et l'autonomie de mon fils. Lorsqu'il s'éloigne trop, je m'inquiète; lorsqu'il me colle trop, je m'inquiète tout autant. Je vacille entre les deux pôles. La vie pousse à vieillir, à mûrir et donc à mourir. La mort fait partie de la vie, le bien du mal, la joie de la peine. Il s'agit d'embrasser le tout et de mourir sans rien regretter.

Je traîne trop. Je dois me dépêcher. Sept heures trente. Le téléphone sonne. Mon cousin, médecin de ma mère, vient de l'examiner. Vous allez devoir prendre des décisions, dit-il. Allez-vous prolonger son agonie ou pas? J'appelle mes frères et je leur ordonne de venir sur le champ. Je pars. Le téléphone sonne une deuxième fois.

-Ne vous dépêchez plus, c'est fini.

Je pleure. J'avais promis d'être là. Ma mère m'avait fait jurer de rester avec elle trois heures après son décès. J'accours. Mon amoureux m'accompagne, me soutient discrètement. J'entre avec mon frère dans la chambre où ma mère ne respire plus. Ses yeux, fermez ses yeux, s'il vous plaît. Sa bouche s'ouvre tout le temps, comme dans un grand cri. Je prends sa main encore chaude. Je reste à l'écoute une dernière fois, penchée sur son lit. Je touche son bras. Je déplace ma main à mesure que la chaleur disparaît. Je poursuis la dernière chaleur. Au bout d'une heure, ma main est à la hauteur de ses

épaules. Je revois des pans de vie. Deux heures plus tard, ma main est sur son sein. J'ai senti toutes sortes d'émotions positives, même si je pleure. Trois heures, j'ai la main dans le creux de son estomac. Tout le corps de ma mère est froid. Maintenant, mes frères sont tous là. Chacun touche une jambe, un bras et, moi, j'ai droit au coeur. J'ai fait mes adieux. J'ai dit tout ce que j'avais à lui dire en silence. On doit vider la chambre avertit l'infirmière. Nous ramassons ses affaires. Ses vêtements étaient prêts pour sa sortie. Mon frère qui est arrivé le dernier manipule le linge de maman avec grand soin, comme si c'était le prolongement de son corps qu'il n'a pas osé toucher.

Commencent la disposition des funérailles, les rituels auxquels j'ai si longtemps réfléchi. Je mets mes théories en pratique. Je prends mon temps. J'ose exprimer mes émotions. Je dîne avec mes frères. Je trouve une photo pour l'annonce dans le journal. Mes fils ont pris congé pour être à mes côtés.

Je passe les trois jours suivants avec le support de celui que j'aime. Il m'attend, m'écoute, me conseille discrètement. Il m'accompagne comme un ange gardien. Je me sens protégée, entourée, aimée malgré ma peine. Il veille à ce que je n'oublie rien. Pour la première fois, je vis un rituel à deux, en couple uni. Je choisis les fleurs, les textes. Je revois les rituels passés. Je tente de trouver les mots, les gestes que ma mère aurait aimé entendre et voir.

Pendant un mois, avec mes frères, j'ai vidé son appartement, distribué ses biens comme elle l'avait demandé. J'ai fouillé ses tiroirs, trouvé des écrits. J'avais tout deviné. Ce qu'il y a d'inscrit dans les os ne ment pas. Ma mère a cherché l'amour de Soi toute sa vie. Ses démarches, ses thérapies allaient dans ce sens. Cependant, elle avait honte de sa quête. Serais-je devenue le produit de ses propres rêves?

Durant la nuit, ma mère est venue me serrer dans ses bras. Je me suis réveillée avec une étrange chaleur sur le cœur. De son vivant, elle n'aurait jamais accompli ce geste. Depuis, à deux reprises, elle a visité mon sommeil. Je l'ai bien senti; l'amour de ma mère n'est pas mort.

L'intimité avec Soi permet l'intimité avec l'Autre

Dernièrement, je ne sais pas si mes hormones changent ou quoi, je deviens une tache indélébile, gluante auprès de mon homme. Je le suis partout, je le colle comme une sangsue, je me frotte à lui toutes les fois que je le peux. Je pense avec lui. Je dors avec lui. Je ris et je pleure avec lui. Je n'ai plus aucune retenue. S'agit-il d'abandon ou de débandade?

J'ai passé ma vie à gagner mon autonomie, à lutter pour l'égalité, à essayer de me réserver le même traitement que les hommes. Je souffre sûrement de quelques dérèglements. Je me laisse aller dans ses bras, sans défense. Il me touche avec audace. Moi qui militais pour le respect, qui m'insurgeais contre le harcèlement, le manque de considération du corps des femmes. J'avais un mari qui me traitait avec une politesse et une délicatesse presque féminine, à coup de "pourrais-tu s.v.p." Il faut croire que le respect et l'équité n'ont rien à voir avec les mots polis. Mon amoureux me dicte des ordres, mais en revanche il répond à mes demandes. Je me sens donc respectée. L'égalité ne consiste pas dans des formules toutes faites, tout comme l'amour ne se contente pas de phrases gentilles. Lorsque mon conjoint me dit: "Je t'aime en hostie", dans un élan du cœur, moi, je le crois comme ça ne se peut pas.

Il parle de mon corps, comme s'il me vendait en pièces détachées : "Ça c'est de la cuisse, de la patte, de la fesse". Il me tripote, me manipule, me masse le dos, les reins, le bord de la gorge, le dedans des cuisses, partout où la tension se vide. Et je

ne montre aucune résistance. Je n'en ai pas. Je n'en ai plus. Pourtant, jamais je ne me sens un objet.

"Day in and day out, I am on" pour lui, à cause de lui, avec lui. J'ai toujours peur de ne pas être à la hauteur, sachant qu'il me place encore plus haut. Je le colle en marchant comme une siamoise. Il a mal, je prends de l'aspirine. Quand il s'endort, je m'assoupis. Si je le blesse, j'ai très mal. Je ne me pardonne pas tant qu'il ne m'a pas pardonnée. S'il mange, ça me nourrit. Il me lave, je le rince. Je presse mes pantalons en pensant à sa fierté. Je prends soin de moi pour qu'il se sente mieux. Quand il rit, ça me fait du bien. Il se fâche, je pompe. Il pleure, j'essuie mes yeux. Et s'il jouit, j'ai du plaisir. Quand il dit, "ça va mal en ciboire dans le monde", je mets des mots sur son malaise. Et si sa culpabilité lui fait mal, je raconte comment je n'en pouvais plus de porter deux personnes. C'est normal vouloir partager avec quelqu'un. Partager ne veut pas dire porter les soucis de l'autre. Depuis que nous nous connaissons, nous partageons à longueur de journée. Il s'inquiète pour mon enfant parce qu'il ne veut pas que j'aie de la peine. Il gagne de l'argent pour nous, et, moi, je veux payer pour lui sans l'insulter. Je m'ennuie de sa ferme à sa place, je rêve de ses chevaux. Il magasine des maisons à revenus pour assurer notre avenir. Notre avenir, c'est nous ensemble d'abord. Il paye sa part d'homme pourvoyeur, j'ai pris ma part de femme à tout faire. J'écris notre avenir pendant qu'il coupe avec la dépendance de son passé. Pourtant, je ne sais plus où il commence ni où je finis.

Quand il est fatigué, j'essaie de m'éloigner pour qu'il se repose. Je me tiens loin dans le lit. Ça ne marche pas. Nos jambes se frôlent, puis un doigt, une main posée toute lourde sur un sein. Je fonds. Tous mes murs s'écroulent. Il n'y a pas de barrière entre lui et moi, pas de terrains délimités. C'est comme si mon cœur pompait son sang et que sa langue goûtait ma bouche. Il n'y a pas de borne entre où

commencent et où finissent nos peaux. Puis il se glisse dans moi sans aucun effort, moi qui ai toujours eu à mettre de la maudite vaseline. Trop confortable l'amour avec lui. De plus, je n'éprouve aucune pudeur. C'est rien, je me sens pure. Saine, sainte dans ma façon d'aimer. Au diable l'autonomie. Il est moi et je suis lui. Je marche avec lui, je joue avec lui, je travaille avec lui. Je sais, je sais, j'ai perdu mon indépendance. J'ai mon argent personnel, mais je le dépense comme si c'était le sien en me demandant s'il approuverait. Je porte ses gilets, il aime mes jeans. Quand il appelle ma maison notre maison, ça me fait tellement plaisir. Il me laisse conduire sa voiture et prend soin de la mienne. Il passe mon aspirateur, je prépare ses repas. Nous bâtissons nos rêves.

Je vis l'amour jusqu'à l'os. S'il pense, je souris. Souvent, je l'entends prononcer les mots que j'allais formuler. S'il s'enflamme, je prends feu. Lorsqu'il me possède, nous nous possédons.

Bien oui, je prends sa marde. Je sais, je ne devrais pas. Ce qui lui appartient lui appartient. Comme je ne cache rien, l'âme toute nue devant lui, je pleure quand il est malheureux. Puis j'ai encore plus de peine quand il ne me fait pas partager sa peine. Comment comprendre? Moi qui ai tant travaillé pour ma liberté. Je n'en veux plus de ma liberté. Je n'ai plus envie de faire rien que ce qui me tente quand ça me tente. Je veux être nous deux, proche ou loin. S'il part débranché, je suis absolument incapable de fonctionner. Par contre, il pourrait être au bout du monde quand on fait un, je demeure très efficace. Je devrai apprendre à gérer sa tension comme il m'aide à gérer la mienne. Avant mes conférences, il me fait écouter un disque d'amour, il me flatte le dos. Lui, quand tout va mal, je ne dois pas l'approcher de trop près. S'il travaille trop, je me sens crevée. Comme je suis une tache, et que je suis fondue en

lui, tout ce qu'il pense m'affecte. Il m'appelle la fatigante. Il me dit : «Ote-toi, collante avec tant d'affection.»

Il cherche à répondre à tous mes besoins. Il me conduit dans la chambre par le bras au lieu d'aller voir des histoires d'amour au cinéma. Nous rentrons au bar en nous tenant par la taille. Nous dansons agglutinés. Si je me dévergonde un peu trop, je m'excuse de perdre ma dignité. Il s'en fiche, pourvu que ce soit avec lui. Il n'a pas honte de "checker" avec sa blonde avant de dire oui aux "chums". Dans mon organisation du temps, il passe avant tout le monde. Il s'inquiète de ce qui devrait m'inquiéter et exige que je me mêle de ses affaires. Il me protège si quelqu'un ose me vouloir du mal. Je n'ai plus aucun contrôle, moi, qui ai tant travaillé à faire une femme de moi. Je suis complètement perdue et je crois que, dans cette mer en perdition, je n'ai jamais été aussi centrée. Comme on dit, je me suis retrouvée perdue.

Peut-être ai-je attrapé une espèce de virus amoureux. Si oui, je ne veux pas me faire soigner et encore moins en guérir. La maladie que j'ai, je veux la transmettre à mes enfants pour qu'ils la donnent à leurs enfants et à leurs petits-enfants. Ainsi cette lignée d'amour ne s'éteindra jamais. Je vais vivre et mourir emmanchée de même, entortillée avec lui. Nous retournerons dans le cosmos comme deux poussières d'étoiles enfin réunies.

Après avoir écrit ces lignes, ce que j'ai ressenti était tellement intense que j'ai pensé : «Ça y est, je peux mourir.»

Conclusion

Le Moi (autobiographie)

Mes recherches sur l'autobiographie m'ont permis de retracer le Moi-ego, la personnalité ainsi que le Soi, le côté éternel de l'Être. Le Moi-ego prédomine dans les mémoires, les récits de vie et les témoignages. Dans certains écrits autobiographiques, au delà de la personnalité de l'auteur, nous découvrons son esprit, son Soi. Dès lors, nous ne sommes plus dans l'univers de la conscience. Le rituel de l'écriture peut parfois permettre d'atteindre ces sommets ou ces profondeurs en soi.

Cette façon de se recentrer par l'écriture, d'après Gusdorf, est un moyen de se défendre contre l'aliénation, l'éparpillement et l'éclatement du monde moderne. Pendant une séance réussie, nous avons la nette impression d'éviter l'émiettement, de recomposer nos énergies et de retrouver nos forces. Ces moments de recueillement peuvent aboutir à une réconciliation de l'être et devenir même un moyen de perfection spirituelle.

D'après les auteurs étudiés, les écritures du Moi jouent deux rôles : la recherche de la vérité personnelle et la quête du sens. Les prises de conscience effectuées par l'écriture transforment l'individu à tout jamais. En même temps, l'auteur dessine une projection de son devenir. L'exercice, s'il est réussi, demande l'abandon du jugement social et des couches de protection dont l'individu se revêt. Il faut oser se mettre à nu, d'abord pour soi, dans le but de se conquérir soi-même et de passer de la méconnaissance à la connaissance de soi.

Le Soi (rituels)

Si nous avons une mémoire du corps et une mémoire de la personnalité, aurions-nous aussi une mémoire de l'âme? Ou s'agit-il d'une mémoire du conscient et d'une mémoire de l'inconscient? Cette dernière serait à la fois individuelle et collective. J'ai cherché à saisir et à définir cette source, cet esprit tout au long de ma thèse. Je me suis questionnée sur la façon dont on nourrit l'Esprit et sur la manière de garder contact avec la Source.

D'après Joseph Campbell, le rituel est un moment privilégié pour se brancher à l'inconscient. En plus de faire d'un individu un être social, les rituels transmettent des messages sous forme de symboles, de signes, qui véhiculent différentes valeurs et visions du monde. Dans un rituel, l'espace et le temps sacrés n'ont rien à voir avec le temps historique. Nous décollons, c'est mythique, c'est au delà de l'intellect, c'est comme une symphonie spirituelle (et pas nécessairement religieuse.) La religion nous amène parfois au pas de ce seuil que seul l'individu peut décider de franchir ou non. Dans mon cas, au lieu de m'unifier, intérieurement et collectivement, les rituels me divisaient.

Les rituels de mon enfance étaient construits sur des antagonismes : les pauvres et les riches, le pain sacré et le pain quotidien, les saints et les méchants, les péchés et les sacrifices. La pensée occidentale a séparé le corps de l'âme, le bien du mal (et le corps se situait évidemment du côté du mal). Nous étions pécheurs avant même de respirer, nous succombions continuellement à quelques manquements. Grâce à l'écriture, j'ai connu un état de grâce qui m'a permis de dépasser la dualité sans toutefois la nier.

Érikson m'a fait comprendre la tension des conflits intérieurs aux différents stades d'évolution de la personnalité. Chaque conflit intérieur nous force à développer une qualité qui nous amène vers un état de grâce... qui ne dure pas. Habituellement, chaque étape de la vie fournit un défi qui exige un dépassement. Et dans la vie courante, ces étapes sont soulignées par des célébrations qui favorisent les prises de conscience et l'appartenance au groupe.

Du côté des croyances orientales, les bouddhistes recherchent continuellement l'unification des contraires. Bien et mal tirent leur origine de la même source, et l'individu apprend autant de l'un que de l'autre. Ainsi, la vie fait partie de la mort, le plaisir de la peine, la haine de l'amour. Pour eux, tout est question de perception. La pensée bouddhiste favorise une connaissance de Soi liée à la confiance en soi. "A good sense of self" facilite la compassion et l'interaction entre les humains.

Joseph Campbell s'est intéressé aux héros des histoires mythiques. Dans les périodes de crises, les héros se retirent, se tournent vers l'intérieur, trouvent en eux des forces et des réponses, puis reviennent, après avoir surmonté cette épreuve psychologique, partager leur expérience et leur savoir avec les gens de leur tribu. Ces héros sont les porte-parole d'une connaissance riche et inspirante, et les rituels religieux ont transporté leurs messages à travers les siècles.

Pour Campbell, chaque héros est symbolique. Comme dans la vraie vie, le mythe démontre comment chaque créature vit de la mort d'une autre. La culpabilité est inévitable, affirme Campbell. Le but du mythe est de réconcilier la conscience individuelle avec la volonté universelle. Et ceci se produit quand nous faisons la relation entre le temps qui passe et la vie impérissable en chacun de nous. Dans le milieu de l'action, l'homme perd le centre du principe de l'éternité, explique

Campbell. Ainsi, pour saisir la pleine valeur des figures mythologiques qui nous sont parvenues, nous devons accepter qu'elles ne soient pas seulement des symptômes de l'inconscient (comme les rêves), mais qu'elles professent certains principes spirituels immuables à travers l'histoire de l'humanité, tout comme la forme et la structure nerveuse de l'être humain. Les mythes nous racontent la destinée de l'homme, ses espoirs, sa foi et les mystères de l'univers.

L'individu n'est qu'une image fractionnée de l'homme. Les cérémonies, les initiations, les rites de passage servent à traduire les actions transitoires de la vie dans des formes classiques et impersonnelles. Ainsi la société apparaît à ses membres comme une unité impérissable. Lors d'un rituel, l'individu peut imaginer sa vie comme une phase d'un supraorganisme. Cependant, aucun de ces rituels n'empêche l'hiver de venir, ne fait pousser plus rapidement les légumes, ne repousse les limites de la mort. Le cycle de la vie est célébré par le groupe, qui cherche une plus grande lucidité et qui demande la force de surmonter les épreuves.

Auparavant, la signification résidait tout entière dans la collectivité. Maintenant, elle est individualisée. Les lignes de communication entre le conscient et l'inconscient ont été brisées. La dimension de la paroisse a atteint celle de la planète. Pour éviter que les leaders ne divisent les peuples au lieu de les unir, l'humanité doit de toute urgence se rallier autour de symboles communs. Ne recherchons-nous pas tous la même rédemption?

Les services religieux ont laissé de nombreux individus sur leur faim. Ceux-ci se sont tournés vers d'autres rituels, notamment la méditation. Certains parviennent à établir le contact avec leur centre grâce à cette méthode. L'expérience de la transcendance pendant une méditation se traduit par un contact de l'Être essentiel

avec le Cosmos, prétendent les adeptes. Cette expérience comble l'individu d'amour et transforme aussi son regard sur le monde.

Qu'arrive-t-il au corps pendant la transcendance? Le corps n'est plus considéré comme celui que l'on a, mais celui que l'on est. Pour arriver à la transparence, l'individu doit détruire ses fausses convictions et mettre en pièces ses schèmes de pensées traditionnels, conseille Durkheim. Le corps a cependant sa place dans l'expérience spirituelle. Au-delà du dualisme néfaste corps-esprit, on vise l'unité de l'Être. Les archétypes fondamentaux permettraient à l'être humain de se réapproprier son corps.

Dans les rituels des sociétés dites primitives, les participants entraient en transe à la suite de chants, de danses et de répétitions rythmiques. Le corps était au coeur de ces rituels. Aujourd'hui encore, la musique peut nous conduire au centre de nous.

Le sacré

Le sacré est de l'ordre de l'intuition et du sentiment. C'est une lueur éblouissante qui donne accès au divin. L'individu a alors l'impression d'être au "Centre du monde". D'après Rodolf Otto, l'âme possède un point mystérieux où le divin et l'humain se pénètrent. Si la science explique le monde par des causes objectives, la religion le fait par le mystère subjectif de l'univers. Otto démontre que ces deux concepts se complètent. Il écrit : «L'intuition intervient alors, partant des choses sensibles, elle nous fait accéder aux choses spirituelles, établit un lien entre elles... Il s'agit d'un sentiment qui accompagne l'expérience du surnaturel.»

Selon Mircea Éliade, la science a limité l'univers à la somme des réserves matérielles et énergétiques des planètes. Aujourd'hui, le travail agricole n'est plus sacré, il est justifié uniquement par le profit. L'exploitation de la terre n'a plus de signification, elle ne permet plus la transcendance, l'ouverture vers le monde de l'esprit.

Jadis, l'homme religieux vivait périodiquement dans un temps mythique et sacré. Il retrouvait le temps de l'origine dans ses rituels. Pour lui, le temps sacré rendait possible le temps historique, et l'union sexuelle se passait dans un moment atemporel. Dans la fête, on retrouvait le temps de l'origine. L'espace d'un instant, la dualité n'existait plus.

Pourquoi les rituels ne nous conduisent-ils plus à ces états de grâce, de dépassement? Où est passé l'efficacité symbolique et mystérieuse à l'oeuvre, par exemple, dans le corps à corps du chaman avec la maladie? Le chaman guérissait les fidèles, chassait les démons. Il entretenait un commerce avec le monde surnaturel. Cette relation spirituelle fonctionne seulement si on y croit, car tout effet symbolique est un effet social. Comme en psychanalyse, le chaman levait les résistances inconscientes, et un transfert se produisait chez le malade.

La science aurait-elle tué l'efficacité symbolique des rites et des rituels sacrés? Plusieurs personnes déplorent un manque d'efficacité symbolique et une perte du sens du sacré. Nos besoins spirituels ne sont par conséquent plus comblés. Nous continuons de rechercher les profonds recueils de l'âme. «Être dans l'Esprit» est un état de conscience plus grand que nous. Et si nous nous interdisons de puiser dans la source spirituelle, nous nous privons d'une ressource mystérieuse et puissante.

Rituels de l'avenir

Le contact avec d'autres croyances et d'autres traditions, à cause notamment de l'immigration, aurait modifié notre rapport à la vérité. Depuis la séparation de l'État et de l'Église, les sociétés vivent une quête morale et spirituelle. Les Églises ont essayé de s'adapter, d'actualiser leur discours trop rapidement pour les uns et pas assez pour les autres. Malgré tout, les traditions religieuses ne sont pas mortes. On sent une effervescence religieuse aux États-Unis. La spiritualité est devenue un objet de consommation. Les individus circulent d'un mouvement à l'autre et cherchent une réponse significative. Plusieurs s'inventent leurs propres rituels... Le langage symbolique est, c'est le moins que l'on puisse dire, dans un état critique. Les débats sur l'euthanasie, la contraception et l'avortement soulèvent des questions éthiques que les scientifiques ont longtemps rejetées du revers de la main.

Au Québec

Au Québec, l'Église a détenu le pouvoir absolu jusqu'aux années 50. Responsable des hôpitaux et de l'éducation, elle contrôlait le savoir et tout ce qui entourait la vie et la mort. Une grande crise de valeurs a perturbé les pensées acquises. On a remis en question les institutions afin de trouver un sens à la vie **avant** la mort. Les églises se sont vidées, et le Forum s'est rempli. Les grands rassemblements du peuple avaient lieu dans ce lieu désormais sacré où évoluent les stars du sport et de la chanson. Les nouveaux dieux ramassent des fortunes pendant que le peuple les adule. Certains curés ont organisé des nuits de prières, comme J.M. Parent propose des nuits d'impro au peuple québécois, pour rejoindre les croyants qui ont délaissé l'Église. Risque-t-on de noyer la foi dans ces grands

rassemblements? Une soif d'union et de communion persiste et se manifeste lors des grandes catastrophes naturelles ou des drames humains. Les foules cherchent un havre de paix, la croyance en quelque chose de plus grand que Soi, l'union à des forces supérieures.

Le mythe, ce récit ancestral, n'a de sens que s'il est réactualisé, affirme René Barbier. Or, avec la rationalisation de la religion, le message ne passe plus. On tente en vain de réinventer les symboles et les mythes. Nous recherchons un langage à la fois scientifique, qui analyse, quantifie et calcule et un langage mythique, qui parle au cœur, à l'inconscient et à l'irrationnel. Ces deux langages existent et décrivent une même réalité. L'heure serait-elle venue de ne plus limiter la science en l'empêchant de comprendre les faits avec le cœur et ne pas limiter la religion et les mythes en les analysant comme une science? Utiliser ces deux forces l'une contre l'autre, c'est perpétuer la dualité entre le cœur et la tête, entre l'âme et le corps.

Retour sur les récits

Par le détour de l'écriture autobiographique, j'ai cherché plus que le privé, plus que l'inscription et le devenir au monde, j'ai cherché l'intimité avec moi-même. J'ai découvert une porte d'entrée dans mon propre cœur. Pour survivre à cette révélation intime, pour survivre à la transparence, je dois adhérer au concept de la transcendance. La personne qui s'écrit n'est pas le commencement, mais le recommencement, la continuité. Et comment ménager une ouverture vers l'universel, vers l'esprit, sans croire en l'éternité?

Ma recherche m'a menée plus loin que l'épanouissement personnel légitime. J'ai constaté que mon malaise ressenti dans les rituels racontés provenait d'une

profonde coupure, d'une privation de la source. Les Dieux sont des symboles nécessaires pour parler du divin en nous.

Otto suggère de vivre dans l'attente du Royaume imminent. Moi, j'ai le goût de vivre comme s'il était déjà là, comme si le coeur des hommes et des femmes contenait déjà tout l'amour de l'univers. Otto parle d'un Dieu étrange et inaccessible. Il cite Luther : «Dieu dans sa majesté est un feu dévorant.» Et si ce feu était en chacun de nous? Et si nous devenions les gardiens de nos feux? À tour de rôle, nous prendrions soin du feu de l'autre; nous l'attiserions de quelques brindilles; nous le protégerions des grands vents; nous l'empêcherions de tout dévorer; nous le brasserions pour le faire flamber haut; nous en reconnâtrions les dangers et les splendeurs.

L'attrait et la peur marquent l'expérience du sacré, comme en amour. Avec l'être aimé, nous craignons toujours de ne pas être à la hauteur. C'est une peur saine et inévitable. Il faut s'aimer suffisamment pour savoir que l'autre va nous accueillir tout en éprouvant la terreur du refus. Avec les enfants, combien de fois me suis-je demandé si j'étais allée trop loin ou pas assez? Aucune logique ne peut expliquer la peine d'une mère incapable de rejoindre le coeur de son enfant ni la joie immense qu'elle ressent à le serrer sur son coeur.

Comment nommer Dieu et traduire la foi sans tomber dans les dogmes qui empêchent de sentir l'action de la divinité? Le but premier des rituels est de réunir l'Être et, ensuite, de réunir les êtres entre eux. À mon avis, le plus grand défi de l'avenir sera de réactualiser les textes sacrés à partir du "sentiment" que procure la foi.

Pour moi, la foi aide à mieux vivre, donne confiance, force au dépassement, favorise l'épanouissement et l'accueil. La foi aide à mieux aimer, à mieux travailler, à mieux apprécier la vie, à la trouver belle malgré tout. Quand tu as la foi, tu aimes. Ou quand tu aimes, tu as la foi. Je ne sais pas si c'est la poule ou l'oeuf qui vient en premier. De toutes manières, avoir la foi t'aide à mieux être toi-même, à t'accepter, à t'aimer. Tu deviens plus belle, plus grande, plus aimante, plus authentique, plus sincère, plus fidèle à soi et à l'autre. Ou bien...ce n'est pas de la foi pantoute. La foi est égale à notre confiance, à notre espérance à la fois lucide et reconnaissante de ce miracle extraordinaire d'être en vie.

Ginette Bureau

Avril 1998

BIBLIOGRAPHIE

1. OEUVRES AUTOBIOGRAPHIQUES

BUREAU, Ginette, *Mona*, Montréal, Les Éditions Héritage, 1979, 220 p.

BUREAU, Ginette, *Je t'aime la Vie*, Montréal, Les Éditions Libre Expression, 1985, 250 p.

BUREAU, Ginette, *Des Lendemain pour Francis*, Montréal, Les Éditions Libre Expression, 1988, 212 p.

BUREAU, Ginette, *Femme...Enfin!*, Montréal, Les Éditions Logiques, 1994, 232 p.

BUREAU, Ginette, **Film** *Le jardin d'Anna*, présenté aux Beaux-Dimanches, le 25 janvier 1993, tiré de *Mona* et *Je t'aime la vie*. par Les Productions VIDÉOFILMS limitée.

* * * *

DE BEAUVOIR, Simone, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1958, 512 p.

DE BEAUVOIR, Simone, *La force des choses 11*, Paris, Gallimard, 1963, 508 p.

DURAS, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1993, 147 p.

ERNAUX Annie, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1987, 106 p.

JUNG, Carl, *Ma vie: souvenirs, rêves et pensées*, Paris, Gallimard, 1966, 468 p.

LECLERC, Annie *Parole de femme*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1974, 160 p.

ROY, Gabrielle. *La détresse et l'enchantement*. Montréal, Boréal Express, 1984, 500 p.

SARTRE, Jean-Paul, *Les mots*, Paris, Gallimard, 1964, 213 p.

WOOLF, Virginia, *Une chambre à soi*, Paris, Denoël/Gonthier, 1978, 157 p.
Traduit de l'anglais par Clara Malraux, 1951.

2. OEUVRES THÉORIQUES SUR LA LITTÉRATURE INTIME

BUSS, Helen M., *Mapping our Selves*, Montreal & Kingston, London, Buffalo, McGill-Queen's University Press, 1993, 230 p.

COLLECTIF sous la direction de BRUNET, Manon et GAGNON, Serge,
Discours et pratiques de l'intime, Montréal, Éditions Boréal, 1994,
245 p.

COLLECTIF, *La tentation autobiographique*, Montréal, L'Hexagone, 1986,
200 p.

DOUBROVSKY, Serge, *Perspectives critiques*, Paris, Presses Universitaires
de France, 1988, 167 p.

DUDEK, Louis, *The First Person in Literature*, Toronto, CBC Publications,
by The Hunter Rose Company, 1967, 70 p.

GUSDORF, Georges, *La découverte de soi*, Paris, P.U.F., 1948, 513 p.

GUSDORF, Georges, *Les écritures du Moi*, Paris, Les Éditions Odile Jacob,
1991, 520 p.

GUSDORF, Georges, *L'auto-bio-graphie*, Paris, Les Éditions Odile Jacob,
1991, 500 p.

- HÉBERT, Pierre avec la collaboration de Marilyn Baszczynski, *Le journal intime au Québec*, Montréal, Fides, 1988, 209 p.
- LEJEUNE, Philippe, *Je est un autre, L'autobiographie, de la littérature aux médias*, Paris, Éditions du Seuil, 1980, 332 p.
- LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, 357 p.
- MAY, Georges. *L'autobiographie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1979, 229 p.
- PAWELS, Louis, *Comment devient-on ce que l'on est*, Paris, Éditions Stock, 1978, 203 p.
- PINEAU, Gaston, et LE GRAND Jean-Louis, *Les histoires de vie*, Paris, Presses Universitaires de France, collection : «Que sais-je», 1993, 126 p.
- VAN ROEY-ROUX, Françoise, *La littérature intime du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 254 p.
- 3. LES RITUELS ET LE SACRÉ**
- ANZIEU, Didier *Le corps de l'oeuvre*, Paris, Gallimard, «Connaissance de l'inconscient», 1981, 420 p.
- BORYSENKO, Joan, *Guilt is the Teacher, Love is the Lesson*, New York, Warner Books, Inc., 1990, 245 p.
- CAMPBELL, Joseph, *The Hero With a Thousand Faces*, Princeton, Princeton University Press, 1973, 416 p.
- CENTRE Théologique de Meylan, *Le corps dans l'expérience spirituelle*, Paris, Les Éditions du CERF, 1983, 152 p.

- DURKHEIM, Karlfried Graf, *L'expérience de la transcendance*, Paris, Les Éditions du CERF, 1987, 184 p.
- ÉLIADE, Mircea, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965, 185 p.
- GENNEP, Arnold van, *Les rites de passage*, Paris, Librairie critique Émile Nourry, 1909, 1969, 288 p.
- HOUDE, Renée, *Les temps de la vie, le développement psychosocial de l'adulte selon la perspective du cycle de vie*, Chicoutimi, Gaétan Morin Éditeur, 1986, 308 p.
- HÄRING, Bernard, *Le sacré et le bien*, Paris, Éditions Fleurus, 1963, 1986, 291 p.
- ISAMBERT, François, *Rite et efficacité symbolique*, Paris, Les Éditions du CERF, 1979, 224 p.
- LABORIT, Henri, *Éloge de la fuite*, Éditions Robert Laffont, Paris, 1976, 235 p.
- LACROIX, Benoît et SIMARD Jean, *Religion populaire religion de clercs*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1984, 444 p.
- MORIN, Edgar, *L'esprit du temps*, Paris, Éditions Grasset, 1962, 287 p.
- OTTO, Rudolf, *Le sacré*, Paris Éditions Payot & Rivages, 1995 (1969, 1969), 200 p.
- OUSPENSKY, Peter D., *Fragments d'un enseignement inconnu*, Paris, Les Éditions Stock, 1949, 538 p.
- SIROIS, Antoine, *Mythes et symboles dans la littérature québécoise*, Montréal, Éditions Triptyque, 1992, 153 p.

TAYLOR, Charles, *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, 1992. 150 p., traduit de l'anglais par Charlotte Mélançon

4. THÈSES DE CRÉATION

DAVID, Carole, *Impala : Les filles d'Électre, le lien entre la littérature et la maternité : Essai et fiction*, thèse Ph. D., Université de Sherbrooke, 1994, 277 f.

MARQUIS, André, *La double précarité du combattant (poésie, journal, essai)*, thèse Ph.D., Université de Sherbrooke, 1989, 309 f.

TURCOTTE, Élise, *Le bruit des choses vivantes, L'autobiographie: la création d'un langage. Essai et fiction*, thèse Ph.D., Université de Sherbrooke, 1990, 372 f.

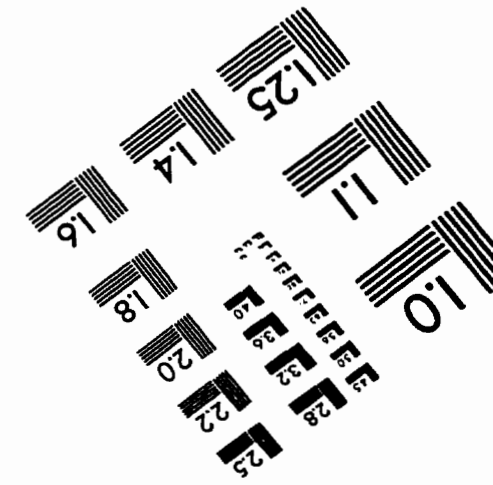
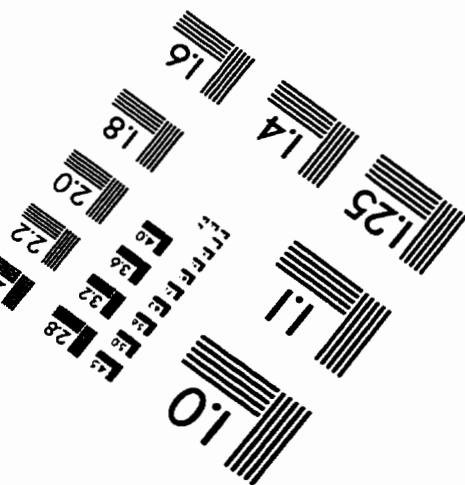
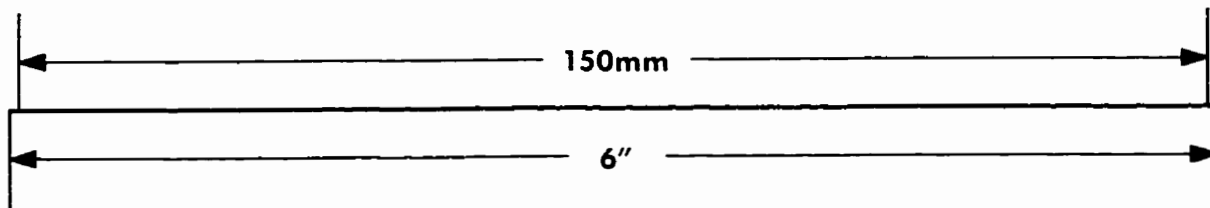
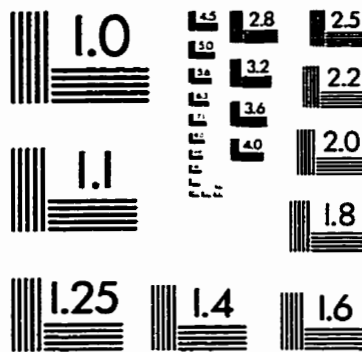
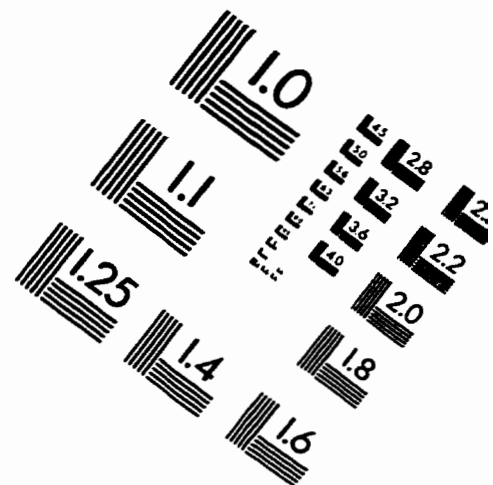
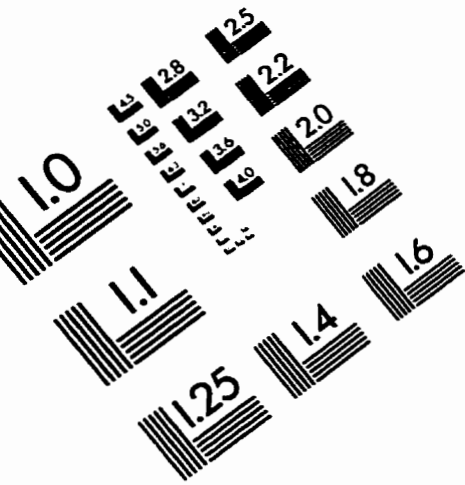
Table des matières

	Pages
Introduction	4
PREMIÈRE PARTIE : L'histoire de la personnalité et l'histoire de l'âme	17
Chapitre 1 : Histoire personnelle	18
1.1 Motivation à la recherche du Moi	19
1.1.1 Écrire, c'est créer.....	21
1.1.2 La défense de l'autobiographie.....	30
1.1.3 Créer, c'est tuer...mais qui?.....	31
1.2 Motivation à la recherche du Soi	32
1.2.1 Le temps de la création.....	32
1.2.2 Concacter l'esprit.....	33
1.2.3 Rencontre avec le divin.....	37
1.2.4 L'écriture comme rituel.....	39
1.2.5 La nécessité des rituels.....	41
Chapitre 2 : La découverte du Moi	43
2.1 Écrire au Je.....	44
2.2 À quoi bon se connaître?.....	50
2.3 La conscience du Soi = l'âme?.....	51
2.4 Contre l'aliénation	53
2.5 Réconciliation	54
2.6 Liberté moderne	55
2.7 L'esprit parle à l'esprit	56
2.8 Le Moi privé et le Moi public.....	59
2.9 Vérité personnelle.....	61

2.10	Recherche du centre	63
2.11	La richesse spirituelle	65
2.12	La manifestation du sens.....	67
2.13	Le droit de dire	69
2.14	Mise en garde	71
2.15	La transparence est-elle réelle?	74
Chapitre 3 :	Le Soi et les Rituels.....	77
3.1	Le Soi.....	80
3.2	L'influence de la société.....	84
3.3	Contacter l'inconscient.....	85
3.4	L'histoire de l'âme.....	88
3.5	L'âme chrétienne.....	89
3.6	Les polarités dépassées.....	91
3.7	L'âme bouddhiste.....	92
3.8	L'inconscient, une banque de données.....	95
3.9	Les héros mythiques.....	96
3.10	La crise du héros.....	97
3.11	Refus de l'appel.....	100
3.12	Le trophée transmetteur de vie.....	101
3.13	Imitation ou contemplation du héros?.....	103
3.14	Fonction du mythe, du culte, des rituels.....	105
3.15	Le héros d'aujourd'hui.....	107
3.16	La transcendance.....	109
3.17	Le corps dans l'expérience spirituelle.....	111
3.18	Sacré ou profane?.....	113
3.19	Le temps sacré, non historique.....	114
3.20	Rite et efficacité symbolique.....	116

3.21	La perte de Soi.....	118
DEUXIÈME PARTIE : RÉCITS		125
Introduction		126
Du perron de l'église à l'Internet.....		134
Le	transfert.....	135
Mère libérée,	filles libérées!.....	152
Pourquoi le mariage?	(à plusieurs voix).....	168
Ton fils, belle-maman,	reprends-le.....	202
Reprendre son corps.....		206
Le	baptême.....	231
Le	divorce.....	253
Les funérailles de grand-maman.....		271
Mariage de mon fils.....		284
La fête de l'écriture.....		294
Nouvel	Âge.....	320
La libération par le pardon.....		332
Ne pas mourir à la place de ma mère.....		348
L'intimité avec Soi permet l'intimité avec l'Autre.....		363
Conclusion		367
Bibliographie		377

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (QA-3)




APPLIED IMAGE, Inc
 1653 East Main Street
 Rochester, NY 14609 USA
 Phone: 716/482-0300
 Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved